

Ouvrages compagnons

Jacques Lacan : Séminaire Les Psychoses 1955-1956 Michel Foucault : Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique 1961

Françoise Davoine: La folie Wittgenstein 1992





SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE 2014-2015

ASSOCIATION LACANIENNE INTERNATIONALE DES ALPES-MARITIMES

ASSOCIATION D'ÉTUDES DE FREUD ET DE LACAN
(A.E.F.L.)

ACTUALITÉ DE LA CLINIQUE FREUDIENNE

FOLIES

OUVRAGES COMPAGNONS

Jacques Lacan : Séminaire Les Psychoses 1955-1956 Michel Foucault : Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique 1961 Françoise Davoine : La folie Wittgenstein 1992

Ont participé à la Réalisation de ce numéro: Jean-Louis Rinaldini

ÉLISABETH BLANC

MAQUETTE COMPOSITION MISE EN PAGE : JEAN-LOUIS RINALDINI



CONTRIBUTIONS

MICHÈLE ACHARD (EDUCATRICE SPÉCIALISÉE NICE)

Jean-Paul Bibérian (Ingénieur, Physicien Marseille)

Élisabeth Blanc (Psychanalyste Nice)

Cécile Bonopéra (Psychologue Psychanalyste Nice)

Daniel Cassini (Psychanalyste Nice)

Élisabeth De Franceschi (Psychanalyste Nice)

RÉGIS DUBUISSON (PSYCHOLOGUE CLINICIEN HOSPITALIER NICE)

Fabien Duprat (Psychanalyste, comédien, metteur en scène, France/Italie)

CHRISTIAN FIERENS (PSYCHANALYSTE TERVUREN - BELGIQUE)

Georges Froccia (Psychanalyste Nice)

MICHEL GIROMINI (MÉDECIN PSYCHIATRE, ATTACHÉ HOSPITALIER, CH SAINTE-MARIE,

PSYCHANALYSTE NICE)

Zaineb Hamidi (Psychologue Nice)

OLIVIER LENOIR (PSYCHANALYSTE NICE)

Nora Lomelet (Psychanalyste Nice)

ROLAND MEYER (PSYCHANALYSTE NICE - PARIS)

Paul Poggi (Psychologue clinicien Nice)

Véronique Ratto (Étudiante en psychologie Nice)

JEAN-LOUIS RINALDINI (PSYCHANALYSTE NICE)

Giovanni Rossi (Psychologue clinicien)

Josef Schovanec (Autiste du Voyage)

Georges Sammut (Réalisateur de film Nice)

ÉRIC SESSOYE (PSYCHANALYSTE PARIS)

STOIAN STOIANOFF (PSYCHANALYSTE NANCY - NICE)

MICHÈLE ZUNTINI (MUSICIENNE PROFESSEUR DE GUITARE AU CONSERVATOIRE NICE)

Important : Les contributions de Josef Schovanec et de Cécile Bonopéra peuvent être écoutées sur notre site www.aefl.fr à la rubrique «Archives Séminaires».

La vidéo de Josef Schovanec est également disponible sur le site.

Les textes présentés dans cette publication constituent la trace écrite d'un travail de questionnements, d'échanges et de réflexion autour de textes fondamentaux de Freud et de Lacan. Ce séminaire de psychanalyse accueilli par l'Institut d'Administration des Entreprises de l'Université de Nice (I.A.E.), s'est tenu durant l'année 2014-2015, organisé par l'ALI Alpes-Maririmes-A.E.F.L. (Association d'Études de Freud et de Lacan) école de Nice de l'Association Lacanienne Internationale. Les textes ont été en règle générale sauf indication contraire fournis par leurs auteurs ou relus par eux après retranscription.

Couverture: composition - Jean-Louis Rinaldini

SOMMAIRE

FOLIES

4. Argument du séminaire 5. Jean-Louis Rinaldini L'homme torturé par le langage. Introduction au séminaire 11. Élisabeth De Franceschi Approche clinique hospitalière des folies : histoire d'une folle 35. Michel Giromini Mythologique I **49. Christian Fierens** Foliesophie, des folies à l'appensée 61. Jean-Louis Rinaldini Quand se conformer c'est faire exception 69. Élisabeth Blanc Les psys causent, la folie demeure. Lecture de Pseudo 73. Nora Lomelet Le cinéma: Un bienfait pour la folie 83. Jean-Paul Bibérian La vérité scientifique en question : Le développement de la fusion froide. Les paradigmes en jeu: science, technologie, économie, géopolitique. 87. Cassini Mes mots rendent homme 99. Olivier Lenoir La faux lie 107. Georges Froccia Flasquerie, laideur et folie 113. Régis Dubuisson Il faut savoir déraison garder! 121. V éronique Ratto De l'acte de violence à l'acte de parole : une création possible ? 129. Michèle A chard La folie de Dieu Éric Sessoye La folie de croire 143. Roland Meyer L'improvisation, une folie harmonieuse 151. Paul Poggi Seul face à la société (Man vs Society) **161. Zaineb Hamidi** Je me paie le luxe d'être pauvre... 169. Giovanni Rossi Ce qu'on ne peut pas changer peut nous changer 177. Michèle Zuntini Schumann 187. Georges Froccia, Hervé Andréani, Fabien Duprat, Johan Cseke, Régis Dubuisson Je suis fou de Marguerite Duras et de son Vice-Consul. Délires, délire à 5 voix et un cri 201. Fabien Duprat Antonin Artaud. Le droit à la folie : cruauté 207. Index

ARGUMENT

Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté.

Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : "Ne devient pas fou qui veut." Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie.

Jacques Lacan, Propos sur la causalité psychique, Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

Cette sorte de mise en valeur de la folie est quelque chose d'identique au comportement humain normal, encore que le mot à cette époque ne soit pas en usage, c'est quelque chose qui garde tout son prix.

[...] Le tournant se fait avec Pascal, avec tout l'accent du grave et du médité, que sans doute il y a une folie nécessaire, que ce serait fou, par un autre tour de folie, que de ne pas être fou de la folie de tout le monde.

Jacques Lacan, LIII Les Psychoses 1955 – 1956 Leçon du 23 novembre 1955.

La révolution cartésienne inspira une séparation entre la raison et la déraison. Selon Foucault, ce fut « le moment précis où la raison engendra la folie».[...] La production de folie implique un ensemble de pratiques de domination, distillées dans l'élaboration d'un savoir ».

Michel Foucault, Histoire de la folie à l'âge classique.

L'homme torturé par le langage. Introduction au séminaire

Jean-Louis Rinaldini

L'homme torturé par le langage Introduction au séminaire

Au préalable il convient de repérer que même si se trouvent distinguées psychose et folie, la perspective avec le « normal » relève avant tout d'une vision continuiste.

Alors que la psychose sera fondée structurellement sur la théorie de la forclusion du Nom du Père, dès 1946, dans les « Propos sur la causalité psychique », la folie se trouve adossée à un rapport imaginaire, elle est montrée comme une possibilité essentielle, révélatrice de l'être de l'homme et ce dans une perspective continuiste avec le normal et rapportée à une « insondable décision de l'être ». Lacan se situe alors dans une approche proprement philosophique puisqu'il s'agit de se prononcer sur l'être de l'homme, que cet être de l'homme ne peut être compris sans la folie. Cette dimension philosophique était présente chez les aliénistes du XIXe siècle mais oubliée aujourd'hui par la psychiatrie à prétention scientifique

uels que soient les complications ou les raffinements qui vont être rajoutés par la suite, il y a dans la conceptualisation lacanienne deux points inébranlables et solidaires qui concernent d'une part le langage, ce sera l'axiome l'inconscient structuré comme un langage, inséparable d'ailleurs de RSI; et d'autre part la folie, à savoir la théorie lacanienne de la psychose qui a pour socle la forclusion du Nom-du-Père.

Si ces deux points peuvent être dits solidaires, c'est parce que pour définir Le Père comme Nom-du-Père, à savoir comme métaphore, comme signifiant constituant la clef de voûte du système signifiant (le terme système étant nécessaire à toute approche structuraliste) il faut avoir posé que l'inconscient est structuré comme *un* langage, c'est-à-dire constitué de signifiants et régi par la métaphore et la métonymie. Et cela même si se trouvent introduits le grand Autre barré qui désigne la fonction du manque, et la logique du pastout appliquée à la langue qui constitue une remise en cause de la pertinence pour l'inconscient du concept de système au sens structuraliste.

PEUT-ON REPÉRER UNE CONTINUITÉ OU UNE DISCONTINUITÉ ENTRE PSYCHOSE ET NORMALITÉ ?

Au préalable il convient de repérer que même si se trouvent distinguées psychose et folie, la perspective avec le « normal » relève avant tout d'une vision continuiste.

Alors que la psychose sera fondée structurellement sur la théorie de la forclusion du Nom du Père, dès 1946, dans les « Propos sur la causalité psychique », la folie se trouve adossée à un rapport imaginaire, elle est montrée

comme une possibilité essentielle, révélatrice de *l'être* de l'homme et ce dans une perspective continuiste avec le normal et rapportée à une « insondable décision de l'être ». ¹ Lacan se situe alors dans une approche proprement philosophique puisqu'il s'agit de se prononcer sur l'être de l'homme, que cet être de l'homme ne peut être compris sans la folie. Cette dimension philosophique était présente chez les aliénistes du XIXe siècle mais oubliée aujourd'hui par la psychiatrie à prétention scientifique.

¹ J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.

« Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté »².

² *Id.*, ibid., p. 176.

Suite immédiate de la citation :

« Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : " Ne devient pas fou qui veut. " Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie. »

La dominante continuiste est cohérente avec l'explication de la folie par les mécanismes de l'imaginaire : le fou radicalise la méconnaissance constitutive du moi humain par laquelle il se prend pour lui-même. L'aliénation n'est donc pas réservée qu'aux aliénés, elle est constitutive du narcissisme humain.

« L'insondable décision de l'être » marque la tension qui existe entre le caractère irréversible de la folie et le fait qu'il s'agisse pourtant de liberté. Le fou est donc à traiter comme un sujet et non comme un malade. Cette corrélation entre folie et liberté est une constante chez Lacan, on la retrouve par exemple dans le fait qu'il présente le discours contemporain de la liberté comme délirant ou lorsqu'il dit que le fou c'est l'homme libre, puisqu'il est affranchi de la demande.³

La perspective de la discontinuité quant à elle se repère dans la théorie de la forclusion. Elle s'inscrit sur le versant de cet aphorisme « Ne devient pas fou qui veut » qui désigne une discontinuité radicale entre la psychose et les autres structures. Mais pour cela, entre-temps, Lacan a dû introduire la structure du langage sur laquelle repose la théorie de la forclusion qui situe la causalité de la folie dans le registre symbolique, à savoir le rejet d'un signifiant primordial. Désormais les phénomènes imaginaires, quel que soit leur caractère spectaculaire, sont subordonnés. Ils ne sont pas spécifiques. La théorie de la forclusion implique que l'on tranche par oui ou par non. C'est le point de vue de la structure que certains vont dénoncer comme essentialiste.

Ce qui doit donc être souligné c'est la tension persistante qui constitue la première dualité, entre deux optiques, l'une continuiste qui mobilise le terme de folie comme partie constituante de l'homme et révélatrice de son essence; et l'autre discontinuiste, à savoir la psychose, révélatrice d'une vérité de la structure et du rapport au langage pour tout parlêtre. Ces deux directions de pensée ont toujours coexisté chez Lacan. C'est bien ce qu'énoncent les deux citations précédentes, la première sur l'être de l'homme relevant de la continuité, la deuxième (ne devient pas fou qui veut) relevant de la discontinuité.

³ Cf. le « *Petit discours aux psy-chiatres* » conférence du 10 novembre 1967. Voir sur le site de l'AEFL à la rubrique « Recherche Lacan ».

À partir de 1973, dans la dernière partie de son enseignement, celle des nœuds borroméens, Lacan multipliera les propos provocateurs sur la psychose comme pour subvertir tout usage psychiatrique de ce terme. Ainsi, en 1975, aux Américains, il explique que la psychose est une tentative de rigueur, et il ajoute « en cela je suis moi-même psychotique ». Est-ce du lard ou du cochon ? Ironie indécidable qui participe d'un Lacan socratique ?

Néanmoins nous apercevons que d'une part s'il ne revient pas sur la théorie de la forclusion, il joue cependant de la corde continuiste pour subvertir une clinique qui viserait à utiliser la forclusion afin d'enfermer la psychose dans des cases figées. Et que d'autre part, tout le travail sur « le nœud » renouvelle la perspective sur la structure puisque le primat du symbolique se trouve relativisé, les trois consistances devenant équivalentes.

La deuxième dualité concerne le langage. Dans une première période et dès 1953, Lacan exalte les vertus du langage, de la parole, du symbolique. Dans une dernière période, si le langage est toujours important, il se trouve dévalorisé. Lacan dit par exemple sans que cette citation tirée de « La troisième » soit une des expressions des plus modérées de cette dépréciation :

« On fait beaucoup de confusions sur le sujet […] le langage je ne trouve pas du tout que ce soit la panacée universelle ».

Il s'agit là encore d'avancer avec prudence parce que l'on peut repérer la coexistence de deux optiques plus que d'une différence liée à la chronologie. Ce qui change est plutôt de l'ordre d'une accentuation, tantôt il accentue un aspect, tantôt il valorise un autre aspect. Si nous reprenons la citation tirée des « Propos sur la causalité psychique » celle-ci montre bien que s'il aborde la folie en clinicien, il la pense dans ce qu'elle implique pour *l'être de l'homme*. Et réciproquement, cet être de l'homme ne peut être compris sans *l'être de la folie*. C'est à cet endroit que Lacan rencontre Heidegger. C'est-à-dire le philosophe qui a introduit de façon majeure la question de l'être au cœur de la philosophie contemporaine. Même si Lacan a pris ses distances avec le philosophe, puisqu'en en 1962 il déclarera qu'il n'était pas heideggerien, certaines thèses heideggeriennes sont pour lui des acquis qu'il n'a jamais reniés. Quels sont-ils ?

Le premier concerne la rupture avec l'humanisme théorique : l'homme n'est pas le centre. Chez Heidegger, le centre c'est l'être. L'être de l'homme ne peut se comprendre qu'à partir du rapport de l'homme à l'être. Dans le séminaire sur « Les psychoses » ou du temps de « L'instance de la lettre » Lacan revendique ces positions et ne revient pas à l'anthropocentrisme théorique. Ce décentrement essentiel on le trouve dans le concept du grand A, lieu du signifiant et lieu de la parole, qui implique que le sujet qui se croit libre et maître de lui-même n'est pas maître du langage et que c'est l'expérience de l'inconscient qui nous le dit.

Le deuxième acquis emprunté à la pensée heideggerienne de l'être c'est « l'homme habite le langage », langage désigné par Heidegger comme étant la maison de l'être. Ce qui indique clairement qu'il n'y a pas de maîtrise de l'être parlant sur le langage.

Jean-Louis Rinaldini

« L'homme se comporte comme s'il était le créateur et maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure souveraine »⁴.

Ainsi l'idée du symbolique, qui conjoint indissolublement et éclaire l'un par l'autre langage et inconscient, introduit d'emblée un radical décentrement de l'homme et aussi bien du sujet. Cette idée de l'homme pris par le langage si elle était nouvelle quand elle fut avancée, puis tombée dans la doxa au temps du structuralisme, est aujourd'hui en passe d'être oubliée hors la psychanalyse puisque les fantasmes théoriques de maîtrise ont tendance à se reconstituer, solidaires d'une conception (au mieux) instrumentale du langage.

En résumé, c'est dans les années 1950 que Lacan trouve chez Heidegger un écho et un appui à ce qu'il élabore sur le *langage* et *l'inconscient* avec tout ce que cela implique pour *l'être* de *l'homme*. C'est le moment où la thèse l'inconscient structuré comme un langage lui permet d'élaborer une théorie nouvelle sur la psychose en rupture avec l'explication par l'imaginaire (celle d'avant 1953).

Dans la « *Réponse à Hyppolite* » sur la Verneinung de Freud⁵ il reprendra le terme heideggerien « d'ouverture de l'être » comme interprétation de la Bejahung de Freud. Le langage c'est ce par quoi nous sommes ouverts à l'être, donc ce qui donne à notre existence sa pleine dimension, celle qui nous dépasse. La forclusion sera un accident originaire dans cette symbolisation primordiale. C'est-à-dire le rejet d'un signifiant primordial, celui qui fait tenir ensemble le système signifiant.

Le point de retournement va s'opérer expressément durant l'année 1956 dans le séminaire sur « *Les Psychoses* ». Dans la reproduction d'une conférence « Freud dans le siècle » on trouve ceci :

« La psychanalyse devrait être la science du langage habité par le sujet. Dans la perspective freudienne, l'homme, c'est le sujet pris et torturé par le langage »⁶.

Science du langage, c'est-à-dire l'exploration scientifique *grâce à la clinique* psychanalytique de ce que Heidegger dit en philosophe, que l'homme habite le langage. La perspective freudienne c'est la psychose et la psychose ne peut être pensée seulement ni d'abord sur le mode de la carence du symbolique, sur le mode du déficit du symbolique, mais, la psychose au contraire le VRAI de l'homme, le VRAI de la structure, le VRAI de l'humanité, en proie au symbolique. Il est donc vrai que la folie est une limite révélatrice de l'être de l'homme.

Cette citation indique un véritable point de retournement parce que la fidélité à la clinique, la fidélité à la psychose, impliquent une rupture, celle du mariage rêvé de la psychanalyse et de la philosophie de l'être sous la bannière du langage et de son habitation.

La psychanalyse devrait être... Mais elle sera autre chose.

On voit comment sont nouées deux dualités, celle qui concerne la psychose et celle qui concerne le langage. Parce que la psychose est la vérité

⁴ Martin Heidegger, Essais et conférences, Paris, Gallimard NRF, p.227.

⁵ Réponse au commentaire de jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 381-399.

⁶ J. Lacan, *Séminaire III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p.276, 16 mai 1956.

L'homme torturé par le langage. Introduction au séminaire

de la structure, il faut dire que l'homme, pris et torturé par le langage, est plus essentiel que le sujet habitant le langage, c'est-à-dire là où psychanalyse et philosophie pourraient s'entendre.

Torturé ? C'est l'idée contenue dans l'expression « martyr de l'inconscient » que Lacan utilise pour nommer les psychotiques. Martyr de l'inconscient, martyr du langage, ce n'est pas très différent, bien que martyr y ajoute celle du témoin.

La folie est donc le révélateur de cette vérité de l'homme dans le langage que le Nom-du-Père contribue à tempérer et donc à... masquer.

En 1976 nous serons encore plus loin de toute célébration heideggerisante de la coappartenance de l'être et de l'homme dans le langage. Pour preuve ce passage du séminaire *Le sinthome* :

« Il se trouve que, vendredi, à ma présentation de quelque chose qu'on considère généralement comme un cas, un cas de folie assurément. Un cas de folie qui, qui a commencé par le sinthome : *paroles imposées*. C'est tout au moins ainsi que le patient articule lui-même ce quelque chose qui paraît tout ce qu'il y a de plus sensé dans l'ordre, dans l'ordre d'une articulation que je peux dire être lacanienne. Comment est-ce que nous ne sentons pas tous que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite ? Que la parole est un placage. Que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment est-ce qu'il y en a qui vont jusqu'à le sentir ? Il est certain que, que là-dessus, Joyce nous donne un petit soupçon »⁷.

⁷ *Id.*, *Le sinthome*, leçon du 17 février 1976, Publication de 1'ALI.

Élisabeth De Franceschi

Approche clinique hospitalière des folies : histoire d'une folle

Il y aurait certainement une géographie ou une topographie à reconnaître dans les déplacements de cette jeune femme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du service – et peut-être y auraitil aussi des cartes ou des plans à dessiner, cartes qui ne serviraient pas à se repérer et à s'orienter, mais à voir. Ainsi pourrions-nous – nous, c'est-à-dire les membres de l'équipe, en accointance avec M., en situation de fréquentation assidue de M. – chercher la clef (s'il y en a une) ou les lois (si elles existent) de ses errances, tenter de détecter des marques de localisation, d'éventuels jalons, des bornes qui en appelleraient non seulement à la notion de limites, de lisières, mais encore de déplacement, d'impasses, de diverticules, d'embranchements.

Ce travail dérisoire de description et de balisage nous absorberait et nous rassurerait peut-être, car aux côtés de M. nous cheminons dans l'étrangeté, nous sommes immergés dans un monde où plus rien ne va de soi, un monde « en lisière du temps » ou « à la lisière du temps jadis », un espace au sein duquel nous marchons à tâtons, avec le sentiment d'un délitement de tous les repères : nous aurions grand besoin d'un divertissement, d'une diversion au sens étymologique du terme . Mais pourrions-nous cartographier l'invisible, et tenter de donner « un aperçu du monde qui dépasse nos territoires familiers illusoires », aperçu qui témoignerait de l'existence d'un ombilic, d'une cicatrice, et de « poches d'apocalypse » ?

¹ Fragment 39 dans l'édition de Marcel Conche (Héraclite, *Fragments*, P.U.F., coll. « épiméthée », 1986, p. 150). ό ἄναξ οὕ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς οὕτε λέγει οὕτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει « Le dieu dont l'oracle est à Delphes ne dit ni ne cache mais donne des signes » (Héraclite, fragment 931)

près avoir écouté l'exposé de Michel Giromini, je vais dérouler pour vous non pas l'histoire d'une folle, mais l'histoire de ma relation avec (ou : à) M. (ou encore : l'histoire de la relation entre M. et moi) – « M. » : une « folle ». Ce sera le récit d'une approche très lente, à l'aveugle, au cours de laquelle un contact s'est établi, ensuite un dialogue (ou un semblant de dialogue) s'est instauré puis maintenu, et un transfert est né puis s'est développé – or comme nous le savons, dans le transfert, ce qui se dit dépend de qui écoute.

Pour m'aider dans la préparation de cet exposé, j'ai eu besoin

- De mes notes, prises au fil de mes échanges avec M. (je reprends ici l'initiale de son prénom : car la plupart du temps, quand je lui parle, je la nomme par son prénom, bien que je l'appelle aussi parfois, avec intention, « Mlle G. »), le jour même, à l'issue de nos séances,
- Des observations que l'on peut lire dans le dossier hospitalier : il nous est loisible de le consulter par ordinateur dans l'établissement (Sainte-Marie), sur Cariatides, c'est-à-dire dans le journal de bord hospitalier,

Élisabeth De Franceschi

- Ainsi que du dossier rédigé par Michel Giromini, psychiatre responsable du service. Ce dossier contient notamment toutes les informations importantes sur le passé hospitalier de cette malade ; on y découvre aussi nombre de renseignements concernant l'histoire familiale de M. par exemple. Il apporte enfin de précieuses indications sur le travail réalisé par Michel Giromini avec M. au cours de ces dernières années. C'est un instrument de travail indispensable.

Ces annotations et textes se sont avérés absolument nécessaires : en effet, faute de documents écrits, j'en étais réduite à me contenter de *flashs*. Chaque fois que je rencontre M., tout est là, présent, du moins j'ai le sentiment que tout – les mots et les gestes, les expressions du visage, la démarche, les inflexions si caractéristiques de la voix de M., le rythme, le souffle – me devient instantanément disponible : tous les « tiroirs » de ma mémoire s'ouvrent pour ainsi dire simultanément. Mais en son absence, un jour, deux jours après notre rencontre la plus récente, parfois même en quelques heures à peine, les mots et les choses sombrent dans les oubliettes; le refoulement agit avec une promptitude qui m'étonne mais que reconnaîtront ceux et celles qui ont affaire à la psychose. Y a-t-il une atemporalité psychotique spécifique ? Du côté de M., que se passe-t-il, entre nos séances ? Quelle forme de continuité est-il possible d'établir ? J'ai parfois le sentiment – d'ailleurs infondé – que M. ne me reconnaît pas d'une fois sur l'autre, qu'il faut (qu'il faudrait) (re) partir de rien à chaque nouvelle rencontre. Mais que signifie la force de ce besoin de continuité que je découvre en moi?

Je vais d'abord esquisser une chronologie de notre relation jusqu'à ce début d'octobre 2014 où je vous parle. Dans un second temps, je m'attacherai au champ verbal, dans la mesure où c'est en analyste que je travaille avec M.

CHRONOLOGIE DE LA RELATION

Je suis arrivée dans le service en octobre 2013. À cette date, M. a un long passé d'hospitalisation : premier séjour à Sainte-Marie en 2000, puis à nouveau du 01-06-2004 au 17-10-2006, puis du 22-03-2007 au 25-05-2010, puis placement en MAS (« Maison d'Accueil Spécialisée ») du 25-05-2010 au 22-06-2011, ensuite passage au CAP et enfin retour à Sainte-Marie (dans notre service).

Au moment où j'arrive, M. est âgée de trente-trois ans, elle est donc hospitalisée à Sainte-Marie depuis plus de deux ans sans discontinuer.

Au début, je ne ressens pas d'intérêt marqué pour M. : c'est une malade « discrète » (l'adjectif revient très souvent dans le journal de bord tenu par le personnel de l'équipe), que parfois même je ne « vois » pas, y compris lorsqu'elle est là, physiquement présente : je ne pense pas toujours à la saluer par exemple. Elle ne se manifeste pas. Pourtant nous effectuons notre première sortie, à l'intérieur de l'hôpital, avec une stagiaire, la deuxième fois que je viens dans le service (25-10-2013). La présence de M. est-elle une présence « en pointillés » ? C'est en tout cas ce qu'écrira l'art thérapeute en octobre 2014 pour parler du comportement de M.

Je crois me souvenir qu'à cette époque M. est souvent apathique (« avachie », dit un intervenant pour décrire sa posture le 16 juin 2014) ; elle reste lovée dans un pouf (fin septembre 2014, lorsqu'on apportera deux fau-

teuils neufs dans le service, elle se lovera aussitôt dans le fauteuil « confort »), ou tourne dans la salle avec une démarche caractéristique, un peu penchée, de guingois, souvent saccadée, évitant de se cogner aux autres personnes (soignants et malades) qui sont également dans la salle : lorsque sa trajectoire croise celle d'une autre personne, M. s'efface. On se rend compte alors qu'elle a conscience de présences autour d'elle. Ces présences sont-elles de « simples » obstacles ? Pas vraiment, car M. réagit à l'agitation des autres patients par une « agitation maniaque » (Cariatides, 18-05-2014).

Je note que les réunions de synthèse passent parfois sous silence le cas de M. Tandis que sur Cariatides, c'est souvent la même personne (un infirmier; mais ce dernier quittera le service en juin 2014) qui consigne quelques observations sur son comportement: lui, a l'œil sur elle – discrètement lui aussi.

Absentification ? « Discrétion » de cette présence ? M. se fait « oublier ». Son comportement à la MAS, tel que décrit dans le dossier rédigé par Michel Giromini, était à l'opposé : M. multipliait les agressions visant d'autres malades, et parfois s'en prenait même au personnel. Or chez nous cette patiente n'attire pas toujours l'attention car elle peut rester fort calme (voire amorphe) et ne pas répondre du tout aux sollicitations : elle semble enfermée dans son monde. Elle se tient là, avec nous, sans tout à fait y être. Le plus souvent accoutrée d'un pantalon de jogging informe, elle déambule souvent en chaussettes (parfois portant des chaussettes dépareillées), ou même pieds nus.

Le 26 novembre 2013, un membre de l'équipe déclare : « hier elle disait : « papa, papa, papa » ».

Cependant le 14 janvier 2014 il apparaît à la réunion de synthèse qu'elle « a une énergie folle. Elle tourne en rond, ne supporte pas les benzodiazépines : ça l'agite au lieu de la calmer. Elle déshabille les gens : il faut qu'elle empile des trucs dans un coin. Dans sa chambre, elle empile au-dessus d'un placard. Elle trempe la protection dans les toilettes et répand tout partout ». Pour manger, « elle est perdue, ne peut se concentrer sur ce qu'elle fait ». La nuit, quand elle ne dort pas, « elle déambule non-stop. Le soir entre 19 et 21 heures, elle est encore plus excitée, pourtant il n'y a personne dans la pièce ». « On n'arrive pas à la tranquilliser. Quand on lui parle, elle est ailleurs. Quand elle est contrariée, elle jette tout. Elle empile les poufs », et l'on s'étonne de sa vigueur physique : « elle empile, défait, réempile ». Devant la porte, « elle empile et on ne peut plus passer ». Quand elle est dans sa chambre, ou quand elle voit un lit, « elle met le matelas devant sa porte » (il semble qu'elle soit privée de repères qui lui permettraient d'identifier sa chambre : en effet, elle agit de même en chambre d'isolement). Par rapport à la pièce où elle décide qu'elle va dormir, il semble donc qu'elle adopte une conduite d'appropriation. Ces conduites auraient débuté un an et demi auparavant, lorsqu'on aurait cessé de lui prescrire des neuroleptiques : « avant, elle était un légume et ne posait aucun problème ». On voit ici l'opposition entre un « légume » qui ne dérange personne, ne pose « aucun problème », et une malade qui dépense une énergie « folle » et qui « occupe » l'équipe, c'està-dire qui exige des efforts (parfois rebutants) et surtout, du temps ; de plus M. est devenue quelqu'un qui constitue à coup sûr un impedimentum : un obstacle, comme ce matelas qui fait bouchon (qui « bouchonne ») et obstrue le passage. M. « empile » et « réempile » (on pourrait dire aussi qu'elle « rempile ») : elle remplit avec vigueur certains espaces de circulation (et bouche certaines ouvertures) ; et au moment où elle est « contrariée », elle « jette tout » : ça débouche, ou se débouche – contenant et contenu, fermeture et ouverture, dedans et dehors, passage du dedans au dehors, ou inversement. Question aussi de frontières, de limites, de barrages – donc de coupures – et d'écoulement (ou d'écroulement) ; peut-être de vidange : il me semble d'abord qu'il s'agit d'une alternance de vide et de plein. Pensant ensuite à l'un des derniers séminaires de Lacan (L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, 1976-1977), je me demande si l'on peut penser le corps de M. comme une trique.

Pourtant une semaine plus tard (21 janvier 2014), l'équipe, au cours d'une nouvelle réunion de synthèse, déclare : « M., très bien ». Mais encore une semaine après (04-02-2014), les soignants notent : « très exaltée en ce moment : hier on l'a rhabillée, elle ne tenait aucun vêtement, elle recommence ses conduites excrémentielles ». « Quand elle ne veut pas être changée, elle frappe ». Des vocables ont frappé l'équipe : la veille, « harissa » ; le jour même, M. aurait dit : « elle a crié son nom, la dame ».

Le 11 mars 2014, l'équipe relate qu'elle se déshabille sans fin, « même harnachée », et qu'elle « déshabille les autres ». Le 18 mars 2014, on est obligé de lui mettre une protection, sinon « elle pisse partout ». 25 mars 2014 : en ce moment « elle a du chagrin, après elle est euphorique ». Certains jours, elle a la voix « cassée » ; d'autres jours, elle pousse des « hurlements ». La nuit, si elle ne dort pas, elle « retourne le matelas et le met contre la porte ».

Il apparaît que son état est étroitement lié aux visites de sa mère : un jour, après une visite de celle-ci, M. me dira d'ailleurs avec colère : « m'en fous d'ma mère ». Le 18 mai 2014, entendant l'appel de la sonnette dans le service, elle s'agite en criant : « c'est maman », « maman vient demain », « elle va crier, maman », etc. Le lendemain : « maman elle vient ». Le surlendemain (20-05-2014), M. joue avec sa poupée, et « essaie de lui donner un biberon ».

À l'occasion d'un examen, le médecin tente de palper le ventre de M. mais cette dernière s'agite et répète : « a crié, maman », et « Larissa ». Comme si sa mère, ou Larissa, allaient la protéger (en criant ?), ou, peut-être, gronder M. (lui « crier dessus », lui « crier après ») parce qu'elle s'agite, parce qu'elle se rebelle. Car certains jours, M. exprime une crainte : « j'ai peur qu'elle m'engueule », « j'ai peur qu'elle m'engueule, maman » (14-11-2 012), « j'ai peur », « j'ai peur qu'elle gueule » (15-11-2 012) ; souvent alors elle demande qu'on lui tienne la main.

Fin août 2014, M. reste prostrée, et passe ses journées lovée dans un pouf, à dormir ou peu s'en faut, entre deux visites de sa mère. Au cours de cette période, je réussirai une fois à la sortir brièvement de sa torpeur en l'interpellant par son prénom suivi de son nom patronymique : à cet instant, elle me regarde, étonnée et soudain présente.

Début septembre (05-09-2014), agitée et bruyante, elle crie, demande « Larissa », « maman », « la main » (elle veut que je lui prenne la main), « la maison », puis dit : « m'en fous maman » : elle paraît angoissée et elle est vraisemblablement en colère contre sa mère, cependant l'appel à « Larissa », à « maman », la demande que je lui tienne la main font référence à un besoin

d'être rassurée. Contre quelle peur faudrait-il la protéger ? Est-ce la peur d'être abandonnée ?

La première approche, qui donnera naissance à une relation personnelle, sera réalisée par M. elle-même en février-mars 2014.

Un jour que suis assise dans la « salle des poufs », en plein désarroi (envahie par un sentiment d'inutilité vis-à-vis des patients et par la conscience du rejet manifesté par l'équipe : comme me le dira plus tard une infirmière avec une belle franchise : « faut reconnaître qu'on est moyennement sympas avec vous »), M. s'approche. Elle m'adresse des gestes de réconfort, à plusieurs reprises : elle se fait « touchante » au sens physique (elle passe son bras autour de mon cou, de mes épaules et effectue de petits tapotements) et affectif du terme : elle manifeste sa capacité d'empathie vis-à-vis du ressenti de l'autre, elle signifie également son désir ou son besoin de réparer l'autre ou de réconforter l'autre. De ma part, survient une réaction d'étonnement (je croyais être là pour donner, en réalité je reçois) et de grande reconnaissance. Je repars requinquée.

Désormais, j'identifie M. : je suis (je me sens) en dette.

Surtout, j'appréhende à partir de là que M. est capable de fonctionner comme étai pour l'autre. Voir ce que Michel Giromini note à propos de la relation entre M. et sa mère telle qu'elle se manifeste en 2010, au moment du placement de M. dans une MAS (en 2010-2011) : « l'une apparaît l'étaie (sic) de l'autre et en jouant sur les mots : l'était de l'autre : ce qu'elle aurait pu être si... » Or cette fonction-là, M. s'autorise spontanément à l'assumer avec d'autres personnes ou figures que sa mère. Ce transfert pourrait conduire soit une répétition mortifère, soit à une évolution vers des relations moins fusionnelles que celles que M. semble entretenir avec sa mère : car la notion d'étai (t) renvoie à ce que Michel Giromini décrit comme « une forme de folie à deux. La mère peut (sur) vivre à l'extérieur à condition que sa fille soit hospitalisée en psychiatrie » ; de sorte que selon lui l'expression si souvent reprise par M., « m'en fous ma mère », « m'en fous mon père », ce leitmotiv lancinant « n'est peut-être pas uniquement à entendre sur le mode métaphorique du « s'en foutre » », mais pourrait aussi renvoyer à un « mentir-fou » – un vocable forgé sur le modèle du « mentir-vrai » d'Aragon. Pour ma part, je pense que dire « m'en fous » mens/ment fou équivaut à une dénégation : car M. « ne s'en fout pas », justement ; l'emploi de l'expression « m'en fous » est un signe de dépit ou de colère me semble-t-il, et constitue une petite vengeance verbale exercée à l'encontre de la personne dont il est question immédiatement après.

À partir de ce moment, je vais **régulièrement passer un moment avec M.** quand je me rends dans le service, où j'ai pour habitude, tant en salle commune qu'en « salle des poufs », de m'asseoir sur un banc et d'attendre qu'un malade vienne s'installer à côté de moi pour quelques instants ; je tente par exemple d'apaiser M. dans ses moments de détresse ou d'angoisse, parfois à l'aide de chansons ou de comptines (un jour elle s'endort, la tête sur mon épaule). À partir du mois de mai, M. viendra d'elle-même entrer en contact à mon arrivée.

J'observe qu'elle s'efface le plus souvent lorsqu'un autre patient vient s'asseoir à côté de moi : comme si son besoin ou son désir à elle devait pas-

ser après celui de l'autre ; elle semble également avoir peur : en effet, elle cède la place sans protester lorsqu'un malade plus fort ou plus déterminé qu'elle, davantage capable de s'affirmer, se présente (c'est souvent un homme). Elle évite le conflit ; elle s'écarte, puis revient dès que la personne en question s'éloigne, c'est-à-dire dès que la place se libère : ceci, sans avoir manifesté qu'elle surveillait la situation. *Elle agit ainsi même s'il reste une place libre d'un côté* : y a-t-il donc pour elle un insupportable ou un inconfort dans la relation à trois ? M. a-t-elle si parfaitement épousé le « modèle » de la relation à deux ? En tout cas, à cette époque, M. ne sait ni s'imposer, ni s'opposer. Et je note qu'elle ne paraît pas surveiller du regard ce qui se passe : dès lors, comment sait-elle que la place est libre ?

Parfois, M. est importunée, voire frappée. Elle ne se défend pas : elle s'écarte, ou crie.

Le 2 mai 2014, un infirmier note sur Cariatides qu'elle « parle de Larissa et le répète à longueur de journée, a crié « Larissa », quand un autre patient l'importune elle répond : « a crié Larissa » ». Larissa est une aidesoignante avec laquelle M. avait établi un lien fort durant son séjour en MAS. Je comprends : « si Larissa était là, elle crierait pour me défendre, comme elle le faisait à la MAS ».

5 mai 2014 : le même infirmier note : « exaltée, logorrhéique avec un langage stéréotypé, « maman va venir », « elle a grondé, maman, elle a grondé, maman » ».

En ce début du mois de mai 2014, le soir M. « *n'arrive pas à s'endormir dans sa chambre, déambule* +++, *ramenée dans la salle des poufs, s'endort peu de temps après sur le pouf* » où elle passe une très bonne nuit – peutêtre parce que dans cette salle, elle reste placée sous le regard sécurisant des soignants.

Les jours suivants, elle répète en boucle « maman m'embrasse, maman m'embrasse », « maman m'a embrassée, maman m'a embrassée ». Puis, après une visite de sa mère, « maman est venue, maman est venue », avec une sorte d'exaltation me semble-t-il. Un autre jour, après un appel téléphonique de sa mère, elle dira : « maman, bisou ».

Ensuite : agitation, elle « déambule sans arrêt dans la salle des poufs tout en répétant que sa mère l'a punie, elle semble contrariée et a le visage triste ». Elle dit aussi : « maman m'engueule ». Un autre jour (28-08-2014), elle dira : « elle crie, maman », en criant elle aussi ; la personne qui l'accompagne comprend alors que M. « a besoin d'être rassurée et calmée ».

03-06-2014 : ce jour-là, M. a été griffée vilainement au cou par un malade ; elle est tremblante, crispée, apeurée : en état de choc. Avec la psychologue, nous la sortons pour l'éloigner de ce malade, qui la « cherche », et nous l'emmenons à la cafétéria où elle pourra choisir elle-même ce qu'elle consommera. Lorsque nous partons, elle semble avoir froid, elle exige de mettre une veste chaude : j'imagine alors qu'elle tremble non pas de froid, mais de peur, qu'elle est peut-être en quelque sorte *gelée* par l'*effroi* (« ai froid »). La peur peut-elle se traduire par une sensation de froid ? À la cafétéria, nous nous installons au soleil, mais M. continue de trembler. Peu à peu, notre sollicitude l'apaise. M. déclare successivement : « elle m'a grondée, maman », puis « elle va venir, maman », « elle est méchante, maman », ensuite « elle est gentille, maman », et enfin : « il m'a griffée » ; cette dernière

phrase est proférée par M. après notre retour dans le service, où elle est à nouveau en présence de son agresseur. J'ai alors le sentiment (précaire) qu'elle reprend pied dans la réalité mais il lui a fallu trois quarts d'heure – le temps d'un long détour.

Le jour de la fête de la musique (19 juin 2014), je fais connaissance avec la mère de M.

Peu après, M. réclame sa mère en criant, un baigneur à la main. Elle demande à aller chez sa mère, elle l'a demandé à sa mère elle-même au téléphone. La mère a répondu que oui. M. n'a plus été chez sa mère depuis plusieurs années.

7 juillet 2014 : M. parle de sa mère avec des insultes, et il en va de même pour son père (qu'elle n'a plus revu depuis 2006 semble-t-il).

22 juillet 2014 : Michel Giromini propose à la mère de M. des sorties à la journée. Ce projet ne recevra pas le plus petit commencement de réalisation.

25 juillet 2014 : M. ne cesse de dire « maman travaille » à tout le monde. Or la mère de M. est sans activité professionnelle. Le « travail » de sa maman est-il une « excuse » trouvée par M. elle-même, ou une allégation de sa mère, une « rationalisation » destinée à justifier le fait de ne pas emmener M. à la journée ? En tout cas, on peut faire l'hypothèse, avec Michel Giromini, que M. « tente de justifier la « carence » maternelle », mais que ce faisant elle nous dit peut-être aussi « la conscience qu'elle a de la fragilité de sa mère – en d'autres termes le « m'en fous » concerne aussi la mère ».

Fin août 2014, M. prononce mon prénom pour la première fois : à mon arrivée, elle profère distinctement : « Élisabeth, Élisabeth ».

Début septembre, je parviens à l'apaiser en chantant, au bout d'une vingtaine de minutes.

Le 12 septembre 2014 je commence à « sortir M. » du service, ou plutôt, à « sortir avec » M. Nous sommes plus libres à l'extérieur, je peux donc entamer avec M. ce que j'appellerai bientôt nos « séances » analytiques, l'équipe conservant pendant un certain temps l'expression « sorties intra hospitalières ».

Ces sorties nous emmènent à la cafétéria, dans les jardins, et dans plusieurs bâtiments de l'hôpital. J'observe la façon qu'a M. de se remplir (biscuits, glace, figues, ou kakis), de réclamer des « Kados » ou « cadeaux » (biscuit « Mikados »).

La voix chantée impose dès le début sa présence au cours de nos échanges, par des comptines et des chansons : c'est venu de moi, mais M. a d'emblée adopté cette façon de « parler » entre nous, et j'ai donc continué ; j'effectue à mon rythme et à mon gré des associations libres chantées ou modulées. Nous chantons à deux voix, c'est-à-dire que M. « chante » une voix grave, tandis que ma voix est plus aiguë.

« Au bord de la rivière M'allant promener, L'eau était si claire, Je m'y suis baignée. Je me suis couchée dans l'herbe Pour écouter le vent,

Écouter chanter l'herbe des champs ».

M., qui opère immédiatement la mémorisation de la mélodie et de certaines paroles, s'adonne également à ce que j'interprète comme un jeu sur les mots :

M. chante:

« Au bord de la rivière Maman promenait »...

Ou bien:

« Au bord de la rivière Et les petits pieds ».

Dans ces deux exemples M. respecte la métrique (*id est* le nombre de syllabes) et la rime (mais pas les accents toniques dans le second cas).

J'observe que l'expression « les petits pieds », qui pourrait rappeler ce qu'une mère dit à son enfant, attribue les « pieds » à M. Cependant une maman qui « promène » (qui se promène ou qui promène son enfant), le fait avec ses propres pieds.

Ou encore:

« Au bord de la rivière Donner la main ».

Ici la métrique et la rime n'ont plus cours.

On imagine la mère et la fille se donnant la main, un peu comme je le fais avec M.

Parfois j'entends M. fredonner:

« Donner la main... baigner... rivière »

Pendant ce temps, je chantonne:

« Au bord de la rivière, avec M... »

16-09-2014 : à mon arrivée, j'ai l'impression (erronée en fait : le regard très présent de M. me le prouvera ensuite) que M. ne me reconnaît pas.

Ce jour-là, je constate avec un certain étonnement que M. porte des chaussures fermées, or il fait chaud. À mon sens, M. ne peut manquer d'éprouver un certain inconfort.

M. profère : « elle est gentille, maman ; le pied, le pied de maman ; elle a son pied, maman ». Puis : « je suis malade » — une phrase qu'elle prononce de manière récurrente depuis son arrivée à l'hôpital Sainte-Marie (dans un autre service que le nôtre), en avril 2001, ainsi qu'en témoigne le dossier. Du « pied » de la mère à celui de la fille, lequel est le plus « malade » ? Le « pied » fait-il trait identificatoire ?

Nous croisons Vincenzo (un malade âgé) à la cafétéria ; Vincenzo chante à M. une chanson d'amour italienne :

« Bella mora, Ti voglio sposar, Senz'aspettar »

Mais M., effarouchée par l'insistance du regard de Vincenzo, s'éloigne et change de table.

Sa gêne rappelle ce que sa mère disait de M., au cours de la première hospitalisation, en 2000 : la mère rapportait que M. « avait une activité incessante, disait qu'elle voyait des « blonds » à l'hôpital ». Pensons aussi à la façon qu'a M. de placer son matelas devant la porte de sa chambre en 2014,

comme si elle tentait de se protéger d'une intrusion – possible ou fantasmée.

19-09-2014 : pendant notre déambulation, M. chante, réclame « Larissa », dit : « ma maman à moi ». Pour faire contrepoint à ces deux absences, j'énumère les noms des personnes que M. connaît dans le service ; M. réagit à cela en répétant certains noms avec des mimiques de joie. Elle est donc pleinement dans la réalité. Il est des absences plus durables que d'autres : M. ne verra peut-être plus jamais Larissa ; mais elle va sans doute rencontrer sa mère sous peu (d'ici quelques jours ou quelques semaines) ; les personnes du service, elles, font partie de sa vie quotidienne.

Dans le service, on me dit qu'elle « veut mettre n'importe quelles chaussures ».

23-09-2014 : en synthèse, les soignants observent que M. « devient voleuse : elle vole les chaussures, la nourriture, les culottes », on dit aussi : « Hacène, elle lui crie dessus : il lui arrache la couche ; depuis la semaine dernière elle se défend, elle frappe ». J'y vois le signe que M. peut s'opposer. Je note aussi avec intérêt qu'elle cherche à s'approprier des affaires qu'elle sait appartenir à d'autres.

Ce jour-là (23-09-2014), quand je suis sortie avec M., j'ai dû lui laisser mettre les chaussures d'un patient (donc de très grandes chaussures), car elle ne parvenait pas à enfiler les siennes, qui soudain paraissaient trop petites; en réalité, M. bombait le pied comme le font les petits enfants quand ils s'opposent à ce qu'on les chausse. J'ai cédé d'autant plus volontiers que les chaussures choisies par M. appartiennent au patient qui l'avait vilainement griffée au début du mois de juin.

Au retour, M. refuse de faire le grand tour ; elle déclare : « *je suis fati-guée ; j'ai mal aux pieds ; mes chaussures »*, elle paraît angoissée, nous rentrons par le chemin le plus court — un autre jour, elle proférera : « *j'ai mal aux chaussures »*. Lorsque M. ôte ses chaussures, a-t-elle aussi la conviction de *quitter ses pieds* ? À un certain moment, elle refusera, probablement pour les mêmes raisons, d'ôter son blouson, de *donner la main...*

Le 26-09-2014, nous effectuons une sortie à quatre avec une élève-infirmière et une éducatrice spécialisée. M. déclare : « les pompiers me dérangent. Les pompiers dérangent. Y a rien. Y a rien. Les mains ». [« y a rien » signifie peut-être : « il ne se passe rien », rien de grave en tout cas ; sous-entendu : on ne doit pas déranger les pompiers pour rien ?]Il me semble que ce sont là des formules de dénégation, presque de conjuration, par lesquelles M. vise à se rassurer. Quel rôle, coupable ou non, « les mains » sontelles susceptibles de jouer dans un tel contexte ? « Les mains » de M. sontelles vues par elle comme fautives ? Est-ce une allusion à la masturbation ?

30-09-2014 ; au cours de la réunion de synthèse, M. est décrite comme agitée ; on relate que la veille elle affirmait que son père était « en prison », elle disait aussi qu'elle avait « mal au doigt » (« son petit doigt lui a dit », associe Michel Giromini, qui commente par la suite : « oui, à défaut d'un savoir sur le père »).

L'équipe relève que souvent M. se déshabille, et qu'inversement parfois elle veut passer plusieurs couches de vêtements.

Le vêtement isole, enferme, mais protège aussi, et peut-être, unifie le corps, fait tenir le corps ; lorsqu'on les déshabille, certains nourrissons très jeunes se mettent à hurler de terreur, comme si leurs membres allaient « partir avec » leurs vêtements : c'est l'angoisse de morcellement. M. ne me dirat-elle pas au cours d'une sortie, tout à fait sérieusement : « j'ai mal aux chaussures » ? Dès lors, que peut signifier pour elle le fait d'être contrainte à ôter son blouson et ses chaussures à son arrivée dans le service, après une promenade où on l'a autorisée à s'emmitoufler ? On comprend la rébellion qu'elle manifeste certaines fois. Pourquoi dit-elle si souvent « la main, la main de maman », « le pied, le pied de maman », « j'ai mal à la main », « j'ai mal au pied », « mal au bras », ou encore, « m'en fous, la main », « ça m'intéresse pas, la main » (formule typique de dénégation)? En ce dernier cas, s'agit-il pour M. de sa propre main, ou de celle de sa mère ? Si c'est de la main de la mère qu'il est question, la dénégation nous renverrait alors à l'ambivalence de M. vis-à-vis d'un lien fusionnel qui l'empêche d'accéder à quelque forme d'autonomie que ce soit – je ressentirai cela très fortement un jour où je verrai M. jeter soudain à la poubelle le baigneur que sa mère lui a offert récemment en guise de cadeau de Noël (M. est alors âgée de 34 ans).

En tout cas le vêtement cache la nudité, en ce sens il renvoie à l'humain (la pudeur, et aussi la coquetterie), par opposition à l'animal : peut-on penser que se déshabiller symbolise un refus ou un abandon par M. de la *civilité*, de la civilisation et de la société ?

Ce jour-là, à la cafétéria, M. s'empiffre de Mikados, en demande un deuxième paquet qu'elle ne terminera pas ; elle répète : « la main », et aussi, à de multiples reprises, d'une voix grave, « eïan » [« Sofiane » ? ou même : « cafétéria » ?], ou « éïen » — je comprendrai bien plus tard que M. dit ainsi : « elle vient » (« elle » étant sa mère). Nous faisons un grand tour. Au bout de vingt minutes, M. se tourne vers moi et me regarde vraiment, c'est-à-dire qu'à cet instant j'ai le sentiment qu'elle me reconnaît. Ce n'est pas la main de sa mère qui tient celle de M., mais la mienne. Faut-il penser à un possible lien entre « main » et « humain » ? Faut-il envisager l'éventualité d'une « mainmise » ?

08-10-2014 : l'infirmière de jour me demande de ne pas sortir M. aujourd'hui : « elle ne va pas très bien en ce moment, à la synthèse on a dit que pendant quelque temps on n'allait pas trop la sortir ». Est-ce que le signe d'une résistance de l'équipe vis-à-vis du lien transférentiel, désormais visible, manifeste ?

14-10-2014, sortie avec M., agitée, qui commence par chercher des chaussures dans le placard situé devant l'entrée du service ; elle renonce à les mettre (elle a déjà ses baskets aux pieds, cependant elle ne semble pas y songer une minute), nous partons, ce jour-là M. ne peut se poser plus de quelques instants, elle marche à vive allure en descente (elle a refusé de me donner la main), nous arrivons à la cafétéria, où M. ne peut attendre que l'hôtesse d'accueil soit disponible pour la servir : elle déambule dans la cafétéria, décrit des « huit » puis ressort, va s'asseoir à une table où sont déjà installés une femme (visiteuse) et un malade, se relève sans leur avoir dit quoi que ce soit, retourne dans la cafétéria ; finalement M. commande une glace, nous ressortons, M. veut s'attabler avec d'autres personnes qui se mettent à rire d'elle, en fin

² Ce film se déroule à Monoblet, dans les Cévennes, où Fernand Deligny (1913-1996), après un séjour à la clinique de La Borde, s'était installé pour y vivre avec de jeunes autistes, et où il a passé trente ans. Ce lieu d'accueil, fondé il y a plus de cinquante ans, existe toujours actuellement (2014). L'adolescent Janmari, autiste « profond », atteint « d'autisme infantile précoce » comme disent les psychiatres, frappé d'une « incapacité innée d'établir la relation \hat{a} l'autre, et souffrant d'un besoin impérieux d'immuable », est totalement mutique, ce qui, selon Deligny, n'est pas lié à un refus du langage : tout simplement, le langage, Janmari ne « *l'a* » pas. Son isolement est extrême. Deligny évoque la façon dont les institutions (notamment l'institution « Sauvegarde de l'Enfance ») répondent « besoin d'immuable » par l'enfermement ainsi que par une monotonie figée, répétitive, pauvre, mortifère. Rappelons que François Truffaut a soutenu le travail mené dans le réseau Deligny.

³ Pour Deligny, le terme « réseaux », au pluriel, convoque « le mode d'être autistique, les lignes d'erre et celles de la main, l'orné des gestes, l'écriture et la trace, la dispersion des lieux de séjour dans les collines cévenoles, Janmari l'enfant autiste, un archipel imaginaire » (cf Fernand Deligny, L'Arachnéen et autres textes, éditions l'Arachnéen, 2008). Ce terme convoque aussi l'ouvert au sein duquel le mouvement, le déplacement, trouvent l'espace où ils peuvent advenir et se déployer.

Les termes « lignes d'erre » et « chevêtres » renvoient à la pratique cartographique du réseau Deligny, ruse principale utilisée par Deligny pour « déjouer » le langage. Selon Deligny en effet, « les cartes ne sont pas des instruments d'observation. Ce sont des instruments d'évacuation : évacuation du langage, mais aussi évacuation de l'angoisse thérapeutique ».

L'expression « lignes d'erre » désigne les tracés, réalisés manuellement par les adultes, figurant les déplacements des enfants dans leur espace (aire) de vie ; ces déplacements ne supposent aucun dessein de la part des enfants. Selon Deligny, « l'enfant fou qui est là, (...) c'est sa ligne d'existence que je désigne par le terme de ligne d'erre (...) Cette ligne dont il s'agit de rechercher l'écriture, elle est d'erre. Elle nous mène dans cette recherche de cet "autre chose", objet élémentaire de cette quémande manifeste qui émane du moindre geste d'un enfant quel qu'il soit et qui s'exaspère venant de la part d'un enfant inadapté » (Nous et l'inno-

de compte M. mange sa glace à une table où nous ne sommes que toutes les deux ; elle ingurgite de gros morceaux de glace (j'imagine qu'elle doit avoir une forte sensation de froid au ventre : que veut-elle donc « geler » au plus intime de son corps en agissant de la sorte ?), en plusieurs fois (elle se lève, déambule, se rassied et recommence à manger), puis part ; je l'appelle vainement pour la faire revenir ; finalement je me résous à lui emboîter le pas, emportant le reste de la glace, et je prends le parti de ne pas chercher à l'influencer ou à intervenir sur sa trajectoire. Michel Giromini a souvent observé cette conduite chez M. lorsque celle-ci est emmenée par sa mère à la cafétéria, il précise aussi que S., un de nos autres patients, agit de même avec sa mère à la cafétéria. Or il s'agit d'un patient avec lequel M. a tissé un lien affectueux. Y a-t-il mimétisme entre M. et S. ? Suis-je identifiée par M. à sa mère, dans le transfert ? Que signifie alors la conduite consistant à partir et revenir, cette incapacité à « se poser » dans la relation, cette façon de chercher (fébrilement pensé-je) une *échappatoire*? Pourquoi cet air absorbé? Y a-t-il urgence? M. joue-t-elle dans le transfert une conduite visant à lutter contre ce qu'elle perçoit comme une mainmise, à l'instar de ce qui lui est imposé dans sa relation avec sa mère ? Ou bien M. est-elle en collusion avec l'équipe, qui perçoit probablement comme une intrusion le travail mené au cours de nos séances?

C'est M. qui m'emmène : je la suis docilement ; après un itinéraire qui me paraît labyrinthique, nous arrivons à l'entrée d'un service où elle a séjourné autrefois, mais qui a changé de localisation au sein de l'hôpital ; là, M. a tout à fait l'attitude d'une personne qui serait arrivée à l'endroit où elle voulait aller (ou encore : qui serait de retour chez elle) ; elle cherche à ouvrir la porte et à entrer dans le service. Je dis : « non, on ne peut pas entrer ici ». M. semble déçue mais repart de bonne grâce ; comment se repère-t-elle ? At-elle identifié le nom de ce service dans les indications écrites qui parsèment les murs de l'hôpital ?

M. décrit plusieurs tours et détours. Son parcours et la manière dont elle le mène me rappellent le film *Ce gamin, là* de Fernand Deligny et Renaud Victor², tourné en 1975 : on y voit Fernand Deligny suivre les « *lignes d'er-re* » d'un adolescent autiste prénommé Janmari, et repérer les « *chevêtres* » , ces nœuds par lesquels les autistes passent et repassent.

Puis M. me ramène à notre service, retourne au placard à chaussures, en sort des chaussures, renonce d'elle-même à essayer de les mettre, les remet dans le placard ; nous entrons dans le service. M. paraît un peu apaisée maintenant. Je reste un moment dans la salle commune, où elle vient à plusieurs reprises s'asseoir auprès de moi puis se lève pour déambuler.

Il y aurait certainement une géographie ou une topographie propre à M. (sans même parler de la topologie lacanienne qui donnerait des indications sur sa structure), à reconnaître dans les déplacements de cette jeune femme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du service – et peut-être y aurait-il aussi des cartes ou des plans à dessiner, cartes qui ne serviraient pas à se repérer et à s'orienter, mais à *voir*. Ainsi pourrions-nous – nous, c'est-à-dire les membres de l'équipe, en accointance avec M., en situation de fréquentation assidue de M. – chercher la clef (s'il y en a une) ou les lois (si elles existent) de ses errances, tenter de détecter des marques de localisation, d'éventuels jalons, des bornes qui en appelleraient non seulement à la notion de limites, de lisières, mais encore de déplacement, d'impasses, de diverticules, d'embranchements.

Ce travail dérisoire de description et de balisage nous absorberait et nous rassurerait peut-être, car aux côtés de M. nous cheminons dans l'étrangeté, nous sommes immergés dans un monde où plus rien ne va de soi, un monde « en lisière du temps » ou « à la lisière du temps jadis », un espace au sein duquel nous marchons à tâtons, avec le sentiment d'un délitement de tous les repères : nous aurions grand besoin d'un divertissement, d'une diversion au sens étymologique du terme ⁴. Mais pourrions-nous cartographier l'invisible, et tenter de donner « un aperçu du monde qui dépasse nos territoires familiers illusoires », aperçu qui témoignerait de l'existence d'un ombilic, d'une cicatrice, et de « poches d'apocalypse » ? L'étoffe du monde est trouée, ravaudée, rapetassée.

Être, devenir ou avoir été le témoin d'une chose qui n'a pas pu arriver, et à partir de cette expérience, dresser une cartographie de l'invisible, telle est une des questions posées par la narratrice de L'été des noyés, un ouvrage de John Burnside : « laisser entendre que ce qui est invisible peut être cartographié semble singulier, sans aucun doute, mais c'est pourtant ce que je m'efforce de faire, non pas à titre de fantasme, mais d'invention – au vieux sens du mot invention, qui signifie : découvrir ce qui existe, visible ou invisible, positif et négatif, forme et ombre, le voile et ce qui est voilé. Certaines choses ne peuvent être vues qu'en négatif, certains corps ne deviennent perceptibles qu'au travers de l'interférence qu'ils créent. Pour certains [...], l'unique localisation que je peux proposer est ce qui ne figure pas sur la carte du lieu où ils n'apparaissent pas »⁵.

Aujourd'hui M. n'a rien proféré hormis quelques écholalies, c'est-àdire qu'aux moments où je lui ai parlé, elle m'a renvoyé une toute petite partie de mes dires : des bribes.

Est-ce à dire que pour M., ce jour, le champ de nos signifiants reste inadéquat ? Hofmannsthal a décrit l'angoisse provoquée par les mots qui se décomposent et l'accès à ce qu'il désigne comme « la langue des choses muettes » ⁶. Hölderlin a écrit sur la langue des signes dépourvus de signification (ce qui rappelle le fragment d'Héraclite que j'ai inscrit en exergue à ce texte) :

Ein Zeichen sind wir, deutunglos, Schmerzlos sind wir und haben fast Die Sprache in der Fremde verloren.⁷

Pensons aussi au rapport que Jean Itard a rédigé sur Victor de l'Aveyron, l'enfant « sauvage » . De même Fernand Deligny, chercheur hors piste, toujours « en invention », s'efforçant à définir un humain « a-subjectif » – « aucun animal n'écoute comme ça, pour rien, le bruit qui vient du plus profond de l'eau, qui n'est pas une chose, puisque lui, n'est pas quelqu'un », constate Deligny à propos d'un autiste –, a créé peu à peu un réseau de lieux. Deligny, qui travaillait hors des sentiers du langage et de la raison, et qui refusait de normaliser quiconque, restait constamment soucieux de respecter et de protéger la vie qui existe hors du langage. Le réseau de lieux et sa localisation, l'attention portée aux lignes d'erre, à la géographie des trajets (trajectoires ?) des enfants autistes, déplaçait l'intérêt vers ce qu'on pourrait appeler une topologie. D'où aussi l'importance que Deligny attribuait à l'image, à laquelle il estimait qu'il faut bien se fier lorsque le langage « fait défaut », au

cent, Maspéro, coll. « malgré tout », 1977, p. 112-113).

« *Lieux-chevêtres* » : endroits où les lignes d'erre se condensent, se concentrent, se recoupent.

(sources: « Lignes d'erre – Les cartes de Fernand Deligny », par Nathalie Poisson-Cogez. « Lignes d'erre », par Françoise Bonardel. On se reportera aussi à l'ouvrage Cartes et lignes d'erre – Traces du réseau de Fernand Deligny, 1969-1979, de Bertrand Ogilvie, Fernand Deligny, Sandra Alvarez de Toledo, éditions l'Arachnéen, 2013, et à au recueil Fernand Deligny, Œuvres, publié en 2007 par les éditions l'Arachnéen).

Chevêtre: « élément de charpente (bois, acier, béton) disposé horizontalement et longitudinalement, pour réunir des éléments porteurs, supporter un tablier (pont), etc. » (Le grand Robert de la langue française).

- ⁴ Divertissement ("détournement", "action de détourner de ce qui occupe"), diversion ("action qui détourne"): de *dis-* et de *vertere*, "tourner, se tourner".
- ⁵ John Burnside, *A Summer of drowning*, 2012, traduction française par Catherine Richard, éditions Métaillé, 2014, p. 316.
- ⁶ Hugo von Hofmannsthal, *Lettre de Lord Chandos*.
- ⁷ Friedrich Hölderlin, « *Mnemosyne* » (*Gedichte* 1800-1804), deuxième version. En voici une traduction :

« Un signe, tels nous sommes, et de sens nul, Morts à toute souffrance, et nous avons presque Perdu notre langage en pays étranger ».

(traduction française par Gustave Roud, dans Hölderlin, Œuvres, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », 1967, p.

Michel Schneider a inscrit ces vers en exergue à son ouvrage La tombée du jour - Schumann (Seuil, « La librairie du XXe siècle », 1989, rééd. Seuil, « Points Essais », 2005), dans lequel il a opposé souffrance et douleur – de même qu'on peut opposer Schubert et Schumann -, la douleur étant ce qui renvoie à la disparition, au langage perdu, à l'étrangeté, à l'intime, aux lointains : « la douleur est une souffrance qui n'a pas trouvé quelqu'un pour la vivre. C'est le mal qu'aucun moi ne peut considérer ou penser, le mal sans nom, sans visage, le mal de personne » (p. 43).

⁸ Lucien Malson, Les Enfants sauvages, 10/18, 1964.

L'Enfant sauvage (1970) est le film réalisé par François Truffaut, avec Jean-Pierre Cargol dans le Approche clinique hospitalière des folies : histoire d'une folle

rôle de Victor (l'enfant sauvage) et Truffaut lui-même dans celui du docteur Itard. Truffaut, qui souhaitait attribuer à Janmari le rôle de l'enfant sauvage dans son film, avait pris contact avec Fernand Deligny. Finalement Jean-Pierre Cargol s'est inspiré des gestes et attitudes de Janmari pour interpréter ce rôle – il n'a d'ailleurs tourné que dans ce film.

⁹ Le cinéaste ne « fait » pas l'image, il ne la « prend » pas, ne la « saisit » pas intentionnellement, elle « se fait » d'elle-même.

10 On peut écouter, sur Internet, une émission de radio intitulée « Fernand Deligny : audelà du langage, l'autre » (3 mai 2010), dans laquelle ce verbe « invivre » est employé dans toute sa force de révolte contre les institutions, en particulier asilaires.

¹¹ Sigmund Freud, L'interprétation des rêves. double sens de cette expression (dont rendent compte les mots « défection » et « défectuosité ») : le langage comme absent (défaillant), et comme verrue monstrueuse, comme imperfection, comme tare ou malfaçon, qui nous enferme et conditionne notre façon de « voir » l'autre. S'interrogeant sur le rôle de l'image dans la perception autistique, Deligny conclut que « l'image est autiste » On pourrait s'interroger sur l'écart entre cette notion et celle d'Imaginaire dans la théorie lacanienne.

Comme le dit aussi Deligny, dans le réseau, il n'a jamais été question de « soigner » les autistes, ou même de chercher de quoi <u>ils</u> souffraient, de quoi <u>ils</u> étaient atteints, ou ce qui <u>leur</u> manquait, mais de partir en quête de « ce qui pouvait <u>nous</u> manquer, <u>nous</u> faire défaut, et gravement, pour que, à leurs yeux, ce nous-là, de personnes conjuguées, soit, à leurs yeux, inexistant ». Et les enfants qui avaient séjourné dans le réseau repartaient apaisés.

L'hôpital psychiatrique est-il un lieu fait pour « *invivre* » ¹⁰? Michel Giromini me fait observer que « invivre » n'est pas non-vivre, et qu'en ce sens, vivre, c'est paraître-parle-être ; « par conséquent invivre, ce serait inparle-être, inparaître, et non pas non-être, non-vivre? Comment l'hôpital psychiatrique pourrait-il être un lieu de passage? de réseaux de parcours? » s'interroge-t-il; « faut-il dresser des cartes de parcours pour constituer des réseaux ? mais pourra-t-on en dégager un sens ? insens ? » À quoi l'on peut répondre que le sens n'est pas l'important : les « cartes de parcours » servent en réalité à « occuper » les « soignants » et à dissiper leur sentiment lancinant d'inutilité, elles fonctionnent comme « divertissement » (au sens pascalien du terme) pour leur découragement : elles montrent muettement et, tout en évacuant le langage d'une manière indolore, constituent une écriture qui est aussi un antidote contre ce que Deligny désigne comme « l'angoisse thérapeutique » des intervenants, de même que, dans le récit du rêve de l'injection faite à Irma, la formule chimique de la triméthylamine permettait à Freud de repousser l'angoisse déclenchée par la vue de la gorge de sa patiente¹¹.

LE CHAMP VERBAL: M. ET L'USAGE DES SIGNIFIANTS

Je posais plus haut la question du rapport de M. avec les signifiants : en effet, pour M., certains jours, le champ de nos signifiants reste ou paraît inadéquat, même si M. manifeste qu'elle est « présente » : simplement, elle le manifeste « autrement » qu'avec des mots.

Mais M. ne vit pas constamment hors signifiant. À certains moments – pas très fréquents – elle fait le « choix » de tenter d'échanger avec d'autres en jouant la règle du langage. C'est un effort qu'elle accomplit alors, un effort dont je perçois parfois combien il est délibéré. Il est vrai cependant qu'à d'autres moments les mots émis par M. se présentent d'une façon qui paraît tout à fait spontanée. Les choses ne sont pas figées. Et peut-être le comportement de M. évolue-t-il également au fur et à mesure que l'équipe, constatant l'attention que je porte à M., et lisant les observations que j'inscris sur le journal de bord hospitalier, accorde elle aussi de plus en plus d'intérêt à cette malade. Je vois bien en tout cas que dans notre service, on « n'oublie » plus M.

Cependant j'observe d'abord que la parole de M. est souvent très lacunaire – c'est une « parole-archipel » : parfois quelques mots émergent du sein d'un silence insondable, tels des îlots, mais ils ne disent pas ce qui a pu avoir lieu (événements, pensées, images, représentations peut-être ?) ou pas (stu-

peur sans représentations ?) pendant la durée de ce silence. Or certains des mots proférés par M. évoquent parfois une conclusion qui pourrait arriver au terme d'une séquence de pensées. Par exemple : « *je suis folle* » (03-03-2013).

Le discours de M. est lacunaire d'une autre façon : en effet, il se présente un peu comme le fait le « discours » du rêve. En particulier il reste dépourvu de mots de liaison, il ne comporte pas de conjonctions de coordination ou de subordination, pas de « donc », de « après », etc. Michel Giromini me rappelle que dans le rêve, justement, « *l'absence de copule autorise le tout-sens* », et il fait remarquer que la copule « *institue le temps dans la phrase* » ; en l'absence de copule, il n'y a pas de temps – on (se) (re) trouve (dans) le rêve.

Le sens des mots, expressions et phrases prononcés par M. reste toujours problématique — d'ailleurs le mot « sens », le mot « signification » ne me paraissent pas (pas toujours) appropriés. Quand M. « parle », quand je « parle » avec elle, je m'accroche à la matérialité des mots, à la *motérialité*. Car il semble que souvent le son prime sur le sens : « mal à la gorge, j'ai mal à la gorge » peut très bien amener le vocable « soutien-gorge » par exemple (ainsi que cela s'est produit une fois).

M. émet

– soit des **paroles non adressées** à une personne physiquement présente et repérable par nous, mais qui semblent constituer un échange, un dialogue : par exemple M. émet quelques mots en expirant, puis sur un autre ton, elle profère d'autres mots en inspirant (j'en donnerai des exemples plus loin).

soit des paroles adressées :

- des « réponses », qui nous amènent à supposer une interaction, peutêtre une intersubjectivité : ainsi le 19 septembre 2014, pendant une promenade, j'énumère les personnes que nous connaissons dans le service ; lorsque je dis : « il y a aussi Sofiane », M. réagit : « il est gentil, Sofiane ». Elle paraît très contente.

Autre exemple : fin août 2014, alors que M. reste prostrée, passant ses journées lovée dans un pouf, à dormir ou peu s'en faut, lorsque je lui dis : « qui donc attendez-vous comme ça, M. ? », elle répond : « ma maman ».

- des paroles qui relèvent de l'initiative de M. : début septembre (05-09-2014), agitée et bruyante, M. crie, demande « Larissa », « maman », « la main » (elle veut que je lui prenne-donne la main), « la maison », puis dit : « m'en fous maman » : elle est alors angoissée et vraisemblablement en colère contre sa mère. Cette dernière phrase « dit » à la fois une révolte et un appel.

Car fréquemment, M. articule quelque chose qui apparaît comme une plainte, et qui semble être une demande d'aide ou d'attention, ou encore de présence : « mal aux yeux », « mal à la main », « mal au pied » (expressions auxquelles, spontanément, nous ajouterions un « j'ai »), « mal au bras ». Parfois d'ailleurs le « je » est utilisé par M. : « malade », mais aussi, « je suis malade », que je suis tentée de différencier d'un « elle est malade, maman », et d'un « elle est malade, Larissa ».

Ces dernières semaines (fin septembre — début octobre 2014), M. émet les mots « pied », puis « main ». Elle répète à satiété qu'elle a « mal

Approche clinique hospitalière des folies : histoire d'une folle

au (x) pied (s) », puis « mal à la main » (et même, « mal au doigt »). Or le 28 juillet 2014, dans le journal de bord du service, une aide-soignante demandait qu'on mette « systématiquement des chaussettes » à M. : en effet, écritelle, « les chaussures neuves que sa mère lui a apportées lui ont occasionné de petites plaies aux orteils ». Au début du mois d'août, lorsque M. dit : « j'ai mal aux pieds », on constate la présence de durillons sur certains de ses orteils. L'équipe note le 8 août 2014 : « parle de sa maman et de pieds à répétition ».

Fin août, M. dit avoir mal au pied gauche, mais « rien n'est constaté », note un soignant.

À ce moment-là, pour M., dire qu'elle a mal aux pieds, est-ce demander de l'attention? En effet, elle a bien pu repérer que l'équipe effectue certains gestes pour vérifier ses dires concernant ses « pieds ».

Mais si M. a eu effectivement mal aux pieds cet été, les allégations de douleur physique ne viennent-elles pas dire une douleur autre ? Car cette expression « j'ai mal », M. la profère depuis des années (il est vrai que le plus souvent M. dit simplement : « mal »), et il n'est pas certain que le pronom « je », lorsqu'il est prononcé par M., soit toujours à entendre dans son acception habituelle de sujet de l'énoncé. Par ailleurs, quel peut être le lien entre « avoir mal », et « être malade » ? Qui a mal, qui est malade ? Y a-t-il douleur d'un côté, souffrance d'un autre ? Quelqu'un (un je) souffre, quelqu'un (qui peut dire je) est mal (ou malade) et pâtit, et peut le dire ou le signifier (et pâtir aussi du signifiant); la douleur, elle, n'est littéralement de personne; la douleur déshumanise, il n'y a plus de je.

Il est vrai que par moments il <u>semble</u> que M. s'approprie le « je » de l'énoncé et même, peut-être (pourquoi pas ?), celui de l'énonciation, comme elle l'a fait par exemple le 25-09-2012, jour où elle marche en groupe avec trois autres patients et deux membres de l'équipe. En effet, M. demande, s'adressant à une infirmière : « t'es qui, toi ? », et elle poursuit en disant : « j'ai sonné Sofiane tu viens », « j'ai sonné papa tu viens », « regarde », puis « je transpire » (ce qui est vrai); ce jour-là elle est tout à fait présente, ce qui est en harmonie avec l'intervention du « tu » et du « je » dans son discours, où le verbe « sonner » pourrait peut-être signifier « appeler », éventuellement au téléphone, ou tout simplement, « dire », « dire avec un son », par opposition avec un dire muet, intérieur, donc non entendu par les autres. Pour nous, « sonner quelqu'un », au sens figuré, c'est l'appeler pour le faire venir (ce que nous signifions en disant : « je ne t'ai pas sonné »), voire le sommer de faire quelque chose. Sauf que M. n'a pas parlé avec son père : en effet, elle est sans aucun contact avec ce dernier depuis des années. Ces paroles reflètent-elles un désir ? C'est un peu cela que le « je » de l'énonciation énonce. M. a-t-elle l'idée qu'un homme (Sofiane ou le père) pourrait, saurait venir la rassurer ?

Cependant la répétition « en boucle » des signifiants (qu'on pourrait comparer au bégaiement) produit un effet d'annulation : ainsi, le 15-10-2012, M. répète : « je suis tombée, je suis tombée, moi ». Cette assertion renvoie, d'une part, à un événement réel : M. est effectivement tombée au cours de la semaine précédente ; mais d'autre part et « surtout », comme l'observe Michel Giromini dans les notes qu'il a prises à ce propos, ainsi répétée inlassablement (serinée ?), cette phrase vient « en quelque sorte à se vider de son

contenu et à ne pas pouvoir s'organiser en une métaphore qui viendrait situer un sujet », et en particulier un sujet non seulement « historisé », mais encore inconscient, comme lorsqu'un névrosé vous dit qu'il est « tombé », ou qu'il s'est « cassé la gueule », ou qu'il a « chuté », ou même, qu'on l'a « laissé tomber », et que s'entend à cet instant le sujet de l'inconscient. Dans le cas de M., nous voyons aussi comment la répétition en boucle du même annule la temporalité (par exemple la distance qu'on peut prendre par rapport à tel ou tel événement) : c'est comme un disque vinyle rayé, aucun signe de perlaboration n'apparaît.

Dans le cas de M., il n'y a pas d'organisation d'un récit qui viendrait situer un sujet, relève Michel Giromini : en effet, « elle répète en boucle un « je suis tombée » qui nous dit en même temps deux choses ;

- l'impossible place d'un je qui pourrait faire histoire pour le sujet ;
- la tentative désespérée de mettre en place une parole qui ne soit pas cette boucle qui annule la possibilité d'un sujet » ; tentative vaine : car cette tentative, et sa reprise, se réalisent par la répétition « d'un syntagme toujours identique à lui-même là où l'on attend que l'on raconte une histoire », c'est-à-dire que l'on (dé) livre un récit éventuellement variable au fil de la perlaboration, comme peut l'être le récit d'un témoin qui désignerait le point où le sujet de l'énoncé (le moi) « défaille », et où « il se trouve supplanté, subverti, par le sujet de l'énonciation » qui a fait faire l'acte manqué (rater une marche par exemple), et qui fait ou ferait dire ensuite à un homme : « je m'ai cassé la gueule », ou « je me suis fait casser la gueule », ou encore « je me suis cassé la gueule tout seul » par exemple, et à une femme « je suis tombée sur le genou », avec toutes les conséquences que cette « chute » peut ou pourrait entraîner ou signifier pour la narratrice et pour ses relations avec son homme.

Parfois tout de même le syntagme n'est pas repris tel quel, mais il se trouve en quelque sorte précisé, ou affiné par M., comme c'est le cas dans les séquences suivantes : « j'ai peur qu'elle m'engueule », « j'ai peur qu'elle m'engueule, maman », « après le borde » [= après le bordel que j'ai fait ?](14-11-2012), et aussi « j'ai peur », « j'ai peur qu'elle gueule » (15-11-2012) : séquences où la figure maternelle comme Autre devient effectivement la « grande gueule ¹² » prête à hurler, à « casser la gueule », à recracher ou à engloutir : « j'ai peur qu'on le mange », « j'ai peur qu'on l'arrache » (ceci est proféré par M. le même jour). Ce qui pourrait rappeler le « miracle du hurlement » tel qu'il est décrit par le président Schreber ¹³.

- l'écholalie, je l'associe à la répétition en boucle, mais elle est parfois difficile à repérer de façon certaine : en effet, lorsque M. répète immédiatement un mot entendu dans la bouche d'un autre, par exemple la personne qui lui parle, cette reprise peut faire réponse : par exemple, un jour où M. est en train de manger sa glace, je lui demande : « est-ce que c'est bon ? », et elle répond distinctement : « oui, c'est bon ». C'est-à-dire qu'elle acquiesce, peut-être pour manifester qu'elle est présente au petit autre — ou au grand Autre tout aussi bien : car, ainsi que le fait remarquer Olivier Lenoir, il semble bien qu'il y ait écrasement du schéma L, et donc, pour M., confusion entre (petit) autre et (grand) Autre. C'est-à-dire qu'au moins potentiellement, tout (petit) autre soit susceptible de fonctionner comme (grand) Autre auprès de M.

^{12 «} La grande gueule de l'Autre » : expression figurant dans Patronymies, de Marcel Czermak (9° partie, « Oralité et psychose », chap. « Oralité, manie et mélancolie »), Masson, 1998, p. 79, Érès, 2012, p. 168. « Ce qui se met en place réellement, c'est le regard dévorant de la voix et la voix dévorante du regard qui se dédoublent et se collabent, dans la plus grande instabilité », écrit M. Czermak à propos du maniaque, tandis que « le mélancolique est gobé par la bouche du regard » (p. 169) : la défection pulsionnelle, « patente » dans toutes les psychoses, « explique la pente des psychoses à n'avoir qu'un trou unique, qui aspire et qui recrache, à savoir le trou dans l'Autre » (p. 171).

¹³ Daniel Paul Schreber, Mémoires d'un névropathe, Seuil, « Le champ freudien », 1975, et Lacan, Séminaire III, Les psychoses, leçon XI, 8 février 1956, éd. ALI, p. 2001, p. 229.

Mais quelle valeur puis-je accorder à l'acquiescement de M. ? Je me le demande : car en réalité, que signifie pour elle l'expression « c'est bon » ? Qu'est-ce pour elle que l'appétit ou même la faim ? qu'est-ce que la satiété ? À la cafétéria, elle se remplit à toute vitesse, goulûment. Au cours de nos déambulations, je l'ai vue une fois ramasser à terre une figue pourrie et l'avaler sans manifester aucun signe de dégoût ou même de déception, de désagrément. Peu après, de retour dans le service, elle ingère son repas ou sa collation comme si elle n'avait rien consommé pendant notre sortie.

Autre exemple : « M., voulez-vous aller faire un tour à la cafétéria ? » Elle répond : « cafétéria », ou « éia », c'est-à-dire qu'elle reprend en écho le dernier mot qu'elle a entendu (ou les derniers sons), mais je constate que pour elle cette profération vaut acquiescement, puisqu'elle se précipite vers la sortie et se dirige ensuite vers le placard à chaussures qui se trouve sur le palier.

Il peut aussi arriver que M. prononce des vocables qui paraissent être repris d'autres personnes et répétés en différé¹⁴.

- ou elle énonce un ou plusieurs mots en s'adressant à quelqu'un présent dans la proximité : « bonjour monsieur » (à la cafétéria), peut-être comme une tentative d'être ou d'entrer dans le jeu social (ainsi que pourrait le faire une personne polie et bien élevée). Paroles qui sont (ou semblent) adaptées à la situation mais qui sonnent parfois de façon artificielle, avec une certaine étrangeté. De fait, M. s'éloigne si le « monsieur » (ou le « Monsieur » ?) en question cherche à entamer le dialogue.

Mais il peut s'agir d'autre chose, comme par exemple le jour (24-10-09) où un membre de l'équipe note dans le journal de bord : « en retrait au retour de sa sortie (avec sa mère), sauf quand elle voit le papa d'un autre patient vers qui elle se précipite pour lui dire bonjour ». En ce cas aussi il semble bien y avoir confusion entre grand Autre et petit autre (« grand Autre » ravalé au rang de « petit autre », ou bien, inversement et plus vraisemblablement peut-être, « petit autre » élevé à la dignité de « grand Autre »). Qui peut être appelé père ? Quelle différence M. est-elle capable de faire entre Père, père, « papa », « Monsieur », « copain » ? que peuvent (ou pourraient) désigner ces différents termes pour elle ?

- il y a aussi les signifiants que je ne comprends pas, par exemple « éïa » (cafétéria ?), « éïan'» (prénom d'un autre patient ?), « éïen » (« elle vient », cf. « éïen, maman »), mais qui sont visiblement adressés. Et puis les jeux (mais s'agit-il vraiment de « jeux » ? ne pourrait-on parler plutôt de « ricochets » ?) d'assonances et/ou d'allitérations, comme c'est le cas dans une suite relevée par Michel Giromini (15-10-2012), où « je m'en fous » devient « je m'en fourrle », puis « je m'en fourre » ; Michel Giromini y lit la séquence « FOU-FOULE-FOURRE » comme une « suite métonymique » qui en appellerait aux recherches de l'OULIPO, mais qui montre ici « une patiente aux prises avec la langue d'une place non « subjectivée », c'est-à-dire d'une place où le sujet non inscrit dans la chaîne signifiante utilise la parole non dans le projet d'une signification, mais dans la succession consonante et assonante qu'offrent les signifiants qu'il juxtapose ».

- parfois aussi les dires de M. paraissent être de purs semblants de mots : « bonjour madame » est dit par M. (toujours à la cafétéria) à un

14 « Est-ce parler à la place de ? ou bien est-ce de la place de ? ce qui serait se trouver une place dans l'autre » faute « d'en avoir une dans l'Autre », ainsi que me le suggère Michel Giromini. Je pencherais personnellement pour la seconde hypothèse : parler « à la place de » me semble poser la question de l'usurpation ; parler « de la place de » est différent.

moment où il n'y a personne à saluer. Simple écholalie ? Adresse à quelqu'un que M. hallucine ? Je me demande parfois si elle ne dit pas cela parce qu'elle suppose qu'il faut le dire, dans un effort pour se comporter dans cet espace public en personne de bonne éducation (comme si M. avait un souci de respectabilité, peut-être inculqué par sa mère), ou encore, si elle n'est pas en train de jouer à la « dame » ou à la-petite-fille-qui-fait-la-dame — peut-être à mon usage ?

Des vocables reviennent : « maman » ; pendant plusieurs mois, nous l'avons aussi entendue prononcer « harissa, harissa »; en ce cas, je perçois « harissa », mais il s'agit parfois aussi peut-être du prénom « Larissa », comme je l'apprendrai par la suite (Larissa : prénom d'une jeune femme, aide-soignante, qui s'est occupée de M. au cours de son placement en maison d'accueil spécialisée). Il est vrai que quelquefois M. prononce distinctement « Larissa ». Quant au mot « harissa », il paraît être parfois un simple objet sonore, objet vocal surtout quand il est répété en boucle. Même chose lorsque M. ponctue ses phrases de petits claquements de langue. Ce n'est pas forcément signifier « arrête », ou « ce n'est pas ça » (pour manifester un désaccord, ou pour interrompre une voix extérieure ou intérieure ou une voix hallucinée par exemple) : à certains instants ces claquements me paraissent plutôt renvoyer au simple plaisir du contact de la langue contre le voile du palais ; en d'autres occasions, ils signifient plaisir et approbation : par exemple le plaisir de manger les Mikados que M. apprécie particulièrement ; celui de commencer la séance ; et ainsi de suite. L'art-thérapeute de l'hôpital me fera remarquer que ce mode d'expression fait coupure et rythme : il surajoute donc un plaisir (celui de la coupure, précisément) à celui qu'il est censé commenter ou manifester.

JEUX DE VOIX

Car il y a tout ce qui est de l'ordre des jeux de voix (et des bruitages de bouche), ce qui ajoute à la jouissance Autre une dimension différente, même si elle est étroitement liée à la première.

Parfois, comme je l'ai dit plus haut, M. prononce des paroles qui semblent être un échange, un dialogue : par exemple elle profère quelques mots en expirant (donc des mots expulsés), puis sur un autre ton (d'une voix plus grave, un peu caverneuse), elle formule d'autres mots en inspirant (comme si c'étaient des mots à ingérer). En voici un exemple, cité par Michel Giromini (12-11-2012) : « c'est pas grave, je m'en fous », phrase dite en deux temps, or les deux syntagmes pourraient être dits par la même personne dans la foulée, et être même reliés par un « donc », le second syntagme se présentant alors comme la conséquence du premier (ou bien, à l'écrit, les deux syntagmes seraient mis en relation par la ponctuation des deux points, ce qui supposerait d'ailleurs leur inversion : « je m'en fous : c'est pas grave ») — on pourrait d'ailleurs comprendre aussi que « c'est pas grave parce que je m'en fous ».

Or M., ce disant, profère (réalise) à elle seule un échange à deux voix, un dialogue ou un *duo* entre un interlocuteur intérieur (qui parlerait quand elle expire) et un autre, extérieur (qui répondrait quand elle inspire) ; un autre « je » répond au « je » (ou au « tu » ?) qui exprime que « c'est pas grave ».

Indifférenciation des places ? M. dira quelques semaines plus tard (20-12-2012) : « je m'en fous. Tu t'en fous ». Mais elle peut dire aussi : « j'ai peur », « j'suis toute seule », en inspirant (14-11-2012), et encore, « j'm'en fiche », toujours en inspirant, tête baissée (11-01-2013). C'est comme si M. « contenait » deux interlocuteurs, ou alors, elle est à la fois « en elle » et « à côté d'elle » pour ainsi dire. Ce genre de vocalisation particulière pourrait en appeler à la ventriloquie (comme imitation de voix).

Dans la phrase « c'est pas grave, je m'en fous », s'entendent clairement deux voix qui alternent et se « répondent ». Le registre aigu du premier syntagme pourrait représenter une voix d'enfant, ou de femme (de mère ?), tandis que le registre grave du second rappellerait plutôt la « grosse voix » d'une figure masculine, qui évoquerait une voix paternelle, véhiculant éventuellement un interdit; en effet, au témoignage de M. en 2004 à propos de son père, « papa Yves [...] il dit chut, faut se taire » (où l'on pourrait entendre aussi : « chute, fausse terre », « chute, fosse terre »), et M. profère aussi : « chut, chut, je ne veux pas t'entendre », comme si elle reprenait à son compte des paroles paternelles entendues chez ses parents, qui sont en couple durant cette période. La dualité correspond au couple masculin/féminin : M. « mime » une opposition ou une différence qui fait dialogue. Actuellement (alors que ses parents se sont séparés il y a plusieurs années), c'est comme si M. réunissait (ou réunifiait) en elle un couple parental, ou un couple père/fille. Pour sa part, Michel Giromini fait l'hypothèse qu'il pourrait s'agir également d'un couple mère/fille: « il me semble que ces mono/dialogues renvoient » à l'un et à l'autre des couples mère/fille et père/fille, juge-t-il; en ce sens, « M. entretiendrait une conversation intérieure avec l'un ou l'autre de ses parents. Elle serait leur enfant à propos de qui on se dispute ou que l'on dispute, ou encore M. nous ferait part de ses pensées à propos de telle réflexion faite par un de ses parents. Quelle différence avec le monologue intérieur ? En tout état de cause, la place de M. ici est bien définie, ce me semble ». Oui, bien sûr, sauf qu'un troisième couple se dessine : certes, M. « est » un des deux membres du couple mère/fille ou père/fille ; mais ne pourrait-on aussi concevoir aussi qu'elle « mime » le couple parental, ainsi intériorisé (introjecté) par elle? couple interne de « parents combinés » 15 qui serait éventuellement susceptible de « se disputer » M. ?

Dans le chant, j'observe ou je crois observer que M. recherche également le contrepoint, ou la juxtaposition, ou encore l'alliance, de ces deux registres vocaux (grave/aigu) : lorsque je chante, elle ajoute aussitôt sa voix en utilisant un registre grave. Nous chantons vraiment à deux voix, non à l'unisson. Ça consone assez bien me semble-t-il ; est-ce que ça pourrait faire complétude, imaginairement, pour M. ?

En janvier 2015, j'entendrai un jour avec un certain étonnement que tout à coup, M. adopte le registre aigu en chantonnant avec moi. Ce sont maintenant deux voix aiguës qui se mêlent : à l'improviste, dans le transfert, le couple mère/fille se présentifie.

Je note aussi qu'à l'occasion de nos chantonnements M. retrouve non seulement une mélodie, mais encore des signifiants, qu'elle semble s'approprier, et je crois comprendre également qu'elle est même capable d'inventer, c'est-à-dire de trouver des paroles neuves en modifiant celles de la chanson ; et cela fait sens pour elle (pour nous ?) me semble-t-il, au moins pour un instant.

¹⁵ Je reprends ici, en la détournant quelque peu de son sens usuel, une expression de Mélanie Klein (Essais de psychanalyse, où l'objet interne des parents combinés renvoie au fantasme d'un coït parental, vécu comme très violent et destructeur : selon Mélanie Klein, il s'agirait de « la situation anxiogène la plus précoce de toutes.[...] L'attaque contre le corps de la mère qui se situe, dans le développement psychologique, à l'apogée de la phase sadique, implique aussi la lutte contre le pénis paternel contenu dans le corps de la mère. Le fait que les parents se trouvent unis donne à cette situation de danger une intensité toute particulière. Pour le surmoi sadique primitif, déjà constitué, ces parents combinés sont des ennemis extrêmement cruels et redoutés »).

Ce n'est pas la première fois que tel ou tel membre de l'équipe relève le rapport particulier par lequel, pour M., se nouent chant, signifiants et adresse à l'autre. Déjà le 13 mars 2013, à un moment où M. « essaie de dire quelque chose mais semble ne plus pouvoir prononcer les mots, parle en onomatopées », et où pourtant elle « s'adresse vraiment » à la psychomotricienne, cette dernière constate que lorsqu'elle-même acquiesce à la demande, signifiée clairement et avec détermination par M., de lui faire écouter des chansons sur la chaîne hi-fi (« puis pointe la chaîne hi-fi comme pour me demander de mettre de la musique, je l'invite à m'accompagner, elle se lève et me suit, calme et concentrée devant la chaîne »), M., « dès les premières notes, [...] se met à chanter les paroles (les mots sont « revenus »...), elle rit et me prend les mains pour danser »; la psychomotricienne conclut cette observation en remarquant : « je suis frappée par la capacité de M. ce jour à formuler des demandes, d'autant plus que ce sont des demandes dans lesquelles la rencontre avec l'autre est capitale ». Ce qui conduit Michel Giromini à écrire : « M. semble ne plus pouvoir prononcer les mots tout en s'adressant à son locuteur, et retrouvera les mots par le chant, non qu'ils aient été perdus mais en fait c'est la voix elle-même qui ne trouvait plus sa place et c'est au travers du chant, par le chant, c'est-à-dire à mon sens une autre place de la voix, et je dirai même une place Autre de la voix, que M. va retrouver SA place dans SA parole. Je pense qu'on tient là un élément important de la clinique du cas puisque c'est, il me semble, de la place même que peut occuper la voix que va résulter la place de sujet qui en assume le dit. M. aura retrouvé le chemin de sa parole en assumant sa voix comme Autre au travers d'une chanson provenant d'une chaîne dont elle répète les dits. Paroles assumées qui venant de l'Autre (chanteur) de la chaîne deviennent <u>SA</u> parole chantée ». À quoi Olivier Lenoir enchaîne : « ne peut-on lire ici SA en lieu de S (A barré) où justement se situe la psychose : SA parole n'est pas bordée, l'Autre n'étant pas barré?»

Au printemps 2013, M. participe à des séances d'atelier musique. Il est alors noté qu'elle est « très présente dans le groupe. Elle chante avec nous, connaît les paroles des deux chants » (21-05-2013); peu de temps après, elle « chante du début à la fin les chansons dont elle connaît parfaitement les paroles. Elle prend beaucoup de plaisir, frappe dans ses mains en chantant » (07-06-2013). Le chant, par l'entremise duquel elle (re) trouve un accès vocal aux signifiants, lui procure toujours un vif soulagement (probablement un sentiment de libération), et même quelque chose comme de l'euphorie. De plus une chanson peut être répétée jusqu'à être mémorisée, et répétée ensuite à nouveau pour le plaisir, sans forcément se muer en rengaine. Par l'intercession d'une mélodie et d'un rythme (associés ici à des gestes), la répétition, l'écholalie, le bégaiement, la serinette (et le serinage) deviennent socialement acceptables, reçoivent une justification – ils trouvent grâce aux oreilles des autres, ils sont agréés. Ce qui était un défaut agaçant (provoquant des réactions de rejet) devient la source d'un plaisir partagé (suscitant des réactions d'approbation). De sorte que M. se trouve doublement intégrée à une communauté humaine. Pacifiée, heureuse – provisoirement.

Michel Giromini, à propos de l'appel que M. adresse au père pendant l'année 2004, estime que « M. n'est pas autiste au sens où nous pouvons l'entendre, à savoir que la structure autiste qualifie un sujet qui n'a pas pris voix,

qui n'est pas entré dans sa voix.

Ici sa voix est ; ce qui manque à cette voix, c'est peut-être la barre qui viendrait la rendre muette et ferait de M. une structure névrotique. [...] Il nous faudra reconnaître sa voix comme faisant retour dans le réel pour trouver confirmation de notre hypothèse ». C'est peut-être quelque chose comme cela que M. représente lorsqu'elle parle sotto voce en répétant : « m'en fous, m'en fous » (20-12-2012), à la manière d'une « incantation dont on ne peut la faire sortir », à un moment où « rien ne paraît pouvoir s'organiser d'un propos avec l'autre », ou encore lorsqu'elle « parle littéralement dans sa bouche », de façon tout à fait incompréhensible, au cours de la même période (fin décembre 2012), ce qui bloque tout à fait sa relation aux autres. Michel Giromini fait remarquer que « parler dans l'enclos de ses dents peut être un moyen de dire tout en recelant, soit ne pas faire don de sa parole, tout garder pour soi » (mais comment savoir dans le cas de M. s'il s'agit d'un refus ou d'une impossibilité, témoignant par exemple d'une inhibition ?); or selon lui ce symptôme « ne serait autre qu'un moyen de faire que l'objet (a) voix reste dans l'imaginaire du corps du sujet et ne puisse se situer au coinçage des ronds de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel. Le symptôme viendrait en quelque sorte par le glissement du rond du Réel effacer la jouissance phallique, en prendre la place. Du même coup il y aurait glissement de l'espace de l'objet (a) qui tendrait asymptotiquement vers zéro, ce qui serait un moyen pour rendre compte d'un objet corporéisé qui ne serait donc plus au lieu de l'Autre, c'est-à-dire situé comme trou au lieu du corps imaginaire » (31-12-2012). Mais comment expliquer le glissement du rond du Réel ? Par l'absence, le ratage ou la forclusion de la barre séparant s et S, avance Olivier Lenoir.

CONCLUSION: ADRESSE ET ÉCHOLALIE

Au total, il me semble que les vocables proférés par M. sont très souvent adressés : ils constituent autant de tentatives d'entrer en contact avec nous, donc également avec notre réalité.

C'est d'ailleurs ainsi qu'on pourrait comprendre les écholalies, que j'associe à la répétition en boucle : témoignage d'un vœu éperdu de contact, d'échapper à une solitude mortifère, les écholalies seraient un essai de s'adapter à l'autre, de se couler dans le moule présenté ou représenté ou encore présentifié par l'autre – l'autre qui se tient là, à côté de M. Un effort pour réaliser ou pour manifester la coprésence, en somme.

Parler comme l'autre, exactement comme l'autre, pour être compris de l'autre, en étant certain d'avoir le même langage que l'autre, c'est espérer atteindre l'autre; mais imaginairement, c'est aussi penser comme l'autre, être ou devenir l'autre (sur le plan visuel, ce serait se fondre dans le paysage de l'autre, un peu sur le mode mimétique du caméléon), donc disparaître au profit de l'autre : se penser comme l'autre – et comme autre. C'est l'équivalent de la conduite de M. consistant à revêtir les habits d'une autre malade.

À titre de comparaison, si nous choisissons une métaphore vocale, parler comme l'autre, c'est être à l'unisson de l'autre (ce qui est le plus difficile à réaliser quand on chante : la fusion des voix dans l'unisson, comme c'est le cas par exemple dans le chant grégorien médiéval, exige une humilité totale puisque c'est l'effacement de chacun au sein du groupe ; les moines parvenaient à ce résultat). L'uni-son, c'est partager avec l'autre ou les autres l'illusion qu'on fait un. Ici le contact serait adhésion, fusion, dans un vœu de jouissance partagée, comme c'est souvent le cas dans un ensemble vocal, où pourtant on peut penser que chacun en réalité reste seul avec sa jouissance : voyez ces visages étrangement absents, comme sous hypnose, des chanteurs sur les bas-reliefs de Luca della Robbia, à la Cantoria (tribune des chantres) de la cathédrale Santa Maria del Fiore de Florence par exemple. Ne témoignent-ils pas muettement de la présence de la jouissance Autre ?

L'écholalie peut-elle être conçue comme le parasitage de la parole de M. « par un discours Autre », qui viendrait « à en perturber le sens » (pour reprendre une formulation de Michel Giromini à propos des stéréotypes) ? Peut-être, mais pouvons-nous parier sur l'existence d'un discours préalablement existant qui serait propre à M. et qu'un « discours Autre » viendrait parasiter ? Ce serait de l'ordre de l'utopie : au sens strict, le discours préexistant, c'est toujours, par définition, celui de l'Autre. Ceci, sans même tenter de parier sur l'existence d'un discours, ou d'une pensée, qui serait nôtre : nous sommes tous – et nous restons tous – des parlêtres « aux paroles imposées » ¹⁶, c'est même ainsi que le petit d'homme commence à parler, en étant plongé d'office dans le bain de lalangue. Qui d'entre nous, adultes, peut se vanter de parler (de penser) par lui-même ?

D'un autre côté, ne pourrait-on envisager l'écholalie comme un parasitage d'un « *discours Autre* » par M. (une manière qu'aurait M. de s'incruster dans un « *discours Autre* ») ? Le parasitage est toujours à double entrée : pas l'un sans l'autre, c'est au fond une simple différence de taille qui nous permet de distinguer le parasite et le parasité (mais pourquoi le parasité seraitil forcément celui qui est le plus gros ?).

L'écholalie renvoie aussi à tout ce que nous désignons comme citation : une citation, c'est plus beau, plus frappant, c'est mieux formulé que tout ce que nous pourrions dire de notre cru ; et cela présente l'incontestable avantage de nous éviter d'avoir à penser nous-mêmes (ou : par nous-mêmes), donc de nous permettre d'économiser un certain quantum de fatigue ; de plus, indiquer le nom de l'auteur nous confère autorité et crédibilité ; nous montrons ainsi l'étendue de notre culture (moyen de se mettre en valeur ou de faire étalage de pédanterie) – sans compter que nous sommes presque sûrs d'avoir raison : de fait, si nous citons par exemple Lacan, ou Victor Hugo, qui va s'autoriser à s'opposer? Nous nous protégeons par l'usage de la citation; car en cas de contestation, nous sommes couverts : « ce n'est pas moi qui le dis, c'est le grand Un Tel ». Peut-être l'assurance et la tranquillité que nous obtenons ainsi sont-elles recherchées également par M. dans l'écholalie? M. viserait-elle au fond, en jouant sur notre narcissisme (puisque c'est nous qu'elle « cite », en notre présence même, nous qui venons justement de prononcer le mot qu'elle reprend), à se faire accepter et approuver de nous ? à nous signifier que nous sommes effectivement ensemble, et « sur la même longueur d'ondes » ? qu'il n'y a rien de plus à dire ? Il est vrai qu'en ces cas-là le ton de sa voix et l'expression de son visage restent indifférents, amorphes, et présentent toute l'apparence d'une docilité artificielle, sans signe apparent d'implication...

Revenons à l'usage de la citation. Nous pouvons aussi, évidemment, nous dispenser d'indiquer (de citer) l'auteur de la citation, et tenter de faire croire aux autres que c'est nous qui parlons ou écrivons. Cela s'appelle un plagiat, c'est très mal vu – fi donc, il existe tout de même des lois sur la pro-

¹⁶ Allusion à « l'homme aux paroles imposées », un malade reçu par Lacan et par Czermak à Sainte-Anne; voir le séminaire XXIII, *Le sinthome*, et le chapitre consacré à ce malade par Marcel Czermak dans *Patronymies* (Masson, 1998, Érès, 2012).

priété intellectuelle.

Ce n'est pas tout à fait la même chose lorsque nous modifions, consciemment ou inconsciemment, une citation, ou même lorsque nous *inventons* une citation : si l'art de la citation relève parfois de l'humour et parfois aussi du pathétique (surtout peut-être lorsque le citateur n'indique pas ses sources), l'invention d'une citation, elle, n'est pas du ressort de la mémoire mais du savoir-faire, et peut-être témoigne-t-elle même d'un début de créativité. Par ailleurs, cette *fausse citation* procure les mêmes avantages que la *vraie citation* : qui sera à même de vérifier ce qui est présenté comme une citation ? En sus, la fausse citation permet de se gausser *in petto* des auditeurs – un bénéfice secondaire qui n'est pas toujours négligeable.

Ainsi l'écholalie « simple » ou « pure » s'opposerait-elle à la fausse citation comme la mort à la vie.

Ne pourrait-on considérer l'écholalie comme une citation très fidèle, prononcée parfois même « avec le ton » ? Dans le cas de M., la question qu'on devrait se poser serait peut-être alors : y a-t-il appropriation, digestion, y a-t-il une reprise en compte, par M., des « citations » qu'elle profère si souvent ? L'écholalie serait-elle susceptible de faire greffe, ou signe-t-elle une aliénation sans recours, l'anéantissement, l'engloutissement du sujet dans la Grande Gueule langagière de l'Autre ? Est-il ou serait-il possible pour M., comme pour le jeune enfant qui apprend à parler, de passer de la « simple » reproduction (dont nous ressentons le caractère factice) à quelque chose qui serait de l'ordre de la sublimation, de la greffe, et d'en faire son miel ?

Je constate en tout cas que M. a parfois la possibilité de trouver un autre moyen que l'écholalie pour entrer en conversation, ainsi que Michel Giromini l'observe le 07-02-2012, en notant : « échange ce matin autour d'une petite poupée qu'elle nomme le Père Noël, elle le donne pour commencer à parler puis le reprend après avoir échangé avec l'interlocuteur. Il y a dans cette place du père à l'orée du dialogue une leçon de mise en place de la parole. De fait on ne saurait concevoir une parole qui se tienne sans cette orientation qui nous est fournie précisément par le Nom du Père. Il est remarquable que cette patiente, prise qu'elle est dans la forclusion du Nom du Père, puisse ici mettre en place un dialogue où ce « Nom » vienne à être si bien symbolisé. On peut aussi remarquer que ce Père Noël dans sa fonction même est une sorte d'ancêtre éponyme qui vient faire lien entre notre patiente et l'autre auquel elle s'adresse, lien qui est ici le passage d'un témoin (comme dans une course de relais silencieux qui permet la communication de l'un à l'autre) ». Ajouterons-nous à cela que M. réalise une mise en place sonore de l'interdit (« le père no-elle »)?

Pour en revenir à nos chantonnements, nous pouvons peut-être faire l'hypothèse que M. avec sa voix grave est capable de reprendre à son compte la « voix du père », et je pense aussi (ou : j'espère, ou encore : j'imagine) qu'elle est capable, au moins occasionnellement, de jouer avec les signifiants pour attribuer délibérément aux chansons de sa vie des paroles autres, plus proches de ses préoccupations à elle, M. : des paroles non plus *imposées* (comme lorsqu'on suit fidèlement le texte d'un conte, d'une poésie, d'une comptine ou d'une chanson), mais bien *inventées*. C'est-à-dire qu'elle est capable de déplier une citation en la modifiant. Les très jeunes enfants reprennent une comptine ou une chanson en en modifiant certains termes, soit parce qu'ils ne les ont pas compris, soit parce qu'ils ne parviennent pas à bien les

Élisabeth De Franceschi

prononcer, c'est-à-dire à les reproduire avec exactitude ; en ce qui concerne M., dans la mesure où sa démarche présente un côté délibéré, ludique, et parfois humoristique ou ironique, j'ai le sentiment qu'à certains moments cette jeune femme est capable de basculer de l'écholalie ou de la répétition à la citation, et de la citation à l'invention.

Michel Giromini

MYTHOLOGIQUE I

En médecine, le regard fait partie de l'examen sémiologique : c'est le temps de l'inspection (du latin inspectio, action de regarder, examen, contrôle), il s'agit de l'examen attentif de quelque chose, mais aussi du contrôle d'une chose dont on a la surveillance.

Ce temps de l'inspection va donc avoir deux effets : il va transformer le sujet que l'on inspecte en objet de l'étude médicale et donne au regard du médecin son semblant d'objectivité.

Cette objectivité va se construire autour de la relation entre le sain et le morbide (du latin morbidus, malade, malsain) cette relation, nous la retrouvons dans l'anatomopathologie, dont on sait qu'elle est au fondement de la clinique médicale. C'est par la comparaison constante du sain et du morbide que s'organise peu à peu cette clinique du regard. La mort n'est plus vue comme continuation du vivant, mais comme résultat du morbide. Le morbide, lui, peut se lire sur le corps objectivé, mais il s'agit aussi de voir au-delà, de saisir par le regard le morbide au-delà de la surface du corps (l'anatomopathologie en est l'illustration). Ce regard médical se veut pénétrant, transfixiant (comme me l'a fait remarquer Elisabeth De Franceschi), c'est un regard qui épingle, fixe et fige le sujet sur le lit d'hôpital et lui donne son statut objectif (accroché à l'extrémité du lit, un petit tableau comportant la courbe des températures, le pouls, la tension artérielle, la prise journalière des drogues) donne enfin son nom au patient : c'est le tubercu-leux, l'appendicite... le schizophrène, l'agité voire l'autiste ou, comme le dit la Classification Internationale des Maladies (CIM10) : F84 0

e texte se propose d'évoquer la mémoire de Philippe Pinel (1745-1826) et le mythe dont il est la source, mythe où s'origine le fantasme d'une psychiatrie épurée des conditions de sa naissance, accouchement aux forceps du processus révolutionnaire qui a imposé d'emblée un certain regard sur la folie.

Les citations (dont j'ai respecté l'orthographe) sont extraites de son ouvrage princeps : le «*Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie*»

Ce titre lui-même est parlant puisqu'il lie la philosophie à la médecine dès lors qu'il est question de folie.

De Philippe Pinel il a déjà beaucoup été dit, et vous avez sans doute déjà lu des monographies à son sujet.

Aussi bien ai-je choisi d'en passer par l'iconographie, n'y voyez pas malice de ma part, ce n'est pas si déconographique que ça!

La première toile, celle de Muller(1815-1892) nous présente un Pinel « *Imperator* » comme j'aime à le nommer.

Il a le geste du commandement, comme souvent la peinture d'Empire en produira, imposant la libération des aliénés. C'est un tableau côté homme, dirai-je : Pinel y est ici le Maître (le S1),

il commande, il est obéi, même si « le surveillant » futur à ses cotés tenant le carnet (précurseur des notes infirmières) l'a en fait précédé de longue date dans la démarche humaniste à l'égard du fou.

Il s'agit de Monsieur Jean-Baptiste Pussin (1745-1811); comme Pussin n'est pas médecin, on le voit en retrait sur la toile muni de son carnet, de sa plume pour noter consciencieusement les décisions du Maître.



J'ai l'air de me moquer ? Détrompez-vous : je cherche à rendre compte d'une certaine manière, d'un certain style de prise en charge où l'on voit se reproduire le discours du Maître, et même si nos pratiques ont un peu changé - on se donne du « tu » plutôt que du « citoyen » - il n'en reste pas moins que l'ordre médical est ici d'ores et déjà inscrit. Nous verrons comment cet ordre implique une forme de discours qui exclut *de facto* ce qu'il en serait d'une incomplétude du sujet devant la raison, je veux dire de l'impuissance de la raison à rendre compte du sujet de part en part.

Donc Pussin ne peut que seconder le Maître, illustration parfaite de l'ordre nouveau qui institue le fils d'un pauvre chirurgien de province (le père de Philippe Pinel était en effet barbier), un défroqué (mais quel autre avenir que la prêtrise quand on n'était pas d'origine noble sous l'Ancien Régime ?),

lequel devient le médecin sauvant les aliénés de l'enchaînement auquel les vouait l'Ancien Régime.

Autre iconographie:

Cette fois c'est la toile de Tony Robert Fleury (1837-1911) dont il s'agit.

On y voit le docteur Pinel dans l'attitude de l'observateur attentif de la pathologie qu'il va décrire.



Au premier plan, une jeune femme ; son geste du bras étendu n'est pas celui de *l'imperator* mais le mol abandon où Jean-Marie Charcot apprendra à lire l'hystérie, et puis vient le florilège sur la droite du tableau :

- mélancolie
- épilepsie
- voire au fond un état de démence.

Mais que nous enseigne ce tableau?

Si clinique il y a, c'est assurément côté femme, qu'on va la lire. En cela ce tableau est bien celui de son siècle, le XIX ème.

On notera que la main droite du Maître est l'objet d'une vénération quasi religieuse de la part d'une femme justement : d'où se fait lecture du lien entre le médecin sauveur et la malade. Dans une attitude profondément attentive, ce dernier, le bras gauche replié, en signe de retenue, se fait l'observateur calme et objectif de, passez moi le jeu de mots ... la folie déchaînée.

Dans ces deux toiles ce qui tranche, c'est la place des hommes : le savoir, le « médical » est côté homme (Pinel, Pussin) ; coté femme, c'est la folie qui se donne à voir.

La Raison vient ici à bout de la folie par son calme et sa résolution tran-

quille (pour ceux et celles de ma génération, cela rappelle certains mots d'ordre un peu niais tant ils sont de pures contradictions, je fais allusion à « la force tranquille » bien entendu).

Mais il nous faut voir ce tableau sous un autre angle : que nous enseigne-t-il aussi ?

Je pense que l'on a ici le début d'une iconographie, bien sûr apologétique, de la clinique du regard.

La clinique du regard :

Cette clinique repose sur la fonction du regard, qui est non pas de voir ce que la réalité nous présente mais d'y lire ce qui s'y cache : en quelques mots, au-delà de l'acte de voir il y a l'acte de saisir ce qui est caché à la seule vision.

En médecine, il porte un nom, ce regard, il fait partie de l'examen sémiologique : c'est le temps de l'**inspection** (du latin *inspectio*, action de regarder, examen, contrôle), il s'agit de l'examen attentif de quelque chose, mais aussi du contrôle d'une chose dont on a la surveillance.

Ce temps de l'inspection va donc avoir deux effets : il va transformer le sujet que l'on inspecte en **objet** de l'étude médicale et donne au regard du médecin son **semblant d'objectivité**.

Cette objectivité va se construire autour de la relation entre le sain et le morbide (du latin *morbidus*, malade, malsain) cette relation, nous la retrouvons dans l'anatomopathologie, dont on sait qu'elle est au fondement de la clinique médicale. C'est par la comparaison constante du sain et du morbide que s'organise peu à peu cette clinique du regard. La mort n'est plus vue comme continuation du vivant, mais comme résultat du morbide. Le morbide, lui, peut se lire sur le corps objectivé, mais il s'agit aussi de voir au-delà, de saisir par le regard le morbide au-delà de la surface du corps (l'anatomopathologie en est l'illustration). Ce regard médical se veut pénétrant, transfixiant (comme me l'a fait remarquer Elisabeth De Franceschi), c'est un regard qui épingle, fixe et fige le sujet sur le lit d'hôpital et lui donne son sta-

tut objectif (accroché à l'extrémité du lit, un petit tableau comportant la courbe des températures, le pouls, la tension artérielle, la prise journalière des drogues) donne enfin son nom au patient : c'est le tuberculeux, l'appendicite... le schizophrène, l'agité voire l'autiste ou, comme le dit la Classification Internationale des Maladies (CIM10) : F84 0.

Ainsi se construira toute la clinique psychiatrique, jusqu'à Sigmund Freud qui va inaugurer une nouvelle ère si j'ose dire, clinique alors de la parole.

L'observation médicale, comme son nom l'indique, est une clinique du regard et l'on voit dans ce tableau de Fleury le docteur Pinel inaugurer ce geste de l'observateur attentif des mimiques, des attitudes que l'on retrouvera dans le célèbre tableau d'André Brouillet où le Maître (ici Jean-Marie Charcot) est entouré des élèves qui notent, éblouis, ce que le Maître donne à voir. Si j'utilise cet adjectif, « ébloui », c'est pour faire sentir la dimension d'aveuglement du regard clinique que peut comporter un tel discours de

Maître.

Je pense que nous avons ici les deux temps de l'oeuvre pinélienne telle que l'iconographie hagiographique de l'époque peut en rendre compte.



CHANGER LE RAPPORT À LA FOLIE, POUR LE NOUVEL ORDRE POLITIQUE QUI SE MET EN PLACE, C'EST :

Donner l'*imprimatur* au médecin qui seul, mais adroitement secondé par le surveillant sous ses ordres, saura s'occuper de l'aliéné.

Le médecin tient son savoir de la raison, c'est elle qui va le guider comme dans les autres sciences.

Il s'agit avant tout de corriger la déviation que représente la déraison, l'aliénation. Pour ce faire, le médecin disposera d'un outil : sa raison, qui sera le guide de la thérapeutique.

Dès lors le « **traitement moral** » est né : c'est par la raison et au moyen de raisonnements habiles et logiques que l'on viendra à bout de la folie.

Il y va donc avant tout de l'habileté du praticien et si échec il y a, ce sera le praticien qui aura échoué. Je fais cette remarque pour pointer que toute conception saisissant la folie à l'aune de la raison se voue à devoir répondre de son échec en termes d'incompétence. C'est dire le peu de place laissé au désir ...d'incurabilité.

L'Ancien Régime avait tenté de venir à bout de la folie par l'isolement, le cachot, la lettre de cachet. Le nouveau régime qui s'installe invente **un sujet nouveau** qui n'est plus assujetti à son Roi mais à la Loi dont il est luimême l'instigateur, c'est bien pourquoi on parle d'assemblée et on élit des représentants.

Ce sujet nouveau, c'est **le citoyen**, et toute la question va être désormais de protéger le citoyen de l'arbitraire du Pouvoir (il suffit de lire les gazettes de l'époque, les discours des représentants pour se rendre compte de la fréquence de ce terme : l'arbitraire du pouvoir royal en l'occurrence, dont il s'agit de protéger le citoyen).

Notons au passage que ce n'est peut-être qu'avec Freud que peut se poser la question de protéger l'aliéné de la société des citoyens.

Aussi bien la question est-elle aiguë concernant la folie : comment protéger le citoyen qui est présent dans l'aliéné, comment lui garantir ses droits ? Et comment protéger de l'aliéné la société des citoyens ?

Le nouveau pouvoir va alors mettre en place un double système de contrôle sur l'aliéné:

1- Il va charger le médecin aliéniste de dire la folie et d'en ordonner les types et les degrés, et rendons ici encore hommage au précurseur que fut le grand Buffon en matière de classement : la psychiatrie classique en est sortie tout armée, il n'y a pas si longtemps Edouard Zarifian (1941-2007) avait intitulé son livre *Les jardiniers de la folie* (Odile Jacob, 1988), peut-être en référence au Jardin des Plantes de Monsieur de Buffon.

2- Et il chargera le législateur de protéger le citoyen.

Le devoir du citoyen médecin Philippe Pinel est de sortir les aliénés de cette zone de non-droit où ils sont relégués par l'Ancien Régime pour en faire des citoyens, certes aliénés et relevant donc du savoir du médecin, qui va rapidement prendre le nom de médecin aliéniste avant de devenir le psychiatre que nous connaissons.

LA CLINIQUE DE PHILIPPE PINEL, QUELLE EST-ELLE?

Il s'agit avant tout d'une étude fondée sur **l'observation empirique** et clinique.

Pinel écarte tous les dogmes explicatifs imposés depuis Claude Galien (médecin de l'empereur Marc-Aurèle – 1er siècle après JC).

Pinel s'appuie sur l'empirisme philosophique s'inspirant de Locke et de Condillac.

Disons rapidement que l'homme peut faire confiance à son **observation** et à sa faculté d'**analyse.**

Pinel ne s'occupera plus de savoir si la mélancolie est affaire de bile noire et est donc liée à la lune montante ou descendante, mais classera cette maladie au sein des troubles qui affectent la fonction psychique concernée (ici l'humeur), et dès lors il sera possible de classer cette affection parmi d'autres maladies présentant un trouble de la fonction psychique qui s'y apparente (ainsi du titre de la section IV du chapitre III de son ouvrage : « Deux formes opposées que peut prendre le délire mélancolique » où Pinel décrit deux formes cliniques apparemment opposées d'une même maladie)

Le tableau classificatoire de l'aliénation mentale se présentera donc ainsi :

L'aliénation mentale fait partie des névroses cérébrales, qui sont de deux types :

- abolition de la fonction cérébrale (ce sont les **affections comateuses**)
- perturbation de la fonction cérébrale (ce sont les **vésanies** proprement dites du latin *vesania* : déraison, folie, délire, extravagance de *vesanus*, insensé, fou, forcené, furieux).

Les vésanies comprennent la folie proprement dite, mais aussi : l'hypocondrie, le somnambulisme auquel Pinel rattache le cauchemar, l'hydrophobie c'est-à-dire la rage (il y constate en effet des troubles psychiques d'excitation et d'abattement).

Philippe Pinel va élaborer un cadre dans lequel viendront s'ordonner les différents troubles psychiques rencontrés. Ce cadre, c'est le concept d'aliénation mentale qu'il va reprendre à toute une tradition médicale remontant fort loin au moins depuis le bas empire romain.

L'étymologie du concept, là comme ailleurs, va nous aider : ALIÉNATION, subst. fém.

XIVe. Aliénation d'entendement « égarement » (Oresme, Œuvres morales : ceux qui sont tombés en une frénésie ou aliénation d'entendement) ; emprunté au latin aliénation qui chez Cicéron est un terme juridique mais dans un second sens chez Celse par exemple devient la mentis aliénation.

[On trouvera les références complètes dans le site du CNTRL]

Nicolas Oresme est un mathématicien, physicien, théologien (1320-1382), traducteur en français d'Aristote et de Saint Augustin ; c'est sans doute au titre de traducteur et théologien qu'il est amené à traiter d'aliénation mentale ; nous verrons plus loin pourquoi je pense pouvoir affirmer ce point.

Mais venons-en à l'étymologie du terme « mental ».

Michel Giromini

MENTAL, -ALE, -AUX, adj.

Étymol. et Hist. 1374 fém. *mentele* « qui se fait dans l'esprit » (J. Goulain) ; 1457 fém. *Mentalle*. Emprunté au bas latin *mentalis* « de l'intellect, de l'âme » (blâmé par St Augustin) dérivé de *mens* « principe pensant, activité de la pensée, esprit, intelligence » sur le modèle de *spiritus/spiritualis*, *corpus/corporalis*.

[Référence complète voir site du CNTRL]

Mental vient donc du bas latin « *mentalis* » : soit de l'intellect, de l'âme, et l'on comprend maintenant la réserve de Saint-Augustin : accepter la confusion entre l'*anima* et le *mentalis*, ce serait risquer de faire glisser l'âme du côté du mental, avec pour effet de pouvoir penser l'*alienatio* en dehors des critères chrétiens qui lient l'âme à la question du Bien et du Mal et au-delà à l'éternel combat que se livrent Dieu et le Diable pour sa possession. C'est en d'autres termes risquer de reconnaître l'aliénation mentale comme une maladie dont l'homme qui en est atteint doit être l'objet d'un traitement médical et non plus d'un acte clérical.

L'aliénation mentale telle que l'entend Pinel est le résultat d'une pathologie de l'entendement. C'est-à-dire une pathologie de la raison.

Mais il ne faut pas s'y tromper, il s'agit d'un trouble de la fonction de l'organe, pas d'une pathologie de l'organe lui-même.

Pinel est très clair sur l'organicité des troubles psychiques : p. 133 et 134 du traité :

« Sur 36 ouvertures de corps faites dans les hospices, j'atteste n'avoir trouvé moi-même dans l'intérieur du crâne que ce qu'on remarque à l'ouverture de personnes mortes d'épilepsie, d'apoplexie, de fièvres ataxiques, de convulsions (1), et dès lors quelle lumière peut-il en résulter pour l'aliénation mentale.

J'ai remarqué en dernier lieu un stéatome [tumeur de structure graisseuse] de la grosseur d'un œuf de poule dans la partie moyenne du lobe droit du cerveau. On croira peut-être qu'il s'agit de la tête d'un aliéné; mais je me hâte de prévenir un jugement précipité, et je puis assurer que la personne était étoit hémiplégique, qu'elle avoit fait depuis deux mois une nouvelle chute sur sa tête, et qu'elle n'a jamais manifesté le moindre écart, la moindre incohérence dans ses idées. Quel sujet de commentaires et d'explications si cette personne avoit été en même temps aliénée? Mais aussi quel nouveau motif de circonspection et de réserve pour prononcer sur les causes physiques de l'aliénation mentale. »

J'ajoute à ce texte déjà si parlant la note 1

(1): Avant d'exercer la médecine dans les hospices, j'avais cru pouvoir tirer de grandes lumières sur les causes de l'aliénation mentale, en considérant l'état pathologique du cerveau ou de ses membranes [...] je n'ai trouvé que quelque épanchement lymphatique dans l'un des ventricules ou les deux ensemble ; dans d'autres cas, c'est-à-dire lorsque les aliénés finissent leur vie par des maladies accidentelles, il me paroît que les inductions tirées de l'état pathologique sont très équivoques ;... »

Reprenons maintenant ce que dit Pinel dans son ouvrage : Je cite : section IV, § 1, page 135 :

« C'est un terme heureux que celui d'aliénation mentale, pour exprimer dans toute leur latitude les diverses lésions de l'entendement : mais il importe d'autant plus

d'analyser ses diverses espèces, de les considérer séparément et d'en déduire les règles du travail médical et celles de la police intérieure à suivre dans les hospices. »

Nous voyons ici clairement résumé tout le projet :

- 1- considérer l'aliénation mentale comme une partie spécifique de la physiopathologie médicale.
- 2- analyser, c'est-à-dire observer et décrire les diverses espèces (nous dirions aujourd'hui les maladies constituant la pathologie psychiatrique proprement dite).
- 3- séparer les différentes maladies les unes des autres autrement dit les individualiser
 - 4- en déduire une thérapeutique
- 5- élaborer le règlement intérieur propice à la mise en œuvre du travail médical.

Je reviens sur ce dernier point : ici comme ailleurs Pinel se montre précurseur.

L'idée d'une police intérieure propre à tout établissement de contrainte n'a rien d'original, mais ce qui est ingénieux, c'est de subordonner cette police à une conduite thérapeutique. Il existait bien avant Pinel un règlement dans les hospices mais c'est précisément en observant les abus auquel il donnait lieu que Pinel subordonne le règlement de police à la thérapeutique.

Ici, je pense, nous touchons à un point particulier : il ne faut pas oublier que Pinel est un homme de la Révolution française, c'est déjà suffisamment dire son horreur de l'arbitraire du pouvoir ; c'est cette horreur, lui-même ayant eu à connaître des mauvais traitements infligés aux patients par des gardiens peu consciencieux (le mot est faible), qu'il va tenter de juguler en plaçant ces derniers sous le contrôle du médecin c'est-à-dire en s'assurant que la finalité dernière est bien le soin. Pinel contribue ainsi à édifier le pouvoir absolu réservé au médecin

Bien sûr notre sensibilité moderne perçoit immédiatement là où le bât blesse : on a remplacé un arbitraire par un autre, et ce faisant on a créé un fonctionnaire au pouvoir absolu : le psychiatre. Il n'était sans doute pas possible de penser le rôle du médecin autrement à l'époque.

Il faudra un certain temps pour qu'on prenne la mesure de l'effet de distorsion et qu'on le rectifie en mettant en place une juridiction protégeant le citoyen du pouvoir discrétionnaire de la « puissance thérapeutique ». Encore que de nos jours, certains pouvoirs ne se sont pas privés de livrer le citoyen à la discrétion de confrères tant soviétiques que chiliens, argentins, etc. Ces « glissements » ne sont pas l'effet d'un hasard mais, à mon sens, la continuation logique du discours médical : en instituant le sujet comme un objet d'observation il autorise du même coup toutes les dérives « objectivantes » sur le comportement « normal » ou « anormal » du sujet. Le normal, la norme devient affaire de statistique, et les pouvoirs n'ont aucune difficulté à appliquer cette « norme » au nom de... la loi, voire à gérer « l'anorme » en définissant un certain « handicap ».

Ainsi Pinel s'il a tenté de résoudre la question de l'arbitraire des gardiens de l'Ancien Régime, aura indirectement soulevé d'autres questions.

Il nous permet en tout cas de saisir l'importance de l'enjeu dès lors que l'on prétend s'occuper de pathologie mentale : à savoir se méfier de l'arbitraire du pouvoir et pour nous avant tout se méfier de

l'arbitraire de notre propre pensée.

Suite à la définition de l'aliénation mentale, Pinel conclut à la nécessité d'une nouvelle nosographie, qui rendra compte des différentes maladies entrant dans la nouvelle discipline médicale relative à l'aliénation mentale.

page 135 du Traité:

« Un obstacle qui m'arrêta mes premiers pas lorsque je recueillois déjà des matériaux pour la [il s'agit de la nouvelle nosographie que Pinel se propose de mettre en place] déterminer. Je manquois souvent de termes propres pour rendre compte de certains faits, et pour décrire avec leurs nuances les diverses lésions des facultés intellectuelles et affectives. La langue grecque, si riche et expressive, avoit sans doute fourni à Hippocrate des noms variés, pour exprimer les diversités du délire dans les maladies aiguës ; l'histoire, au contraire, de la manie considérée sous ses diverses formes, se trouve très incomplète dans les écrits des anciens ; et ses symptômes d'ailleurs peuvent-ils être saisis et tracés avec exactitude, si on n'a pour terme de comparaison l'analyse des fonctions de l'entendement humain ».

Voilà le grand mot est lâché : la manie.

Il faut se dire que l'on ne comprend rien à Pinel si on ne revient pas sur le sens qu'avait, pour lui, ce mot.

Une fois de plus, allons chercher notre bien du côté de l'étymologie :

MANIE, subst. fém.

MANIER¹, verbe trans.

Étymol. et Hist. 1. « folie, égarement d'esprit, fureur » (*Somme Me Gautier*, BN 1288) ; **2.** 1660 « goût pour quelque chose porté jusqu'à l'excès » (Molière, *Précieuses ridicules*, scène IX) ; **3.** 1755 « habitude bizarre » (M^{lle}de Stael, *Mémoires*). Emprunté au bas latin *mania* « folie », du gr. μ α ν ι ι ι « folie, démence » et « folle passion pour ».

[Référence voir site du CNTRL]

Voilà qui est clair, la manie c'est tout simplement la folie, l'égarement de l'esprit, la démence à entendre là aussi comme *de mens* avec le *de* qui en latin marque la séparation et *mens* l'esprit.

Que nous dit-il dans la suite de ce texte :

Sous ce vocable de manie, on a regroupé toutes sortes de pathologies et il faudrait y voir plus clair, mais comment faire ?

Et il nous donne sa réponse : je me suis adressé à la crème de la psychologie, Locke, Condillac, etc, ce sont ces derniers qui m'ont donné les connaissances nécessaires pour pouvoir discerner, distinguer et décrire les différentes pathologies mentales.

page 136 du traité:

« Il fallut donc revenir sur mes pas, et faire entrer dans l'ordre de mes études les écrits de nos Psycologistes modernes, Locke, Harris, Condillac, Smith, Stewart, etc., pour saisir et tracer toutes les variétés comprises dans la dénomination générique d'aliénation de l'esprit. Ce n'est d'ailleurs qu'après avoir acquis ces connoissances préliminaires, que j'ai pu établir sur une base solide la distinction des espèces. »

Qu'en est-il de de cette clinique du regard telle que vue par le docteur Philippe Pinel ?

Voici la classification qu'il nous propose :

Elle est simple : il y a cinq espèces d'aliénation mentale.

- 1- la mélancolie ou délire exclusif sur un objet
- 2-la manie (c'est à dire la folie, ne l'oublions pas !) sans délire
- 3-la manie avec délire
- 4-la démence ou abolition de la pensée
- 5- l'idiotisme ou oblitération des facultés intellectuelles et affectives.

1 Le délire exclusif sur un objet :

Autrement dit la mélancolie ; selon Pinel ce délire n'est pas une folie, telle que définie par le mot manie, bien qu'elle soit une aliénation.

En effet, dans la mélancolie, le trouble de l'entendement porte sur une idée précise ; le reste de l'entendement — jugement, faculté morale — est sain.

Bien sûr sa conception de la mélancolie est différente de la nôtre, mais que serait cette dernière sans l'apport incomparable de Freud ? Car c'est à lui que l'on doit le lien entre le deuil et la mélancolie.

2 La manie sans délire

Sous laquelle on peut discerner des états de colère extrêmes – comme nos modernes décriraient des états de violence des psychopathes, mais pas seulement, ainsi certains considèrent la délinquance comme un état.

Il y a chez Pinel un souci de repérer le trouble de la raison qui lui fait assimiler les états de colère à une passion aveuglant le règne de la Raison ; dès lors il est légitime de parler d'aliénation mentale concernant ces tableaux et de justifier ainsi l'isolement de ces personnes.

Il en donne un exemple qui me semble s'être déroulé durant la commune insurrectionnelle de Paris (qui débute le 31 mai 1793 soit l'an 2 de la République) ; sans doute ce qu'il décrit s'est produit le 2 septembre 1793 lors de ce qu'il est convenu d'appeler les massacres des journées de Septembre.

Et voilà notre Pinel qui se fait journaliste et nous décrit par le menu un épisode de la commune insurrectionnelle.

Section IV, § XI, Page 153 à 155 :

« La manie sans délire a donné lieu à une scène singulière, à une époque de la révolution qu'on voudroit pouvoir effacer de notre histoire. Les brigans, lors du massacre des prisons, s'introduisent en forcenés dans l'hospice des aliénés de Bicêtre sous prétexte de délivrer certaines victimes de l'ancienne tyrannie, qu'elle cherchoit à confondre avec les aliénés ; ils vont en arme de loge en loge ; ils interrogent les détenus, et ils passent outre si l'aliénation est manifeste. Mais un des reclus retenu dans les chaînes, fixe leur attention par des propos pleins de sens et de raison, et par les plaintes les plus amères. N'etoit-il pas odieux qu'on le retînt aux fers, et qu'on le confondit avec les autres aliénés ? Il défioit qu'on pût lui reprocher le moindre acte d'extravagance ; c'étoit, ajoutoit-il, l'injustice la plus révoltante. Il conjure ces etrangers de faire cesser une pareille oppression, et de devenir ses libérateurs. Dès lors il s'excite dans cette troupe armée des murmures violens et des cris d'imprécations contre le surveillant de l'hospice ; on le force de venir rendre compte de sa conduite, et tous les sabres sont dirigés contre sa poitrine ; on l'accuse de se prêter aux vexations les plus criantes, et on lui impose d'abord silence quand il veut se justifier : il réclame en vain sa propre expérience, en

Michel Giromini

citant d'autres exemples semblables d'aliénés nullement délirans, mais très redoutable par une fureur aveugle ; on réplique par des invectives, et sans le courage de son épouse [il s'agit de madame Pussin, précisera plus tard Jean Etienne Esquirol, l'élève de Pinel], qui le couvre pour ainsi dire de son corps, il seroit tombé plusieurs fois percé de coups. On ordonne de délivrer l'aliéné, et on l'amène en triomphe aux cris redoublés de vive la République! Le spectacle de tant d'hommes armés, leurs propos bruyans et confus, leurs faces enluminées par les vapeurs du vin, raniment la fureur de l'aliéné ; il saisit d'un bras vigoureux le sabre d'un voisin, s'excrime à droite et à gauche, fait couler le sang, et si on ne fût promptement parvenu à s'en rendre maître, il eût cette fois vengé l'humanité outragée. Cette horde barbare le ramène dans sa loge, et semble ceder en rugissant à la voix de la justice et de l'expérience. »

Cette lecture a l'intérêt de pouvoir situer Pinel sur l'échiquier politique du temps : de son texte, il ressort nettement que les sansculottes de la Commune insurrectionnelle sont selon lui des « *brigans* », c'est dire qu'il est sans équivoque un modéré, je dirai un Girondin tendance Brissot.

C'est important pour différentes raisons à mes yeux :

Sa couleur politique est une certaine forme de son discours politique, soit aussi de sa conception de la Raison, et donc de ce qu'il va être amené à penser concernant l'aliénation de la raison, en d'autres termes nous avons là un moyen de nous faire une idée de la pensée de cet homme, non pour le juger mais pour saisir que sa conception de la folie va être marquée du sceau de sa vision de la Raison.

De ce point de vue, Pinel nous apparaît comme un conservateur (dans notre vocabulaire politique moderne) : autrement dit, il ne faut pas attendre de lui de grandes audaces, il a une vision étriquée de la raison qu'il limite à un bon sens teinté d'un christianisme de bon aloi.

Je parais m'éloigner de mon sujet mais c'est pour faire sentir ce que Pinel entend par « traitement moral » et surtout ce qui est sousentendu dans un tel traitement.

Et c'est essentiel, à mes yeux au moins, car ce traitement moral est l'ancêtre de la psychothérapie ; il est à mon sens très salutaire de savoir d'où l'on vient.

À cet égard, voici les caractères spécifiques qu'il nous donne de la manie sans délire :

Page 155:

Caractère spécifique de la manie sans délire.

« Elle est continue, ou marquée par des accès périodiques. Nulle altération sensible dans les fonctions de l'entendement, la perception, le jugement, l'imagination, la mémoire, etc. : mais perversions des fonctions affectives, impulsion aveugle à des actes de violence, ou même d'une fureur sanguinaire, sans qu'on puisse assigner aucune idée dominante, aucune illusion de l'imagination qui soit la cause déterminante de ces funestes penchants. »

Un pas de plus qu'Esquirol l'élève de Pinel aura tôt fait de faire, et le terrain est prêt pour définir « raisonnablement » la classe dangereuse.

3 La manie avec délire :

Il s'agit ici de ce que nous nommerions les délires chroniques, et qui selon Pinel est due à « la lésion d'une ou plusieurs fonctions de l'entendement avec des émotions gaies ou tristes, extravagantes ou furieuses ».

On le voit l'ensemble des délires chroniques n'est pas encore différencié et pour notre auteur constitue un même bloc : les manies avec délire.

4 La démence ou abolition de la pensée :

Les tableaux décrits correspondent à peu près à notre actuel concept de démence, ainsi des caractères spécifiques notés : oblitération du jugement, sorte d'existence automatique, de même qu'il note le chaos des mouvements et des idées.

Lorsque Pinel parle de chaos de la pensée, il nous faut entendre le chaos du bon sens, il ne faut pas oublier que c'est un homme du XVIIIe siècle pour lequel la Raison est avant tout le bon sens.

5 L'idiotisme ou oblitération des facultés intellectuelles et affectives :

La définition proposée par Pinel est la suivante : « l'idiotisme est une abolition plus ou moins absolue soit des fonctions de l'entendement soit des fonctions du cœur »

L'exemple type en sera donné par le « crétin de la Suisse » notre crétin des Alpes. Pinel en fait une description clinique précise sans bien entendu faire le lien entre la présence du goitre et l'origine de l'affection.

Pour chacun de ces différents tableaux, ce qui est caractéristique de la clinique de Pinel, c'est l'observation : on est bien dans une clinique du regard et si parfois tel propos ou tel antécédent de la vie du malade est relevé, c'est uniquement dans le but d'éclairer le regard souverain du médecin ; à aucun moment nous ne rencontrons de discordance entre l'observation et tel antécédent cité : ce dernier vise plutôt à confirmer le point de vue du médecin.

Pinel parachève son ouvrage en décrivant l'hospice idéal selon ses vœux :

Section V, § 1 : Page 177-178 :

« Un hospice d'aliénés peut réunir les avantages du site à ceux d'un vaste enclos et d'un local spacieux et commode ; il manque d'un objet fondamental si, par sa disposition intérieure, il ne tient les diverses espèces d'aliénés dans une sorte d'isolement, et s'il n'est propre à empêcher leur communication réciproque, soit pour prévenir les rechutes et faciliter l'exécution de tous les règlements de police intérieure et de surveillance, soit pour éviter les anomalies inattendues dans la succession et l'ensemble des symptômes que le médecin doit observer et décrire. Une distribution méthodique des aliénés en divers départements fait saisir en un clin d'œil les mesures respectives à prendre pour leur nourriture, leur propreté, leur régime moral et physique ; les besoins de chaque espèce sont calculés d'avance et prévus, les lésions diverses de l'entendement saisies par leurs caractères distinctifs, les faits observés, réunis à d'autres faits analogues, ou plutôt convertis en résultats solides de l'expérience ; c'est dans la même source que le médecin observateur [je souligne] peut puiser les règles fondamentales du traitement, apprendre à discerner les espèces d'aliénations qui cèdent plus ou moins promptement au temps et au régime, celles qui opposent les plus grands obstacles à la guérison, ou

Michel Giromini

qu'on peut regarder comme incurables ; celles enfin qui réclament impérieusement l'usage de certains médicaments, même pour tout esprit judicieux et éclairé, qui ne veut ni s'exagérer leurs effets ni se dissimuler leurs avantages. ».

Le Traité de Pinel fut édité en 1800. 215 années plus tard le mésusage impérieux des médicaments est devenu la règle à l'hôpital psychiatrique faisant de celui qui tente de dire sa folie un sujet dépendant de psychotropes qui le réduisent au silence. Ce glissement, là non plus, n'est pas l'effet du hasard. Il est le produit de la clinique du regard, et de sa pseudo-scientificité qui autorise toutes les logiques marchandes.

On le voit, cette description recouvre ce que nous disions précédemment aussi bien concernant le *clin d'œil* c'est-à-dire le panoptikon (comme modèle d'organisation des prisons et des asiles) que la disposition des locaux propre à favoriser le traitement moral et la clinique du regard.

Pour Pinel le traitement passe aussi par le travail, mais il n'y voit qu'une activité mécanique.

Section V, § XXI: page 224:

Loi fondamentale de tout hospice d'aliénés, celle d'un travail mécanique.

Ce n'est plus un problème à résoudre, c'est le résultat le plus constant et le plus unanime de l'expérience, que dans les tout asyles publics, comme les prisons et les hospices, le plus sûr et peut-être l'unique garant du maintien de la santé, des bonnes mœurs et de l'ordre, est la loi d'un travail mécanique, rigoureusement exécutée. Cette vérité est surtout applicable aux hospices des aliénés ; et je suis très fortement convaincu qu'on ne peut faire un établissement de ce genre durable, et d'une utilité soutenue, s'il ne pose sur cette base fondamentale.

Ce n'est certes pas le MEDEF qui contredira une telle assertion. Il reste que Pinel ne dit pas un mot du salaire lié à ce travail. Le travail mécanique est avant tout envisagé comme un moyen de lutter contre la vacuité et l'inertie qu'il constatait tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière.

Avec ce dernier point on sera donc passé d'un Pinel brisant les chaînes de « son » aliéné à un Pinel l'enchaînant au travail mécanique. Je pense qu'ici la pensée de Pinel se fait le reflet de l'idéologie dominante de son temps (valorisation du travail comme moyen de lutte idéologique face à l'aristocratie, mais en même temps cette valorisation s'accompagne de la mécanisation), et l'on verra bientôt Esquirol mettre en place les structures idéologiques justifiant médicalement le fantasme de classe dangereuse.

Le changement de régime et l'accession au pouvoir du Tiers-Etat, fait de Pinel le médecin qui règle au mieux la délicate question posée à toute société par « la folie ». L'émergence de cette classe prenant les rênes du pouvoir devait nécessairement s'accompagner d'une modification de la place de la folie dans la société ; Pinel en est le réalisateur

L'abolition de la lettre de cachet, l'émergence des « pauvres » au statut d'acteurs politiques (et à mon sens les « brigans » qu'évoque Pinel lors de la commune insurrectionnelle en sont en partie les représentants), la mise en place juridique de la liberté d'entreprendre à

condition bien sûr de disposer des capitaux, tout autorise et nécessite le mouvement de « libération » des fous pour autant que l'on mette en place un lieu où les recevoir, les contenir, les traiter ; et qu'une fois encore « la parole folle » soit encadrée, riche qu'elle est d'une remise en cause radicale de l'idéal de la famille nucléaire avec à sa tête un père travaillant pour un salaire garantissant la... survie de ses rejetons.

Ainsi, il n'est pas surprenant de retrouver Pinel, le modéré, aux avants postes de la production promouvant le travail mécanique comme fin dernière de la thérapeutique. Quelques siècles plus tôt c'étaient la macération et la méditation qui étaient les fins dernières de la vie monastique.

Et de même que la classe bourgeoise qui vient d'accéder au pouvoir va rapidement au cours du XIXe siècle « chosifier » le travail au point d'en faire la répétition mécanique du même geste, la prise du fou sous le regard du médecin va le chosifier en faire un objet d'étude, réification du sujet qui anéantit son désir en s'aliénant dans une objectivation où il ne reste que chose quêtant des objets.

Philippe Pinel apparaît ainsi comme le promoteur de l'ordre bourgeois au sein de la question posée par la folie, l'ordre médical en ce sens n'est que le paravent formel du premier. Il faudra attendre Freud pour que la « parole folle » se déploie au prix, il est vrai, du moment décisif du choix du silence par le thérapeute.

Christian Fierens

Foliesophie, des folies à l'appensée

Mais la folie nous dit bien toute autre chose : à savoir que la réalité est toujours fabriquée et jamais donnée toute faite et le fou excelle dans la fabrication de réalités incroyables. L'enseignement de la folie c'est que la réalité dépend toujours de notre expérience subjective, de notre sensibilité telle qu'elle peut être développée en quatre étapes. Dans ses controverses avec Jung à propos de la perte de la réalité dans la psychose, Freud soutenait que l'intégralité de la réalité n'existait que par le truchement de l'intérêt que je lui porte. Et cet intérêt est toujours sexuel : pas d'intérêt sexuel et toute la réalité disparaît ; le narcissisme où toute la libido se retire sur le moi pouvait donc parfaitement expliquer la perte de l'intégralité de la réalité. D'une façon semblable, Lacan soutient que toute la réalité dépend du schéma L, autrement dit de la question du sujet et de la question du grand Autre. Supprimez le schéma L, il n'y a plus aucune réalité.

n distinguerait la grande folie et la petite folie. La grande folie des aliénistes. Les fous, les aliénés, ceux qui sont enfermés dans les asiles ou errants dans les villes, plus ou moins normalisés dans un réseau chimique et social, qui tente d'objectiver et en même temps de nier la question de la folie. On ne parle pas aux grands fous, dit-on ; car ils sont hors parole, hors discours, dit-on. On en parle à la troisième personne. N'est pas fou qui veut. Quelque chose dépasse la prise de décision consciente, mais cette remarque vaut pour n'importe quelle formation de l'inconscient : ne fait pas tel lapsus qui veut, ne fait pas tel rêve qui veut, etc. Considérer le psychotique comme un être tout à fait à part relève d'un choix qui dépasse les données de l'expérience, les données scientifiques et objectives. Rien n'oblige à faire ce choix (qui se structure comme une phobie) ; on peut tout aussi bien choisir de considérer qu'il n'y a aucune différence structurelle essentielle entre un soi-disant psychotique et un parlêtre en général. C'est par principe mon choix (rien n'oblige à le suivre) : c'est tenter de se laisser enseigner par la folie en tant qu'elle me met en question à la racine. Je reprends au niveau de la petite folie.

Toi ma petite folie, mon petit grain de fantaisie, toi qui bouleverses, toi qui renverses tout ce qui était ma vie. Je t'aime à la folie (Line Renaud). La petite folie est bien faite pour en parler ; la parole est bien faite pour bouleverser, pour étonner, pour créer un nouveau sens par métaphore et voilà une nouvelle vie qui pourra glisser. Je te parle, toi petite folie, parce comme sujet

surgi de la parole, je ne suis que dans cette petite folie. Par la parole, je mets nécessairement les pieds à côté de mes pompes, je sors des rails pour dérailler, je passe à côté de la corde qui me supporte pour être déséquilibré, ma parole démonte la roue qui tourne tout seule pour me laisser déjanté. Désaxé, déjanté, déséquilibrés, déraillé, les dés sont jetés, je m'en remets au sort de la parole dont je pourrais surgir comme nouveau sujet. Un nouvel amour. J'en parle de toi à moi, à la deuxième et à la première personne. Est fou qui veut. Il suffirait – facile à dire – de se laisser aller à la parole vraie, à la parole pleine....

Ainsi présenté dans l'opposition de la grande folie et de la petite folie, le terme Folie recouvrirait ainsi deux réalités en soi parfaitement différentes, et même contradictoires : le grand fou n'aime jamais, le petit fou aime toujours, le grand fou ne parle jamais, le petit fou parle toujours. Qui plus est, ces réalités radicalement opposées sont précisément en rapport à ce qui fait l'essentiel du parlêtre.

Le terme de folie dirait parfaitement l'antinomie inhérente au parlêtre, et quel que soit l'emploi du mot « folie », « petite » ou « grande », il serait toujours dit par antiphrase ? « Grande folie » dirait avec cynisme qu'il est tout à fait en dehors du coup de la petite folie, de la parole, de l'amour et du parlêtre ? « Petite folie » dirait avec ironie qu'il est tout le contraire de l'aliéné et que je t'aime, ma petite folie, que ça fait parler, que c'est ça le parlêtre ?

Comment comprendre ces folies, qui touchent à l'essentiel du parlêtre ou du sujet quelque que soit le choix qu'on peut faire quant à la conception de la psychose ? Comment penser la folie ?

Dans une première partie, j'examinerai comment les constituants de la pensée sont bien faits pour avoir prise sur la folie : « Comment penser la folie ? ». Dans une deuxième partie, j'examinerai comment les folies constituent elles-mêmes la pensée en sa plus riche élaboration, du moins selon l'opinion de Lacan dans Le sinthome : « Comment penser ? Réponse : les folies, foliesophie, appensée, pensée appuyée sur les folies ».

A. COMMENT PENSER LA FOLIE.

La première démarche nécessaire consiste à inscrire l'intégralité des processus de folie dans le champ de l'appareil psychique en général ou plus généralement dans le champ du sujet et de ses pensées. Il s'agira de passer d'une méthode partant de l'objet d'observation à une méthode partant de l'expérience subjective et questionnante.

1. On n'observe pas la folie;

On pense tout naturellement qu'il faudrait d'abord bien observer la folie avant de pouvoir la penser. C'est la démarche médicale classique. On apprend au médecin à écouter un souffle au coeur, à voir un érythème de la peau, à palper une tumeur dans l'abdomen, à goûter une urine sucrée, à sentir une haleine des poumons et on apprend au médecin à prolonger l'exercice des cinq sens aussi loin que possible par les technologies médicales qui servent de grands tentacules destinés à mieux cerner et observer les signes pathognomoniques de telle maladie ou de tel syndrome.

Une telle démarche est bien scientifique en ce qu'elle est toute entière

Foliesophie, des folies à l'appensée

orientée par les questions que se pose le médecin avec ses sens. Il connaît la physiologie et la pathologie du corps humain et il s'agit d'inscrire le patient dans ce grand tout cohérent que constitue la science médicale.

Le psy utilise semblablement ces cinq sens. Mais il dérape tout de suite, d'abord parce qu'avec ses cinq sens, il n'observe pas à proprement parler le sujet, le désir et l'inconscient, ensuite parce qu'il ne sait pas ce qu'est le psychisme humain, il n'a que des schémas inventés. Il peut lui arriver de supposer que derrière ce qu'il a entendu se cache un délire ou une hallucination; mais avec ses cinq sens, il n'observe jamais ni le délire ni l'hallucination ni aucun des signes qui seraient pathognomoniques de la folie qu'il suspecte. Pour pallier à ce manque flagrant des cinq sens, on a pu supposer un sixième sens ad hoc, particulièrement apte à détecter la psychose : un sens clinique, le praecox Gefühl d'un Rümke, le sens aiguisé du chien du psychiatre ou un sens spécial pour repérer phénoménologiquement une « forclusion du Nom-du-Père ». Sans doute une sensibilité aiguisée peut-elle évoquer des questions cruciales et nous conduire à poser la question d'une grande folie et, bien sûr, il s'agit bien d'aiguiser sa sensibilité et son écoute par tous les moyens possibles. Mais sixième sens ou pas, il n'y a là que des questions, aucune observation de la chose elle-même peu importe que cette chose s'appelle délire, hallucination ou psychose.

Faute d'observations de la chose en soi, on pourra se rabattre sur un supposé savoir. Le psychiatre par exemple. Lorsque le psychiatre n'est pas averti lui-même de la différence radicale entre la méthode médicale classique qui observe son objet et la méthode psychiatrique qui ne peut jamais observer son objet, il passe subrepticement du supposé savoir à son autopositionnement comme sachant. Le pouvoir médical, sous toutes ses formes, vient alors combler les lacunes pourtant essentielles de toute observation quant à la question de la folie.

C'est un fait : il n'y a pas d'observation de la folie en tant que telle. Et tous les adjuvants destinés à contourner ce fait (sixième sens ou pouvoir du psychiatre) mettent aussi systématiquement la question hors circuit.

Pourtant, ne s'agirait-il pas avant tout traitement psychanalytique et psychothérapeutique de savoir à quoi nous avons affaire : psychose, névrose ou perversion ? La Question préliminaire à tout traitement de la psychose de Lacan a été le plus souvent lue dans ce sens : « faites un bon diagnostic différentiel avant de vous lancer dans la thérapie de quiconque ». Non seulement cette lecture est fausse, mais elle est à contresens de l'article en question. Pour reprendre très brièvement le sens de cet article, on peut dire que dès avant Freud (vers Freud est le titre de la première partie de l'article) des psys, de bons psys, ont été très attentifs à une écoute minutieuse des questions impliquées dans l'histoire de leurs patients; après Freud (deuxième partie), des psys, de mauvais psys, auraient employé les concepts freudiens pour se donner l'illusion d'une observation scientifique de la folie, et la folie peut être caricaturée comme perte de toute relation à l'objet ou perte du symbolique, etc.; avec Freud (troisième partie), il faut revenir à la question du sujet impliqué avant de pouvoir parler de folie, c'est d'abord une question et non un diagnostic ; et le sujet lui-même est d'abord une question avant d'être une observation et un diagnostic de sujet; la proposition « ceci est un sujet » qu'elle soit appliquée à un individu dit normal ou à un patient psychiatrique est toujours problématique et en fait fausse.

2. La question du sujet et la question de la réalité.

Faute d'une observation (directe ou indirecte) de la folie, il est toujours possible de la saccager, de la violenter et de décréter qu'elle se réduit à telle observation recueillie dans le cadre de la neurologie, de la génétique ou d'une quelconque donnée perceptible uniquement pour des oreilles suprasensibles (il faut entendre suprasensibles comme la prétention d'une réceptivité au-dessus de la sensibilité proprement dite, une espèce d'intuition divine).

Il est plus juste de partir de la sensibilité, celle à laquelle il faut s'exercer, sans lui présupposer des pouvoirs extraordinaires (lesquels s'apparentent toujours au fanatisme). La question devient dès lors : comment exercer et aiguiser cette sensibilité ? Il s'agit de développer un espace pour cette sensibilité. Autrement dit un espace de silence où pourra résonner le dire.

La première étape consiste à se défaire du point de départ tout naturel qu'on s'était proposé : l'espace de silence n'est pas donné et il ne s'observe pas ; je pensais pouvoir partir de l'objet (ici, l'objet serait la folie) ; eh bien non, la folie ne s'observe pas.

Deuxième étape : si ma sensibilité, telle que je l'exerce ne se réduit aucunement à un objet et à l'observation de l'objet, je dois bien lui supposer la question d'un sujet, mais seulement la question d'un fonctionnement subjectif irréductible à toute observation objective.

Troisième étape : j'aurai tôt fait d'imaginer dès lors que tout se réduit à mon discours et que le sujet se réduit au moi qui tient son discours ; et je dois ajouter : non ce n'est pas encore là développer la sensibilité et ce n'est pas ouvrir un espace de silence que de tenir le discours du moi.

Quatrième étape ; si ma sensibilité ne se réduit pas au discours, je dois lui supposer un lieu infini, ouvert à tous les discours possibles, je dois lui supposer la question du grand Autre.

C'est ce développement de la sensibilité ou de l'espace du silence qui constitue à vrai dire la question préliminaire à tout traitement de la psychose. Elle renverse complètement l'interprétation courante de l'article qui pensait devoir objectiver un diagnostic. C'est une question, c'est la question du sujet ou le schéma L.

Cette question préliminaire permet d'expliciter en quoi consiste la réalité. Petite ou grande, la folie se caractérise par une perte de la réalité ou par sa mise à l'écart. Comment peut-on perdre la réalité ? Comment cela est-il possible ? Dans le cadre d'une conception centrée sur l'observation, la chose ne peut s'expliquer que par un artefact dans le système de transmission d'un monde purement objectif : une transmission n'a pas pu se faire, la psychose est un artefact majeur dans la transmission objective de la réalité en conséquence de quoi la psychose n'est pas en prise sur la réalité.

Mais la folie nous dit bien toute autre chose : à savoir que la réalité est toujours fabriquée et jamais donnée toute faite et le fou excelle dans la fabrication de réalités incroyables.

L'enseignement de la folie c'est que la réalité dépend toujours de notre expérience subjective, de notre sensibilité telle qu'elle peut être développée en quatre étapes. Dans ses controverses avec Jung à propos de la perte de la réalité dans la psychose, Freud soutenait que l'intégralité de la réalité n'existait que par le truchement de l'intérêt que je lui porte. Et cet intérêt est toujours sexuel : pas d'intérêt sexuel et toute la réalité disparaît ; le narcissisme

où toute la libido se retire sur le moi pouvait donc parfaitement expliquer la perte de l'intégralité de la réalité. D'une façon semblable, Lacan soutient que toute la réalité dépend du schéma L, autrement dit de la question du sujet et de la question du grand Autre. Supprimez le schéma L, il n'y a plus aucune réalité.

La folie et l'explicitation de Freud et le schéma de Lacan nous enseignent qu'il n'y a aucune réalité en soi ; il n'y a pas de chose en soi (et donc pas de folie ou de psychose en soi). Mais seulement des phénomènes, des choses qui apparaissent sur le fond de ce questionnement fondamental qu'est la sensibilité pure, qui peut être dite a priori parce qu'elle est par principe ouverte. Elle est l'espace du silence développé par Lacan dans le schéma L.

Le schéma de la réalité s'inscrit donc sur le fond du schéma L.

On comprend l'aberration de la lecture de la question préliminaire en terme d'incitation au diagnostic préalable. Dans le diagnostic, il s'agirait de déterminer une réalité préalable, indépendante et déjà donnée avant tout traitement par le langage. On dirait donc : le psychotique est le psychotique, comme un chat est un chat. Mais la question préliminaire de Lacan consiste précisément à renverser cette croyance en une réalité en soi, roc préalable à tout ; elle implique d'emblée le renversement de l'interprétation courante qui se baserait sur la détermination de la psychose comme réalité en soi. La réalité ne se pose qu'à partir de la mise en question du sujet. Il n'y a donc aucune observation directe de ce qui concerne la réalité en soi.

La question préliminaire c'est de nous défaire radicalement de ce réalisme naïf, redoublé bien malheureusement par un réalisme transcendantal qui accorde une valeur réaliste aux concepts savants ou plutôt supposés savants de la psychanalyse plutôt que de les laisser poursuivre leur interrogation comme Lacan nous l'a appris depuis le début de son enseignement jusqu'à la fin.

3. SI LA FOLIE NE PEUT ÊTRE OBSERVÉE, ELLE DOIT ÊTRE PENSÉE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE LA QUESTION DU SUJET. COMMENT ?

Pour introduire la question du sujet, il faut d'abord se débarrasser des prétentions de l'observation, se débarrasser de la supposition d'un objet, qui est ce qu'il est, se débarrasser du réalisme naïf et surtout du réalisme transcendantal bien plus dangereux. En introduisant l'objet a comme cause de désir, Lacan n'indiquait pas un objet de plus qui pourrait servir de point de visée pour le désir et la vie psychique, il n'indiquait pas non plus un nouveau concept destiné à soutenir la dérive réaliste transcendantale de la psychanalyse qui prend ses concepts pour des réalités. Il indiquait deux choses : d'une part, il indique que le désir ne trouve pas sa cause en aval dans l'objet qu'il convoite et qui lui donnerait éventuellement un apaisement provisoire selon le modèle de la pomme que je voudrais manger (c'est le péché originel que de fonctionner comme cela) ; d'autre part, l'introduction de l'objet, et l'impossibilité est radicalement en dehors de l'observation et en dehors de la réalité objective.

Mais comment penser cette impossibilité de l'objet ? Pour ce qui nous concerne, comment penser cette impossibilité de l'observation de la folie ? Nous ne pouvons le faire qu'en employant les moyens ordinaires qui nous

Christian Fierens

servent précisément à observer et à conceptualiser nos objets ordinaires. Mais ces moyens vont être détournés pour laisser la place pour toute autre chose qui n'est pas de l'ordre objectif. Cette autre chose c'est l'objet a, à entendre comme a privatif, toute autre chose qu'un objet : là où l'objectivité même se perd en impossibilité de l'objet.

Ainsi pour objectiver un objet, il faut répéter les expériences, mais la répétition sera détournée : si les objets se répètent toujours plus ou moins identiques à eux-mêmes, c'est qu'ils tournent autour d'un tout autre type d'objet, paradis dit perdu, qui n'a jamais existé et qui est irréalisable ; c'est l'objet a sous sa forme orale. Ainsi pour objectiver un objet, il faut comprendre comment il est la composante de vecteurs de nature et d'orientation différentes et conflictuelles : si l'on compose maintenant un objet par l'adjonction de deux vecteurs égaux, mais opposés, comme l'amour et la haine par exemple, on construit un objet qui est rien, qui est l'impossibilité même; c'est l'objet a sous sa forme anale. Ainsi pour objectiver un objet, il faut lui supposer un espace de réception, un espace de silence qui le rend possible; si l'on met en évidence cet espace à l'exclusion de tout objet particulier, il ne reste que l'espace vide, où l'objet n'est pas réalisé ; c'est l'objet a sous sa forme scopique. Enfin pour objectiver un objet, il faut encore supposer qu'il ne contredit pas l'objectivité déjà acquise ; pour penser l'objet a à ce niveau, il faudra poser le rien en tant qu'il contredit tout, même le système dans lequel un objet courant s'inscrit; si l'on ne retient que cette contradiction radicale de tout objet, il ne reste que l'impossibilité même ; c'est l'objet a sous sa forme vocale.

Ces quatre formes ne constituent pas quatre objets différents ; c'est chaque fois la même absence d'objet objectif, courant, qui a été approchée par les moyens du bord, c'est-à-dire par les moyens ordinaires de saisir l'objet au sens courant du terme. En disant que la folie ne peut être observée, nous disons qu'elle doit nécessairement être en rapport avec l'impossibilité de l'objet courant, soit avec l'objet a. Freud disait que dans la psychose et du point de vue de l'investissement libidinal qui commande toute la réalité, l'objet disparaissait; il s'agit non pas de promouvoir simplement un moi hypothétique supposé recueillir l'intégralité de la libido, il s'agit de penser la disparition de l'objet et cela ne peut se faire que par les moyens ordinaires pour penser l'objet, c'est-à-dire avec la méthode même qui est celle de l'objet a. Je me contenterai ici très brièvement de la forme dite orale et de la forme dite vocale. Du côté de la forme orale, le psychotique est plongé dans la répétition de signifiants ; la répétition des signifiants tournent en rond et vise un paradis perdu qui n'a jamais existé, l'absence de l'objet, absence qui vaut comme objet oral. Freud disait que le schizophrène investit les représentations de mot, alors que les représentations de choses (Sachvorstellungen) sont vides parce que radicalement désinvesties, la chose n'existe pas pour lui ; l'enjeu de ce désinvestissement, c'est l'inexistence de la chose, c'est l'objet oral. Pour ce qui est de la forme orale, l'hallucination consiste classiquement en une perception sans objet; mais l'hallucination est toujours essentiellement verbale en ce que la voix est bien la seule voie non pas simplement pour effacer momentanément l'objet, mais pour détruire jusqu'à la possibilité de l'objet courant, de l'objet qui nous sert d'observation et qui nous pousse si facilement vers le réalisme naïf et son compère le réalisme transcendantal.

À partir de là s'ouvre le champ d'une pensée désarrimée de l'observation. Ce n'est pas que l'observation et l'objectivité n'aient pas cours par ailleurs, c'est qu'il est permis de s'avancer dans un champ qui déborde l'observation. Bien sûr, la question de folie apparaît toujours comme noyée dans les phénomènes ; on pourra donc penser qu'il y a des phénomènes de folie et qu'il y a des phénomènes psychotiques. C'est toujours déjà retomber dans l'observation et sa logique de la vérité. Avec la logique de la vérité, nous pensons pouvoir maîtriser les objets observés et objectifs et en tirer les conséquences pour la gestion de notre plaisir : telle pomme est bonne, donc en la mangeant, j'en tirerai du plaisir ; nous sommes dans l'économie générale de la réalité courante. Mais ce sont plutôt les phénomènes et leur normalité qui émergent de-ci de-là dans l'océan infini des folies.

Il faut ouvrir cette nouvelle façon de penser. Comment?

B. COMMENT PENSER? LES FOLIES.

Il s'agirait de développer la sensibilité plutôt que de se brancher immédiatement sur un objet qui ne fait jamais que répondre à l'imaginaire de l'observateur. Le développement de la sensibilité selon le schéma L implique dès lors une autre dimension que l'imaginaire : le symbolique et la question du sujet. Il reste à voir comment objet imaginaire et question du sujet pourront se nouer dans cet espace ouvert ; il reste la question du réel (à distinguer de la réalité bien entendu) qui dépasse non seulement l'imaginaire de l'objet imaginé, mais aussi le symbolique de la mise en question.

Penser implique les trois dimensions de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Le psychanalyste doit se rompre à ces trois dimensions ; je ne peux observer valablement l'objet que j'imagine que si je suis déjà en train de remettre en question la sensibilité qui le conditionne et me conditionne en même temps que le nouage des deux ; je ne peux me questionner comme sujet qu'en supposant déjà un objet imaginaire et un réel ; je ne peux penser le réel que par les moyens de l'imaginaire et du symbolique. Il est facile de proposer un noeud borroméen dûment constitué. C'est un objet qu'on peut observer. C'est de l'imaginaire.

« Comment penser » peut se dire en première approximation par le nouage réel (et pas simplement imaginaire) entre les trois dimensions. Comment comprendre cette pensée tridimensionnelle qui fait l'essence de la formation du psychanalyste et qui est impliquée chez tout sujet pensant, chez le fou en particulier ? Comment comprendre ce réel du nouage ? On peut tenter suivre ce nouage chez les écrivains. Dans Le sinthome, Lacan présente Joyce comme celui qui a « suggéré » « une façon aisée de le présenter » (157). « Aisé », tout est relatif, car s'il y a bien des images tout à fait objectivables dans l'oeuvre de Joyce (l'imaginaire), et si l'on peut repérer comment la sensibilité subjective est convoquée dans les associations des personnages, par exemple Bloom (le symbolique), il est beaucoup moins aisé de s'y retrouver dans le nouage général du propos (le réel). On trouve bien quelques interprétations lumineuses, et cela donne l'idée qu'il serait possible en fin de compte de saisir l'ensemble de l'oeuvre, mais ce n'est là qu'un mirage (le même que celui qui consisterait à comprendre la folie).

Christian Fierens

1. JOYCE ÉTAIT-IL FOU ? ET TROIS FOLIES DIFFÉRENTES.

La question « Joyce était-il fou ? » est posée par Lacan, non pas aux psychiatres spécialistes de la psychose, mais à Jacques Aubert spécialiste de Joyce (et peut-être de la folie ?). Avec Joyce, nous sommes engagés dans un travail énorme de littérature, si énorme qu'on peut se poser la question : n'estce pas là quelque chose de fou ? Lacan ne va pas résoudre la question, mais il donne un point de repère pour se situer : c'est la distinction entre le vrai et le réel. Résoudre la question c'eût été se ranger dans la logique du vrai et dire: « Joyce est fou » ou « Joyce n'est pas fou », c'est vrai ou c'est faux (ou encore, c'est entre les deux). Mais justement, le prédicat fou rechigne à se laisser ranger dans cette logique basée sur l'observation objective. Avec Freud, la psychanalyse a bien commencé dans cette optique d'une logique de la vérité et de l'observation qui permettrait de gérer la question du plaisir. Lacan propose de partir d'emblée dans une autre logique où les fils des trois dimensions s'entremêlent à tel point qu'il faut écrire le tracé d'une dimension pour ne pas l'oublier lorsque nous serons occupés par une autre dimension : c'est tout à la fois la logique du réel, la logique de l'écriture, la logique de la chaîne borroméenne articulant les trois dimensions. Dans cette logique, on ne peut qu'errer puisque les repères stables et assurés de la logique de la vérité ne valent que comme points transitoires dans un voyage qui passe par Lemberg et Cracovie, c'est-à-dire par un système de mensonges, mais ces points sont secondaires par rapport au voyage. Cette errance peut toutefois idéalement être articulée logiquement, c'est la chaîne borroméenne et les écrits de Joyce sont supposés répondre de cet idéal. Voilà une première folie.

Les écrits ne se confondent pas avec l'écrivain. Si l'on peut reconnaître une certaine folie dans la complexité des écrits de Joyce, doit-on la rapporter à l'écrivain? Doit-on dire que Joyce était fou? Qui était Joyce? L'analyse reste sans réponse, parce que Joyce n'a pas été analysé, dit Lacan ; mais on peut dire que l'analyse reste toujours sans réponse pour n'importe quel sujet, puisque le sujet comme tel n'a jamais été analysé (au sens psychologique du terme). Qui était-il ? La réponse ne peut venir que de ce que l'écrivain se croyait, de façon équivalente de ce que le sujet analysant se croyait. « Comment savoir, à la lecture de Joyce, ce qu'il se croyait ? » (117). Nous avons une réponse dans ses écrits autobiographiques, plus particulièrement le Portrait, plus particulièrement dans le dialogue avec Cranly, où Stephen alias Joyce déclare sa détermination à refuser d'être au service de sa mère, de la patrie ou de l'Église et, en conséquence, à accepter le lot des hérétiques, le silence, l'exil et la ruse (Œuvres complètes, I, p. 774). Il serait facile ici de jouer du terme d'hérésie pour laisser entendre R, S, I, réel, symbolique, imaginaire. Il ne s'agit pas d'un jeu de mots, il s'agit de la position non servile (non serviam) 1) de l'hérétique qui à la place de l'imaginaire de la vérité, doit soutenir le silence, l'espace du silence, 2) de l'hérétique qui à la place d'un sujet établi comme individu, doit soutenir le continuel déplacement de la question du sujet, c'est-à-dire l'exil, 3) de l'hérétique qui à la place d'une réalité en soi ne peut que poser la question du réel et de sa ruse. Pourtant l'hérétique déclaré qu'est Stephen ou Joyce n'est pas du tout une chaîne borroméenne ; bien au contraire, c'est un personnage parfaitement structuré qui gère tout à la fois l'objet et son imaginaire, la question du sujet et son symFoliesophie, des folies à l'appensée

bolique et la ruse qui les articule dans le réel. Dans ce personnage, les trois dimensions sont en parfaite continuité jusqu'à éventuellement se conjoindre en un beau rond où le personnage est simplement ce qu'il est sans distinction d'objet, de sujet et d'articulation réelle entre les deux : Joyce est ce qu'il est ; voilà une folie très différente de la folie de la chaîne borroméenne, c'est la folie du réalisme transcendantal : elle est à situer dans la conception du psychiatre réaliste transcendantal. Voilà une deuxième folie.

Mais une telle folie n'est jamais le propre dudit fou. Car il s'agit toujours pour ce dernier de soutenir quelque chose de la folie première, celle des écrits, celle de la chaîne borroméenne, malgré l'homogénéisation des trois dimensions imaginaire, symbolique et réel. C'est la personnalité qui agence en un seul tout la question de l'objet imaginaire, la question du sujet symbolique et la question de leur nouage réel; même si les trois dimensions n'en font plus qu'une, ça continue à faire des nœuds. La personnalité c'est la structure même de la paranoïa et voilà une troisième folie.

Nous voilà déjà avec trois folies bien différents. La folie de trois dimensions qui errent chacune de leur côté tout en s'articulant dans une chaîne borroméenne qui échappe à l'observation et à la logique de la vérité. La folie du rond simple du réalisme transcendantal pour laquelle les choses sont ce qu'elles sont. La folie du nœud de trèfle située entre les deux autres puisqu'elle ne rend compte que d'une seule dimension tant en tenant compte d'un nœud inhérent à cette unique dimension, et ce nouage est déjà une tranche du réel à opposer à la réalité sans nœud du réalisme transcendantal.

La question de la folie de Joyce se situe assurément par ses écrits et c'est une folie de la chaîne borroméenne. Mais elle se situe aussi par rapport à ce qu'il se croyait comme écrivain et c'est une folie tout autre, une folie de la personnalité, une paranoïa. Le report de la question de l'écriture de Joyce sur le diagnostic de ce qu'il est en son supposé être ne suffit pas, car Joyce l'écrivain se réduirait au réalisme le plus plat s'il n'avait pas introduit dans sa propre histoire personnelle la question du réel, c'est-à-dire la question d'un nouage qui se fait à l'intérieur même de sa personnalité pour la distinguer de tout réalisme naïf ; le portrait de Joyce c'est le portrait de l'artiste, c'est-à-dire contaminé par la question de la chaîne borroméenne.

Avec Joyce, nous avons ainsi la présentation de la pensée impliquant trois folies différentes : la folie où trois dimensions semblent bien schizées les unes par rapport aux autres même si l'on doit postuler leur articulation, c'est la folie de la chaîne borroméenne non sans rapport avec la schizophrénie ; la folie où toutes les dimensions se réduisent à la réalité, c'est la folie du nœud simple non sans rapport avec le réalisme transcendantal qui peut être le fait du psychiatre et de certains dits psychanalystes ; la folie où une seule dimension conserve pourtant le nouage, c'est la folie du trèfle non sans rapport avec la personnalité. L'histoire de Joyce implique ces trois folies, il s'agit notamment de tout faire pour maintenir la dimension de nœud, même quand il n'y a plus qu'une seule dimension ; il s'agit de corriger le réalisme transcendantal qui aurait pu le menacer en fonction de la carence de son père. Je ne peux commenter ici le nœud de Joyce qui transforme le nœud simple en nœud de trèfle, c'est le dernier mot de la séance entamée par la question « Joyce étaitil fou ? » (voir p. 127).

2. CRITIQUE DE LA SCHIZOANALYSE.

Pour penser, on pourrait ainsi commencer par la schize ou par la distinction radicale des trois dimensions ou plus. Il s'agirait de se défaire tout simplement des rails, des équilibres, des jantes et des rangements. C'est ce que Deleuze et Guattari décrivent comme la tâche négative de la « schizoanalyse » : « défamiliariser, désoedipaniser, décastrer, déphalliciser, défaire théâtre, rêve et fantasme, décoder, déterritorialiser – un affreux curetage, une activité malveillante » (L'Anti-Oedipe, p. 458). Et nous pourrions dans cette ligne tout ramener au nœud borroméen dûment constitué et penser sur le modèle de la schizophrénie.

Mais la psychanalyse elle-même n'a jamais fait que produire du sens, comme tout le monde, et, par là, s'inscrire dans les rails du sens, dans le rangement, dans la roue des discours, dans l'équilibre, dans la familiarité, dans l'Œdipe, la castration, le phallique, le code, le théâtre, le rêve et le fantasme. Et malgré l'utopie de Deleuze-Gauttari, mais aussi l'utopie de certains lacaniens qui croient à la réalité du réel, elle ne fera jamais que ça : produire du sens, du fantasme, etc. La schizophrénie n'existe pas en tant que réalité en soi ; elle se situe toujours déjà dans l'articulation avec la paranoïa et dans le cadre d'une conception réaliste. Et si j'isole une parole de schizophrène comme Freud le fait dans L'inconscient ou un dit schizophrène comme Lacan le fait dans L'Étourdit, cette parole ou ce dit n'existent que par la structure potentielle que je leur prête. Et dans l'acte même de produire cette structure potentielle, c'est-à-dire de l'imaginer, je produis encore du sens sensé autrement dit toujours déjà autre chose que cette idéale chaîne borroméenne ou que cette idéale schizoanalyse.

Je ne peux trouver vraiment un bout de réel, je ne peux que tenter de produire un sens (toujours dans la logique de la vérité) qui laisse la porte ouverte vers le réel. La paranoïa est ainsi exemplaire d'une part en ce qu'elle est une grande productrice de sens (et en cela elle se rapproche de la logique de la vérité et de la folie réaliste transcendantale) et d'autre part en ce qu'elle conserve en elle une nodalité où la dimension du réel n'est pas totalement perdue. Entre la folie du réalisme et la folie de la schize, elle est la figure médiane, stable, modèle de la pensée stabilisée. Mais la pensée n'est jamais stabilisée et le mieux qu'on puisse faire c'est encore et toujours de la déstabiliser; la paranoïa est ratée, c'est en quoi elle peut réussir, réussir à se sauver en soutenant en son cœur même la nodalité (propre à la chaîne) : c'est ce qui se joue dans le nœud de Joyce et dans le nœud du fantasme. Le mieux qu'on puisse faire vraiment pour penser.

3. L'APPENSÉE

À la fin de L'inconscient, Freud avait déjà noté la ressemblance structurelle entre la pensée abstraite, la philosophie et la schizophrénie. Mais il ne s'agit là que de structures abstraites, idéales qu'on ne rencontre jamais dans la réalité. Autrement dit, nous produisons toujours déjà du sens, de la vérité et un semblant de réalité objective. Mais quelle est la place de cette chaîne borroméenne particulièrement abstraite ? Et quelle est la place de ces folies en décalage par rapport à toute réalité concrète ?

On doit dire qu'il s'agit d'idées, et de pures idées pour autant qu'elles

ne sont jamais possibles à expérimenter phénoménalement. Ces idées pourtant jouent un rôle pratique.

Lacan dit dans la dernière leçon du Sinthome que Joyce « n'avait aucune espèce d'idée du nœud borroméen » (p. 186). Mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi de chacun d'entre nous. Car c'est à partir de l'absence de l'imaginaire de l'idée que s'impose un « faut l'faire ». En quoi consiste ce « faire le nœud borroméen » qui n'existe pas comme une réalité en soi déjà donnée ? Je l'ai indiqué dans le chemin et l'articulation des différentes folies, la folie du réalisme objectivant (le rond simple), la folie de la personnalité (le trèfle), la folie d'un penser sans aucune attache (la chaîne borroméenne). Écrire la chaîne borroméenne c'est nécessairement se trouver confronté avec le trèfle et le rond simple en même temps que de tenter de soutenir le nouage ; c'est bien pourquoi on parle de « nœud » borroméen (alors que c'est à proprement parler une chaîne) : il file toujours vers le trèfle. Il n'y a pas moyen de faire autrement pour penser. Le nœud borroméen est ainsi « un appui à la pensée » que Lacan écrit « appensée », pour autant que l'écriture borroméenne implique tous ses avatars, c'est-à-dire toutes ses folies, les trois principales et les deux secondaires dépendant de la folie paranoïaque (le nœud de Joyce et le fantasme).

« La philosophie n'est pas sans un certain manque » (p. 188), dit Lacan. C'est le manque de concret déjà indiqué par Freud, c'est aussi le manque animant le désir comme dirait Platon, mais c'est avant tout un manque qui demande une suppléance, inlassablement et malgré l'impossibilité de la suppléance. Lacan dit qu'il essaie d'y « suppléer par ce recours à ce qui ne peut, dans le nœud bo, que s'écrire » (188). Ce qui ne peut que s'écrire ce n'est pas le nœud borroméen bien constitué, ce sont les tentatives multiples folles de l'écrire avec toutes ses folies qui vont soit vers le rond, soit vers le trèfle, soit vers le nœud bo. Ces différentes formes de folie, jamais achevées donnent les diverses façons de penser pour autant que ce penser soit un processus, c'est du temps, c'est le temps de se laisser aller à l'une et puis à l'autre et puis à la troisième. C'est le temps en tant que pensé.

« Ce que je fais, ce que j'essaie de faire avec mon nœud bo, c'est rien de moins que la première philosophie qui me paraisse se supporter » (188).

Ce temps pensé on pourra le lire au niveau de chaque folie : il est réduit au minimum dans la folie du réalisme transcendantal, il est réduit au nouage dans la folie de la paranoïa, il peut être diffracté dans les trois dimensions de l'imaginaire, du symbolique et du réel dans la folie schizophrène. Mais surtout, le temps pensé n'est pas possible sans l'appui de chacune des folies l'une sur l'autre, dans le mouvement de penser et de toutes les convoquer. Penser implique le réalisme – un chat est un chat, une pelle est une pelle (c'est une première folie). Mais pas que. Penser implique les trois dimensions (c'est une deuxième folie). Mais pas que. Penser implique le nouage dans une unité cohérente (c'est une troisième folie). Mais pas que.

La première (le réalisme), ce n'est pas encore penser. La troisième (la paranoïa), c'est déjà trop penser qu'on pense. La deuxième (la schizophrénie), c'est le désespoir de penser.

Jean-Louis Rinaldini

Quand se conformer c'est faire exception

Au fond le psychotique prendrait notre culture au sérieux dans deux sens. Premièrement, il prendrait la modalité hystérique d'appartenance comme si c'était pour de bon. Alors que pour nous, il s'agit d'un grand jeu où nous déplorons notre individualisme, où nous pleurons le déclin du Nom du Père, où nous regrettons le bon vieux temps où le symbolique était solide. Nous, névrosés, nous érotisons notre filiation, nous recevons un héritage qui implique qu'on s'affirme comme individu contre lui. Le psychotique, lui, prend ça au sérieux. Puisque tout le monde recule alors reculons! Deuxièmement, il refuse l'hystérie ambiante. Il doit se conformer à l'héritage symbolique mais avec la difficulté de repérer ce que c'est que l'ordre symbolique de nos sociétés pour pouvoir vraiment s'y conformer.

Il est évident que cela n'est pas une position commode.

■ st-ce que la psychose, serait le fait d'un sujet qui ne dirait pas oui à la fonction paternelle ? C'est-à-dire à l'ordre symbolique. ✓II ne symboliserait pas ce que nous appelons la fonction paternelle puisque symboliser la fonction paternelle c'est lui dire oui. Pour dissiper d'entrée de jeu tout malentendu je soutiendrai que cette assertion en forme de question préliminaire concerne (selon des modalités différentes mais non divergentes) tout autant LA psychose que LA folie, terme dont l'usage fréquent est garanti dès lors qu'il s'agit, selon les bons préceptes du jugement d'attribution, de qualifier avec un émerveillement pas toujours contenu toute attitude, tout acte, tout choix comme étant en dés-accord avec la Norme, avec la Raison commune voire une position de refus radical. Ce que je nomme dés-accord concernant la folie n'est pas une simple discordance, un décalage ou un écart par rapport à la norme, qui relèvent plutôt pour moi de ce qu'on peut désigner comme étant « le style ». Je soutiens que dans ce que l'on nomme « folie », il s'agit d'un processus analogue à la constitution du délire chez un psychotique en crise, qu'il s'agit bien d'un refus radical comme pour la psychose, mais qu'en outre la dimension dans laquelle opère l'agent du « délire » d'une « FOLIE » n'est pas la même que celle dans laquelle opère l'agent du délire dans une crise psychotique. Mais n'anticipons pas.

Jean-Louis Rinaldini

SANYASI

Je partirai donc de cette idée que dans notre culture la symbolisation de la fonction paternelle doit bien avoir une modalité anthropologique.

Je vais me référer aux travaux d'un anthropologue français spécialiste de l'Inde, Louis Dumont qui est mort il y a déjà quelques années dans une certaine indifférence et au sujet duquel je pense que nous pouvons trouver appui pour développer cette question.

Pour Louis Dumont¹, la culture occidentale aurait commencé 1 500 ans avant Jésus-Christ avec l'apparition de la figure du renonçant. Figure bien connue en Inde par exemple comme étant celle du SANYASI. Notons par exemple que la figure du renonçant va devenir classique en Occident et que nous la connaissons bien puisqu'il s'agit du choix monastique.

L'idée centrale est donc celle-ci : le SANYASI renonce au type d'intégration que lui offre la structure symbolique où il est né. C'est-à-dire qu'il recule devant sa propre intégration et part à la recherche d'une autre vérité, ailleurs. Pour Dumont la figure du renonçant serait à l'origine de la culture chaude. Pour le dire brièvement, la culture chaude serait celle qui a une histoire. Alors que la culture froide ce seraient toutes les autres cultures mais pas seulement les cultures primitives par exemple cela concernerait aussi l'Inde. Sommairement disons que ce sont des cultures où il n'y a pas un taux élevé de transformations historiques. Donc cette distinction entre culture chaudeculture froide, c'est la modalité d'accès au symbolique², c'est la manière dont nous traitons cette porte d'entrée au symbolique qui est la symbolisation de la fonction paternelle. Pour Dumont la figure du renonçant serait à l'origine de la culture chaude disons de la culture occidentale en tant qu'il s'agit d'une culture essentiellement individualiste. Il est vrai que dans notre culture l'individu constitue la valeur dominante alors que dans une culture froide, culture holiste, la totalité du social est plus importante que l'individu.

Donc, si nous suivons cette idée, dans une culture individualiste le lien social qui devrait nous accueillir, le fond symbolique de ce lien social est lié à un contrat où notre volonté est en jeu. Ce qu'il est extrêmement important de souligner c'est que ce contrat fait peser sur l'individu la consistance du symbolique dont il dépend. C'est-à-dire que le lien social est pensé comme subordonné à un contrat, à un acte réel de la raison réfléchie de chacun (chaque un). Alors que dans une société froide, le symbolique est déjà là, du fait de la communauté dans laquelle je dois être initié, je dois être introduit. Il s'agit ici de toute la différence que nous nous devons de repérer entre société et communauté. Ce qui est important pour nous c'est que dans une société individualiste le symbolique est à la charge de chaque sujet. Il revient à chacun de décider de son alliance, de son intégration dans l'ordre symbolique de la société. Ce qui est remarquable c'est que la figure du renonçant est pour nous emblématique. Car son premier acte par rapport au symbolique est un acte de refus, un acte de recul, un je n'en veux pas, je n'en suis pas, je suis d'ailleurs, et c'est en quoi le sujet occidental s'affirme comme sujet, séparé de la communauté qui devrait le produire comme sujet. Et nous sommes là devant un énorme paradoxe.

Par ailleurs, autre fait remarquable pour nous, c'est que la figure du renonçant situe l'hystérie dans notre culture occidentale comme absolument centrale. Car, nous pouvons remarquer que le renonçant, d'un point de vue 1 Louis Dumont, Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne, Paris, Le Seuil, 1983.

2 Nous tiendrons pour acquis, ce qui est loin de se vérifier dans les échanges concernant ce concept, que nous sommes d'accord sur ce que nous entendons par LE symbolique. Quand se conformer c'est faire exception

3 Voir le séminaire de Charles Melman, inaugural de la création de l'Association freudienne internationale après la dissolution de l'EFP. Nouvelles études sur l'hystérie, 1984, réédité chez Erès en 2010. clinique représente pour nous la figure de l'hystérique. On peut soutenir que la propriété des cultures chaudes, c'est un discours dominant qui est le discours hystérique.³

Nostalgie

Si nous résumons : La modalité d'accès à notre culture, la porte d'entrée qui permet de symboliser la fonction paternelle, c'est une érotisation du père. C'est-à-dire qu'il s'agit dans un premier temps de le symboliser puis dans un deuxième temps de le nier, de s'éloigner de lui, de faire exception à son héritage. La conséquence de cette double opération c'est évidemment la nostalgie. C'est la lamentation sur le déclin du symbolique qui n'est pas contingente, mais consubstantielle à notre culture, c'est le regret de ce que nous pourrions être si nous étions nés dans une culture froide. Nous nous plaignons en fait de la modalité hystérique de notre mode d'accès au symbolique. Nous regrettons le « je n'en veux pas » qui fait de nous des individus. Cette nostalgie est très agissante du point de vue social. Par exemple les phénomènes totalitaires naissent à partir de cette nostalgie. Car en définitive de quoi s'agit-il dans les phénomènes totalitaires sinon de fonder des communautés véritables auxquelles on peut rêver d'appartenir sans réserve. C'est l'idée de trouver un critère réel, biologique, comme la race par exemple qui puisse faire communauté sans réserve, sans qu'on ait à érotiser hystériquement son appartenance. Et ce n'est pas un hasard si du coup ces communautés fonctionnent sur un mode paranoïaque. Si cette nostalgie est fondée, si elle est inévitable dans notre culture, lorsqu'elle se réalise cela coûte très cher puisqu'elle se réalise sur un mode paranoïaque dans une culture qui n'est pas faite pour cette réalisation.

Avant d'avancer un peu plus, soulignons deux points à propos du oui et du non :

Oui ou non?

Le premier point est que nous sommes, à partir de ce que j'avance, dans une grande proximité avec le concept freudien de Bejahung et la lecture qu'en propose Lacan pour qui, le mystère, c'est le mot qu'il emploie, c'est : Qu'est ce qui fait que sur le réel humain va se greffer du signifiant ? Il nous dit que ce Réel appelle l'inscriptibilité, que le récepteur originaire n'est pas passif mais passible, qu'en somme il dit oui. La façon dont Lacan parle de cette activité mélangée à la passivité, est la suivante, il dit que le oui dont il parle est ce que Freud va reconnaître de plus radical dans l'origine du processus de la création humaine, et que Freud appelle la bejahung.⁴

Le deuxième point c'est que nous percevons également une parenté avec la question centrale de la négativité. Freud parle déjà de négativisme concernant les psychoses. En médecine, Joseph Guislain dans le Traité théorique et pratique des maladies mentales en 1 852 note déjà la répulsion, le mécontentement de tout, l'aversion pour les personnes chères, le refus de parler, de manger, de se laver, de se coucher... Et Freud concernant les paranoïas met à jour trois modes de négations possibles du « je l'aime » : le délire de jalousie qui contredit le sujet. Le délire de persécution par négation du verbe qui contredit. L'érotomanie où l'objet est nié.

4 Voir la contribution d'Alain-Didier Weill, séminaire de l'aefl n°13 *l'Amer corps*, pages 131 et suivantes, Le Savoir dans le Réel. Pour le coup, que serait un psychotique ? On pourrait dire que ce serait celui qui refuse cette modalité hystérique d'accès au symbolique. Celui qui prendrait notre culture pour une culture froide. Celui qui s'y intégrerait en faisant l'économie du recul hystérique. Celui qui s'y adapterait dans une sorte de conformité, de normalité, sans passer par le moment de recul hystérique.

Dans une société froide celui qui fait exception à l'ordre symbolique à deux destins possibles. Soit la mort, soit la chamanisation, c'est-à-dire l'intégration de l'exception. Et cela se fait assez facilement dans une culture froide. Dans notre culture c'est beaucoup plus difficile, car faire exception signifie se refuser à faire exception. Par ailleurs quelle place notre culture aménage-t-elle pour celui qui ne se soumet pas à l'hystérie nécessaire ? Il faut reconnaître que la psychose dans notre culture n'est pas très vivable car ce que notre culture valorise c'est la raison subjective ce qui implique qu'il est très difficile de se conformer à quoi que ce soit c'est-à-dire à la raison objective.

LA RAISON SUBJECTIVE

La question de la raison subjective est une question qui va très loin du point de vue moral.

À partir du moment où la décision se situe du côté du sujet d'être ou ne pas être de cette famille, il n'y a plus de critères moraux possibles. C'est un des drames de la raison subjective. Ce que rapporte Hannah Arendt⁵ du procès d'Adolf Eichmann c'est qu'à un moment il dit pour justifier ses actes « Je suis kantien ». À la question du président qui lui demande « Comment kantien ? » il répond « J'ai lu La critique de la raison pratique » et effectivement il se comporte selon un de ses principes : « Agis toujours de telle façon que ta volonté puisse coïncider avec la volonté générale ».

Il est clair que dans notre culture la balance penche du côté de la raison subjective. C'est-à-dire la raison comme faculté du sujet et non inscrite dans l'ordre qui organise notre société. Or la raison subjective n'a pas de critères, ou plutôt son seul critère est abstrait, c'est la qualité de la performance. La raison subjective n'a pas les moyens de juger de l'acte autrement que par la qualité de la performance. Un des textes les plus remarquables que l'on trouve chez Horkheimer et Adorno dans les années 1940 et qui concerne la « Dialectique de l'illuminisme », dialectique de l'Aufklarung, se trouve dans le troisième chapitre intitulé Kant avec Sade. 6 Nous sommes dans les années quarante et c'est-à-dire bien avant le texte de Lacan « Kant avec Sade ». Sans doute Lacan avait eu connaissance de ce livre. Horkheimer et Adorno mettent en valeur qu'à partir du moment où le fondement de la morale est du côté du sujet, du côté de la raison subjective comme dans l'entreprise kantienne, alors la morale ne peut être qu'abstraite est qu'à ce titre la morale kantienne est absolument équivalente à la sadienne. La réalisation de la morale kantienne ce sont les 120 journées de Sodome.

LE DÉLIRE D'AUTONOMIE DU NÉVROSÉ

La raison subjective n'est pas sans rapport avec ce que dit Lacan dans le séminaire Les psychoses lorsqu'il parle de l'hypertrophie moïque du psychotique. Cela peut sembler obscur, comment chez le psychotique envisa5 Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, Essai poche, Folio, collection Histoire, 1991.

6 Le livre est épuisé mais son contenu est repris dans un autre ouvrage, Max Horkeimer et Theodor W. Adorno, *La dialectique de la raison*, Gallimard, Coll. Tel, 1974.

Quand se conformer c'est faire exception

7 LIII *Les Psychoses*, Leçons des 8 et 15 février 1956.

ger une telle instance moïque?

Une clé se trouve dans le séminaire lorsque Lacan aborde la question du discours de la liberté du névrosé qui consiste en ce que chaque névrosé se vit et se parle comme un homme libre, comme un homme pouvant choisir.7

Nous sommes en France dans les années 1950-1956, la philosophie existentialiste c'est-à-dire une philosophie de la liberté et du choix occupe le devant de la scène. Et Lacan dit : le discours de la liberté du névrosé est un délire et il insiste sur ce point. Il l'appelle « le délire d'autonomie ». C'est d'ailleurs chose rare que Lacan parle de politique ! Il dit quelque chose comme ceci : au plus le discours politique revendique la liberté abstraite, fondamentale pour l'être humain, au plus l'efficience politique va diminuer.

Alors en quoi le discours de la liberté du névrosé est-il un délire ? Nous sommes conduits pour se le représenter à imaginer un sujet divisé, d'un côté son savoir inconscient, c'est là où il y a la répression de la fonction paternelle, ce qui d'ailleurs fait partie de sa symbolisation. De l'autre côté le Moi, avec quelque chose d'analogue à la constitution d'un délire sur lequel se fonde le Moi avec la certitude de son autonomie. Mais il faut rappeler ce qu'est la métaphore. C'est une opération qui suppose la primauté de la signification sur le signifiant. La métaphore paternelle, c'est l'opération du névrosé qui institue dans le champ des signifiants de son savoir une référence privilégiée. Une référence privilégiée qui distribue les significations et en même temps lui promet une signification, et cette signification est le gain de sa filiation.

Le sujet psychotique ne dispose pas de cette référence, il erre dans un savoir métonymique. Lorsqu'une injonction lui est faite de se référer à une métaphore paternelle qui n'est pas symbolisée par lui, donc une injonction de se référer à une référence impossible, cette référence lui revient non pas dans le symbolique, puisque cette fonction n'existe pas, mais lui revient dans le réel. Donc, il se trouve confronté à la tâche de construire une métaphore semblable à une métaphore névrotique de filiation. C'est cela un délire. La constitution d'un délire, c'est la constitution d'une fonction paternelle qui fait retour dans le réel et avec laquelle le sujet doit organiser une métaphore comme n'importe quel névrosé le fait avec une fonction paternelle symbolisée. Autrement dit, c'est par le délire qu'un sujet psychotique tente de construire pour lui-même une signification qui ne lui est pas garantie par une filiation symbolique. Freud rappelons-nous, disait à propos du Président Schreber, que la constitution de la métaphore délirante était auto thérapeutique.

Si nous revenons au délire d'autonomie du névrosé nous rencontrons quelque chose d'analogue.

L'effet de la répression paternelle du côté du savoir inconscient implique la nécessité pour le sujet (en ce qui concerne le moi) de s'inventer tout seul une signification dans une filiation que le moi ne peut reconnaître. Ceci a pour conséquence que le névrosé se fonde, s'auto-fonde pourrait-on dire sur une métaphore dans laquelle il est son propre père. Ainsi le délire d'autonomie est un délire de non-filiation, nous pouvons dire d'ailleurs que plus ou moins c'est le lot commun de tout névrosé. D'où peut-être la fascination névrotique pour la folie, mais dans la dimension de la plainte névrotique de ne pas être fou. Ce que nous pouvons appeler FOLIE en dehors de toute crise psychotique, c'est exactement cela. C'est la constitution d'une métapho-

re en vue de se doter d'une signification en dehors de toute filiation mais dont l'agent est dans l'imaginaire et non dans le réel comme dans la crise psychotique.

Concernant un sujet psychotique, avant même de chercher dans la contingence de sa vie ou dans l'histoire de sa famille, on peut constater, je le répète, que notre culture consiste en une sorte de mandat : chacun doit soute-nir l'ordre symbolique. D'une certaine façon, on retrouve cela, pour reprendre notre vocabulaire, dans l'injonction à faire appel au nom du père, dont parle Lacan. À savoir, il est demandé à chacun, premièrement de décider sa propre intégration à l'ordre symbolique qui est son héritage, deuxièmement, de confirmer cette intégration par un recul. Et celui qui dans notre culture ferait exception, se trouverait en contradiction car, refuser son héritage c'est satisfaire son exigence, l'accepter c'est la refuser.

Au fond le psychotique prendrait notre culture au sérieux dans deux sens. Premièrement, il prendrait la modalité hystérique d'appartenance comme si c'était pour de bon. Alors que pour nous, il s'agit d'un grand jeu où nous déplorons notre individualisme, où nous pleurons le déclin du Nom du Père, où nous regrettons le bon vieux temps où le symbolique était solide. Nous, névrosés, nous érotisons notre filiation, nous recevons un héritage qui implique qu'on s'affirme comme individu contre lui. Le psychotique, lui, prend ça au sérieux. Puisque tout le monde recule alors reculons! Deuxièmement, il refuse l'hystérie ambiante. Il doit se conformer à l'héritage symbolique mais avec la difficulté de repérer ce que c'est que l'ordre symbolique de nos sociétés pour pouvoir vraiment s'y conformer.

Il est évident que cela n'est pas une position commode. Et cela pour deux raisons :

La première est que notre culture (et c'est sa spécificité) ne dispose pas d'un ordre symbolique suffisamment explicite pour qu'il soit vraiment possible de s'y conformer. Puisqu'elle est prévue justement pour que chacun s'interroge sur son appartenance et se fasse le chantre de son indépendance visà-vis d'elle. Ce qui fait qu'y être conforme c'est quand même difficile! La deuxième raison va avec la première. Notre culture exprime en quelque sorte un mandat d'indépendance. Elle exige que ses sujets soient des individus c'est-à-dire que chacun à la fois prenne à sa charge et conteste l'ordre symbolique auquel il veut appartenir. Alors, si on ne peut pas érotiser sa position hystérique, ça devient compliqué. Le recours à la conformité est douteux puisqu'être conforme c'est faire exception. Si on ne peut pas obéir à ce mandat, si être conforme est impossible, la solution pour certains est le recours à un ordre symbolique d'emprunt, qu'on s'invente, comme s'il était imposé du dehors. C'est-à-dire délirer.

Mais qu'est-ce que le délire?

Qu'est-ce qui fait que dans la psychose nous reconnaissons un délire comme étant un délire ? Il ne s'agit pas d'un trait phénoménologique parce que sous l'angle de la vraisemblance le système du président Schreber n'est pas plus vraisemblable que la religion catholique. En effet en quoi la transsubstantiation serait moins invraisemblable que la copulation opérée par des rayons divins ? Le délire c'est quand l'agent de la métaphore délirante se trouve dans le réel et non dans le symbolique, une métaphore peut-être déli-

Quand se conformer c'est faire exception

rante, c'est-à-dire l'agent dans le réel, sans être invraisemblable. Elle peut même être tout à fait analogue à une métaphore névrotique. Un sujet psychotique peut très bien construire une signification viable à partir d'une histoire familiale qui ressemble à un roman névrotique.

Il ne faut pas penser uniquement aux ondes magnétiques, aux ondes radioactives, aux rayons divins, à la machine qui influence à distance, etc. quelque chose d'aussi banal qu'un grain de beauté héréditaire peut jouer le même rôle parce qu'imposant de s'inscrire dans une filiation, la mère par exemple ayant le même grain de beauté au même endroit. Alors qu'est-ce qui rend possible de reconnaître la présence réelle du pôle paternel ? Et bien c'est dans le transfert. Est-ce que le sujet situe la fonction paternelle dans le réel ou dans le symbolique ? L'analyste doit pouvoir repérer si ses paroles sont reçues en tant qu'hallucination auditive ou en tant que significant. Pour le dire autrement est-ce que la fonction paternelle afin de produire une signification chez le sujet a besoin ou non d'une conversion du réel au symbolique ? Mais cela est très délicat, face à un délire constitué. En dehors du transfert de la cure, il est très difficile de décider ce qui est délire ou pas. Lacan a bien eu raison face à Joyce de se garder de trancher. Nous n'aurions pas eu le quatrième rond !

Élisabeth Blanc

Les psys causent, la folie demeure. Lecture de Pseudo

Romain Gary, alias Émile Ajar dans ce livre Pseudo pose à la fois la question de l'écriture ou plutôt de la création littéraire en l'articulant à la question de l'identité et de l'origine. Gary, un immense écrivain qui a connu une vie d'errance, né à Vilnius en Lituanie, russe, puis polonais puis français, il a changé son nom de naissance Roman Kacew et il a écrit sous différents pseudos, Shaban Bogat, Fosco Sinibaldi. En prenant le pseudo Émile Ajar, il s'offre le luxe d'obtenir un deuxième Goncourt avec « La vie devant soi », son premier Goncourt il l'obtient sous le nom de Romain Gary avec « Les racines du ciel ».

Il pose ainsi la question de la folie, la folie du monde, la folie des hommes ou la folie particulière de l'écrivain, l'écriture est-elle une solution à la folie ? L'écriture est-elle folle ? Pourquoi écrire ? Des questions qui n'attendent pas de réponses.

Pourquoi parler de folie plutôt que de psychose. La folie déborde la nosologie des psychoses, la folie déborde le champ de la psychanalyse et elle interpelle la création artistique.

La folie fait partie de nous, elle parle en nous, elle nous traverse mais n'est pas fou qui veut, ça se mérite, il faut pouvoir la révéler cette folie intérieure. La folie est créatrice me semble-t-il contrairement à la psychose qui est un enfermement, la forclusion comme dit Lacan dans sa tentative de définir la psychose, c'est un enfermement de l'intérieur, il n'y a plus d'ouverture à l'intérieur de soi, cette ouverture qui est un des noms du père, me semble-t-il. Être aliéné c'est être complètement ailleurs à l'intérieur de soi et ne plus pouvoir jouer avec l'Autre en nous.

La folie est créatrice quand elle s'exprime en tant que telle ou qu'elle libère cette partie autre, qu'elle laisse s'exprimer l'Autre en nous. La folie parle je en nous comme le poète qui dit je est un autre, c'est de là qu'elle tire sa capacité créatrice. Peut-être aussi que c'est la création qui est une folie, se prendre pour un créateur ou pour le créateur c'est complètement fou. C'est la folie de Dionysos qui est à l'origine de ce qui va devenir l'art théâtral. Le théâtre est il une folie ? Il est peut-être une re-présentation de ce jeu entre l'intérieur et l'extérieur ?

Pseudo a été joué à Avignon l'été dernier.

Romain Gary, alias Émile Ajar dans ce livre Pseudo pose à la fois la question de l'écriture ou plutôt de la création littéraire en l'articulant à la question de l'identité et de l'origine.

Gary, un immense écrivain qui a connu une vie d'errance, né à Vilnius en Lituanie, russe, puis polonais puis français, il a changé son nom de naissance Roman Kacew et il a écrit sous différents pseudos, Shaban Bogat, Fosco Sinibaldi. En prenant le pseudo Émile Ajar, il s'offre le luxe d'obtenir un deuxième Goncourt avec « La vie devant soi », son premier Goncourt il l'obtient sous le nom de Romain Gary avec « Les racines du ciel ».

Il fut un héros pendant la guerre, compagnon de la libération, puis tour à tour diplomate, écrivain, cinéaste.

Marié plusieurs fois, il va former avec Jean Seberg, un couple mythique, complètement décalé. Il brûle comme l'indiquent les deux noms qu'il s'est choisis : Gary « brûle » et Ajar « la braise ». Son œuvre est brûlante ou incandescente. Ajar signifie aussi ouvert à tout ou laissé ouvert.

Dans ce livre, Pseudo, il nous balance en vrac les questions fondamentales :

De l'imposture des mots au sentiment d'imposture de l'écrivain.

Qui écrit ? Je suis une œuvre collective dit il.

D'où il écrit ? L'énigme de la création, surtout quand il s'agit d'un écrivain : au commencement était le verbe ! Mais l'écrit est d'abord un acte. Création ab nihilo, ou création du rien.

Il commence son livre en proclamant : « Il n'y a pas de commencement, j'ai été engendré chacun son tour et depuis c'est l'appartenance. J'ai tout essayé pour me soustraire mais personne n'y est arrivé, on est tous des additionnés ». Il le termine en disant : « Ceci est mon dernier livre ».

La haine de l'origine : comment échapper à l'origine, pouvoir s'autoengendrer !

« Je suis dévoré par un tel besoin d'auteur, c'est que je suis le fils d'un homme qui m'a laissé toute ma vie en état de manque ». Il dit un peu plus loin : « Mon père qui venait du Monténégro est mort à Nice d'un éclat de rire qui a provoqué une hémorragie interne. Il devait penser à la bonne blague qu'il m'avait faite ». Me faire naître!

« On ne sort pas vivant de notre crasse biologique » Il rêve de la création d'un gène artificiel, garanti sans origine. Il n'y aurait pas de commencement, pas de cause.

Il s'agit alors pour lui d'inventer une langue « qui m'eût été totalement étrangère. Cela m'aurait permis de penser à l'abri des sources d'angoisse et des mots piégés ».

« Je suis un linguiste-né. J'entends et je comprends même le silence. C'est une langue particulièrement effrayante et la plus facile à comprendre. Les langues vivantes qui sont tombées dans l'oubli et l'indifférence et que personne n'entend sont celles qui hurlent avec le plus d'éloquence ».

Pour en finir avec l'état démentiel, il a fini par apprendre l'hongro-Finnois pour pouvoir demeurer incompris ! « Je continue à chercher quelqu'un qui ne me comprendrait pas et que je ne comprendrais pas, car j'ai un besoin effrayant de fraternité ».

On pense bien sûr à Wolfson ou à Joyce.

L'énigme de l'identité : il s'invente une famille qui vient le harceler, il mélange son histoire personnelle et l'actualité politique. Qui est celui qu'il

appelle tonton Macoute, est il l'auteur ? Son géniteur ou bien celui qui l'a précédé dans l'écriture. Qui est l'auteur de ses livres ? Quel est le tyran qui le pousse à écrire ?

« Deux mille ans de branlette pour devenir python » (Le thème de Gros câlins) pour échapper à son identité de juif fauteur de troubles. Son psychiatre lui dit que c'est parfaitement possible, d'ailleurs lui, il est danois et le roi du Danemark a porté l'étoile jaune pour sauver les juifs et il va le sauver. Il lui dit « qu'il (Ajar) était capable de tout pour faire de la littérature, y compris de lui-même ».

Mais le Tonton Macoute est un écrivain notoire, il a toujours su tirer de la souffrance et de l'horreur « *un joli capital littéraire* ».

Il mystifie son origine de manière récurrente : il n'y a pas de commencement. J'ai été engendré chacun son tour et depuis c'est l'appartenance. Mais ne nous y trompons pas c'est l'appartenance qui est folle.

Comment créer un commencement sans qu'il y ait d'auteur. Il propose de faire accoupler le Pape et Soljenitsine mais dit-il ça donnerait : « une vue de l'esprit » En ayant un comportement de dingue on lui foutra la paix. Il s'agit de se fondre dans l'anonymat, dans la banalité de la folie, faire pseudopseudo pour ne plus se faire remarquer. Mais la psychiatre impose une « écriture à marche forcée » L'écriture comme thérapie sur ordonnance psychiatrique mais lui, il revendique sa folie comme légitime défense. Il est persécuté : les journalistes et les éditeurs enquêtent et le poursuivent jusqu'à l'intérieur de l'hôpital pour savoir qui il est, qui écrit mais lui ne le sait pas.

Comment pouvoir rester en clinique où il se sent à l'abri du monde. Ses crises d'angoisse, il les appelle crises de réalité. L'angoisse quand il ne sait plus s'il hallucine en regardant les horreurs des guerres que l'on montre à la télé. La réalité est hallucinante, en regardant la télé, il devient Pinochet et Amin Dada, toute la folie du monde est en lui et en chacun de nous. « Je suis chez les fous pour apprendre à me conformer comme ça au moins à Paris, on me rendra mon permis de conduire ».

Mais dit il, il a été guéri et remis en circulation.

« Mon inquisiteur avait reçu de nouveaux ordres des instances tortionnaires et venait s'assurer que je pouvais être ré-in-séré et remis en circulation comme faux jeton de présence sans danger pour les autres pseudospseudos et pour moi-même, car il était payé pour savoir que ce qu'on appelle « guérison » dans la convention psychiatrique, ne peut être qu'une scrupuleuse obédience, une soumise et exemplaire dissimulation de symptômes ».

Il pose ainsi la question de la folie, la folie du monde, la folie des hommes ou la folie particulière de l'écrivain, l'écriture est-elle une solution à la folie ? L'écriture est-elle folle ? Pourquoi écrire ? Des questions qui n'attendent pas de réponses. « On peut les faire taire provisoirement par un traitement chimique oblitérant mais on peut aussi essayer de se laisser traverser par elles comme un fil de haute tension qui se décharge sur du papier pour ne pas éclater. J'étale mes tripes par besoin de décharge publique »

Pouvoir inventer des mots, pouvoir utiliser même les ordures pour faire de la poésie : « Il y avait des acétates de barnum qui se mélangeaient avec des zazas, pour l'absence de sens. Il y avait des carnabus qui s'aspertaient pour plus d'insignifiance. Les clocs babotaient pour esyauter les babettes et

Élisabeth Blanc

refouler les mots. Il y avait des viaducs qui potaient avec des viocs et jossuaient les abats pour plus d'informulé ».

Il s'agit là d'une mise en abyme de la folie, la folie de l'écriture soulage-t-elle de la folie individuelle ou de la folie du monde.

Faire semblant est ce raisonnable ou bien une autre forme de folie ? Un écrivain fait-il semblant ? « *Et si j'essayais l'espoir ? Non, je refuse de verser dans la banalité. Ça fait peuple.* » Tout est toc et lui, il est complètement toqué.

Le cinéma : Un bienfait pour la folie

Nora Lomelet

Le cinéma : Un bienfait pour la folie

Fous de pouvoir, fous de guerre, fous de Dieu, fous d'amour, fous burlesques, la folie habite les films. De Buñuel à Kubrick en passant par Hitchcock, Lars Von Trier, David Lynch, Chaplin ou Jerry Lewis, le cinéma provoque une remise en question de notre propre normalité, et comme la frontière reste toujours mince et poreuse, les fous intéressent réalisateurs et spectateurs. Il y a toujours plus fou que soit, nous sommes toujours le fou d'un autre qui s'estime moins fou que nous... L'autre m'offre un miroir dans lequel, et par le biais rassurant d'une œuvre d'art, je peux, spectateur, me confronter à la différence, à la complémentarité, à l'identification. Grâce à ce reflet, et à condition qu'on ne se moque pas trop de lui, le spectateur n'est plus limité à un simple regard, il devient aussi un sujet en réflexion, dans un mouvement d'ébullition. Si les arts en général ont approché la folie, le cinéma du fait de sa proximité avec un large public, à profondément transformé le rapport que nous entretenions avec elle, en faisant bouger les lignes, les frontières entre folie et normalité, le citoyen lambda ne peut plus ignorer ce fait que ces deux modalités, folie et humanité sont intrinsèquement nouées.

'analyste consacre à l'analysant une attention flottante qui se doit de renoncer à toute emprise, c'est une lecture distraite qui se déleste des clôtures conceptuelles, dogmatiques. C'est par cette voie que je me risque à l'analyse d'un film, ce n'est pas un travail sur le concept de l'image, sur la maîtrise d'une prouesse technique à travers le montage ou la bande-son, bien que tous ces paramètres participent à la fabrication d'une œuvre cinématographique. Ce que j'essaie d'évoquer c'est l'effet que procure une rencontre qui sera venue soulever des questions, un trouble, un rejet. C'est donc à partir d'une première lecture et puis d'une seconde, d'un tour et d'un second tour du dit d'un film, que j'écris.

J'aime à rappeler que le Cinéma et la Psychanalyse, firent leur apparition la même année, produits d'une époque révolutionnaire, inventive, et plus précisément. 1895 fut l'année qui enclenchera la naissance du 7e art et l'assomption de la pensée Freudienne. C'est à cette époque que Les frères Lumières proposèrent à Paris, la première projection publique et payante, d'un film « la sortie des usines Lumières » c'est aussi en 1895 à quelques mois près, qu'un ouvrage intitulé « Études sur l'hystérie », sera publié, coécrit par deux inconnus, Joseph Breuer et Sigmund Freud. Depuis plus d'un siècle maintenant, Cinéma et Psychanalyse, inventés par des fous géniaux, nous permettent d'appréhender le monde à travers pour l'un, l'écran du fantasme, et pour l'autre, celui des salles obscures. Je présente un exposé sur la folie au cinéma, et mon titre, « Le cinéma : Un bienfait pour la Folie »,

a été détourné de celui du livre « La folie, un bienfait pour l'humanité », de Serge Tribolet, médecin psychiatre qui toute sa vie a cherché un autre discours sur la folie. Tout en s'appuyant sur des concepts philosophiques, l'auteur vient y dénoncer la surdité contemporaine de la société, des responsables politiques et de la psychiatrie à l'égard de la folie. Très inspiré par le monstre à deux têtes comme il le nomme, celui de Freud et Lacan, il se situe hors des consensus et des certitudes du savoir médical.

Détournement sans détour, puisque pas de point d'interrogation dans ce titre, mais une affirmation heureuse : Le cinéma est un bienfait pour la folie, dans la mesure où il a su ouvrir les portes de l'enfermement derrière lesquelles, la folie, sous toutes ses formes restait tapie.

Fous de pouvoir, fous de guerre, fous de Dieu, fous d'amour, fous burlesques, la folie habite les films. De Buñuel à Kubrick en passant par Hitchcock, Lars Von Trier, David Lynch, Chaplin ou Jerry Lewis, le cinéma provoque une remise en question de notre propre normalité, et comme la frontière reste toujours mince et poreuse, les fous intéressent réalisateurs et spectateurs. Il y a toujours plus fou que soit, nous sommes toujours le fou d'un autre qui s'estime moins fou que nous... L'autre m'offre un miroir dans lequel, et par le biais rassurant d'une œuvre d'art, je peux, spectateur, me confronter à la différence, à la complémentarité, à l'identification. Grâce à ce reflet, et à condition qu'on ne se moque pas trop de lui, le spectateur n'est plus limité à un simple regard, il devient aussi un sujet en réflexion, dans un mouvement d'ébullition. Si les arts en général ont approché la folie, le cinéma du fait de sa proximité avec un large public, à profondément transformé le rapport que nous entretenions avec elle, en faisant bouger les lignes, les frontières entre folie et normalité, le citoyen lambda ne peut plus ignorer ce fait que ces deux modalités, folie et humanité sont intrinsèquement nouées. Ce ne fut pas toujours le cas. Très schématiquement, disons qu'avant 1940, le fou au cinéma est un monstre, un sous-homme, cantonné aux films d'horreurs ou fantastiques, nous en avons la démonstration dans le Frankenstein de James Whale sorti en 1931. D'après Wikipédia, ce film fait partie de la série des « Universal Monsters » À cette époque, le fou doit se repérer tout de suite, c'est une créature démoniaque dont les actes répondent à son profil physique et intellectuel. Ce n'est pas un individu inscrit dans le social, son statut est celui de l'a-normal. Pour le grand public en recherche de sensations fortes à moindre risque, le fou est celui que l'on ne peut pas être, c'est à cette enseigne qu'il est inhumain, juste programmé pour semer la terreur. À ce titre, il se rapproche beaucoup du loup. Le loup dans les légendes et pas seulement, dans les témoignages de certains bergers, est un prédateur qui peut décimer un troupeau de brebis, alors qu'une seule bête suffirait à apaiser sa faim. Le loup comme le fou, doit-il être exterminé? Est-il responsable? Depuis 1810 la notion d'irresponsabilité pénale est inscrite dans l'article 64 du code Napoléonien, je vous le cite « il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action ». Je pose la question : y aurait-il deux types de criminels? Le normal et l'autre, le responsable et l'irresponsable. Le second serait-il celui qui aurait perdu son humanité par son acte ? Pour autant, aucun animal, à part le loup des contes, ne commet de crime, seul l'humain, débordé par son humanité en est capable.

Le cinéma : Un bienfait pour la folie

Prononcer l'irresponsabilité pénale, ne revient-il pas à exclure le fou de toute humanité, n'est ce pas l'assigner au rang d'un lieu ou même l'animal ne peut résider. Pour reprendre Henri Guillaumet rescapé des Andes s'adressant à Saint Exupéry : « Ce que j'ai fait, je te le jure, aucune bête ne l'aurait fait ».

Mais soyons honnêtes, notre époque a vu aussi fleurir ces films dits « gores », la folie y est exprimée sur un mode purement destructeur, je pense à Seven, Freddie, Massacre à la tronçonneuse, le plus grand film publicitaire d'outils de jardin des années 80. Dans le genre moins caricatural, nous avons le livre mis à l'écran sous le titre « Le silence des agneaux » qui signa l'avènement au cinéma de toute une série de fous géniaux. En l'occurrence Annibal Lecter est un personnage fascinant, qui captive par ses capacités intellectuelles, son allure de dandy et son appétit pour le meurtre. Un psychopathe friand du foie de ses victimes, qu'il cuisine avec un verre de Chianti, en écoutant en boucle une douce sonate de Mozart. Réjouissant! Le cinéma depuis son invention jusqu'à nos jours, à suivi les évolutions de la médecine, les courants de pensées philosophiques et sociologiques, les innovations techniques en matière de soins psychiatriques, il a profondément modifié notre paradigme en matière de représentation de la folie. La folie n'est plus seulement incarnée par des personnages décérébrés, privés de langage, la bave aux lèvres, à la gesticulation désordonnée, elle peut se déployer sous une autre forme, en l'apparence de Monsieur ou Madame tout le monde. La folie se cache derrière le masque de la normalité.

Elle n'est plus l'apanage d'un groupe ou d'une catégorie d'Hommes génétiquement moins élaborée, elle touche n'importe quelle couche sociale, elle n'est pas inscrite dès le départ chez un sujet dans son héritage biologique. D'un être fou nous sommes passés à un devenir fou. Je citerais Lacan qui, à propos du Cartel (le 15 avril 1975) dit ceci : « Ce que je souhaite c'est quoi ? L'identification au groupe. C'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe, quand ils ne le font pas, ils sont foutus, ils sont à enfermer ». Le fou peut-il s'identifier à un groupe ? C'est une autre question. Après la seconde guerre mondiale, Hollywood s'intéresse à la psychanalyse, et profite des enseignements de Freud. Hitchcock dans son film « la maison du Dr Ewardes » est un des premiers à se lancer dans l'aventure et réalisera ce qu'il nommera un film de psychanalyse : « Quand je suis rentré à Hollywood, dit il en 1945, Ben Hecht (scénariste) a été recruté et c'était un choix heureux parce qu'il était justement très porté vers la psychanalyse » À cette époque, les psychanalystes américains sont crédités comme conseillés techniques auprès des réalisateurs, pas très loin de nous, J.-J. Beineix fera appel à un psychanalyste bien connu, Jacques Alain Miller, pour son film « Mortel transfert ». Pour revenir aux psychanalystes hollywoodiens des années 40, il faut savoir que leur influence est telle, que désormais l'inconscient va être le donneur de sens aux désordres psychoaffectifs humains là ou autrefois, répondait, Dieu ou la sorcellerie. Ainsi nous voyons les inspecteurs de police, remplacés par des psychiatres, ce sont eux qui se présentent selon Lacan « comme des démêleurs d'embrouilles », lorsqu'ils ne s'affichent pas comme des donneurs de leçons. Tout doit pouvoir s'expliquer à la fin d'un film, nous en avons l'illustre exemple avec la magistrale tirade psychologico-scientifique, du psychiatre dans « Psychose » d'Alfred Hitchcock. Autre exemple, Dans « Pas de

printemps pour Marnie » le personnage interprété par Tippi Hedren, est censé porter le poids du descriptif clinique. Tout y est et Hitchcock ne brode pas dans la dentelle : kleptomanie plus frigidité, hallucinations visuelles rouge de préférence, cure psychanalytique express avec à la fin du film, la totale : « Retour à la scène matricielle avec voix d'enfant dans un corps d'adulte, mise à jour du trauma, résolution de la crise et résorption des symptômes, tout cela en moins d'un quart d'heure » (La raison en feu-p.11).

Bref pour qui nous prend-on? Dès les années soixante, commence une forte mobilisation autour du courant antipsychiatrique, Ken loach, dans « Family life » sorti en 1972, nous dresse le portrait d'une jeune femme qui tente par le délire, d'échapper à la prison parentale, internée, on lui administrera des électrochocs en guise de traitement. Le réalisateur vient dénoncer l'objectivation du sujet par la science ainsi que le dogmatisme de certains médecins. La présentation de malade est filmée comme un procès d'un tribunal d'inquisition. Ici l'univers psychiatrique est décrit comme un lieu carcéral, le spectateur assiste impuissant à des traitements sadiques de la part d'une institution qui n'interroge pas le sujet, mais pire encore, le transforme en légume. Ken loach permet au public des années soixante-dix qui n'a pas encore vu d'images de l'intérieur des asiles d'aliénés, d'imaginer ce que sont les conditions d'existence des malades. Lors de sa projection à Paris, le responsable de la salle, Roger Diamantis, avait dû affronter de véritables malaises de spectateurs affectés physiquement par la représentation de la brutalité psychiatrique. Vol au-dessus d'un nid de coucou, de Milos Forman, reprendra le thème sous un autre angle. Toutefois, à ne montrer les fous que comme des malades et non comme des personnages dans leur richesse, le cinéma aide à faire connaître les théories et pratiques psychiatriques mais ne propose pas le miroir de l'altérité, le spectateur assigné à résidence ne peut que se révolter tandis que les autres personnages, comme le médecin ou l'infirmière, sont perçus comme des geôliers désespérément normaux.

Gageons qu'un bon film qui traite de la folie, doit faire basculer notre positionnement, nos certitudes. Tout œuvre artistique traitant le thème, ne vise pas à nous faire comprendre la folie, mais à nous demander comment nous pouvons l'expérimenter, subjectivement, parce que la folie comme le notait Foucault échappe à toutes les réductions, les artistes, peuvent nous en dire quelque chose sans « mettre un point final aux énigmes de l'angoisse, du délire et de la passion... leur esthétique à la vertu de nous toucher au-delà du raisonnable » (la raison en Feu Page 19).

Après ce rapide retour historique, j'en viens à évoquer un film de Roman Polanski : Le locataire sorti en 1976.

Le locataire clôt la trilogie des appartements maudits de Polansky, après Répulsion (1966) et Rosemary's baby (1968). Ce film est l'adaptation d'un roman de Roland Topor, il dénonce le rapport conflictuel qu'un individu entretien vis-à-vis du collectif. Le personnage principal incarné par Polanski lui-même, est un jeune homme d'origine polonaise qui s'installe dans un immeuble bourgeois, on lui loue un meublé où l'ancienne locataire, Simone Choule, a tenté de se suicider, elle laisse son empreinte dans la ver-

Le cinéma : Un bienfait pour la folie









rière du rez-de-chaussée, qu'elle a percutée en sautant par la fenêtre, tout comme dans la mémoire des gens du voisinage, qui ne cessent de rappeler cette présence sur fond d'absence, au nouvel arrivant. La question de l'identité de Simone Choule est posée dès le début du film, on ne saura pas grand-chose d'elle, sinon un détail : Simone Choule est homosexuelle. L'agonisante que Trélkovski rencontre à l'hôpital est recouverte de bandage, telle une momie, nous avons un plan rapproché sur un œil ouvert et bouche édentée, figure fantomatique qui va devenir le double inversé du per-

sonnage masculin, puisqu'à la fois femme et morte. Le trou d'où s'échappe le cri poussé par la mourante, est vide de toute parole, fonction vocale a-signifiante qui nous fait frissonner d'horreur dans la mesure où il ne s'agit pas d'un appel à l'aide mais d'un hurlement échappé d'un trou impossible à combler d'une signification « tel l'émergence dans la réalité d'une signification qui ne peut se relier à rien » (Lacan – Sem. III).

Tout au long du Film, nous voyons notre personnage se heurter à un monde hostile, d'abord, celui de ses collègues de bureau, moqueurs et dépravés, des gens du quartier ensuite : Cafetier, policier, voisins, rébarbatifs et soupçonneux qui lui réservent un accueil mitigé. Polanski dépeint cette France d'après-guerre telle qu'il a pu la rencontrer à son arrivée à Paris. Polonais sans le sou, il se souviendra longtemps du rejet et de la méfiance rencontrés dans cette France petite-bourgeoise. Le jeune locataire, bien qu'il

se sente malmené de toute part, semble vouloir maintenir des relations courtoises et obséquieuses à l'égard de tous. Cette volonté de conformité nous apparaît très vite comme étrange : pas de recul, de révolte, d'actes posés et maintenus, notre personnage, nous révèle notre propre limite, par l'infinitude de son conformisme. N'importe lequel d'entre nous aurait déjà plié bagage, mais pas Trelkovsky qui semble piégé dans une nécessité de maintenir avec ce voisinage des relations dont la rupture pourrait être into-

lérable, voici ce que nous en dit Lacan : « Ce sont des relations sur un mode de capture imaginaire, sauf qu'il ne comprend rien dans ce qui est proprement humain » (Sem III Page 144). Trelkovski ne se révolte pas, n'exclut pas, supporte docilement et se veut arrangeant. Le silence est d'ordre, le jeune homme timide et complexé par ses origines étrangères, tente comme il peut de résister à la pression d'un groupe qui lui rappelle constamment que sa subjectivité est sans valeur, qui le ramène aussi du côté de la honte. Notre héros marche sur des œufs, il cherche à se conformer aux silences des lieux, à l'étroitesse du logement, après une courte résistance, il finit par accepter les habitudes de la défunte, fumer ses cigarettes, des Marlboro, renoncer à son café du matin pour un chocolat, somme de petits détails de la vie quotidienne qui efface sa personnalité au profit de celle de Simone Choule. Mais pourquoi Trelkovsky renonce-t-il à entrer dans le conflit, à s'opposer ? Nous savons qu'un sujet renâcle à se conformer, à dire Oui d'emblée, toutefois il lui est toujours possible de trouver une solution qui est la plupart du temps une forme de compromis, dont les névroses sont les principaux modèles, or Trelkovsky s'obstine à se conformer jusqu'à s'incarner dans la peau d'un double, jusqu'à une véritable transformation physique en Simone Choule.

négation de soi, je l'ai retrouvé dans un ouvrage de Marguerite Duras, « du ravissement de Lol V Stein ». Cette jeune femme, Lol V Stein, malgré la tromperie avérée de son fiancé ne présente aucun signe de rejet, et Duras de nous expliquer ceci : « Lol V Stein est tellement emportée dans le spectacle de son fiancé et de cette inconnue en noir, qu'elle en oublie de souffrir, elle ne souffre pas d'être oubliée, trahie, c'est de cette suppression de la douleur qu'elle va devenir folle ». Pas d'exclusion de l'autre, chez Lol V Stein comme chez Trelkovsky, serait-ce ce symptôme qui permettrait d'anticiper un délire avéré ? Après tout, rien n'est moins sûr, mais la question mérite d'être posée, d'autant plus que Lacan dans sa thèse en 1932 avait déjà repéré ce fait auprès de sa patiente, Mme Anzieu, le cas Aimée comme il le nommera. En substance, il relate que la jeune femme ne réagit pas à l'omnipotence de sa sœur qui vient s'immiscer dans son couple pour y tenir le rôle d'intendante. Pas de réaction paranoïaque propre à un individu lambda. Il semble qu'en dénouant le lien entre psychose et paranoïa, Lacan nous laisse supposer que cette première (la psychose) dans le délire survient à partir non pas d'un excès de paranoïa mais d'un manque de paranoïa. Le moi à une structure paranoïaque, ce n'est pas moi, c'est l'autre. Le sujet se nie lui-même et charge l'autre. Comme aime à le rappeler Lacan, dans son séminaire les psychoses page 50 : « Un enfant qui en a battu un autre vous dira que c'est l'autre qui l'a battu, non qu'il mente, il est l'autre, littéralement ».

Si la compétition, la rivalité, la jalousie, l'exclusion réciproque, sont la genèse et l'archétype des sentiments sociaux, qu'en est-il de notre Locataire et de Lol V Stein? En ce qui concerne le personnage du locataire, nous pourrions l'adjectiver de précautionneux, de soucieux des autres, de trop bon. Cette bonté d'âme prête à tous les sacrifices nous la retrouverons dans le personnage de Beth dans le film « Breaking the waves » de Lars Von trier. Beth qui parle avec dieu, et avec laquelle Dieu parle (par sa bouche et non dans sa tête) est persuadée que seul le sacrifice de son corps par la prostitution rendra Dieu clément à l'égard de son mari paraplégique en lui rendant l'usage de ses jambes. À la fin du film, alors que Beth est morte sous les coups de marins violeurs, le réalisateur opte pour une conclusion miraculeuse, puisque le mari est sauvé et que des cloches aux ciels signent l'arrivée de Beth au paradis. La croyance de Beth qui nous est proposée tout au long du film comme un délire, se transforme en une allégorie mystico-religieuse. Son médecin psychiatre lors du compte rendu sur l'état psychique de sa malade, dira qu'elle était atteinte d'une grande bonté. Une sainte qui croit Dieu et en qui Dieu croit.

La bonté, le sacrifice, l'absence de révolte ou de douleur, avons-nous affaire à des dormeurs debout, des sujets adaptés, des saints ? Lacan note chez Joyce un rapport imaginaire déficitaire, qui tombe quelques fois. Pour un sujet lambda pour nous, notre corps nous appartient, nous le sentons, nous en sommes affectés, ce n'est pas un objet détachable, étranger à nous-même, pourtant Joyce dans son roman « le portrait de l'artiste en jeune homme », récit autobiographique d'après son frère, raconte que Stephen après s'être fait molester par des camarades, se demandait pourquoi n'ayant rien oublié de la scène, il ne portait pas malice à ceux qui l'avaient tourmenté. Il se décrivait comme dépouillé de cette colère, comme un fruit dépouillé de son écorce superficielle. Lorsque Trelkovsky, passe à l'acte en se jetant par la fenêtre,

Le cinéma : Un bienfait pour la folie

nous voyons une femme dans la foule, qui assistant à la scène, dira « j'ai toujours su qu'il n'était pas normal ». À trop avoir voulu se conformer dans la réalité sociale, Trelkovsky se fera exception par la seule voie de son délire.

La folie moderne naîtrait-elle de la destruction du particulier ? Pas d'inconscient collectif pour Freud, qui l'a entendu de la bouche de l'hystérique qui par « définition conteste tout trait commun et donc collectif qui dirait l'être féminin ou l'être masculin » (Philippe Jullien- Psychose, perversion, névrose- p. 36).

En pointant ainsi le poids de la société sur l'équilibre mental individuel, Polanski relativise la notion de folie ébranlant les critères de normalité en faveur du plus grand nombre. Cette récurrence polanskienne nous pousse à nous interroger sur ce devenir fou, face à l'exigence d'un modèle, par une contamination pernicieuse de l'autre social.

Le délire est-il une solution face à l'enfer du commun ? Normalement fou ou fou de désirer être normal? Pour Lacan, la connaissance paranoïaque du Moi de l'homme moderne est à entendre comme une fonction réactionnelle contre l'universel, la communauté du langage technico-scientifique, qui écrase la question du « que suis-je ? » qui tend à éradiquer le malentendu dans le langage, à n'être que dans la communication, à privilégier l'énoncé au détriment de l'énonciation. Alors s'interroge Lacan, n'est ce pas ce passage à la psychose de l'homme moderne qui conduit à une demande d'analyse ? Tous psychotiques? Nous noterons que dans ce duel entre son voisinage et lui, Trelkovsky aura longuement aménagé des stratégies pour tenir son cap, toutefois, privé de son sexe, de son identité, il commencera à s'observer dans le miroir de son armoire, et c'est lorsqu'il s'apercevra qu'une de ses dents aura été arrachée, qu'une bascule s'opérera, c'est alors qu'il s'écriera « Monstres vous ne me changerez pas en Simone Choule », Schreber n'aurait pas dit mieux. Dieu est à Schreber ce que Simone Choule est à Trelkovsky. Lorsque celui-ci pense avec conviction que ses voisins veulent sa peau, puisqu'une dent lui manque, la chute s'opère dans un délire de persécution Ce trou rencontré par deux fois, crée comme un appel à l'Autre, mais aucune signification ne vient dire ce qu'est un homme, et Trelkovsky en vient à se faire femme pour répondre à un modèle de référence, reconnu et regretté : Simone Choule.

Trelkovsky finit par se soustraire du monde, donnant ainsi une limite à sa solution délirante, les voisins sont devenus des criminels qui cherchent à le pousser au suicide, à le transformer en Simone Choule. Menacé de toute part, notre locataire décidera de se jeter par la fenêtre et c'est travesti en femme, qu'il passera à l'acte. Devenu corps entouré de bandages, identique à Simone Choule, notre personnage se confond avec la morte, réduit à une bouche ou à un trou d'où ne peut sortir que le cri final qui ponctue le film. C'est une souffrance indicible qui s'offre au spectateur bouleversé, Trelkovsky à perdu la partie, pour le tout vers l'identique, le même...

Polansky à l'intelligence de traiter la folie qui parvient au spectateur de façon à ce qu'il ignore si les circonstances qui poussent au délire, sont réel-

les ou pures productions de l'imaginaire du personnage. C'est avec ce qui se présente que nous nous faisons témoins impuissants d'une tragédie humaine, nous ne pouvons qu'accompagner de notre mieux cette déraison qui à toute sa raison d'être.

Nous ne savons rien de l'enfance de notre délirant. Polansky nous en épargne l'anamnèse, nous proposant ainsi de nous passer de toute reconstitution après-coup, pour donner un sens aux désordres psychiques, ceux-là même qui relèveraient d'un traumatisme infantile, d'une carence affective, d'un terreau dysfonctionnel familial ou biologique. Nous avons affaire à des sujets inscrits dans le social, d'apparence tranquille se soumettant par des identifications conformistes aux figures d'autorités qu'ils rencontrent, certes ils ne font pas de vague, peut-être est-ce pour cela qu'ils finissent par divaguer... Kraepelin a cette remarque à propos des paranoïaques : « Souvent quand il en a les moyens, il ne cherche pas conscient de sa vulnérabilité, qu'à fuir les combats sérieux de l'existence, à n'adopter aucune position ferme mais bien plutôt à vagabonder, à ne s'occuper que de bagatelle et à éviter le contact avec la vie », en contrepoint je vous cite Lacan dans son séminaire Les psychoses page 28 : « C'est une épreuve que vous pouvez faire au cours de la lecture de Freud et de presque tous les auteurs, vous y trouverez sur la paranoïa, des pages, quelques fois des chapitres entiers, extrayez-les de leur contexte, lisez-les à voix haute et vous verrez le plus merveilleux développement concernant le comportement de tout le monde

« Le délire à pour fonction de faire réponse à l'énigme : « Une tentative de guérison, une reconstruction » écrit Freud dans son ouvrage « Cinq psychanalyses », cette tentative pour Trelkovsky, lui permet de se reconstituer un univers, tout aussi violent soit il, pour qu'il puisse y vivre avec sa solution. C'est un travail de conviction. Conviction qu'Être une femme reste pour lui la seule manière d'être accepté par son entourage. Ces significations de l'Être, sont voulues par l'Autre, l'Autre radical, plein qui fait du personnage le centre de son univers à lui. L'enjeu du délire n'est pas une affaire privée. Il faut que tous sachent que l'injustice règne. Trelkovsky par son suicide théâtralisé fait justice lui-même et signe par sa mort la fin d'un chant du cygne.

À ce jour, nous ne savons toujours pas ce qui est à l'origine de la folie humaine, pour ce qui concerne la maladie mentale, nous en avons quelques idées, la maladie est organique, elle touche tous les êtres vivants, une vache peut être folle, du fait de Creutzfelldt-jakob, un chien en contractant la leishmaniose, devient agressif et perd sa motricité et la coordination de ses mouvements, mais la folie, qui concerne un sujet pris dans le langage, une folie qui s'articule sur un mode délirant pour celui qui s'en fait le témoin, que vient-elle dire? Lacan a donné des clefs utiles pour l'étude de la folie, les philosophes de l'antiquité parlent des bienfaits de la Folie lorsqu'elle est un don divin (Platon Phèdre).

Peut-être pourrait-on trouver cela trop simpliste, tous les fous ne sont pas géniaux, la folie créatrice est magnifiée par un public qui oublie un peu trop vite que les sans noms, finissent quelques fois sans abris, ou sous le pont Mirabeau, comme Celan. Parmi tous les films que j'ai visionnés, la folie

Le cinéma : Un bienfait pour la folie

prend les masques de la schizophrénie comme dans « Shining », de la paranoïa, comme dans « le locataire » ou « Rosemary's baby », ce sont dénominations proposées en fonction des Écoles ou des chapelles, le terme de folie, s'exclut du champ de la médecine, il désigne quelque chose qui ne se joue ni du côté de la maladie ni du côté mental ou pour le dire autrement, de la maladie mentale. Comment penser la folie sans la définir mais en nous interrogeant sur ce non au Nom du Père, que l'on trouve dans les phénomènes délirants. La quête de la réalisation œdipienne, nous dit Christian Fierens, dans son ouvrage « comment penser la folie » se fait par la voie de la relation agressive, dire non, et enfin Oui, c'est reconnaître dans l'assomption de la métaphore paternelle, la possibilité d'un renoncement à l'inceste et au meurtre, pour autant la folie n'est pas toute, il nous suggère que celle-ci se présente quelques fois comme une alternative au monde commun, mais il nous rappelle que la folie peut s'avérer comme une prétention d'échapper aux nécessités de la culpabilité et de la sexualité, c'est renoncer à tout compromis. C'est une sortie hors des exigences communes, Alors, se révolter ou se conformer, qu'elle est la plus folle des attitudes ?

Le cinéma aime à montrer des actes qui ne correspondent pas à la logique en usage dans le monde. Il le fait à travers des films qui se centrent sur des crises, des crimes, des désordres. Des fous criminels, passons aux fous des films burlesques. Quand ces personnages sèment le chaos le spectateur récolte la jouissance. Si le cinéma tend à dépeindre la folie des hommes, c'est aussi pour nous rappeler que le plaisir de détruire ou d'être détruit est un de ceux que nous partageons le mieux. Dans les films burlesques, on détruit beaucoup et on perturbe beaucoup aussi, je pense à Jerry Lewis qui révèle son excellence à traduire le vieil adage « petite cause gros effets ». Que ce soit Chaplin, Tati ou Lewis, ils sont venus incarner des individus qui sèment la pagaille par inadvertance, maladresse, naïveté. Si les dégâts qu'ils entraînent ne sont pas d'une haute gravité, ils décrivent un monde qui ne supporte pas le désordre, ils le révèlent à leur insu. Ils ne connaissent pas la règle des jeux, simplets ou naïfs, ils dénoncent un monde concentrique et non excentrique. Jerry Lewis est certes bien des fois tombé du côté de la caricature mielleuse, il a su pourtant introduire entre la représentation et la réalité un décalage, un miroir grotesque des excès du sublime qui révèle ironiquement que la folie des hommes est la conséquence d'une raison trop bien programmée. Ces fous, sublimes dans l'excès nous apprennent que Le burlesque n'est donc jamais premier, il renverse une gloire consacrée ou un usage des dogmes, il caricature, il met des moustaches à la Joconde. Il n'est jamais au pouvoir, il est même dans son opposition permanente. Le cinéma burlesque nous rappelle que la folie ne se réduit pas à des signes extérieurs, lorsque ces signes existent, ils n'indiquent qu'un accoutrement, un déguisement que chacun peut adopter à tout moment. C'est tellement facile de faire le fou, tellement simple de le simuler à l'instar des fous burlesques. Toute méthode s'appuyant sur ces signes extérieurs est vouée à l'échec, c'est pourquoi je pourrais vous parler d'un film qui applique cette modalité désastreuse « Wee need to talk about Kevin ». Mais je m'abstiendrai. Le cinéma est un bienfait pour la folie, il nous enseigne que la folie est plurielle, mais surtout qu'elle est et restera humaine. Gardons-nous de comprendre, nous disent Lynch, Polanski, Chaplin, laissons nous enseigner et ne la réduisons pas à un accoutrement. Pour terminer je

Nora Lomelet

vous livre une citation de Foucault (F. Roustang feuilles oubliées p. 237) « Jamais la psychologie ne pourra dire sur la folie la vérité puisque c'est la folie qui détient la vérité de la psychologie ».

Jean-Paul Bibérian

La vérité scientifique en question : Le développement de la fusion froide. Les paradigmes en jeu: science, technologie, économie, géopolitique.

Au cours de ces vingt-six dernières années on s'est aperçu que des réactions très spéciales et inconnues se produisaient dans les matériaux chargés d'hydrogène ou de ses isotopes. Non seulement il a été montré que l'on pouvait faire de la fusion froide, mais également les scientifiques ont montré que des réactions secondaires de transmutation et de fission de noyaux pouvaient avoir lieu.

Ces phénomènes ne sont donc pas l'exception. Tout un domaine de la physique est en train de s'ouvrir. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle science dont les conséquences sont absolument imprévisibles, dans le bon sens du terme. Les applications paraissent immenses : de la production d'énergie propre (pas de déchets radioactifs, pas de gaz à effet de serre), au traitement des déchets de toutes sortes : radioactifs ou métaux lourds. Un autre pan de la science est en train de s'ouvrir. C'est ce que nous appelons maintenant les Réactions Nucléaires dans la Matière Condensée.

'est le 23 mars 1989, que le monde entier apprend que deux électrochimistes : Stanley Pons de l'Université de l'Utah aux Etats-Unis et Martin Fleischman de celle de Southampton en Grande-Bretagne venaient de montrer que l'on pouvait réaliser des réactions nucléaires à basse température en faisant passer du courant électrique dans une cellule électrochimique composée d'une électrode appelée cathode en palladium et une seconde en platine appelée anode, dans un électrolyte à base d'eau lourde. Les deux professeurs avaient observé qu'ils obtenaient plus de chaleur que d'énergie électrique fournie. La quantité de chaleur dégagée ne pouvait s'expliquer par une réaction chimique, ils ont donc immédiatement pensé à une réaction nucléaire.

Bien qu'aucune loi fondamentale de la physique ne soit violée dans cette hypothèse, les scientifiques étaient extrêmement sceptiques. De nombreuses expériences ont été immédiatement faites dans de nombreux laboratoires afin de vérifier les dires des deux découvreurs. Evidemment beaucoup échouèrent, mais quelques uns réussirent. Le Département de l'Energie aux Etats-Unis constitua une équipe pour analyser le phénomène, et conclut qu'il ne fallait pas de financement spécial pour ces études, mais que cela pouvait se faire avec les budgets habituels. Cette conclusion fut en pratique considérée comme une interdiction de faire des recherches sur ce sujet qui était mis au niveau du charlatanisme. Pons et Fleischman furent traités de mauvais expérimentateurs, et même de fraudeurs et eurent beaucoup de mal à se faire entendre.

La recherche sur la Fusion Froide disparut des médias grand public, et pour tous, en particuliers les scientifiques, l'affaire était close, le sujet n'existait pas. Mais de nombreuses personnes de tous bords ont continué avec très souvent des moyens de fortune à essayer d'améliorer les premiers résultats. Le grand reproche que l'on avait fait en 1989 était le manque de reproductibilité des expériences. En science, et surtout en physique, on doit être capable de reproduire une expérience autant de fois que souhaité, et par différents groupes. Ce n'était pas le cas à l'époque. Certaines expériences étaient positives et donnaient un excès de chaleur, et d'autres ne donnaient rien. Les inventeurs de cette nouvelle science comprirent rapidement que le premier lot de palladium qu'ils avaient reçu donnait de bons résultats, tandis que les suivants ne fonctionnaient plus. Il faut dire que le fabriquant de palladium avait changé sa méthode d'élaboration, et ne voulait pas dévoiler ses secrets de fabrication!

Différentes équipes se sont mises au travail. Elles ont cherché à comprendre les différents aspects de la métallurgie du palladium, et petit à petit les améliorations sont arrivées. D'autres méthodes pour mettre en évidence le phénomène ont été développées. Au bout du compte on sait maintenant que le phénomène est beaucoup plus général que ce que l'on croyait. Il ne s'agit plus simplement d'un phénomène de fusion de deux noyaux de deutérium (un isotope d'hydrogène) pour fabriquer de l'hélium, mais des réactions nucléaires beaucoup plus complexes, allant de la fusion de noyaux à la fission (casser un noyau lourd pour en produire des plus légers en dégageant de la chaleur), et même à la transmutation d'un élément en un autre (le rêve des alchimistes).

Les réactions nucléaires ont été découvertes par Beckerel, Pierre et Marie Curie. Ce sont eux qui ont mis en évidence pour la première fois que l'atome n'était pas nécessairement stable. Ils ont montré que certains atomes tels que le radium pouvait se transformer en un autre. C'était la première brèche à la sacro-sainte loi de Lavoisier «Rien ne se perd rien ne se crée, tout se transforme». Plus tard, des expériences ont montré que de l'uranium bombardé par des neutrons se fissionnaient, et se transformaient en deux autres noyaux plus légers, ainsi que deux ou trois neutrons avec un dégagement d'énergie. C'est cette réaction qui est à l'origine de la réaction en chaîne à la base des réacteurs nucléaires actuels, et de la bombe atomique.

Une autre forme de réaction nucléaire est possible. Il s'agit de la fusion d'atomes légers pour en produire des plus lourds avec également un dégagement de chaleur. C'est ce qui se produit dans le soleil et les étoiles, où deux noyaux d'hydrogène fusionnent. Pour réussir une telle réaction, il faut arriver à faire se toucher deux noyaux de même signe électrique qui ont tendance à se repousser. Dans le soleil, ce sont les très hautes températures et pression qui règnent au centre de l'astre, qui permettent à ces réactions de se produire. Les noyaux arrivent alors à rentrer en contact malgré la force de répulsion. Lorsque les noyaux sont proches l'un de l'autre, les forces nucléaires prennent le relais et permettent aux deux noyaux de s'attirer et de fusionner. Depuis cinquante ans, on sait faire ce genre de réaction avec la bombe à hydrogène. Dans ce cas, afin d'obtenir les hautes températures exigées, une première bombe nucléaire à fission comprime fortement l'hydrogène qui

La vérité scientifique en question...

fusionne. Cette réaction n'est évidemment pas facile à réaliser. On sait donc la réaliser de manière brutale, par contre la faire de manière contrôlée est beaucoup plus difficile. Le projet international ITER (International Torus Experimental Reactor), qui sera installé à Cadarache, a pour but de montrer la faisabilité de la fusion thermonucléaire. La méthode employée est de confiner l'hydrogène dans une enceinte en forme de tore. Le gaz est porté à très haute température, et empêché de toucher les parois par des champs magnétiques intenses. Les gaz sont tellement chauds que d'une part ils s'ionisent, c'est à dire que le noyau d'hydrogène se sépare de son seul électron et d'autre part ils atteignent de telles vitesses, qu'ils peuvent entrer en collision et fusionner pour produire dans le cas du projet ITER de l'hélium et un neutron.

La fusion froide réalise le même type de réaction de fusion mais dans un solide et sans radioactivité. L'idée de départ est de confiner dans l'espace entre les atomes d'un métal deux atomes d'hydrogène pour les contraindre à réagir. Lorsque deux atomes de deutérium fusionnent ainsi on produit de l'hélium, gaz très inoffensif que l'on utilise pour gonfler les ballons! En réalité, le phénomène est beaucoup plus complexe, et plus varié que cela. Au cours de ces vingt-six dernières années on s'est aperçu que des réactions très spéciales et inconnues se produisaient dans les matériaux chargés d'hydrogène ou de ses isotopes. Non seulement il a été montré que l'on pouvait faire de la fusion froide, mais également les scientifiques ont montré que des réactions secondaires de transmutation et de fission de noyaux pouvaient avoir lieu.

Ces phénomènes ne sont donc pas l'exception. Tout un domaine de la physique est en train de s'ouvrir. Nous sommes à l'aube d'une nouvelle science dont les conséquences sont absolument imprévisibles, dans le bon sens du terme. Les applications paraissent immenses : de la production d'énergie propre (pas de déchets radioactifs, pas de gaz à effet de serre), au traitement des déchets de toutes sortes : radioactifs ou métaux lourds. Un autre pan de la science est en train de s'ouvrir. C'est ce que nous appelons maintenant les Réactions Nucléaires dans la Matière Condensée.

Cette nouvelle voie de recherche en est encore à ses balbutiements. Après plus de vingt-six années de travaux, nous ne sommes sûrs que d'une chose : il y a bien un phénomène nouveau qui était passé entre les mailles du filet jusqu'à présent. Par contre nous ne savons pas encore quelle théorie est capable de l'expliquer. Elles sont d'ailleurs déjà nombreuses supposées expliquer le phénomène. Elles vont de la mécanique quantique la plus classique à des assemblages de neutrons, de vibrations du réseau métallique, d'arrangements atomiques nouveaux, de monopoles magnétiques et bien d'autres.

Des scientifiques travaillent dans ce domaine dans une quinzaine de pays et se réunissent régulièrement. En Russie, il y a une réunion annuelle qui rassemble une grande partie des 29 laboratoires Russes travaillant dans ce domaine. En Italie, tous les deux ans a lieu à Asti une réunion internationale très informelle qui fait le point sur ces travaux. Au Japon une société savante a été créée qui rassemble les Japonais travaillant dans ce domaine. Enfin de manière régulière, presque chaque année a lieu une conférence internationale : l'International Conférence on Cold Fusion, la Conférence Internationale sur la Fusion Froide. La onzième a eu lieu à Marseille du 29 octobre au 5 novembre 2004. 170 chercheurs de 20 pays différents ont par-

Jean-Paul Bibérian

ticipé à cette conférence.

Les chercheurs travaillant dans ce domaine sont à contre-courant de la recherche officielle, et leurs travaux ont beaucoup de mal à se faire reconnaître. Ce sont en quelque sorte des « fous de la science ».

Mes mots rendent homme

Daniel Cassini

Mes mots rendent homme

Chers collègues analystes qui savez en virtuoses jouer sur les équivoques « Nous n'avons que ça l'équivoque pour éteindre un symptôme », dixit Lacan, imaginez un instant un loustic tel que Jean-Pierre Brisset sur votre divan auquel vous aurez délivré comme il se doit la règle fondamentale de libre association et alors que pour cet hurluberlu de génie sous chaque mot prononcé se cache non seulement un autre mot, ou plusieurs mots soudés ensemble, mais une phrase ou une série de phrases – nous y reviendrons dans un moment.

Il s'agit selon les propres termes de Brisset de « démontrer la création de l'homme avec des matériaux que nous allons prendre dans ta bouche, lecteur, où dieu les avait placés avant que l'homme fût créé. » Difficile d'émouvoir l'inconscient d'un pareil parlêtre...

Singing words, words Between the lines of age Words,words, Between the lines of age

Neil Young

Oh, word, save us! James Joyce

n proverbe indien : « Le mot prononcé peut avoir tant de significations. Le mot une fois lâché, peut aller dans une centaine de directions »

Plus proche de nous, André Breton réunit dans « L'anthologie de l'humour noir », quarante-cinq écrivains, de Jonathan Swift à Jean — Pierre Duprey. Beaucoup de noms sont peu ou prou connus : Dali, Prévert, Duchamp, Kafka, Apollinaire, Picasso, Alphonse Allais, Rimbaud et j'en passe...

Jean-Pierre Brisset, par contre, est un illustre inconnu. Pourtant, considérant le thème de cette année, cet auteur nous intéresse au premier chef, d'où cette communication, ce soir.

De Jean-Pierre Brisset l'on ne sait presque rien si ce n'est qu'il avait été officier de police judiciaire et qu'il donnait des cours de langue vivante : Français, Italien, Allemand. En 1912, une coterie d'écrivains, l'avait affublé du titre ironique — dérisoire de « prince des penseurs », s'inscrivant en faux contre ce que soutient magnifiquement Guy Goffette « On est devenu si savant aujourd'hui de tous côtés qu'il n'y a plus moyen de penser librement de travers. »

Daniel Cassini

Brisset, d'une formidable érudition qui, bien au contraire, ne l'empêchait pas « de penser librement de travers », se tenait pour le détenteur d'un secret. Son idée maîtresse était que

« La parole qui est Dieu a conservé dans ses plis l'histoire du genre humain depuis le premier jour et dans chaque idiome l'histoire de chaque peuple avec une sûreté, une irréfutabilité qui confondent les simples et les savants ».

Idée folle ? Que dire alors de cette formulation de Philippe Sollers — peu suspect de délirer — dans « Dante et la traversée de l'écriture » : « Qui ignore son langage sert des idoles, qui verrait son langage verrait son Dieu » et cette autre, du même Sollers : « Dieu, l'ensemble de tous les jeux de mots dans toutes les langues du monde au même instant. »

Chez Brisset, l'analyse des mots — au sens chimique du terme quasiment — lui permet d'établir sans conteste possible — et sans rire, d'où l'humour noir relevé par Breton — que l'homme descend de la grenouille, grenouille qui est le signifiant maître de son délire et la RAINE-MERE (au sens de RAInette, un autre nom de Dieu) est donc la grand-mère de l'homme. « Et — je cite Brisset — ce fut la première grammaire car elle enseigna à parler à ses petits, la RAINE -MERE. »

Brisset ne se reconnaît d'autres précurseurs que Moïse et les prophètes, Jésus et les apôtres, il s'annonce lui-même comme le 7e ange de l'Apocalypse et l'archange de la résurrection.

En 1883, Brisset, présente son ouvrage « La grammaire logique » à l'Académie pour un concours. Cet ouvrage, on s'en doute, fut rejeté par Renan, dont l'humour n'était pas précisément la qualité première. En 1900, il publie un autre texte majeur : « La science de Dieu ».

Brisset, comme seule reconnaissance, eut droit à un article publié en juillet 1901 dans le journal « Le petit Parisien », intitulé « Chez les fous ».

Dans cet article, Brisset est considéré comme un aliéné qui, je cite, « Sur un système d'allitérations et de coq à l'âne, avait prétendu fonder tout un traité de métaphysique intitulé « La science de Dieu ». Pour lui, en effet, le mot est tout. Et les analyses des mots expriment les rapports des choses. On garde d'ailleurs de cette lecture un trouble réel dans l'esprit. »

Brisset, bon prince — prince des penseurs! — fut cependant heureux de cette critique et remercia son auteur; il envisageait même un projet suprême: un dictionnaire de toutes les langues qui recenserait l'origine commune à toutes les langues.

L'œuvre de Brisset — car œuvre il y a, unique, singulière — se situe entre la pataphysique d'Alfred Jarry qui est « la science des solutions imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité » et l'activité paranoïa-critique de Salvador Dali, « méthode spontanée de connaissance irrationnelle fondée sur l'association interprétative-critique des phénomènes délirants. ».

Que Brisset soit l'objet de dérision de la part d'un journaliste pouvaiton attendre autre chose de la part de quelqu'un qui pense, comme sa profession l'exige, que le langage sert avant tout et principalement à communiquer, à ce qu'il y ait du lien social, alors que le langage véhicule la jouissance du bla-bla-bla et fonde le sujet. Ici, ce mot de Tzara à Picabia : « Je m'imagine que l'idiotie est partout la même, puisqu'il y a partout des journalistes. »

L'œuvre de Raymond Roussel, de Marcel Duchamp, peuvent être mises en connexion étroite avec celle de Brisset sans parler d'écrivains de premier ordre tels que Léon-Paul Fargue, Robert Desnos, Michel Leiris, Henri Michaux, James Joyce, mais aussi Ghérasim Luca dont l'écriture antioedipienne, chère à Gilles Deleuze, qui le considérait comme le plus grand poète français, trouve des radicelles chez Brisset pour autant qu'on se donne la peine et le plaisir d'aller y voir... y lire de plus près les textes du « prince des penseurs ».

Le programme de Brisset appelé « La grande loi ou la clé de la parole » est exposé dans « La science de dieu ou la création de l'homme » :

« Il existe dans la parole de nombreuses lois inconnues jusqu'aujourd'hui dont la plus importante est qu'un son ou une suite de sons identiques, intelligibles et clairs peuvent exprimer des choses différentes, par une modification dans la manière d'écrire ou de comprendre ces sons ou ces mots. Toutes les idées énoncées avec des sons semblables ont une même origine et se rapportent toutes dans leur principe à un même objet. »

Ainsi par exemple, pour aller dans le sens, le non-sens, le sur-sens de Brisset les mots suivants :

LES DENTS, LA BOUCHE

J'écris:

Les dents, là, bouchent

Les dents la bouchent

L'aidant la bouche

Lait dans la bouche

Laid dans la bouche

Laides en la bouche

L'aide en la bouche

Les dans la bouche (Les choses qui sont...)

L'est dans la bouche (L'est = c'est)

L'est dam le à bouche (J'ai mal aux dents)

Les dents-là bouche (Cache ces dents-là)

Intervertissons: La bouche, les dents

J'écris :

Là bouchent les dents

La bouche l'aidant

Là, bouche les dents

Le à bouche l'est dam

etc.

« C'est là, écrit Brisset, une merveille terrifiante qui montre la puissance sans bornes de l'esprit éternel. » « Nous formulons encore cette loi de la manière suivante », poursuit-il :

« Toutes les idées qu'on peut exprimer au moyen des mêmes sons se rapportent à un même objet, à une idée commune, avec une force de vérité

mathématique, d'une évidence absolue, générale ou accidentelle, positive ou négative. Ainsi, il est d'évidence absolue que les dents sont un lait ou, comme du lait dans la bouche, mais c'est une vérité accidentelle, quand elles sont noires, c'est une vérité négative ; ce n'est pas du lait dans la bouche. »

Pour Brisset, à partir de ce qui vient d'être évoqué et qui est susceptible d'être multiplié à l'infini sur n'importe quelle proposition, il est possible de lire ce qui était caché sous les mots. Ainsi, Brisset applique son procédé qui, selon lui, est « la clé qui ouvre les livres de la Parole », au sexe.

« Tous les mots étaient dans la bouche, ils ont dû y être mis sous forme sensible, avant de prendre forme spirituelle. Nous savons que l'ancêtre ne pensait pas d'abord à offrir à manger, mais une chose à adorer, un saint objet, une pieuse relique qui était son sexe le tourmentant. »

Le sexe, pour cet auteur, fut le premier EXCÈS.

Ainsi : Je ne sais que c'est = Jeune sexe est = sexe est jeune = jeune est sexe

Tu sais que c'est bien – Tu sexe est bien

Le mot tu ainsi que jeune désigna aussi le sexe. C'est un terme enfantin : Cache ton tu, ton tutu = tu tu = ton sexe = tu relus tu tu = tu reluques ton sexe = turlututu répétait au départ celui qui était l'objet de cette remarque blessante.

QU'EST CE QUE C'EST QUE CA? QU'EST CE QUE SEXE A? Questionne Brisset en une suite de déclinaisons vertigineuses dont je ne vous livre que quelques copeaux, pas si fous que ça d'ailleurs : « Les mots viennent du besoin de montrer le sexe pour en soulager les maux » ou encore « La femme qui dit non refuse le nom de l'homme ».

Chez Brisset, le latin n'existe pas, la langue primitive surgit comme possibilité de circuler en tous sens dans le Français à travers un jeu où les mots suivent à chaque fois des règles différentes de décomposition et de regroupement et pour lesquelles Brisset n'est pas avare d'explications. Sur la naissance du pouce, dans « la Science de Dieu » :

ce pouce = ce ou ceci pousse

« Ce rapport nous dit que l'on vit le pouce pousser quand les doigts et les orteils étaient déjà nommés. POU CE = PRENDS CELA. On commença à prendre les jeunes POUSSES des herbes et des bourgeons quand le pouce jeune se forma. Avec la venue du pouce l'ancêtre devint herbivore. »

La langue primitive selon Brisset est un discours illimité qui ne peut jamais se clore, chaque mot dégorge, rend gorge, de plusieurs combinaisons élémentaires. Il ne s'agit pas de rechercher comme le font les linguistes une même racine pour plusieurs mots, mais de laisser proliférer chaque mot ou expression, démultipliée.

Voilà ce que donne l'expression « en société ».

« En ce eau sieds té = sieds toi en cette eau. En seau sieds-te, en sauce y était, il était dans la sauce, en société. Le premier océan était un seau, une sauce, ou une mare, les ancêtres y étaient en société. »

Chers collègues analystes qui savez en virtuoses jouer sur les équivoques « Nous n'avons que ça l'équivoque pour éteindre un symptôme », dixit Lacan, imaginez un instant un loustic tel que Jean-Pierre Brisset sur

votre divan auquel vous aurez délivré comme il se doit la règle fondamentale de libre association et alors que pour cet hurluberlu de génie sous chaque mot prononcé se cache non seulement un autre mot, ou plusieurs mots soudés ensemble, mais une phrase ou une série de phrases – nous y reviendrons dans un moment.

Il s'agit selon les propres termes de Brisset de « démontrer la création de l'homme avec des matériaux que nous allons prendre dans ta bouche, lecteur, où dieu les avait placés avant que l'homme fût créé. » Difficile d'émouvoir l'inconscient d'un pareil parlêtre...

« Voilà les SALAUDS PRIS = ils sont dans la sale eau pris, dans la salle aux prix. Les pris étaient des prisonniers que l'on devait égorger. En attendant le jour des pris qui était aussi celui des prix, on les enfermait dans une salle, une eau sale, où on leur jetait des SALOPERIES. Là on les insultait, on les appelait salauds. Le prix avait du prix, on le devenait, et pour tendre un piège, on offrait du pris et du prix = c'est du prix = c'est duperie, répondait le sage, n'accepte pas de prix, ô homme, c'est duperie. »

À la différence d'Alfred Jarry et de la pataphysique qui ne se prend pas au sérieux, Brisset se prend au sérieux — c'est, rieur — il est sérieux comme un pape — comme un pas-peu! — ajouterai-je pour faire du sous-Brisset dont la prétention à la scientificité se soutient d'un à-peu-près qui le satisfait pleinement.

Il est sérieux comme Wolfson déjà évoqué dans ce séminaire par Élisabeth Blanc, ou comme Raymond Roussel. Dans sa préface à Wolfson, Gilles Deleuze écrit ceci :

« Pour lui, la psyché et son langage sont inséparables du « procédé linguistique », d'un procédé linguistique. C'est le problème du procédé qui dans la psyché a remplacé le problème de la signification et du refoulement. »

Chez Roussel, il y a utilisation de deux procédés, que je rappelle en passant :

Le premier consiste à prendre une phrase ou un début de phrase quelconque et de la répéter à l'identique avec une légère différence qui va permettre le déploiement de toute une histoire : par exemple billard et pillard.

- Les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard
- Les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard

Une lettre qui change et tout est chamboulé, sensboulé.

Je rappelle ici comment James Joyce, en déplaçant une seule lettre, la lettre « c » à la place de la lettre « s », compose mieux que quiconque le portrait d'un dictateur boursouflé : Mussolini devient muscolini : petit et musclé.

L'autre procédé Roussellien vise à prendre selon le hasard un fragment de texte puis, par une série de transformations à en extraire des motifs différents, hétérogènes, sans lien sémantique ni syntaxique, le but étant d'inventer une histoire qui passe par tous les mots obtenus, comme autant d'étapes obligatoires et dont on ne sait si elle se bouclera.

Brisset, lui, saute, telle une grenouille savante, en une seconde, d'un mot à l'autre : salaud, sale eau, salle aux pris, salle aux prix (prisonniers), saloperie, et chaque mot, chaque variation de son et de sens fait surgir une scène nouvelle. À partir d'un simple mot, d'un mot banal, lambda, que nous utilisons pour parler, Brisset convoque tout un théâtre, une scénographie pho-

nétique indéfiniment accélérée.

Ce procédé fut révélé à Brisset, que Marcel Duchamp considérait comme une sorte de Douanier Rousseau de la philologie, alors qu'il rentrait chez lui un soir de juin 1883. Roussel, pareillement, eut lui, à 19 ans, une illumination, un éblouissement. « Oui, écrit Roussel, j'ai senti que j'avais l'étoile au front et je ne l'oublierai jamais. Cette gloire était un fait, une constatation, une sensation, j'avais la gloire. J'étais à ce moment-là dans un état de bonheur inouï. J'ai plus vécu à ce moment-là que dans toute mon existence. »

Et au psychiatre Pierre Janet, Roussel, confie : « Cette sensation de salut moral, je n'ai jamais pu la retrouver. Je la cherche, je la chercherai toujours. »

Pierre Janet, évoque Raymond Roussel dans son ouvrage « De l'angoisse à l'extase ». Dans un entretien avec Michel Leiris, Janet parle dédaigneusement de Roussel comme d'un « pauvre petit malade ». « Mais non, vous n'êtes pas fou, vous n'êtes que malade, » assène régulièrement le docteur Ferdière à Antonin Artaud à Rodez, électrochocs répétés à l'appui de cette sentence sans appel de *celui qui sait*.

C'est ce même Janet qui, pour s'opposer à la découverte freudienne, y alla de cet énoncé superbe d'ignorance mais qui, dans sa dénégation même, dit pourtant la vérité :

« L'inconscient, c'est une façon de parler ! ». Ben oui, Pierre Janet, l'inconscient c'est une façon de parler ; pour le sujet de l'inconscient, le parlêtre, il n'existe pas de nature autre que discursive.

Pour les psychiatres qui auraient eu à examiner Brisset, celui-ci aurait sans doute écopé du terme de « fuite dans les idées » qui caractérise la capture du sujet par le matériau sonore de la langue, oubliant le sens et sautant par l'intermédiaire d'une syllabe répétée d'un mot à l'autre jusqu'à plus soif.

Chez Brisset, comme le soutient Michel Foucault dans la préface qu'il consacre à « La grammaire logique » :

« La répétition phonétique ne marque pas la libération totale du langage par rapport aux choses, aux pensées et aux corps, elle ne révèle pas sur le discours un état d'apesanteur absolue, elle enfonce au contraire les syllabes dans le corps, elle leur redonne fonction de cris et de geste, elle replace les mots dans la bouche et autour du sexe, elle fait naître et s'affirmer dans un temps plus rapide que toute pensée un tourbillon de scènes frénétiques, sauvages ou jubilatoires, d'où les mots surgissent et que les mots appellent ».

Nombreux sont les psychotiques qui s'intéressent au langage – qui s'intéresse à eux – et à l'écriture : il existe un pousse à l'écriture comme il existe un pousse à la femme et on peut relever chez les psychotiques l'érotisation extrême du signifiant dans la construction d'un beau délire. Lacan signale que « la promotion, la mise en valeur dans la psyché de phénomènes de langage est pour nous le plus fécond des enseignements ».

Des écrivains ont eu la capacité et la volonté de produire des écrits ressemblant à ceux des psychotiques : les Surréalistes qui dans des textes tels que « L'immaculée conception » de Breton et Eluard simulent la démence précoce. L'OULIPO également et notamment Raymond Queneau qui se donne pour objectif d'inventer de nouveaux procédés d'écriture en travaillant sur les rapports entres les mathématiques et la création artistique.

Que penser par exemple de l'écrit de ce psycho-TOC aussi vrai que celui de n'importe quel psycho-TIQUE et que vous reconnaîtrez aisément :

Mes mots rendent homme

« Loin de nous l'art-gueil de posteffacer cette poubellication et de l'escaboter en eaube jeddard. Nous ne sommes pas pohâtassés. Ah! Quelle jalouissance à freudeneder ces crachoses clamatoires. Mécomment ne pas pas se rHegeler de staferla? ».

Le linguiste Chomsky établit une distinction entre la *compétence* et la *performance*. La compétence consiste en une reconnaissance implicite d'un système de règles, appelé grammaire, donnant la capacité de comprendre et de produire les phrases d'une langue. La mise en œuvre de cette langue dans des actes de parole caractérise la performance – perturbée chez le schizophrène qui a cependant conservé sa compétence linguistique.

Ceci étant, toutes les études sur les troubles du langage, et elles ont été légion depuis plus d'un siècle, montrent l'incapacité des linguistes à valider une méthodologie rigoureuse permettant de les définir comme psychotique, la question du sujet de l'inconscient n'étant jamais abordée.

Dans « L'amour de la langue », et cela nous intéresse au premier chef, Jean-Claude Milner, déclare

« qu'une caractéristique de la linguistique réside dans le fait qu'elle ne veut avoir affaire qu'à un Autre vidé de sa jouissance », un Autre clean en somme. « Voilà, indique encore Milner, la possibilité dont le linguiste comme tel n'a rien à savoir : tout l'écarte de supposer à lalangue (en un seul mot) la moindre jouissance qui ne pourrait que dévaluer la sienne propre. C'est sur le silence de ceux qui ont servi lalangue et sa jouissance que s'installe le propos du linguiste. »

Le terme de lalangue dégagé par Lacan pose que le signifiant, faute de relation à un autre signifiant, n'a pas valeur de communication, lalangue étant constituée de S1 auxquels aucun S2 ne se rattache pour leur donner du sens. À la linguistique Lacan oppose donc sa linguisterie.

Concernant les néologismes qui constituent l'un des troubles du langage des psychotiques les plus connus et répandus Lacan y voit « un déchaînement du signifiant », résultat de la forclusion du Nom du Père et le néologisme a alors une fonction réparatrice, celle d'arrêter la signification, d'être une sorte de « plomb dans le filet » dixit le même Lacan. Les néologismes apparaissent ainsi comme un travail visant à suturer la chaîne signifiante désarrimée, le président Schreber par exemple considère qu'ils appartiennent à une langue fondamentale.

Lacan, lui, peuchère, n'a produit que 789 néologismes dans ses Écrits et Séminaires. Je vais vous les lire à la suite à la manière dont Valère Novarina égrène les noms des centaines de fleuves, torrents, ruisseaux et rivières, tous inventés, à la fin de « La chair de l'homme » ou des deux mille cinq cent quatre-vingt-sept personnages du « Drame de la vie ». Non, je rigole ! Comme disait un membre de l'AEFL...

Autre trouble du langage, les glossolalies signifient, elles, parler en langue, et elles sont le fait pour un sujet de tenter de parler une langue nouvelle qui s'enrichit progressivement, les glossolalies étant « des énoncés dépourvus de sens, mais structurés phonétiquement que le locuteur croit être en langue réelle, mais qui ne possèdent aucune ressemblance systématique avec une langue naturelle vivante ou morte ; les glossolalies s'inscrivent par excès ou défaut sur fond de langue maternelle ».

Daniel Cassini

On peut simplement citer ici le travail de Théodore Flournoy évoquant dans un livre le cas d'une jeune femme parlant en langues « Des Indes à la planète Mars. Études sur un cas de somnambulisme avec glossolalies ».

Évoquer, bien sûr, les glossolalies inséparables de la voix scandée d'Antonin Artaud à partir de 1943 et que Derrida qualifie de « rigoureuse écriture du cri ». Allez donc lire Artaud le Mômo et les syllabes inventées, « expectorées, éructées » :

dakantala dakis tekel ta redaba ta redabel de stra muntils o ept anis o ept atra

ou

- o dedi
- a dada orzoura
- o dou zoura
- a dada skizi
- o kaya
- o kaya pontoura
- o ponoura
- a pena
- poni

La lettre a également une importance déterminante dans l'approche des psychoses.

Freud compare les mécanismes du rêve aux rébus ou aux hiéroglyphes en ce que les images doivent être prises comme des éléments phonatoires et Lacan dans l'Instance de la lettre dans l'inconscient ajoute ceci : « Le signifiant est un élément symbolique qui ne possède de valeur que différentielle, il ne se conçoit que couplé à un autre ; en revanche la lettre est un objet réel, isolable, elle est la structure essentiellement localisée du signifiant, elle est le support matériel que le discours concret emprunte au langage ». Si la lettre a pour fonction de faire littoral entre jouissance et savoir, elle constitue le corps du symbolique dont elle fixe la jouissance sans Autre.

La psychose produit un rejet de l'inconscient et c'est dans la lettre que le symptôme, si on sait le lire, est le plus clairement exprimé dans la structure même.

L'absence de fonction du refoulement fait surgir dans le contenu manifeste du symptôme ce qui demeure latent pour le névrosé et la jouissance attachée à la chose littérale est au principe de la clinique des psychoses où se manifeste la carence de la signification phallique ; le phallus intervenant pour normativer le langage du sujet il fait barrage à un investissement trop intense d'inventions hors discours. La forclusion du Nom du Père entraîne la rupture de la chaine signifiante et l'échec de la fonction de semblant de ce même Nom du Père aboutit à la dérive du sens.

Brisset affirme qu'il est en extase devant les merveilles de la Parole, dans lesquelles il lit le cristal de deux millions d'années en arrière. Les esprits des ancêtres et archi-ancêtres sont restés avec les mots qu'ils ont créés. L'épée de feu qui gardait l'arbre de la Vie s'appelle *calembour*, jeu de mots. Brisset est persuadé avec ses déductions affolantes de se livrer à un travail scientifique ayant une force de démonstration supérieure à celle des mathématiques et de la géométrie. La similitude de deux mots suffit pour le sujet à établir un lien réel entre deux idées et prend la valeur d'une preuve.

Entre tous, c'est le mécanisme de l'holophrase qui permet d'appréhender la spécificité de certaines positions subjectives celle de Brisset notamment qui « holophrase » chaque vocable pour alimenter son délire.

C'est lorsqu'il n'y a pas d'intervalle entre S1 et S2, lorsque le premier couple de signifiant se solidifie qu'il y a holophrase, prise en masse du couple primordial.

Ainsi, la créativité psychotique de Brisset l'amène à découvrir des mots-phrases insérés dans les vocables de la langue Française et si la clé du livre de la Vie est le calembour, alors Brisset fait feu de tout bois pour déchiffrer les mots-phrases. En décomposant les vocables du Français, Brisset considère qu'il a eu accès à la langue des origines qui participe de la Parole divine.

Chez les ancêtres, écrit-il, on voyait l'AISANCE-ETRE, l'âge d'or donc, et la langue de ces mêmes ancêtres est née d'une interjection, d'une holophrase originelle — un big-bang en quelque sorte — diffracté en autant de formations imaginaires. Ainsi les ancêtres vivaient dans les eaux (en quoi, Brisset, là, n'a pas tort) et ils y nageaient : J'ai un logement, donne : J'ai un l'eau, je mans.

Le procédé de Brisset se décline à l'infini : « Les poissons étaient abondants, les C'EST ASSEZ, les cétacés était le nom des plus gros, le créateur ayant décidé de s'arrêter là ». « Satan, lui, est un animal méchant, puisque QUAND CA TEND, CA TIRE, et CA BAT, alors le satyre satan tient son sabbat ». Pareillement : « Les notaires, NOTERENT NOS TERRES, et l'astronome L'ASTRE HAUT NOMME ».

L'holophrase est partout dans la langue, il convient de la déchiffrer à l'aide du calembour pour avoir accès à la Parole qui se confond avec la création de l'homme qui est lui-même la Parole. La différence qui existe entre l'holophrase chez Brisset et la définition qu'en donne Lacan, à savoir la prise en masse de S1 et S2 est que cette dernière ne permet pas l'opération de décomposition en des signifiants primordiaux, en mots-phrases tels que les traque avec jubilation Brisset.

Pour le parlêtre il y a la nécessité d'un détour aliénant par les signifiants de l'Autre, Brisset, lui, promeut la notion d'une holophrase originelle en prise avec la Chose et l'holophrase du couple signifiant primordial fait du psychotique un sujet non divisé par le signifiant, qui possède selon Lacan « sa cause dans sa poche » à savoir l'objet a qui n'est pas extrait. Là où Lacan déclare « L'inconscient ne veut rien dire si ça ne veut pas dire ça, que, quoi que je dise, et d'où que je me tienne, même si je me tiens bien, je ne sais pas ce que je dis. Même si je ne sais pas ce que je dis, je dis que la cause de ceci n'est à rechercher que dans le langage lui-même », Brisset prône, lui, la parole d'une rigueur absolue, celle d'un sujet non divisé dont la certitude s'articule dans les énoncés du délire et des mots — phrases.

Brisset encore, dans « Les origines humaines » :

« Celui qui écrit ces lignes n'est pas seulement un homme, c'est l'esprit qui a créé le monde et chacun peut voir que ce n'est pas nous mais la Parole elle-même qui parle »

Non divisé par le signifiant, Brisset reçoit le discours de l'Autre sans inversion, S1 se trouve pris en masse dans les S2 de l'Autre sans décalage de l'énonciation par rapport aux énoncés et acquiert par là la valeur de révélation.

Brisset déclare « n'avoir jamais menti »

Et je le coa, coa, confirme la grenouille.

Entre 1878 et 1913 l'oeuvre de Brisset se développa dans 7 publications :

- La grammaire logique ou théorie d'une nouvelle analyse mathématique résolvant les questions les plus difficiles
- La grammaire logique, résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole, la formation des langues et celle du genre humain.
 - Le mystère de Dieu est accompli
 - La science de Dieu ou la création de l'homme
 - La grande nouvelle
 - Les prophéties accomplies (Daniel et l'apocalypse)
 - Les origines humaines.

L'on peut donc affirmer que durant 35 ans Jean-Pierre Brisset, a su se débrouiller, a su y faire avec son délire dont il s'est fait le secrétaire à la manière d'un Cioran affirmant : « Je n'ai rien inventé. Je n'ai été que le secrétaire de mes sensations ». Délire que Brisset a réussi à élever à la dignité d'un sinthome, à savoir donner corps, donner naissance à une théorie linguistique farfelue et à une grammaire logique d'une rigueur déconnante absolue : folie raisonnante du délire d'interprétation. Nul doute que Brisset aurait trouvé la caution éminente d'un Henri Michaux. Dans « Les grandes épreuves de l'esprit » voilà ce que Michaux écrit :

« Comme le corps (ses organes et ses fonctions) a été connu principalement et dévoilé, non pas par les prouesses des forts, mais par les troubles des faibles, des malades, des infirmes, des blessés (la santé étant silencieuse et source de cette impression immensément erronée que tout va de soi), ce sont les perturbations de l'esprit, ses dysfonctionnements qui seront mes enseignants. Plus que le trop excellent « savoir- penser » des métaphysiciens, ce sont les démences, les arriérations mentales, les délires, les extases et les agonies, le « ne plus savoir-penser » qui véritablement sont appelés à « nous découvrir ».

Le 3 juin 1906, le fantasque philologue organisa une conférence. Dans le programme il était dit :

« L'archange de la résurrection et le 7e ange de l'apocalypse, lesquels ne font qu'un, feront entendre leur voix et sonneront de la trompette de Dieu par la bouche du conférencier. C'est à ce moment que le 7e ange versera sa coupe dans l'air. »

Cette conférence n'eut qu'une cinquantaine d'auditeurs. Indigné par ce

peu de public, Brisset jura que nul n'entendrait désormais la voix du 7e ange.

Dans son dernier ouvrage publié 10 ans plus tard, l'artisan — bricoleur sans pareil déclara cependant, fort de son « *apartisme* » :

« Nous allons d'abord montrer que nous avons usé de toutes nos forces et d'une voix de tonnerre. »

Ce qui s'appelle avoir de la suite et pas de la fuite dans les idées...

Jean-Pierre Brisset, certes, éminemment, à qui je suis heureux ce soir de rendre ce *nhommage*. J'aurais aussi bien pu évoquer un écrivain que Breton a oublié de faire figurer dans son « Anthologie de l'Humour noir » censurée — interdite, rappelons-le, par le régime de Vichy et ses comiques troupiers.

L'auteur d'un livre beau comme un délire paranoïaque, « Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins présentés selon leurs significations biologiques. » rédigé par un certain Wilhelm Fliess avec lequel Freud a fait une analyse en acceptant un temps de ne pas errer en se faisant la dupe du délire scientifique de son ami chéri. Au menu : bisexualité, bilatéralité, bipériodicité et métaphore délirante du rapport sexuel pouvant s'écrire 28 sur 23, série féminine sur série masculine...

Mais pour terminer cette présentation – terre-minée explosive du langage, qui met un terme à la prétention de quiconque voudrait avoir le dernier mot, qui n'existe pas – je veux laisser la parole à une autre singularité rebelle à tout ordre langagier établi : Bernard Réquichot, peintre, écrivain, poète à « l'étrangeté légitime ». Autre non-dupe, Bernard Réquichot qui refusait de se laisser berner par les semblants, a erré au point d'écrire sept derniers textes illisibles : plus de signifiants, plus de mots, plus de lettres, rien qu'un gribouillis disposé lignes après lignes sur la page blanche et exonéré de la responsabilité du sens. Mais, dixit Lacan, « c'est au royaume des morts que les non-dupes errent » : Réquichot se suicide en 1961, deux jours avant l'inauguration d'une grande exposition qui lui devait lui être consacrée...

Écoutons-le, il nous enseigne à travers son questionnement :

Avant qu'on ait inventé les langues ; « chien » ne voulait pas dire « chien » et Si quelqu'un avait dit « chien », peutêtre qu'on aurait compris « pied ». Peutêtre aussi aurait-on eu peur car les noms n'existaient pas ; C'était pas l'habitude de parler. Après qu'on a inventé les langues on sait que les noms ne sont pas les noms obligatoires des choses ; que « chien » aurait pu vouloir dire « pied ». Mais on sait aussi que « chien » aurait pu vouloir dire ni « pied » ni « chien », aurait pu être le nom d'aucune chose d'aucun animal. Si chien avait été un bruit inemployé alors on aurait pu

essayer d'utiliser « chien » à dire quelque chose.

Et maintenant que certains mots veulent dire quelque chose on peut penser à ce qu'étaient ces bruits avant qu'ils n'aient servi.

- « Houkette » aurait pu vouloir dire « oreille »
- « Dardanelle », aurait pu vouloir dire « seins » ou
- « concierge ».
- « Fèvre » aurait pu vouloir dire « rare » ou « trace », signifier « tirer ».

 Mais FEVOULETRAC ne dit rien de tout ça; FEVOULETRAC : qu'est ce que ça veut dire ?

Un substantif aurait pu être un verbe, une conjonction aurait pu être un nom, un nom commun aurait pu être un nom propre.

- « Kirsch », « Scooter » des noms pour chiens.
- « Max » un dentifrice.
- « Solilaine » un nom pour amoureux.
- « Chale » aurait pu vouloir dire piauler « Féline » être le nom de la cuisinière Mais CHALAMAXOUTER ne signifie pas ce qu'on aurait pu croire. FEVOULETRACDARDANELLE ne nomme rien et « NOMME » qu'est-ce que ça veut dire ?

Olivier Lenoir

La faux lie

À l'écoute d'un mot, d'un jeu du sens, de la traduction de ce mot, je justifie, j'élargis, je cite, je m'appuie, je déploie puis je rebondis d'un auteur à un autre, d'un mot à un autre, d'un son à un autre... Ainsi folie, quand j'entends le mot Folie, aussitôt si je l'accepte, je m'interroge, un écho résonne, un abîme s'ouvre à moi. La faux lie, oui c'est faux et pourtant c'est vrai, ce qui lie relie et se délie! Délit de mes rêves, délit qui se lit d'une lecture autre élargie et confuse à la fois et fait lit des mots, des euphonies ou dissonances, du faux à la faux, un tournis un vertige qui me prend et m'emporte et m'étourdit de ce maelström, tourbillon de folie qui ne place en son centre qu'un trou, un vide, un siphon... Ainsi font font les petites marionnettes? Un glou un a petit un appétit? Un petit a qui m'attire m'aspire et me repousse à la fois, horreur de ce vide où la mort niche (l'âme hors niche? Au secours Brisset), œil immobile, au fond de la tombe ou Caïn/Kubin m'attend. Mais le faut-il? S'il le faut, c'est la lie, l'hallali de ma raison, je ne suis plus que lie, lie d'un monde immonde, lie de mon intime, de cette fange ou je me vautre et me bats dans ce lit de mes ébats, de mon sommeil, de mon absence ab-sens non-sens, de ma mort, il le faut, cela vient, la voilà!

mémoire de ce qui s'est passé hier. Un souvenir personnel de mémoire de ce qui s'est passé hier. Un souvenir personnel de mes années d'adolescence où je peux dire que j'ai été fortement marqué, séduit, formé même et emporté par l'impertinence de cette bande de détraqués pamphlétaires et sarcastiques, c'était pour moi un courant d'air vital dans la grisaille des années d'après-guerre où la vie devait être prise au sérieux, un vent de folie! Parfois j'ai pu me dire que si je n'ai versé dans aucun de ces extrémismes idéalistes propres à l'adolescence, ce fut bien grâce à eux, grâce à la liberté d'esprit qu'ils m'ont fait envier. J'ai toujours eu une tendresse pour leurs audaces et leurs grossièretés. Et bien sûr encore, accepter leur irrévérence n'a jamais signifié d'en faire une seule et unique référence ni une nouvelle religion mais un plus pour tout mode de pensée, de regard et finalement une affirmation de liberté. La liberté a toujours été très exigeante et n'a jamais exclu la tendresse. En bref, pour aujourd'hui, « JE SUIS CHARLIE ».

LA FAUX LIE

«Notre pâle raison nous cache l'infini» Rimbaud

Daniel Cassini m'a soufflé cette épigramme, c'était au cours d'un échange un peu fou pour des vœux de folie et c'est de Rimbaud : «Notre pâle

.

raison nous cache l'infini» m'a-t-il dit.

Alors « La faux lie » : usant des anagrammes renversantes d'Étienne Klein¹, de *folie* je vous en remplirai une *fiole* et de fiole en bouteille nous croiserons encore quelques ballons baudruches et bouteilles dites de Klein que nous échouerons à remplir comme il se doit.

Mais la folie est un sujet sérieux... Il sera aussi question de *La vérité*, forcément *relative* (anagramme de Klein), de Réel et divers autres hérésies ou R S I (cette anagramme est de Lacan comme chacun sait). J'ai récemment découvert les *cahiers* de Paul Valéry ; ravissement devant une pensée libre, en mouvement, je m'appuierai sur quelques unes de ses réflexions et d'ailleurs, j'aurais volontiers mis en sous-titre de cet exposé :

En suivant Valéry, un autre regard sur Lacan

- « Le réel est ce qui ne peut jamais être tout entier considéré d'un seul et unique *point de vue*.
 - ... Le réel, RÉSIDU. L'inépuisable par la connaissance »² (en 1930) Encore dans les <u>Cahiers</u> de Paul Valéry :
- « Presque toute la philosophie consiste dans la recherche du sens absolu isolé des mots »³.

C'est là une bonne part de mes recherches, parler de psychanalyse à partir d'auteurs qui ne sont pas de cette discipline, sortir si j'ose dire de notre chapelle et voir de quoi relèvent ce discours et cette voix de Lacan qui nous occupent de si près. Lacan, on le sait, s'est généreusement servi de nombre d'auteurs dans tous les domaines et ne les a pas toujours cités! Or il est fort justement d'une époque où Barthes professait la mort de l'auteur, où Kristeva théorisait l'intertextualité posée comme la seule source de toute écriture, tout texte devant être lu comme intertexte. Époque où le structuralisme s'exerçait jusqu'à la poésie à laquelle Michael Riffaterre appliquait ses analyses, j'en avais fait usage sur des poèmes de Ghérasim Luca!

Lacan avait posé son jalon en inventant le grand Autre. Ce partenaire antérieur au sujet lui est aussi radicalement extérieur, un Autre qui est fondamentalement de l'ordre du langage lui-même, celui d'où nous vient notre discours, il est dit « trésor des signifiants « Et cet Autre définit également une jouissance, mystérieuse car hors langage. C'est dire si nos mots nous traversent plus qu'ils ne nous appartiennent, l'intertextualité comme élémentaire et radicale. Lacan pour cela a fait une proposition fort utile, il a inventé le mot lalangue, langue unique à chacun dont l'inspirateur unique est niché au fond de l'inconscient de l'infans, celui qui ne parle pas encore! La lalangue le relie à qui lui a donné accès au langage mais il n'en saura rien qu'un écho sans repère, une origine comme toujours ignorée, à moins qu'il ne vienne en analyse!

WITTGENSTEIN

Ainsi encore, j'ai suivi Wittgenstein, dont la pensée influença aussi Lacan. Il le cite souvent, surtout dans le séminaire XVIII (voir sur notre site le texte de Stoïan Stoïanoff : « Lacan Logicien ». Wittgenstein, dans ses *recherches philosophiques*, au cours des années trente, soit des années avant le Lacan des séminaires, écrivait en parlant de « profondeur » :

« Les problèmes philosophiques apparaissent quand au lieu de nous servir du langage, nous nous mettons à raisonner à partir de lui ». « Ils parais-

¹ Étienne Klein, Les anagrammes renversantes,

- ² Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 648.
- ³ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 649. Cité par JF Billeter in *Contre François Jullien* p.95.

⁴ Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Gallimard,1, §111 et §109, p. 84

sent profonds parce que les problèmes qui naissent de notre incompréhension des formes de notre langage nous donnent le sentiment de la profondeur »⁴. C'est « l'ensorcellement de notre esprit par les moyens propres à notre langue ».

Nous voici ensorcelés, bon début pour notre affaire.

Le problème donc, n'est pas simple car synthétisé par Lacan on en revient à ce fait que « un homme normal ne s'aperçoit pas que *la parole est un parasite*. Nous sommes colonisés par la parole et le langage. C'est un cancer généralisé et permanent, façon intéressante de nous déprendre de la fascination que nous avons tous pour les vertus de la parole. » (PC Cathelineau, dans un commentaire de la leçon VII *le Sinthome* sur le site de l'ALI).

Avec ces prémisses, nous voici bien partis pour un voyage vers la Fôlie qui nous occupe cette année. C'est ici le départ d'une exploration en abyme. Partant du langage, ma réflexion se complète du démontage du signifiant auquel nous a entraîné Lacan... Le hors-sens, le non-sens, l'ab-sens. Un exercice qu'il nous a fait bien connaître mais c'est à la suite de tant d'auteurs de son époque ou l'ayant précédé. Nous en avons abordé plus d'un ici même ces dernières années.

DU SENS

Du sens, toujours du sens ; « gardez-vous de comprendre » et ce *qu'en* fait le psychotique dans son délire. Dans l'écoute de notre analysant, il nous vient d'interpréter. Freud compare souvent l'interprétation à la traduction expliquant que le patient reçoit de son inconscient un message qu'il ne comprend pas, tel un symptôme, un lapsus ou un rêve, et l'analyste va lui permettre d'en retrouver l'origine et le sens, un ensemble de pensées refoulées tandis que cette seule remémoration mettrait fin au symptôme.

Pour être clair⁵, Lacan le souligne dans *Le transfert*, l'analyse n'a pour but ni de comprendre l'analysant ni que celui-ci se comprenne enfin lui-même, cela, c'est un plus peut-être, mais c'est de « la mise au jour de la manifestation du désir du sujet⁶ » qu'il s'agit. Le patient ne doit pas « prendre conscience » de ses fantasmes inconscients, pas plus que l'analyste ne doit chercher à « comprendre » son patient. Comprendre⁷, c'est répondre à la demande, et « donc tuer le désir ». L'analyse n'a pas à rendre l'inconscient conscient, car le terme même de « prise de conscience », emprunté à la psychologie, « mérite la méfiance »⁸.

..

Reprenons ce mélange des sens et l'ab-sens revendiqué (e).

Miscellanées:

- Mon ma neige à moi c'est toit.
- Le roi est mort, vive le roi... Un nouveau roi est appelé à régner. Araignée, quel drôle de nom ! (Prévert parlait du Pape, mon a-version pour les Papes au thé m'oblige)

Emmanuelle Riva dans *Hiroshima mon amour* (le film de Resnais) :

« J'étais folle à Nevers

Comment c'était ta folie à Nevers ?

C'est comme l'intelligence la folie, tu sais, on peut pas l'expliquer, tout comme l'intelligence. Elle vous arrive dessus et vous remplit et alors on la comprend mais quand elle vous quitte on ne peut plus la comprendre du tout! »

- ⁵ Intertextualité revendiquée, je reprends dans ce paragraphe l'analyse et les citations de Gilbert Diatkine SPP 2013
- ⁶ Lacan J. (1960-1961) *Le séminaire VIII, Le transfert*, p.234 et sq
- ⁷ Lacan J. (1960-1961) Le séminaire VIII, Le transfert, p.228.
- ⁸ Lacan J. (1953) "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" in *Écrits*, p.254.

Olivier Lenoir

Valéry encore:

En 1921 dans ses Cahiers : « La folie est intensification, manifestation extérieure du fou caché qui est en tous, du désordre naturel, des obsessions, imaginations, identifications imaginaires, qui sont normales »9.

En 1924 : «... le fou est un grossissement de l'homme sain, – [que] tout esprit sain vu à la loupe est un grouillement d'éléments de démence ».

En 1931 : « C'est peut-être un mauvais signe pour la « vérité » d'une pensée que son aboutissement à un système – c'est à dire une unité. Tout nous fait désirer cette unité de vues.... 10 .

Système et vérité

S'il est un souhait et surtout un impératif, c'est que la pensée de Lacan n'aboutisse pas à un système. Ce n'est pas si simple quand nous faisons du texte lacanien un référent incontournable. Un texte qui, de plus et la plupart du temps, n'était que transcription d'une parole. C'est pourquoi je veux l'admettre, il n'y a pas de système chez Lacan et la recherche d'un système est une erreur. Le travail que nous faisons avec lui, ses séminaires et ses écrits ne peut pas être recherche de la vérité. Il nous le dit lui-même, la vérité ne peut-être que mi-dite,... La mise en garde n'est pas seulement de tout comprendre dans l'analyse, de l'analysant mais j'ajoute ici, de Lacan lui-même, de sa parole, et même son texte quand il est transcrit, acceptons de ne pas tout comprendre, ce serait une imposture que de le prétendre. Il nous invite à l'incomplétude, à briser cette illusion de tout comprendre et c'est dans sa parole aussi que je pose cette incomplétude.

Du continu supposé d'une pensée, fantasmé sans doute, au discontinu du langage, il nous faut repasser sans cesse par la lalangue de chacun. Cette langue intime serait-elle à traduire? La question fut posée par Freud, nous l'avons entendu. Je poserai moi, que la traduction ce sont les échos pour chacun qu'un même signifiant peut avoir, qui sont à retrouver ou traduire dans la cure, traduction de sa lalangue à sa langue. C'est le travail de l'analyste que de permettre l'ouverture de cet espace, de l'accueillir.

Cette langue au loin de notre lalangue intime donc, nous coupe, nous castre de la vérité d'un dire – à nouveau, je veux le redire ici, il s'agit pour moi du dire de l'analysant bien sûr mais j'ajoute aussi celui de Lacan luimême, celui de notre théorie que nous bâtissons tous les jours, avec l'appui pour nous de Lacan.

À l'écoute d'un mot, d'un jeu du sens, de la traduction de ce mot, je justifie, j'élargis, je cite, je m'appuie, je déploie puis je rebondis d'un auteur à un autre, d'un mot à un autre, d'un son à un autre... Ainsi folie, quand j'entends le mot Folie, aussitôt si je l'accepte, je m'interroge, un écho résonne, un abîme s'ouvre à moi. La faux lie, oui c'est faux et pourtant c'est vrai, ce qui lie relie et se délie! Délit de mes rêves, délit qui se lit d'une lecture autre élargie et confuse à la fois et fait lit des mots, des euphonies ou dissonances, du faux à la faux, un tournis un vertige qui me prend et m'emporte et m'étourdit de ce maelström, tourbillon de folie qui ne place en son centre qu'un trou, un vide, un siphon... Ainsi font font les petites marionnettes? Un glou un a petit un appétit? Un petit a qui m'attire m'aspire et me repousse à la fois, horreur de ce vide où la mort niche (l'âme hors niche? Au secours

⁹ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 969.

¹⁰ Paul Valéry, *Cahiers I*, La Pléiade, p. 657.

- ¹¹ Voir l'intervention de Daniel Cassini sur Jean-Claude Brisset, "le prince des penseurs".
- ¹² Mon intervention en février 2011 dans le séminaire de l'AEFL sur Kubin.
- Brisset)¹¹, œil immobile, au fond de la tombe ou Caïn/Kubin¹² m'attend. Mais le faut-il? S'il le faut, c'est la lie, l'hallali de ma raison, je ne suis plus que lie, lie d'un monde immonde, lie de mon intime, de cette fange ou je me vautre et me bats dans ce lit de mes ébats, de mon sommeil, de mon absence absens non-sens, de ma mort, il le faut, cela vient, la voilà! Mais je m'en veux, c'est faux, ça ne peut être ça, je me bats, je l'abats cette folie, cette horreur, d'un geste ample, de ma faux je la fauche cette vérité, c'est la faux de LA grande faucheuse, mort qui nous lie dans un universel destin, tous unis vers elle... La faux lie.

Mais, au secours, vite, là je me perds, je suis perdu, qu'en dit raton, qu'en dit Lacan, que j'arrête de me perdre, il me faut comprendre enfin, expliquer... Et me voici reparti dans ce vertige du savoir, et le recours à «cette pâle raison [qui] nous cache l'infini», à retrouver la complétude et remettre en place ce bouchon (du siphon) par où fuit ma si faible raison, cette pastille qui manque au sommet du Cross-cap, vous savez, cette forme impossible d'une sphère retournée. Mais pour le faire, ce retournement, il a fallu découper au sommet un trou, une chute, un reste, vous voyez aussitôt de quoi il s'agit, nos réflexes fonctionnent, cet objet a idéal, recherché, objectivé toujours, mais d'abord tombé, chu, une chute, mais chut, n'en parlons plus, je ne peux rien en dire et pourtant, je le vois, le nomme, je le sais, c'est de moi, de mon corps qu'il parle, de mon imaginaire donc et bien sûr, je le sais puisque je le nomme et en parle... Et ce savoir, je le tiens, je m'en emplis, le construis, le consolide, l'emmagasine, le mets en bouteille, justement en voilà une, ma bouteille de Klein du savoir... Eh bien non, c'est encore raté, ma bouteille de Klein du savoir n'a précisément ni dedans ni dehors et cette anse, cette poignée par où je croyais pouvoir la tenir et la remplir, que nenni, c'est une vue de l'imagination, encore cet imaginaire du corps où je ne peux me voir ainsi, fuyant de toutes parts !... Cette forme n'est pas fermée, il y a bien ce retournement, cette auto-traversée mais je ne peux le penser ni le croire car il y a dans sa forme une autre dimension, la 4e dimension que je ne peux me représenter. Ce serait le temps peut-être, mais là ce n'est pas si sûr, ça reste à voir, à retrouver s'il existe seulement, ce temps, car c'est un mot, juste un mot mais il pèse son poids d'ambiguïté, demandez à quelque scientifique ce qu'il en pense, écoutons par exemple, au hasard, Étienne Klein, ce n'est pas celui de la bouteille, c'est un autre et il en parle bien, du temps qui n'existe pas : « Le temps existe-t-il? » ou « Le facteur temps ne sonne jamais deux fois » 13. En tout cas, il n'existe pas comme on le croit, comme on peut se le représenter. Nos mots (écrivez ça comme vous voulez) ne sont que représentation, représentation de mots selon Freud...

¹³ Ce sont les titres d'ouvrages d'Etienne Klein chez Pommier et Flammarion.

Alors, complétude/incomplétude, continu/discontinu, ces couples d'opposés qu'il ne faudrait jamais séparer, une déconstruction toujours à reprendre dans la différance où le a la fait toute cette différence. Faire et défaire, c'était le travail de Derrida et pas un système justement, cette unité que j'évoquais avec Valéry... À reprendre jusqu'en la poésie qui nous en montre le chemin, écoutons et lisons Celan, voir ici ce que Daniel Cassini souligne, le trou dans la suite des mots, dans la phrase, dans les mots euxmêmes, trou sans cesse de l'objet perdu, trou qu'il n'est pas question de boucher ni combler... On risquerait de tout comprendre.

LE « SENS OPPOSÉ DES MOTS PRIMITIFS »

Une question vient à se poser qui a fasciné Freud, celle du « sens opposé des mots primitifs »... C'est un article dans le recueil « L'inquiétante étrangeté », article de 1910 où Freud reprend une étude de Carl Abel parue en 1884. À l'origine, Carl Abel ne s'intéressait qu'à l'égyptien ancien et Freud élargit la problématique à celle du rêve où, dit-il, la contradiction n'existe pas. Les exemples en sont connus jusque dans le français où personne ne saura s'il y a quelqu'un lorsqu'on parle de personne. Mais encore rien ne nous dira si quoi que se soit n'a eu lieu quand un rien ne passe. Devos en a fait son miel qu'il nous a fait déguster, à notre plus grande joie.

On appelle cette co-présence de deux sens contraires « l'énantiosémisme ». Un linguiste que j'apprécie beaucoup, Michel Arrivé, fait le point sur cet article¹⁴, il rappelle que « les langues sont de toute part traversées par l'ambiguïté » et cela a fait depuis toujours le lait de tous les linguistes. C'est bien connu en Arabe avec les fameux ad'dâd; Hagège les appelle des « Janus bifrons » ; il réduit la question en parlant du caractère de mise en relation. Le mot, en arabe c'est un verbe la plupart du temps, désignerait indépendamment de sa qualité, la mise en relation dans un échange. On retrouve ce cas en Français dans le verbe *louer*; avec *louer un appartement*, on ne sait qui fait quoi ni dans quel sens opère la mise en relation du loueur au locataire.

Dans son raisonnement, Hagège liquide aisément ce que Freud aussi bien que Lacan ont pu faire de la relation Langage-Inconscient. Il n'empêche qu'avec cette position radicale, Hagège néglige les effets manifestes de ce mécanisme et Michel Arrivé relève fort justement que « dans les langues jouent des mécanismes qui donnent aux unités signifiantes la possibilité de signifier les deux contraires ». Ce mécanisme se nomme la <u>neutralisation</u>, on vient de le voir à l'œuvre avec *personne* et *rien*. Si donc on peut aisément dire une chose et son contraire, allez donc poser la certitude du vrai, du bien dire, de la vérité à distinguer du faux, du *falsus*.

STOÏAN STOÏANOFF

Il me faut citer Stoïan qui dans son texte « Lacan Logicien « cite Lacan et sa Radiophonie dans sa réponse à la question n° 4 :

« Car me voici revenir au cristal de la langue pour, de ce que falsus soit le 'chu'en latin, lier le faux moins au vrai qui le réfute, qu'à ce qu'il faut de temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord/.../. C'est justement comme falsa, disons bien tombée, qu'une interprétation opère d'être à côté, soit : où se fait l'être, du pataqu'est-ce. N'oublions pas que le symptôme est ce falsus qui est la cause dont l'analyse se soutient dans le procès de vérification qui fait son être...

J'y ai frayé la voie au praticien qui saura s'attacher au ludion logique que j'ai forgé à son usage, soit l'objet a, sans pouvoir suppléer à l'analyse, dite personnelle, qui l'a parfois rendu impropre à la manier. 15

J'apprécie particulièrement que dans le « cristal de la langue » dit-il, en écho de ma faux-lie, on retrouve la déclinaison du falsus et de l'objet a en ludion logique (AE p. 428). Stoïan en conclut que :

« ce dont cet extrait témoigne c'est que, pour ce qu'il en est de ses théorisations, il y a lieu de lire Lacan avec Lacan ».

¹⁴ Michel Arrivé, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, PUF, 1994.

¹⁵ Lacan, Radiophonie in Autres écrits, AE p.428.

Ce que je reprends en force, l'étendant à ce pas « tout comprendre » de Lacan lui-même.

Un soupçon de clinique

Voici où peut nous mener le « n'importe quoi » du sens dans l'analyse. C'était il y a 3 ans au cours d'un séminaire d'été de l'ALI, l'excellent Pierre Marchal nous parlait d'une analysante engluée depuis plusieurs années dans le train-train de ses infinies répétitions, il l'écoutait non sans ennui. Au cours d'une séance, alors qu'elle reprenait en boucle un commentaire sur ses propres paroles et disait, irritée et lassée d'elle-même : « C'est n'importe quoi, n'importe quoi ». Il se surprit à lui rétorquer sous forme de question : « Le nain porte quoi ? ». L'effet fut comme de sidération et l'analysante s'en fut offusquée, sans réponse. Mais à partir de ce jour nous a-t-il affirmé, l'analyse est rentrée dans une dynamique radicalement autre et l'analyse a progressé.

C'est ainsi et ce n'est pas pour rien que l'analyste a cette impertinence que souvent on lui reproche, de manier les mots et d'en faire un jeu. Bien évidemment, cela ne se fera pas avec tout un chacun, comme un système, bien évidemment la plus grande prudence est recommandée avec le dit psychotique qui pourtant n'est pas sans humour.

Car il ne faut pas oublier que la langue comme instrument de la parole, c'est aussi la langue qui porte les papilles dites du goût. Alors comment s'étonner que, analyste ou analysant, « ce n'est pas pour rien que ce qu'on dit ment ». C'est dans la leçon I du *Sinthome* et comme le note Michel Arrivé, le style de Lacan s'est progressivement laissé envahir par l'équivoque généralisée et revendiquée. De l'ab-sens du Réel à l'absence de rapport sexuel (*L'étourdit* est un festival de ces jeux très sérieux) d'eux à deux que renvoient à la lettre les tours du dit.

CONCLUSION

Qu'on l'entende, la folie fascine, la folie est d'autant plus chatoyante à défaut d'être toujours belle, qu'elle nous habite et sait séduire celui qui l'approche : ses atours sont nombreux et décrivent si bien l'humaine condition. Mais il ne saurait s'agir pour l'analyste d'une sujétion à son discours ni d'admiration ou soumission (voir en ces jours le titre d'un profond roman qui fait scandale), ni fusion avec le discours délirant...

Alors quoi ? En 68 une affiche proclamait « Droit à la folie ». Son auteur¹⁶, à l'époque interne à Sainte-Anne, sans rien renier de sa pertinence affirme aussi que « ce droit est toujours à conquérir, c'est un droit lié au désir inconscient, pour soi mais aussi pour ceux qui viennent se confier à nous dans une reconnaissance mutuelle du réel de l'autre ».

C'est aussi le sens du mot clinique, être à côté, au côté du patient et c'est là sa profonde reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

ARRIVÉ Michel, Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient, PUF, 1994

¹⁶ Pierre Sabourin, *Pinel et son geste ou l'autre chaine des désirs*, in *Philippe Pinel* sous la direction de Jean Garabé, *Les empêcheurs de penser en rond*, 1994, p.155

Olivier Lenoir

BILLETER Jean-François, *Contre François Jullien*, Allia, 2006, Paris LACAN Jacques, (1960-1961) *Le séminaire, VIII, Le transfert*, Seuil, Paris

LACAN Jacques, (1953) Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, Écrits, Seuil.

LACAN Jacques, (1970) Radiophonie, Autres écrits, Seuil SABOURIN Pierre, Pinel et son geste ou l'autre chaîne des désirs, in Philippe Pinel sous la direction de Jean Garabé, Les empêcheurs de penser en rond, 1994.

VALÉRY Paul, cahiers 1, La Pléiade, Paris.

WITTGENSTEIN LUDWIG, $Recherches\ philosophiques$, Gallimard, 2004.

Flasquerie, laideur et folie

Georges Froccia

Flasquerie, laideur et folie

Dans le titre de mon intervention il y a flasquerie et laideur. Je pense à la flasquerie de la chair, à la laideur des corps, ses anomalies, ses différences. Pour beaucoup et depuis toujours, ce dévoilement du corps regardé à partir de sa matière s'avère indispensable pour penser la vie. Panser comme un pansement et penser comme donner une direction philosophique, spirituelle ou existentielle. Je fais référence également aux infirmiers, aide soignants, médecins, au corps médical en général. Nombreux sont ceux qui vont droit vers ce qui est nommé, a priori, comme laid. En parallèle, une doxa dominante et bien repérable va vers le beau. L'homme est dans l'obligation de travailler avec le laid et le beau et de produire simultanément des produits dérivés de ce beau et de ce laid. Je pense dans le monde de la création à des peintres, Lucian Freud, Bacon, à des danseurs comme Olivier Dubois, qualifié par certain critiques dogmatiques de « porc qui danse » car présentant un embonpoint ou encore le danseur amputé Hédi Thabet qui produit des spectacles époustouflants. Je pense aux écrivains Pétrone, Canterbury, Boccace.

LE BARON DES COURTES CUISSES

epuis le début de cette saison 2014-2015, la lettre qui annonce nos interventions est accompagnée d'un court film. Merci à Nora qui assure cette illustration. Dans le film qui présente cette soirée, j'ai parlé de « la réversibilité des cendriers dans les trains autocouchette » et du baron des « courtes cuisses ». Cette histoire des cendriers réversibles est vieille. Dans un groupe de formation, j'avais tiré au sort cette phrase à partir de laquelle j'avais dû improviser. Cette phrase avait été pour moi tellement saugrenue et en même temps tellement attrayante et fascinante que je l'ai faite mienne. Elle s'éructe automatiquement et régulièrement pour faire coupure lorsqu'une situation m'agace ou que je suis impatient. Cette phrase inaugure une envie de déconner. Ne soyez pas choqués, le mot con va être central dans cet exposé, il va être mis en place d'objet de travail. Quant à l'histoire du baron des courtes cuisses, c'est la même chose. C'est une blague qui m'avait fait hurler de rire : le pauvre baron essayait vainement de dégager ses génitoires de l'intimité de la baronne. La baronne faisait de son mieux pour aider le baron et n'y arrivait pas, ils étaient tous les deux coincés. Cet insolite, ce saugrenu, ce bizarre, ce rigolo me vient à l'esprit lorsqu'une situation me paraît conne. C'est pour détourner la connerie, la mienne ou celle des autres que me viennent à l'esprit ces histoires. J'improvise une coupure à une situation qui ne me convient pas. Je pense déranger par le déraisonnable. Il va beaucoup être question de connerie ce soir et je vous assure que c'est très sérieux. Pour que vous n'en doutiez pas,

sachez que Lacan traite ce thème de la connerie 17 fois dans ses séminaires.¹ Ouf! Jacadi.

¹ Henry Krutzen, *Jacques Lacan*, *Séminaire 1951-1980*, index référentiel. Edition Feonomica 2009

L'état d'esprit de cet exposé étant donné, Je vais commencer par la notion d'anéantissement.

L'ANÉANTISSEMENT COMME VÉRITÉ

C'est par là que je commence pour arriver à mon objectif qui est d'aborder la particularité de la praxis psychanalytique.

Dans mon dernier exposé, j'ai bien appuyé sur cette notion d'anéantissement. Il y a un *savoir en soi* de son propre anéantissement et il y a nécessité pour tous les êtres humains d'en donner une représentation. L'anéantissement est un savoir conscient et une vérité dans notre inconscient. Cette vérité se dit clairement dans nos rêves et nos symptômes.

Il y a nécessité à donner des représentations de cet anéantissement, il y a nécessité également à produire des organisations qui pourraient faire front à cet anéantissement. Ce sont des constructions illusoires qui cependant occupent majoritairement le genre humain. Humains qui chérissent le pouvoir puisqu'il permet toutes ces maîtrises illusoires. On trouve la triade construction-pouvoir-maîtrise dans l'acte artistique, politique, religieux, économique. Ne l'oublions surtout pas, cette triade construction-pouvoir-maîtrise a toujours existé chez les psychanalystes. Elle est constante et universelle.

Notre quotidien est pétri d'histoires, appartenant à la réalité ou à la fiction, qui mettent en scène des combats, des meurtres, des corps blessés, mutilés, morcelés. Ces mises en spectacles, dont nous sommes friands, sont le pur produit de notre jouissance inconsciente et assouvissent cette jouissance inconsciente dont la production dévoile cette triade. Ces mises en spectacle qui ont pour fonction, de *fairAvec ce savoir en soi*, cette vérité première d'anéantissement, ces mises en spectacle sont symptômes et *sinthome*. Je précise que le *sinthome*, est une superbe invention lacanienne pouvant être résumé comme un aboutissement réussi et satisfaisant de sa pulsion, de sa relation avec le *grand Autre* et de sa jouissance d'anéantissement.

Dans le titre de mon intervention il y a flasquerie et laideur. Je pense à la flasquerie de la chair, à la laideur des corps, ses anomalies, ses différences. Pour beaucoup et depuis toujours, ce dévoilement du corps regardé à partir de sa matière s'avère indispensable pour penser la vie. Panser comme un pansement et penser comme donner une direction philosophique, spirituelle ou existentielle. Je fais référence également aux infirmiers, aide soignants, médecins, au corps médical en général. Nombreux sont ceux qui vont droit vers ce qui est nommé, a priori, comme laid. En parallèle, une doxa dominante et bien repérable va vers le beau. L'homme est dans l'obligation de travailler avec le laid et le beau et de produire simultanément des produits dérivés de ce beau et de ce laid. Je pense dans le monde de la création à des peintres, Lucian Freud, Bacon, à des danseurs comme Olivier Dubois, qualifié par certain critiques dogmatiques de « porc qui danse » car présentant un embonpoint ou encore le danseur amputé Hédi Thabet qui produit des spectacles époustouflants. Je pense aux écrivains Pétrone, Canterbury, Boccace.

Flasquerie, laideur et folie

Qu'il s'agisse des constructions qui tendent vers le beau ou le laid, nous comprenons qu'il s'agit d'actions incontournables pour conjurer ou exercer une maîtrise ou refuser l'arbitraire auquel est soumis le sujet barré. Il me paraît important de préciser que la destruction et son produit, le détritus, sont une construction. Le risque, avec toutes ces constructions est de produire un arbitraire nouveau qui n'est en aucun cas un *sinthome* mais un symptôme de plus. Pourquoi la psychanalyse dans son inévitable désir de maîtrise par le biais de sa théorisation ne créerait-elle pas des symptômes ?

C'est pourquoi cette dyade laideur-beauté est un préambule nécessaire pour tisser quelque chose avec la praxis psychanalytique et cheminer vers sa particularité. Il me faut un canevas pour supporter ce tissage, un bon support, un bon canevas qui a à voir avec cette dyade, beauté-laideur. Le canevas que j'ai trouvé est d'une texture complètement fiable et présente. Comme le feu et l'eau, comme l'étincelle et les terribles feux que nous connaissons l'été, comme la goutte d'eau et les destructeurs raz de marée, ce canevas existe partout et prend toutes les intensités de la plus anodine à la plus destructrice, Je le répète, il contient la dyade beauté-laideur, Il s'agit de la connerie. La connerie qui part d'une organisation qui serait juste et qui ne pointe que le laid. Je vais développer tout cela.

LA CONNERIE COMME CANEVAS

La connerie se trouve partout, elle est indissociable de l'humain, c'est une organisation discriminatoire. À un premier niveau, nous sommes tous le con de quelqu'un d'autre et nous avons toujours un con à désigner à proximité de nous. « Qu'il est con ce mec », et bien souvent nous rajoutons, « il fait chier ». Nous arrivons à la formule classique, savourée et répétée : « il fait chier ce con ». Bien mieux, l'apothéose se trouve dans l'expression : « Il fait chier ce sale con ». Il y a une version autre, tout aussi parfaite : « il fait chier ce vieux con ». Les adjectifs sale et vieux ont un grand poids imaginaire et symbolique sur le versant du laid. Toutes ces formules qui existent au féminin, il faut le dire, pas de discrimination, toutes ces formules, stigmatisent l'insulté sur ce versant du laid, c'est ce qui explique leur succès. Cette association de mots est le résultat d'une organisation *imaginaire* et *symbolique* pour composer avec le *réel* tel que le définit Lacan. Le *réel*, c'est cet impossible, c'est ce qui nous échappe et nous terrifie. Nous en donnons des représentations alors que nous ne savons rien de lui.

Il n'y a pas longtemps, je me suis mis en colère et j'ai pensé : « Elle est vraiment conne celle-là ». Il est question d'une journaliste qui questionnait sur les milliers de voitures bloquées sur les routes de Savoie à la fin du mois de décembre 2014. Il lui fallait des responsables. Tous ces vacanciers incommodés, portés au rang de victimes, devaient pouvoir et devoir s'en prendre à quelqu'un. La journaliste ne laissait aucune place à l'imprévisible. Pour moi elle était conne car elle proposait qu'on pouvait tout prévoir et tout maîtriser.

La nomination con a pour fonction de pointer une différence difficilement acceptable. Cet inacceptable est une construction imaginaire et symbolique pour *fairAvec* le *réel*. Le *réel* c'est l'impossible, nous donnons des

représentations à cet impossible. Le corps matériel, chimique, avec ses déjections, ses laideurs, ses anomalies, le corps cadavre, le corps nature avec les cataclysmes en font partie. Le nom commun, con, reprend toutes ces représentations car il renvoie à la matérialité du corps. Le con c'est le sexe féminin mais aussi les bourses masculines. Il renvoie au-dedans-dehors, aux liquides corporels, à la procréation dans ce qu'elle a de plus technique. Le corps dans sa dimension matérielle est pure représentation que nous donnons au réel. Le rajout de sale affine la direction, celle du verbe chier renforce le sale et le laid, introduit explicitement le déchet, le détritus. « Va chier sale con », « Va chier vieux con » sont deux variantes équivalentes. L'une pointe l'usine chimique que nous sommes, l'autre le corps dévalué et dégradé du vieux. Ces deux formules sont totalement adaptées : elles affirment ma relation au réel et je te dis que la tienne de relation au réel n'est pas la bonne. Quand je te traite de con, je dénonce l'inefficacité de ta construction, je te renvoie à ce qu'il y a de défaillant dans ta tentative de maîtrise. Bien évidemment je ne peux pas ne pas être le con de quelqu'un d'autre et si je ne suis pas trop con je devrais m'en réjouir.

Par contre, si je dois trop me protéger, si ma relation au réel est trop fragile, je ne peux pas entendre les autres constructions, tous les autres sont considérés comme des cons et je deviens par effet boumerang le con d'une majorité exponentielle.

De la goutte d'eau au raz de marée, de l'étincelle au feu de forêt, de l'engueulade entre copains à la fusillade de Charlie Hebdo, c'est toujours la connerie qui mène la danse. La connerie est un raisonné par rapport à un autre raisonné. J'ai envie de dire que la connerie ça raisonne avec le réel.

Il y a la connerie lourde, répétitive, figée, orthonormée, obsessionnelle ou paranoïaque. Cette connerie produit des incendies, des raz de marée, des cataclysmes. La folie est dans la possibilité de tenir des discours similaires et de produire les mêmes effets. La question qui pourrait se poser est la suivante : Y-at-il une différence entre certains cons et certains fous ? Y-aurait-il des cons, des fous et des *foucons* ?

CON, FOU ET FOUCON

Nous avançons vers la particularité de la praxis psychanalytique. Dans l'espace du langage, le con est du côté du laid. Le con fait partie du corpus linguistique du déchet, bidet, charogne, excréments, digestion, matière, merde, pollution, tripe. Le fou a été placé aussi dans ce corpus du laid et du déchet. Il dit quelque chose de radicalement différent qui ne peut être récupéré pour parer au *réel* puisque ce que disent les cons, les fous, et les foucons, c'est déraisonnable. Mon réflexe premier, qui est la maîtrise, est d'éliminer ce déraisonnable. Le psychanalyste devrait s'expulser du binaire et du manichéisme beau-laid, il doit pouvoir faire autre chose que de vouloir récupérer dans le discours du fou quelque chose pour se parer lui-même contre le réel.

Est-ce possible?

La connerie défensive du psychanalyste peut se figer. Il peut être con comme un raz de marée ou un incendie de forêt. C'est ce qui se passe quand il va se supporter d'un savoir pour parer à sa relation au *réel*. Un psychanalyste devient con comme un tsunami lorsqu'il va bloquer sa praxis en un copié collé théorique qui le sécurise dans sa relation au *réel*. À cet instant le psychanalyste n'est plus. Il disparaît par peur de mourir, par peur de ne pas maîtriser. Et cependant, c'est la maîtrise qui tue.

Il n'en demeure pas moins que l'insupportable est une limite et nous ne pouvons pas ne pas la rencontrer un jour ou l'autre. Je me souviens du film, *Mater Amatissima*. C'est un film sorti en salle en 1981, c'est l'histoire d'une mère qui déraisonne volontairement à n'en plus pouvoir pour comprendre et aider son fils autiste. Cette mère s'oriente vers ce que propose Christian Fierens quand il s'adresse aux psychanalystes, cette mère essaye de penser la folie de son fils : « *Penser la folie, c'est penser la question de la raison jusqu'en sa déraison.* »²

La particularité de la praxis psychanalytique, c'est la mobilité de la pensée et de l'imaginaire pour pouvoir désinvestir la réalité. La praxis psychanalytique c'est prendre en considération tout ce qui est prédéfini comme devant être redéfini. C'est renoncer à se conforter dans ce que qui a été construit d'harmonieux. J'ai profondément adhéré au livre de Christian Fierens, Comment penser la folie, je le cite à nouveau : « Le sujet de la pensée est dans la marge au-delà de la vie et y sacrifie le propre corps du sujet harmonieux. Penser implique la mise à mort de ce sujet harmonieux ; penser entraîne la mort de ce qui m'emprisonne dans l'être... »³

Ce déraisonnement par l'imaginaire et la pensée présente une limite. La mise à mort du sujet harmonieux aussi. À la fin du film *Mater Amatissima*, on voit la mère de cet enfant autiste donner lentement et sereinement des médicaments mortels à son fils qui les avale en toute quiétude. Elle tue son fils car elle ne pouvait aller plus loin dans le renoncement à ses constructions.

Quelque chose doit rester debout.

Ainsi, je reprends mon fil de l'insupportable. Jusqu'où le psychanalyste peut-il aller avec sa praxis et quand doit-il abandonner ? Ne soyons pas angéliques, comme l'imprévisible doit être accepté, le con, le fou ou le foucon construit dans une déraison fortifiée, inébranlable et dangereuse, ça existe. C'est ici que la praxis psychanalyste bute. Il n'en va pas de même du discours psychanalytique, tel que Lacan le définit. Le discours psychanalytique peut toujours se déployer comme dynamique d'ouverture de la pensée. Cette ouverture est une croyance orientée vers des explorations d'espaces vierges, elle se trouve peut-être du côté de la réversibilité des cendriers dans les trains autocouchettes ou du côté des couilles coincées du baron des courtes cuisses.

² Pages 80-81.

³ Christian Fierens, *Comment penser la folie*, collection Eres, 2005, Page 60-61.

Régis Dubuisson

Il faut savoir déraison garder!

C'est de ma place de clinicien exerçant au sein d'un service hospitalier universitaire de psychiatrie, dans une unité spécialisée dans le traitement des dépressions dites « résistantes » – spécialité ayant été intégrée et englobée dans ce qu'il est convenu d'appeler désormais, le pôle des neurosciences cliniques – que j'ancrerai ma réflexion. Cette dernière prendra pied et appui sur un court fragment clinique, et constituera une voie de réflexion oblique en somme, dans ce relevé géomorphique ordonné de la raison médicale où le réel de la clinique (tel que nous l'entendons et le concevons en psychanalyse) vient parfois brutalement la déranger.

Jous l'aurez sans doute compris, le titre de mon intervention « Il faut savoir déraison garder » relève d'une invitation à jouer sur l'équivoque du vieux proverbe « Il faut savoir raison garder ». Le qualificatif « vieux » pourrait apparaître ici comme un sobre euphémisme, puisque cette expression française, d'après les quelques recherches effectuées ici et là, puiserait ses origines dans les travaux du philosophe grec Aristote. Elle serait apparue sous cette forme au XIIe siècle dans une des œuvres de la poétesse française Marie de France. Cette expression de tournure particulière (où le complément d'objet direct précède un verbe à l'infinitif) renaîtra plus tard au siècle des Lumières pour prôner la raison humaine.

Le concept de « raison » occupe une place centrale dans la pensée philosophique, il pourrait en être aisément le moteur, voire le fil conducteur. La raison – du latin *ratio* qui désigne à l'origine « le calcul », « la mesure » pour prendre ensuite le sens de faculté « d'organiser », « d'ordonner » – possède une multitude d'acceptions qui, cependant, par des détours plus ou moins longs, peuvent être ramenées au sens premier¹. Au-delà du discours philosophique, c'est par rapport à une raison, considérée comme équilibre que sont dénoncés le plus souvent comme « fous », ces hommes et ces femmes qui pensent ou se comportent autrement que d'autres qui se disent raisonnables. C'est ce que nous propose Michel Foucault dans *Folie et déraison : Histoire de la folie à l'âge classique*², ouvrage de 1961, dans lequel la folie ne cesse d'apparaître en liaison avec la raison, si bien qu'elle est envisagée comme étant *l'autre* de la raison mais dont le rapport à celle-ci, a subi de nombreuses variations selon les époques.

¹ Encyclopædia Universalis, « *Raison* », 1980, Vol.13, p.968.

² Michel FOUCAULT, *Folie et déraison : Histoire de la folie à l'âge classique*, Collection « Civilisations d'hier et aujourd'hui », paris, 1961, 674 p.

Par ailleurs, la raison et la norme – point focal de l'œuvre foucaldienne – semblent entretenir d'étroits rapports, puisque la norme, du latin *norma* se réfère dans son sens propre à un instrument d'architecture, à savoir l'équerre ; et le propre d'une équerre est de tracer un angle droit, ce qui permet de maintenir une construction d'aplomb, en équilibre. Ce n'est que dans son emploi secondaire et figuré que l'on retrouve le terme utilisé plus tardivement avec le sens de « règle » et de « modèle ». Idéal de rectitude donc dirigé et mené sous la conduite de la raison. Ainsi, la norme serait-elle au service de la raison en tant qu'outil permettant à cette dernière (la raison) d'y inscrire sa trace ?

Sans pouvoir, reprendre ici, point par point, l'histoire du partage sans cesse modifié entre raison et folie, ce que Michel Foucault s'efforce de développer sur le fil de l'histoire, dans *Histoire de la folie à l'âge classique*, il apparaît néanmoins important de souligner que l'introduction du déterminisme scientifique, à partir de la cosmologie grecque et de la médecine hippocratique, a véritablement fait apparaître un ordre du monde dans lequel l'univers, le monde, mais également le sujet pourrions-nous dire, pouvait fonctionner de façon équilibrée, de manière harmonieuse.

C'est dans ce cosmos harmonieux, que la déraison apparaît alors, comme une menace susceptible de semer du désordre. Modélisation relevant d'une « fiction anthropologique » faisant apparaître un Homme sans conflits intérieurs, sans failles. En somme, un Homme bien droit – pour reprendre l'idée de l'équerre en référence à l'étymologie du mot « norme ». Mais ce modèle n'est-il pas une représentation de ces psychothérapies fondées sur l'idée que l'incohérence, l'anomalie, l'erreur, le symptôme, la folie doivent être évacués ?

Si autrefois, le « fou » avait sa place à la cour du roi, aujourd'hui nous sommes en droit de nous interroger non seulement sur la place qui lui est accordée au sein de notre « société de la norme³ », pour ne pas dire, de notre « société de la normalisation⁴ », mais également sur les possibilités qui lui sont offertes d'énoncer sa folie ? C'est ainsi, que le jeu sur l'équivoque de ce proverbe désuet « *Il faut savoir raison garder* » prend ici tout son sens. Le titre de cet exposé a été pour moi une manière, sans doute déraisonnable, à l'instar de certains slogans surréalistes ou soixante-huitards, de tordre l'ordre établi, invitant à préserver un îlot de résistance face à la puissance normative de notre culture de la raison.

C'est de ma place de clinicien exerçant au sein d'un service hospitalier universitaire de psychiatrie, dans une unité spécialisée dans le traitement des dépressions dites « résistantes » – spécialité ayant été intégrée et englobée dans ce qu'il est convenu d'appeler désormais, le pôle des neurosciences cliniques – que j'ancrerai ma réflexion. Cette dernière prendra pied et appui sur un court fragment clinique, et constituera une voie de réflexion oblique en somme, dans ce relevé géomorphique ordonné de la raison médicale où le réel de la clinique (tel que nous l'entendons et le concevons en psychanaly-se) vient parfois brutalement la déranger.

³ Michel FOUCAULT, *Dits et Écrits*, Edition Gallimard, 1994, p. 48.

⁴ Idem, p. 188.

Il faut savoir déraison garder!

L'an passé, lors de mon exposé sur le thème des jouissances, j'avais très brièvement évoqué l'interrogation qu'avait suscitée la situation dans laquelle s'était retrouvé Benoît. Ce dernier avait perdu sa femme, quelques mois auparavant d'un cancer foudroyant, et il venait tout juste de perdre son jeune fils dans un tragique accident de la circulation. Admis pour tentative de suicide quelques jours après le décès de son unique fils, il venait à nouveau de réitérer son geste, en pleine nuit dans le service, en se pendant avec l'un de ses draps aux barreaux de la fenêtre. C'est son voisin de chambre qui avait pu donner l'alerte, la chute de la chaise et de la table de nuit l'avait alors brutalement réveillé.

Depuis son arrivée, Benoît n'avait eu de cesse de manifester et de verbaliser l'idée fixe qu'il avait en tête : se soustraire radicalement de cette réalité qualifiait « d'insupportable ». Pourtant, il n'avait renoncé de répéter, à qui voulait bien l'entendre, qu'il n'avait absolument pas perdu la raison, « Je sais, on me prend pour un fou ici, non plutôt pour un dépressif ou un mélancolique, c'est bien comme ça n'est-ce pas, que l'on dit ici en psychiatrie ? » lança-t-il un jour ironiquement. Pour Benoît, c'était la première fois qu'il avait à faire – en qualité de patient du moins – à l'univers de la psychiatrie. En effet, il n'y avait pas remis les pieds depuis l'époque de son stage d'externat, lorsqu'il était alors étudiant en médecine.

Autour de ce violent passage à l'acte dans le service, face à cette « défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie⁵ », une interrogation avait alors vu le jour au sein de l'équipe. Elle s'était interrogée sur cette attraction vers la mort que la raison ne parvient pas ou plus à juguler : « comment peut-on aider ce patient à se reconstruire, à réinvestir la vie alors qu'il ne souhaite qu'une chose c'est d'en finir précisément avec cette vie qui lui est devenue insupportable ? ».

« Lorsqu'on perd ses parents on est orphelin, lorsqu'on perd son conjoint on est veuf, mais lorsque l'on perd son enfant il n'y a pas de mot, cela reste innommable, c'est une blessure qui nous atteint au plus profond de nous-même, un point indépassable où tout s'arrête net. » Ce fut les mots de Benoît, choisis pour tenter de rendre compte de sa rencontre avec cet impossible à supporter, cette vie qui semble ne plus pouvoir se vivre. « Tu n'es plus là où tu étais, mais tu es partout là où je suis » pour Benoît ces mots qu'emploie Victor Hugo pour pleurer sa fille Léopoldine, traduisent fidèlement ce qu'il ressent implacablement.

Sur ce véritable cataclysme intérieur, Freud avait lui-même eu l'occasion d'en exprimer quelque chose dans la lettre qu'il avait rédigé à Ferenczi, quelques jours après la mort de sa fille Sophie le 25 janvier 1920 : « Je me suis préparé pendant des années à la perte de mes fils, et maintenant c'est ma fille qui est morte, comme je suis profondément incroyant, je n'ai personne à accuser et je sais qu'il n'existe aucun lieu où l'on puisse porter sa plainte. « L'heure éternellement invariable du devoir » (Schiller) et « la douce habitude de vivre » (Goethe) feront le reste pour que tout continue comme à l'ordinaire. Tout au fond de mon être je décèle le sentiment d'une offense narcissique irréparable.⁶ » Comme nous le rappelle Jacques Lacan dans le treiziè-

⁵ Sigmund FREUD, *Métapsychologie*, « Deuil et Mélancolie », Paris, Gallimard, 1968, p.150.

6 Sigmund FREUD, Correspondances, Paris, Gallimard, 1966, p.358. me chapitre du séminaire *l'angoisse*, livre X : « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.⁷ »

Lors d'une visite clinique, au chevet du malade donc — auprès du patient certes mais sans lui d'une certaine manière — Benoît s'était laissé aller à interroger l'assemblée de blouses blanches qui s'étaient, pour l'occasion, dressées devant lui : « Pourquoi en médecine accepte-t-on sans trop de difficulté les limites que le corps nous impose alors que pour le psychisme vous semblez ne pas pouvoir l'envisager ? », « Il y a des deuils que l'on ne fait pas », « Jusqu'où pouvez-vous obliger quelqu'un à vivre ? » lancera-t-il.

Au-delà de l'interrogation relative au vieux questionnement dualiste sur la séparation entre le corps et l'esprit cher à Platon et à Descartes, Benoît soulèvera également dans ses nombreux commentaires, le fait que « l'équilibre psychique » ne passe pas obligatoirement, selon lui, par le vivre à tout prix mais que cela peut aussi passer par le fait de s'autoriser à faire un choix, parfois le plus radical qu'il soit, pour s'extraire d'une souffrance devenue insupportable. À défaut d'élaboration – encore possible – c'est la soustraction qui s'impose selon lui. La « folie » de Benoît, véritable menace cosmique, menace bel et bien ici, de briser les limites d'un ordre raisonnable, celui de la raison médicale.

Exaspéré par tous ces entretiens motivationnels visant à remédier cognitivement à sa déraison – apparaissant ici sous la forme de ce qu'il est convenu d'appeler de « mauvaises pensées », ou encore des pensées « dysfonctionnelles », Benoît avait proposé un matin à ses jeunes confrères psychiatres, tous unis et engagés dans une lutte acharnée à le sortir de cette folie suicidaire, une mise en situation fort instructive je dois dire.

Cette mise en situation, il l'avait inscrite sur un bout de papier qu'il tenait fermement entre ses mains : « Si vous assistez à une scène insoutenable, insupportable, confronté à votre pire cauchemar, combien d'entretiens de ce genre se donnent chacun d'entre vous pour suffisamment élaborer le problème et pouvoir alors s'y confronter à nouveau, mais cette fois-ci paisiblement, détaché de toutes émotions ? ». En effet, comme nous invite à le penser Christian Fierens dans son dernier ouvrage,

« la folie ne se laisse jamais enclaver par la raison. Dans ce combat de la raison contre la déraison, la folie apparaît sous le mode de la Contre Idée : elle s'insurge contre les Idées. Elle est réelle, au sens de ce qui tombe en dehors des filets de la raison [...]8».

Après un long silence, la parole contestataire de Benoît obtiendra en guise de réponse – de l'un des médecins présents – ceci : « On ne comprend pas votre raisonnement », « Ça n'a pas de sens de penser dans cette direction », « C'est la dépression qui vous fait dire ça », « soyez raisonnable, ne faites pas de bêtises », « ne nous décevez pas ». Face à ce rappel à l'ordre et à cette injonction d'obéissance à l'Autre de la raison qui énonce ce qu'il convient de penser ou de ne pas penser, de faire ou de ne pas faire, comment ne pas ici se rappeler la déclaration percutante d'Emil Cioran : « Ne nous suicidons pas tout de suite, il y a encore quelqu'un à décevoir⁹ ».

⁷ Jacques LACAN, Le séminaire, livre X, *l'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p.209.

⁸ Christian FIERENS, Comment penser la folie? Essai pour une méthode, Paris, Éditions Érès, 2005, p.10.

⁹ Emil CIORAN, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, 1990.

Ils ne sont pas d'accord, mais qui des deux à « raison » ? S'interroge Christian Fierens, au sujet de cette hypothétique « raison commune » – comme-une – qui unifie ce qu'elle met en rapport – à partir de laquelle le psychiatre interpelle le fou. Il poursuit

« L'un pourra toujours taxer l'autre de « déraison » ; mais la « déraison » a ses raisons que l'autre raison ne connaît pas. Ces raisons s'affrontent parce que chacune est soumise au même mécanisme de la pensée qui, autoritairement, choisit — non sans raison — un point de vue et s'aveugle pour les autres. 10 »

Mais « pas folle la guêpe », pour reprendre une expression qu'avait alors employée Benoît. Face à un accueil aussi inhospitalier pour sa folie et connaissant bien les us et coutumes de la maison, il m'avait alors laissé entendre que pour sortir au plus vite et mener à bien son ultime projet, il allait devoir se montrer « raisonnable » face à ses confrères, — « les bien-pensants » — il allait devoir « faire semblant » dira-t-il, autrement dit se montrer « asymptomatique », ce qui allait l'obliger à ne plus faire état de ses « mauvaises pensées ». Benoît ne veut pas du bien que l'Autre souhaite pour lui, bien qui est ici ravalé au rang du besoin. Un bien qui est à situer au niveau du principe de plaisir freudien (à la recherche du bien par une réduction de l'état de tension) mais qui ignorerait qu'il y a un au-delà à ce principe.

Ainsi confronté sévèrement au mur de la raison, au pied duquel Benoît bute, piétine, se décourage, se désespère, qui oserait maintenir sa provocation devant « l'ordre médical¹¹ » — ordre calme et rangé comme un cimetière¹² ? Ce serait pure folie. Comme le déclare Jean Clavreul, « la limite de la liberté est marquée par la mort pour la médecine, par la folie pour la psychiatrie¹³ ».

Il s'agira alors pour Benoît, de dire autre chose et autrement, de dire finalement ce qu'il ne pense pas. Mais nous le savons bien, la grande erreur de toujours est de s'imaginer que les êtres pensent ce qu'ils disent¹⁴.

Dans cette folie de la rationalité cognitivo-instrumentale, dans ce « dispositif » (au sens foucaldien du terme) qui tend à faire de toute conduite un signe suspect, une maladie, et de la souffrance un désordre, quelle place peutil encore y avoir pour la clinique — celle de l'inconscient, qui est nécessairement de l'ordre du ratage, du manque ? Comment résister pour ne pas verser dans une sorte de psychologie instrumentale clonée sur le modèle médical où les « psychologues en blouse blanche » participeraient à la médicalisation de la folie, dans une sorte de soumission librement consentie à l'autorité médicale, par la réalisation d'examens complémentaires qui viendraient confirmer, corroborer ou réfuter le diagnostic initial. Transformés pour l'occasion en techniciens de l'âme et en auxiliaires de diagnostic.

N'est-ce pas ce que Georges Canguilhem dénonce lorsqu'il s'interroge en 1956 dans l'un de ses articles, en déclarant :

« Qu'est-ce qui pousse ou incline les psychologues à se faire, parmi les hommes, les instruments d'une ambition de traiter l'homme comme un instrument 15 ».

¹⁰ Ibid., p.37-38.

- ¹¹ Jean CLAVREUL, *L'ordre médical*, Paris, Éditions du Seuil, 1978.
- ¹² Roland GORI, Marie-José DEL VOLGO, Le thérapeutique et le médical. Du soucie-toi de toimême au connais-toi toi-même, Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental, vol. VIII, nŭm.4, diciembre, 2005, pp. 644-664, Associação Universităria de Pesquisa em Psicopatologia Fundamental.
- ¹³ Ibid., p.13.
- ¹⁴ Jacques LACAN, Le séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975.

¹⁵ Georges CANGUILHEM, «ychologie », in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Vrin, 1956, p.378.

Ou encore ce que Lacan commente dans Télévision en 1973, lorsqu'il déclare :

« Il est certain que se coltiner la misère du monde [...] c'est entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'au titre d'y protester. [...] Au reste les psychos- quels qu'ils soient, qui s'emploient à votre supposé coltinage, n'ont pas à protester, mais à collaborer. Qu'ils le sachent ou pas, c'est ce qu'ils font. 16 »

Pas simple dans ce dispositif, de ne pas glisser et tomber à un moment ou un autre, dans les rets de la raison du discours médical – qui est un discours normatif par essence –, dans lesquels nous courrons à tout moment le risque d'adhérer à la naïve – mais tenace – illusion de « soigner », voire pire de « guérir », contre laquelle le père de la psychanalyse nous mettait déjà en garde.

Jacques LACAN,
 Télévision », Autres écrits,
 Paris, Édition du Seuil, 2001,
 p.517.

En effet, la raison médicale rejoint d'une certaine manière en sa forme moderne, la « furor sanandi¹⁷ », expression latine que l'on pourrait traduire littéralement par la « fureur de soigner », que Freud définit comme une forme de fanatisme, d'acharnement à vouloir le bien de l'autre, et de laquelle nous avons bien entendu à nous départir. À sa manière, Lacan dans le quatorzième chapitre du séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, souligne précisément en quoi la psychanalyse n'est pas au service des biens :

¹⁷ Sigmund FREUD, *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1999, p.130.

« L'éthique de l'analyse n'est pas une spéculation portant sur l'ordonnance, l'arrangement, de ce que j'appelle le service des biens. Elle implique à proprement parler la dimension qui s'exprime dans ce qu'on appelle l'expérience tragique de la vie. C'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions, et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs. 18 »

¹⁸ Jacques LACAN, *Le Séminaire*. *Livre VII*, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Édition du Seuil, 1991, p.361.

Il s'agit donc de ne pas céder au chant des sirènes de la raison, qui nous invitent régulièrement à rentrer et à rester dans l'ordre, dans l'universalité du Bien – idéal partagé, mythe fondateur du groupe, véritable traité de savoir-vivre, qui nous poussent sans cesse à remettre en ligne droite ce que la déraison est venue éparpiller.

Si telle était notre parti pris, nous serions alors en place de « gardefous » qui empêcherait de sortir de l'ordre établi, de déraisonner. Notre spécificité ne se trouve ni dans une supposée « complémentarité » – qui relèverait alors d'un idéal de complétude et qui ne ferait que favoriser un fonctionnement institutionnel d'emprise et de dépendance, sous le couvert du présupposé «bon soin» – ni dans ce qui pourrait être une « supplémentarité ». Supplémentarité dans le protocole de soins – une clinique qui serait à situer alors du côté de l'imaginaire – où nous sommes engagés à soutenir, à rajouter, à colmater, à conjoindre le disjoint en évitant à tout prix de trop faire bouger, de trop déplacer pour ne pas angoisser. Mais angoisser qui au juste ?

Véritable ab-surdité face à l'absurdité de l'existence. L'effet de censure imposé par le discours médical provient de ce qu'il ne laisse aucune place pour ce qui ne rentre pas dans la cohérence de ce qui lui est propre, préservant certainement le praticien d'une sortie de route trop brutale par perte d'adhérence, de rectitude de direction, que tente de lui fournir son savoir. Comme le déclare Albert Camus, dans *Le mythe de Sisyphe*,

Il faut savoir déraison garder!

« Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. »

Mais ne nous y trompons pas, cette rationalité scientifique – qui n'a-perçoit le sujet que sous la forme une et indivisible du moi – a ses limites et fait apparaître parfois de manière discrète mais aussi saisissante, cette part, ce reste, qui échappe à cette forme instrumentale de la raison. C'est alors que peuvent naître une demande et un désir singulier d'écoute, des patients mais aussi des soignants. C'est précisément là, où dans le cas de Benoît la Chose suicidaire est venue questionner, interroger, mais aussi bouleverser l'équipe. Moment précis où chacun est renvoyé d'une certaine manière à sa limite, à sa finitude, mais aussi et surtout à son propre « grain de folie » pouvant s'exprimer dans le suicide.

C'est bien au-delà de cette passion de l'ordre, des grilles et critères diagnostiques mais aussi des thérapeutiques de correction, de rééducation psychique – qui constituent un véritable polissage du tragique de l'expérience humaine – qu'il s'agira de rencontrer Benoît. De le rencontrer là où il se trouve et non là où l'on souhaiterait qu'il soit. Pouvoir se faire lieu d'accueil de cette parole, de ces pensées les plus folles pour que ce mur invisible – mais bien réel – de la raison puisse enfin se fissurer. Autrement dit, pouvoir faire en sorte que le discours dominant puisse se trouver détrôné durant l'espace d'un instant, le temps d'une rencontre, qui nous permette de témoigner que quelque chose peut encore se dire. Témoigner que quelque chose peut être relancé, à un moment où tout ne tend qu'à se refermer moïquement – réduction du sujet à son moi – enserré par les limites de cette sphère que l'on souhaite, dans la politique du « Bien de l'Autre psychiatrique », parfaitement lisse, sans aspérités. Remettre en mouvement, faire le pari que les choses peuvent bouger, se déplacer, pour contrecarrer la fixité du symptôme et les points de jouissance y attenant.

L'une des spécificités de la psychanalyse pourrait alors constituer d'une certaine manière, un « moyen de locomotion » à ce qui de la déraison, de la folie peut s'accomplir autrement qu'en maladie, véritable exercice de déplacement, de « transformation en des possibles nouveaux »¹⁹.

Comme j'avais pu en rendre compte l'an passé, cet appétit pour la mort qui anime beaucoup de patient « suicidant », ne demande parfois aucun signe de l'Autre, ne s'adresse à personne, certains d'entre eux refusent catégoriquement d'entrer dans une quelconque dialectique avec l'Autre, ils ne souhaitent qu'une chose : sortir au plus vite de la scène du monde. Lorsque les mots ne semblent plus d'aucun secours, où toute reprise signifiante n'est guère possible, la question est alors de savoir si le sujet est toujours en mesure de nous investir en place d'Autre dans le champ du transfert.

Même si le passage à l'acte échappe à toute interprétation, dans le cas de Benoît, ce qui semble avoir été opérant dans le champ du transfert, c'est qu'à partir d'un rapport d'excentration par rapport à la raison médicale, offrant l'hospitalité pour sa folie, et surtout à partir de son refus, de sa protestation à ce qu'il se reconnaisse sous les signifiants de l'Autre médical (vous êtes dépressif, vous êtes mélancolique – et le dernier à la mode – vous êtes bipolaire) quelque chose a semble-t-il pu être relancé. Au-delà de son hospitalisation qui s'est vue, pour le coup, écourtée – pour bonne conduite – Benoît

¹⁹ Nathalie Zaltzman, *De la guérison psychanalytique*, Paris, PUF, 1998, p.90.

a souhaité pendant quelque temps, poursuivre nos rencontres, différant ainsi son ultime projet. Je dirai que la nature du travail accompli avec Benoît n'a pas été de l'ordre d'une traversée du lac de Genève par beau temps – mais bien davantage une sorte de traversée de l'Atlantique. Il y a eu des moments de silence, de menace, de tempête. L'ancre a depuis maintenant trois ans été jetée dans un coin de l'océan Pacifique – endroit coutumier des tsunamis – où Benoît exerce son art au sein d'une ONG. La nature de l'ouvrage que Benoît a pu bâtir est, selon lui, encore bien fragile face à ses tempêtes intérieures – c'est ce qu'il me laissait entendre dernièrement lors d'un échange par mail – à l'image peut-être de la folle idée de la mère de Marguerite Duras, d'avoir voulu dresser « un barrage contre le Pacifique²⁰ ».

Cet exposé n'aura ici qu'une valeur de témoignage. Témoignage de cette violence parfois faite à l'activité de penser — de penser librement de travers²¹, qui n'est finalement que le symptôme d'un mouvement beaucoup plus large, celui du positivisme ambiant qui se développe de manière colonisatrice dans tout le secteur sanitaire et social, ou des « bien-pensants » prônent la « positive attitude » derrière laquelle nous sommes invités à nous aligner. Il appartient à chacun de s'interroger sur les pas qu'il fait dans le quotidien de sa pratique, afin qu'il veille à ce qu'ils ne l'engagent pas dans cette foule déjà en marche.

Tenons-nous à distance des chemins balisés « d'une raison trop bien programmée²² », qui peuvent conduire certain sujet à souffrir de ce qui, d'une part ne peut se dire, mais surtout de ce qui ne peut être entendu. Autrement dit, engageons-nous à faire l'école (*dub*)-buissonnière où l'on apprend – en empruntant des chemins de traverse – que l'amour de la vérité ne se réduit pas aux grammaires du savoir et de la raison²³. La seule chose dont nous sommes comptables, c'est de nos propres pas. Ceci suppose bien entendu un clinicien qui accepte « de ne pas céder sur son désir ».

- ²⁰ Marguerite DURAS, *Un barrage contre le Pacifique*, Collection Folio, Gallimard, 384p.
- ²¹ Daniel CASSINI, *Mes mots rendent homme*, Séminaire ALIAM-AEFL 2014-2015 « Folies », séance du 08/01/2015 En référence à Guy GOFETTE, « Prière pour aller au paradis avec James », *Le pêcheur d'eau*, Paris, Collection Poésie-Gallimard, 2007, 132p.
- ²² Nora LOMELET, *Le cinéma comme bienfait pour la folie*, Séminaire ALIAM-AEFL 2014-2015 « Folies », séance du 27/11/2014.
- ²³ Roland GORI & Marie-José DEL VOLGO, *Exilés de l'intime*, Paris, Éditions Denoël, 2008, p.93.

De l'acte de violence à l'acte de parole : une création possible ?

Véronique Ratto

De l'acte de violence à l'acte de parole : une création possible ?

Les auteurs de passage à l'acte mettent notre soi-disant souplesse psychique à rude épreuve et vérifient notre constance comme si une attitude bienveillante à leurs égards était inimaginable. Il est difficile alors de ne pas répondre en miroir et arrêter leurs prises en charge. Ils nous confrontent à notre propre violence, à notre incompétence, à un sentiment de lassitude, à un insupportable.

Alors, la raison peut-elle nous empêcher de penser l'impensable ? Comment renoncer à l'espoir que ces personnes veuillent sortir de cette spirale infernale ? Par exemple, pouvons-nous risquer un pas de côté pour entendre et respecter ce choix d'être privé de liberté ?

dans la bible, le mythe fondateur est basé sur un fratricide : le meurtre par Caïn de son frère Abel, premiers hommes nés de l'union charnelle d'Adam et Eve. Mais bien que les crimes existent depuis la Genèse, la délinquance et la violence chez les jeunes sont devenues en peu de temps un phénomène très répandu dans notre société. Il ne se passe pas un jour sans que dans les médias, il ne soit question de crimes ou de délits commis contre la volonté d'une personne ou contre les biens de la société. L'avènement des nouvelles technologies permettent de filmer en direct les crimes de tous types (nous en avons encore eu la preuve avec les tragiques événements de ces derniers jours), de les publier sur la toile internet en les banalisant, d'apporter par l'intermédiaire des médias une jouissance du regard sur des faits meurtriers. On assiste de plus en plus à une flambée de la violence en même temps qu'une déferlante juridique pour tenter de parer à une déficience du symbolique.

Qu'est-ce que cette folie meurtrière ? Il est fréquent que l'on entende des témoignages de personnes qui ne pouvaient soupçonner de tels agissements de la part de leur proche ou voisin. Ces comportements de violence nous confrontent bien souvent à un impensable mais également risquonsnous à le dire : à notre propre violence. N'avons-nous jamais été l'auteur de comportement agressif dans nos rêves ? Il suffit de regarder le déchainement de violence virtuelle des jeunes, ou moins jeunes d'ailleurs, devant ces nouveaux jeux vidéo d'une extrême barbarie. Mais cela nous embarquerait dans un autre débat. Alors même si J.A Miller nous dit que « *Rien n'est plus humain que le crime* », fort heureusement tous les hommes ne sont pas des criminels. C'est le passage à l'acte qui signe ce temps de bascule dans le réel.

Ces derniers mois, les stages en institution que j'ai effectués, que ce soit en service psychiatrique fermé à l'hôpital Sainte-Marie ou à la Protection Judiciaire de la Jeunesse, m'ont permis de rencontrer quotidiennement ces personnes ayant commis des passages à l'acte de violence.

Mon propos tournera donc ce soir autour des questionnements que ces rencontres cliniques ont soulevé en moi et des réflexions que je tente d'apporter par le biais de mon travail de recherche en cours.

Le terme « passage à l'acte » fait appel à de multiples significations et trouve à s'exprimer dans de nombreux travaux. Selon les auteurs, les différences faites avec d'autres termes tels que l'« Acting out », l'agir, la mise en acte, le recours à l'acte, sont très minces voire inexistantes. Il me parait nécessaire de clarifier succinctement l'orientation que je vais donner à ce terme.

« Passage à l'acte » est la traduction de l'Anglais «acting out», luimême venant de l'Allemand «agieren». Freud emploie ce verbe pour la première fois dans l'analyse du cas Dora (1905) puis l'utilise plus tard dans «Remémoration, répétition, perlaboration» (Freud, 1914) pour désigner des « motions inconscientes » qui « ne veulent pas être remémorées comme la cure le souhaite » mais qui « aspirent à se reproduire ...».

Quant à l'acte criminel, Freud le voit comme une tentative de gérer la culpabilité. L'exécution de l'acte servirait donc à rationaliser une culpabilité galopante.

Dans son séminaire « L'angoisse » (1962-1963), Lacan introduit une distinction entre passage à l'acte et « acting out » en s'appuyant à son tour sur le cas de Dora et sur le cas de la jeune homosexuelle. Pour Lacan, « l' « acting out » est empêchement et monstration. Il appelle interprétation de l'Autre auquel il s'adresse ». C'est une mise en scène du désir. Lacan replace ce terme dans le contexte de la cure et considère que l'acting out est l'amorce du transfert.

A l'opposé, le passage à l'acte n'est pas adressé. Si l'on suit Lacan, c'est un laisser tomber du côté du sujet, il y a disparition de la scène :

« Le moment du passage à l'acte est celui du plus grand embarras du sujet, avec l'addition comportementale de l'émotion comme désordre du mouvement. C'est alors que, de là où il est – à savoir du lieu de la scène où, comme sujet fondamentalement historisé, seulement il peut se maintenir dans son statut de sujet -, il se précipite et bascule hors de la scène »¹.

Aussi, il considère que tout acte est signifiant et que le passage à l'acte serait un franchissement, un acte impulsif permettant de parer à l'angoisse : « Agir, c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir, c'est opérer un transfert d'angoisse »². Si l'on revient rapidement sur les passages à l'acte des deux cas cités, Lacan explique que la gifle pour Dora serait un moyen de résoudre l'angoisse en tant qu'elle est « sensation du désir de l'Autre » alors que la tentative de suicide pour la jeune homosexuelle serait la conséquence de la découverte du signifiant du manque dans l'Autre.

Faisons un détour rapide vers d'autres auteurs. Pour Aulagnier, il s'agirait d'un élément de la réalité qui rentrerait en collision avec le fantasme permettant ainsi à l'acte de s'extérioriser. Millaud (1998) quant à lui, considère que le passage

1 J. Lacan, 1962-1963, Le séminaire, livre X, *L'angoisse*, p.136

2 Ibid, p93

De l'acte de violence à l'acte de parole : une création possible ?

à l'acte serait une façon de tenter de se sortir d'une impasse relationnelle. Chez Marty (1997), le passage à l'acte est un moyen de lutter contre le sentiment de passivité, contre l'angoisse d'anéantissement. Il y a expulsion hors de soi de ce qui apparait être une menace interne. Enfin pour Raoult, le passage à l'acte est défini comme un débordement pulsionnel. Il est une voie de décharge au niveau du comportement, une voie courte qui évite le détour par la psyché et qui limite les possibilités d'élaboration mentale.

Ainsi à ce stade de l'exposé, nous retiendrons que le passage à l'acte serait mis en question dans la logique du langage, un acte qui vient dans un trou de parole. On pourrait penser que les choses qui ne peuvent se dire, qui sont forcloses par un défaut de symbolisation, font retour dans le réel par l'acte. La plupart des auteurs de passages à l'acte sont, semble t-il, dans l'impossibilité d'élaborer tout travail psychique d'associations.

A l'issue de mes différentes rencontres cliniques avec ces personnes, j'ai pu noter des caractéristiques communes à chacune d'elles. Pour exemple, je citerai : une carence d'élaboration psychique se manifestant par des discours factuels ou « vides », une difficulté à tolérer la frustration, la recherche d'une confrontation à la loi, l'agressivité, l'impulsivité, une certaine labilité de l'humeur, une indifférence affective, la banalisation des faits, l'égocentrisme ou encore une absence de demande.

Je m'arrêterai là car mon but n'est pas de dresser un tableau clinique typique du passage à l'acte qui enfermerait d'emblée son auteur dans une structure de la personnalité prédéfinie. Il me semble plus intéressant de me centrer sur une analyse clinique qui permet de repérer comment l'acte peut prendre valeur d'un aménagement défensif et laisser entrevoir des possibilités de prise en charge de ces personnes.

Il est donc temps que je vous fasse partager quelques éléments de ma rencontre avec celui que j'appellerai Mathieu. C'est à la suite de plusieurs délits (vols aggravés, stupéfiants ...) et actes de violence à répétition de plus en plus graves que je suis amenée à rencontrer Mathieu au cours de son incarcération en maison d'arrêt au quartier pour mineurs. La spirale de la délinquance est bien engagée. Après avoir commis des infractions contre des biens, Mathieu commet maintenant des violences contre des personnes entrainant leur hospitalisation. A 17 ans, le jeune homme est déscolarisé et suivi depuis plusieurs années par les services sociaux et éducatifs qui s'essoufflent devant son comportement de fuite et son agressivité. Il passe de foyers en foyers qu'il déserte continuellement durant plusieurs semaines, y compris lorsque ces placements sont dans un cadre pénal. Il fait systématiquement échouer chaque projet éducatif ou professionnel qu'on lui propose. Ceux-ci ne sont jamais assez intéressants pour lui explique t-il, il souhaite pouvoir travailler et obtenir un poste sans passer par les étapes de formation ou avoir à rendre des comptes à ses responsables.

L'éducatrice qui me demande de rencontrer Mathieu est épuisée. Il s'évertue à mettre en échec tout ce qu'elle tente de mettre en place pour lui. À force de persévérance, elle réussit néanmoins pour la première fois à maintenir un lien, un semblant de relation avec Mathieu. Elle ne faiblit pas sur son engagement et lui rend régulièrement visite en prison. Elle est agacée mais intriguée, presqu'attendrie par ce jeune homme qui lui parait parfois Mr Hyde et d'autres fois Dr Jekyll. Il me semble même parfois qu'elle désire pour lui.

Mathieu n'en est pas à sa première peine d'emprisonnement et à ce moment précis, il est incarcéré en attente de jugement pour ses dernières agressions. Jusque-là, la juge pour enfants, attendrie par l'histoire de Mathieu, s'était montrée plutôt clémente au vu de ses délits, ne le condamnant qu'à de petites peines d'emprisonnement. Les compagnons d'infortune de Mathieu (souvent majeurs et de milieu aisé) avaient bénéficié de moins de tolérance sans que cela ne provoque la moindre culpabilité ou empathie apparente chez lui.

Afin de protéger les données personnelles de Mathieu, nous ne rentrerons pas dans le détail de son histoire, mais retenons les points suivants : Enfant unique, ses parents se séparent alors qu'il est encore assez jeune. Il vit alors avec sa mère qui décède quelque temps plus tard au moment où il s'apprête à rentrer dans l'adolescence. Mathieu n'avait pas connaissance de sa maladie, il est donc confronté brutalement au décès de sa mère. Durant toute son enfance, son père est très peu présent puisqu'il est lui-même incarcéré de nombreuses fois pour des délits n'impliquant pas, semble-t-il, de violence sur personne. Seule sa tante garde un lien, bien que fragile, avec le jeune homme. Elle ne vit pas sur la région mais reste en contact avec l'éducatrice et envoie un peu d'argent ou des vêtements à Mathieu qui n'a plus de toit familial.

Je rencontre Mathieu pour la première fois en maison d'arrêt, accompagnée de son éducatrice. Compte tenu de sa situation, il n'avait pas eu le choix mais avait signifié que nos entretiens ne serviraient à rien, qu'il n'avait rien à dire et qu'il ne voulait pas qu'un psychologue lise dans sa tête. D'ailleurs, plus tard, en évoquant un entretien qu'il avait eu avec le psychologue de la prison, il lancera : « On m'a forcé mais j'ai rien à dire, rien à dire à un psy. C'est pas lui qui va me dire ce que je dois faire. Si je veux recommencer, je recommence. Si je veux pas, je ne recommence pas, voilà ». Nul doute que ces propos m'étaient aussi indirectement adressés.

Lorsque Mathieu arrive, je découvre un beau jeune blond aux yeux clairs et aux cheveux bouclés, d'allure plutôt sportive et relativement soigné. Son visage plutôt angélique ne laissait pas présager autant de violence. Il me tend la main sans me regarder puis s'assoit. Il se montre plutôt coopératif dans l'échange lorsqu'il porte sur des éléments du quotidien ou de son procès à venir. Pour autant, son agressivité est palpable. Il répond toujours avec les mâchoires serrées comme si les mots lui étaient arrachés de la bouche avec force. Je remarquerai plus tard cette même attitude à chacun de nos entretiens et à son procès lorsqu'il sera obligé de répondre aux questions du juge. Cette sorte de crispation m'a beaucoup interrogé sans arriver à y mettre de mots jusqu'à ce que je rédige ce travail. En y repensant, il me semble que c'est comme si une immense colère était bloquée là, au bord de ses lèvres, emprisonnées dans ses mâchoires qui ne laissaient sortir aucun de ses mots (maux), comme s'il ne pouvait s'exprimer qu'en actes mais pas en paroles.

Mais revenons à l'entretien. Nous l'invitons à s'exprimer sur ses actes de violence commis la veille au sein même de la prison dans la cour de promenade. Il a violemment agressé un autre détenu en lui assénant plusieurs coups de pieds à la tête, l'envoyant à l'hôpital dans le coma. Il en dira : « oui, il nous insulte et on ne peut pas laisser passer cela. Il faut se faire respecter

surtout en prison. Alors j'ai frappé mais c'est juste 4 ou 5 coups de pieds dans la tête, c'est rien par rapport à ce qui se passe ici ». On notera la banalisation de la violence et la répétition des coups portés : « c'est juste 4 ou 5 ». Il ne demandera jamais de nouvelles du jeune et sur son acte, il sera peu loquace : « C'est comme ça, c'est tout, je réfléchis pas ».

Le sujet semble ne pouvoir rien dire de son acte, au point que l'on peut se demander s'il y a du sujet dans le passage à l'acte. Je dois dire que je me suis posé cette question plusieurs fois en travaillant sur mes rencontres avec Mathieu tant il semblait confronté au vide. Rétrospectivement, je pense que le sujet est bien là, sauf qu'il ne peut rien en dire, il ne peut rien adresser à l'Autre. Au contraire, le sujet est son acte. Le passage à l'acte serait un dire du sujet qui ne se dit pas. C'est d'ailleurs ce que nous laisse entendre Lacan en ces termes : « Le passage à l'acte est un mode privilégié et exemplaire d'instauration du sujet » 3 ou encore S. Lesourd :

« C'est dans l'agir, qui arrache à l'angoisse sa certitude (celle d'être pris dans le désir de l'Autre), que le sujet se sent exister et qu'il trouve face à la certitude de l'angoisse, une certitude d'existence dans l'agir »⁴.

La fois suivante, je revois Mathieu au tribunal pour son jugement. Il est menotté entre deux policiers et semble peu concerné par les propos des différents intervenants comme si ce procès n'était pas le sien. Il répond d'une voix à peine audible aux questions de la juge, tant ses mots sont retenus dans ses mâchoires crispées. Il n'exprimera aucune excuse auprès des victimes alors que ses camarades diront leurs regrets et s'excuseront l'un après l'autre. Ce n'est que sur l'insistance de la juge qu'il finira par lâcher rapidement : « Ben moi pareil, comme ils ont dit ». Comme s'il lui était impossible de formuler une excuse en son nom propre. Lorsque la peine est annoncée, Mathieu apprend qu'il devra faire neuf mois de prison ferme. Il reste imperturbable sur le moment même s'il s'en plaindra lors de nos futurs entretiens, jugeant la sentence abusive. Selon ses termes : « Franchement, elle a exagéré la juge, 9 mois ferme c'est trop pour 1 délit ». Encore une fois, il banalise et lorsque je lui fais remarquer qu'il n'a pas été jugé pour 1 délit mais pour plusieurs, il se contente de sourire.

Les rencontres suivantes, nous échangerons avec labeur quelques éléments de son quotidien. Il économise au maximum ses paroles. Ainsi, lorsque je lui demande s'il aime faire du sport, s'il pratique un sport, il me répond : « Ouais, vite fait ! ». Petit à petit, il se montre plus souriant mais se renferme instantanément dés que je tente d'aborder des sujets plus personnels comme la répétition de ses actes, ses affects, ou son histoire. Il est dans l'impossibilité ou le refus de parler de sa violence autrement que : « C'est comme ça, c'est tout ».

Durant nos échanges, je n'ai jamais constaté de symptomatologie de nature psychotique franche telle qu'un délire systématisé ou des manifestations hallucinatoires, ni de troubles langagiers majeurs. Mathieu ne souffre pas d'insomnies, ne se plaint pas de cauchemars et dit ne pas rêver. Du moins, nous pouvons supposer qu'il est difficile ou impossible pour lui d'en parler puisqu'il n'a jamais verbalisé un affect en ma présence. Cela m'amènera à faire un parallèle avec les sujets souffrant d'alexithymie. Chez ces personnes, les affects qui ne peuvent être parlés, se traduisent dans le corps par des mal-

3 J. Lacan, 1966-1967, le séminaire, livre XIV, *la logique du fantas-me*, leçon du 22 février 1967

4 S. Lesourd, *La construction adolescente*, Ed. Eres, 2007, p.121

adies psychosomatiques. Le jeune homme les traduirait-il en actes violents ?

Mathieu s'est parfaitement adapté aux conditions de détention et ne semble pas souffrir de la privation de liberté. « Franchement, ça va ici, je ne suis pas mal, ça passe vite. Je préfère être ici qu'en foyer, l'été ça va vite passer. La prison ce n'est rien » dira-t-il.

Nous pouvons nous demander si cette facilité d'adaptation au milieu carcéral est une façon pour lui de lutter contre l'angoisse du désir de l'Autre. Il n'a plus à être confronté à l'Autre car l'angoisse (si l'on se réfère à Lacan notamment) est la certitude que l'autre me veut quelque chose mais je ne sais pas ce qu'il me veut. Or, les autres décident pour lui en prison. Il serait possible que la prison soit alors contenante pour lui.

Nous n'exclurons pas une autre hypothèse qui serait un processus d'identification à ce qui fait figure symbolique de transgression à la loi. Il s'y confronte et ne craint pas les conséquences. « Même pas mal comme disent les enfants ». Il serait alors plutôt dans un sentiment de toute puissance qui tendrait vers un comportement psychopathique. Rappelons-nous de ses précédents propos relatifs à l'agression du détenu. Enfin, nous ne pouvons pas écarter l'éventualité que Mathieu recherche une confrontation à la loi comme substitut à une instance surmoïque à laquelle il ne semble pas ou plus avoir accès. Cette confrontation, à travers la punition qu'elle implique, restaurerait la figure paternelle dans sa dimension surmoïque et idéalisée.

La passivité et le manque de désir apparent du jeune homme m'ont aussi questionnée comme témoin possible d'un état dépressif. Il passe les journées dans sa cellule individuelle avec pour seule occupation : manger, dormir et regarder des émissions de téléréalité. Il n'en sort que pour les promenades. Il ne lit pas, ne dessine pas, ne participe à aucun atelier quel qu'il soit. Il ne sollicite aucun entretien auprès de son éducateur de milieu fermé et n'entretient que très peu de contact avec les surveillants.

Il ne s'implique pas non plus dans la scolarité dispensée et ne tente pas de dissimuler son absence de motivation : « J'y vais des fois, des fois j'y vais pas, ça dépend. Des fois c'est trop tôt 8 heures, et puis je sais déjà lire, écrire et compter ». Un peu plus tard, au cours d'un entretien, il me fait part de la possibilité de passer le brevet des collèges. À ce moment, je crois capter un désir naissant, un projet. Je l'encourage mais très rapidement il me dit que de toute façon cela ne lui servira à rien pour travailler, qu'il ne révisera pas. Cet échange fait écho à un précédent entretien où nous évoquions un contrat d'apprentissage jardinier/paysagiste pour lequel il disait être très motivé mais qu'il avait mis à nouveau en échec en ne se présentant pas le jour de l'inscription. Avec égocentrisme et sans aucune remise en question, il formulera : « ce n'était pas un vrai travail, je veux un vrai travail moi, je l'ai déjà dit ».

En mettant systématiquement tout projet ou toute tentative d'aide en échec, Mathieu nous pousse au rejet comme s'il recherchait la satisfaction de ne jamais pouvoir faire confiance à personne. Je me souviens de cette phrase que m'a dite son père à l'occasion d'une autorisation de sortie surveillée pour assister au procès de son fils : « Vous allez suivre mon fils, bon courage alors. Il est comme moi, il ne fait pas confiance aux adultes ». Cela se passe de commentaires.

« Avoir besoin » de l'Autre serait-il ressenti par le jeune homme comme une dépendance insupportable. Il se sentirait alors menacé, percevant le besoin de l'objet comme une force aspirante ou comme un pouvoir que l'autre exerce sur lui. Ainsi débordé par ses affects, il expulserait ses tensions au dehors afin de récupérer le contrôle, la maîtrise sur l'objet. Le passage à l'acte serait donc là un moyen brutal mais efficace pour lui, si je puis dire, de restaurer une distanciation acceptable à l'objet. Ne connaissant pas la nature des liens précoces de Mathieu à sa mère, nous ne pouvons le mettre en relation avec l'objet d'investissement primaire.

Mathieu n'a aucune visite en maison d'arrêt. Il reçoit des lettres de son père auxquelles il répond rarement et a demandé à sa petite amie de ne plus venir le voir. Lorsque nous abordons ce sujet, il me dit qu'il n'a besoin de personne et qu'il ne souffre pas de ne pas avoir de visites.

Nie-t-il aussi l'importance que l'autre a pour lui ? L'autre a-t-il une existence pour lui ? En tout cas, il se protège de l'Autre sauf à l'affronter sur un mode violent. Cela pourrait-il s'expliquer par une faille narcissique ? Une trop grande sensibilité face à une blessure « d'amour-propre » le conduirait-il à restaurer son narcissisme par des actes violents qui lui donneraient un sentiment de toute puissance ? Son attitude serait-elle le signe de la répétition d'une situation traumatique d'abandon et de frustration. Ainsi, il deviendrait celui qui frustre, qui se refuse à l'Autre, anticipant un refus, un manque qu'il aurait déjà vécu. Ce mode de défense est aussi une hypothèse probable compte tenu de la perte précoce de sa mère et de l'absence de son père.

Comme nous approchons de la fin de l'exposé, je vous propose de nous questionner sur les possibilités de prise en charge de ces personnes. Le transfert est-il possible avec ces sujets qui sont en difficultés pour se penser et pour investir l'Autre? Je n'oserai m'avancer de façon certaine. Je crois qu'il faut au moins tenter d'entendre au-delà du discours, peut être d'une autre place et comme l'avançait Winnicott (1984) : « Quand on peut plus faire de la psychanalyse, il faut faire autre chose, mais de manière analytique ».

Devant les difficultés redondantes à créer un échange avec Mathieu, j'ai tenté de lui proposer une modalité d'expression différente en intégrant un média : dessin, photo langage, écriture, musique mais il a rejeté toutes mes propositions en bloc.

Je reste pourtant convaincu que la médiation de la relation qui ne nécessite pas d'emblée l'utilisation de la parole pourrait être judicieuse dans ce contexte. Par ce biais de la médiation, un espace potentiel permettrait une création laissant trace de l'intime pulsionnel. La mise en acte par le biais des médiations serait donc un mode de décharge des tensions et des pulsions. Ce mode de décharge serait progressivement remplacé par l'expression verbale et la possibilité d'associations. D'un côté, un apaisement des tensions et une recherche de satisfaction par la création et de l'autre, la prise en compte des interdits et des limites dans un cadre thérapeutique.

Mes rencontres avec Mathieu ont été riches d'enseignements mais compliquées bien souvent. Le cadre de la rencontre (la prison) est déjà éprouvant et je tairai ce soir les anecdotes « croustillantes » que j'ai pu vivre parfois pour rejoindre Mathieu. Il m'est aussi arrivé d'être moi-même enfermée dans une cellule seule à attendre parfois ¾ d'heure l'arrivée du jeune homme, sans rien pour m'occuper puisque tout objet doit être déposé à la fouille. Ces moments mettent à rude épreuve notre désir de clinicien, d'autant plus lorsque l'on sait qu'il n'y a pas de demande, en tout cas formulée. Après le troisième entretien, j'avais compris que le temps qui m'était imparti ne me permettrait pas de mettre Mathieu sur le chemin d'une remise en question ou même de la parole. Je me sentais inutile. Ce jour-là, je suis partie assez dépitée en me demandant ce que j'avais bien pu lui apporter durant ce moment passé ensemble. Alors pourquoi revenir ? Il ne me fallut pourtant pas longtemps pour décider de retourner en me disant que même si le temps ne nous permettait pas d'établir une relation transférentielle, si tant est qu'elle eut été possible, je lui apporterai une présence, une présence indéfectible malgré ses rejets, je serai là tout simplement. J'ai l'espoir de me dire que j'aurai peutêtre permis que la fois suivante, avec un autre thérapeute, peut être dans un autre contexte, il s'engage sur le chemin d'un passage à l'acte de parole.

Pour conclure, les auteurs de passage à l'acte mettent notre soi-disant souplesse psychique à rude épreuve et vérifient notre constance comme si une attitude bienveillante à leurs égards était inimaginable. Il est difficile alors de ne pas répondre en miroir et arrêter leurs prises en charge. Ils nous confrontent à notre propre violence, à notre incompétence, à un sentiment de lassitude, à un insupportable.

Alors, la raison peut-elle nous empêcher de penser l'impensable ? Comment renoncer à l'espoir que ces personnes veuillent sortir de cette spirale infernale ? Par exemple, pouvons-nous risquer un pas de côté pour entendre et respecter ce choix d'être privé de liberté ?

C'est une folie dirait certainement la plupart d'entre nous. Peut-être, oui, mais c'est aussi une position de sujet.

Michèle Achard

LA FOLIE DE DIEU

Ce que nous voulons creuser et recreuser, c'est la raison pour laquelle Lacan a pu dire que les mystiques étaient des gens si intéressants. Sans répondre immédiatement par le « dogme » « oui, c'est à cause de la jouissance autre » etc.

Pour nous aider à aller plus loin, nous sommes allés chercher du côté de Michel de Certeau, qui a fait paraître, avant sa mort, le tome I de « La fable mystique ». Spécialiste du mysticisme chrétien et jésuite, il a tressé sa connaissance personnelle avec la psychanalyse lacanienne et a livré une pensée claire et profonde sur la spécificité du phénomène mystique.

Il déclare que la mystique représente une façon singulière de faire du corps le lieu d'une énigme : elle place le corps dans un rapport d'étrangeté à lui-même, car elle place, en son centre, un Autre.

'Inde a toujours été un vivier de mystiques de tous bords (hindouistes, musulmans, sikhs, jaïns, chrétiens, shamans etc...) car elle a toujours su préserver vivantes toutes ses traditions, venues du fond des âges, ce qui en fait un sous-continent au milieu humain si fascinant.

Le psychanalyste indien Sudhir Kakar, formé au Freud Institute de Francfort, dont il est encore un membre actif, est président de la Société Psychanalytique Indienne, fondée par Gurindrashekar Bose, avec l'assentiment de Freud, en 1922.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages passionnants qui analysent la civilisation indienne de son point de vue de psychanalyste, mais aussi du point de vue de son identité indienne qu'il n'a jamais reniée.

Au début des années 1990, il a rencontré Catherine Clément, agrégée de l'Université, philosophe, écrivain, anthropologue et aussi romancière prolifique.

Le livre qu'ils ont écrit ensemble, paru en 1993, « La folle et le saint », retrace l'aventure de deux mystiques qui ont vécu à la même époque, dans les années 1880 : une femme, Madeleine, internée pour délire mystique, à la Salpêtrière, pendant 22 ans, dans le service du professeur de médecine psychiatrique Pierre Janet et un indien de Calcutta, brahmane visionnaire qui servait la déesse hindoue Kâli, mystique extatique qui deviendra un saint univer-

sellement connu, Ramakrishna Paramahamsa, le Grand Cygne, dont Romain Roland a écrit la biographie et entretenu, à son sujet, une correspondance avec Freud.

Pierre Janet a écrit, entre l'année 1926 et 1928, un ouvrage d'environ 1300 pages, qui a longtemps intéressé les psychanalystes, intitulé « De l'angoisse à l'extase », en deux tomes. Il a très longuement décrit et commenté les observations qu'il a effectuées au cours des vingt-deux années pendant lesquelles il a suivi sa patiente, internée dans son service. Même si Madeleine était morte en 1921, il a continué à se focaliser sur son cas, créant un classement nosologique de ses états.

Il faut prendre en compte ce qu'écrit Foucault dans son « Histoire de la folie », au chapitre « Naissance de l'asile » :

« La religion ne doit pas être le substrat moral de la vie asilaire, mais purement et simplement un objet médical » (p. 264).

Et il cite un extrait du « Traité médico-philosophique » de Pinel :

« Les opinons religieuses, dans un asile d'aliénés ne doivent être considérées que sous un rapport purement médical, c'est-à-dire qu'on doit écarter toute autre considération de culte public et de politique, et qu'il faut seulement rechercher s'il importe de s'opposer à l'exaltation des idées et des sentiments qui peuvent naître de cette source, pour concourir efficacement à la guérison de certains aliénés ».

Pierre Janet, professeur titulaire de la chaire de psychologie expérimentale du Collège de France, n'était pas un catholique pratiquant, mais il avait une très haute idée de la science de son époque, dont il contribuait à la construction, en rapportant minutieusement les milliers d'observations qu'il recueillait chaque jour et qu'il notait dans ses dossiers.

Lui qui fut le seul interlocuteur de Madeleine pendant tant d'années a illustré avant la lettre le parcours d'un transfert qu'il ne pouvait vraiment comprendre clairement, puisque qu'à cette époque Freud avait juste commencé à poser les bases de la psychanalyse.

Madeleine, ancienne institutrice, n'était en aucun cas une « sauvage » : issue d'un milieu bourgeois d'industriels du Nord, après bien des mésaventures dues à son caractère particulier, elle avait parcouru tous les degrés de la descente sociale, jusqu'à devenir la dame de compagnie bénévole d'une vielle femme malade d'un cancer en phase terminale, qui mourut dans ses bras.

Dès son jeune âge, Madeleine avait eu des ressentis envahissants de la grandeur de la nature : elle tombait évanouie pour avoir entendu une trille mélodieuse dans la forêt... mais aussi elle était la proie de troubles psychosomatiques multiples, (problèmes cutanés, toux et vomissements), tout un catalogue qu'on peut qualifier de symptômes hystériques, dont le plus classique est le fait qu'elle ne marchait le plus souvent que sur la pointe des pieds.

Avec la puberté, elle commence à éprouver des états de somnolence et de semi-conscience ; un petit revers amoureux lui fait décider que les plaisirs de l'affection sont dangereux et elle y renonce pour toujours.

Devenue adulte, son père ayant fait faillite et ne pouvant la secourir, après une dérive sociale causée par la pauvreté, elle finit par être arrêtée par

la maréchaussée, parce qu'elle passait la nuit sur un banc public et n'avait pas un sou en poche : elle déclare qu'elle s'appelle Madeleine Le Bouc, l'amante du Christ chargée de tous les péchés du monde... Au juge qui l'interroge sur son curieux patronyme, elle répond qu'elle ne veut pas qu'on connaisse son passé et compromettre sa famille : elle est mise en prison, à plusieurs reprises, pour cause de vagabondage, mendicité, escroquerie, prostitution... À l'Hôtel-dieu, on diagnostique une névrite occasionnée par une fausse couche, ou l'alcoolisme...

Le mythe construit par les autorités de la République laïque de la fin du XIXe siècle, c'est qu'elle est un ancien « petit rat » de l'Opéra (à cause des « pointes » !) délaissée par ses amants, tombée dans la « dèche » et rendue folle par sa misère.

Enfin mise dans une case identitaire, elle atterrit à la Salpêtrière, où l'on soigne les troubles hystériques : elle y fera des séjours fréquents, pendant plus de six ans, entrecoupés de retours à la société, où elle est institutrice dans une école d'enfants pauvres assortie d'un logement gratuit.

La chance qu'elle a eue, c'est de rencontrer le professeur Janet. Lui – même a été la proie d'une violente crise religieuse à quinze ans et il en a gardé un tel souvenir qu'il a une passion pour les extatiques. Son livre principal, encore lu aujourd'hui, « De l'angoisse à l'extase » a gardé une approche philosophique qui trahit l'influence de son premier métier d'enseignant en philosophie.

Puis il travaille auprès du professeur Charcot à la Salpêtrière et devient médecin en 1893. Lui qui parlait de ses malades comme des « fleurs de son herbier », va faire de Madeleine la mystique la plus étudiée de toute la littérature psychiatrique. Il l'observe, la décrit, la teste, la guide, la gronde ou la loue pendant des années. Ce qui ressort de cette longue observation, c'est une liste impressionnante de symptômes : contractures des jambes qui font qu'elle marche les cuisses très serrées l'une contre l'autre et sur la pointe des pieds ; lésions cutanées sanguinolentes un peu partout sur le corps, mais surtout sur les pieds, qu'elle appelle stigmates ; respiration très ralentie lors de ses extases ; jouissances sexuelles qu'elle décrit comme les caresses que lui prodigue Jésus ; impression de légèreté du corps qu'elle qualifie de lévitation ; prise de nourriture très réduite, qui n'entraîne pas une perte de poids ; mais aussi appétit important après les extases... etc.

Janet et Madeleine luttent pied à pied, l'un invoquant la vérité expérimentale et mettant Madeleine devant ses contradictions logiques, celle-ci ne cédant rien sur sa vérité que c'est Dieu et Jésus qui lui envoient ses anges et ses démons.

À l'époque, le psychiatre n'accordait aucun crédit à la parole de ses patients et diagnostiquait ce que Michel Foucault a reconnu comme une formulation psychiatrique du XIXe siècle : « le mouvement bavard de l'aliénation ». Ce qui a fait dire ironiquement à Lacan, en 1953, dans « Fonction et champ de la parole » : « Nous voici redevenus des penseurs et voici rétablies ces distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition, si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique, comparées à nos hauteurs ».

Sans doute, si Madeleine avait vécu au siècle de Thérèse d'Avila, elle aurait été soutenue par la structure de la tradition ecclésiastique et peut-être reconnue comme une vraie mystique. Janet l'a guérie de son délire et a accompli ce que Freud, dans les Études sur l'hystérie » a défini comme « transformer la misère hystérique en malheur banal ».

Si elle avait vécu en Inde, elle aurait eu, à coup sûr, un choix immense de soutiens en tous genres : gourous, shamans, pirs de l'islam, etc...

Ramakrishna, lui, naquit en 1836 au Bengale, au cœur de la culture hindoue, dans une famille de brahmanes, c'est-à-dire la caste des prêtres, ceux qui accomplissent les rituels et les enseignements de la tradition séculaire. Sa famille était très pauvre, car la caste des prêtres n'avait encore à cette époque aucun rapport avec l'argent et il fut le fils tardif d'une famille de trois enfants. Sa mère le chérissait tout particulièrement, le portant sur sa hanche ou dans son dos toute la journée, dormant avec lui et le nourrissant au sein jusqu'à trois ans, comme c'est souvent le cas en Inde encore aujourd'hui, surtout chez les pauvres. Son père, âgé de 64 ans et malade, très doux, n'éleva jamais la voix sur son fils Gadadhar, — c'est ainsi que s'appelait l'enfant — lui apprenant les milliers de vers des poèmes de la tradition hindoue, comme c'est l'usage chez les brahmanes, mémoires orales d'une civilisation séculaire. À l'école, qu'il manquait souvent, il s'intéressait plutôt aux matières artistiques et lors de ses fugues, il rendait visite aux potiers pour sculpter dans l'argile les statues des dieux et des déesses du panthéon hindou.

Sa première extase lui vint d'une intense émotion esthétique, qu'il n'oublia jamais « Je suivais un étroit sentier, séparant les rizières... Je vis un nuage sombre d'orage qui s'étendait rapidement et enveloppa rapidement le ciel tout entier. Soudain, ourlant ce nuage, au-dessus de ma tête, passa un vol de grues d'une blancheur de neige. Le contraste était si beau que mon esprit s'égara dans des régions lointaines. Je perdis conscience et tombai. Quelqu'un me ramassa et me porta dans ses bras au logis. L'excès du plaisir, l'émotion m'accablaient... C'est la première fois que je fus ravi en extase. » Quand il eut huit ans, son père mourut et le choc fut terrible : il se rapprocha encore plus de sa mère, participant aux travaux des femmes du village, qui l'habillaient souvent comme une fille, lui demandant de chanter de sa voix délicate des poèmes des saints bengalis, ou lui demandant de raconter les histoires des Puranas qu'il avait apprises de son père : souvent, il jouait des scènes de ces histoires, tenant tous les rôles.

Quand il eut dix-sept ans, il partit pour Calcutta, servir d'assistant à son frère aîné, prêtre dans un temple dédié à la déesse Kâli, qu'une femme riche avait fait construire dans la banlieue de la ville. Un an plus tard, son frère mourut de maladie et c'est lui qui devint l'officiant du temple : le choc de la mort de ce frère qui avait vingt ans de plus que lui et qui faisait office de père l'ébranla terriblement et il se réfugia dans le culte de cette Mère terrible qu'est Kâli, au point d'en perdre le sommeil, de ne plus manger, d'avoir des crises où il se roulait par terre comme un dément : il brûlait du désir d'avoir une vision de la Mère, pleurait en l'appelant, se dépouillant de ses vêtements et de son cordon de brahmane. Son cousin, qui s'occupait de lui, pensait qu'il était tout à fait dément (on peut faire ici l'interprétation qu'il revivait pour la seconde fois la perte d'un père et que la mère ne voulait pas cette fois-ci lui

donner sa présence). Un jour où son angoisse était arrivée à un point d'agonie, désespéré de jamais avoir un darshan de la déesse, il empoigna l'épée dont elle est munie pour couper les têtes des démons et se la retourna contre lui-même pour se trucider : c'est alors qu'il eut une vision et tomba inconscient, terrassé par un bonheur infini. Les jours suivant, il vécut dans un océan de béatitude où, vague après vague, roulait un océan de lumière qui l'engouffrait dans une immense félicité...

Cette expérience aviva encore plus sa soif religieuse et il se livra encore plus à des folies que ses proches finirent par trouver si extrêmes qu'ils lui firent consulter un médecin, mais rien n'y fit et on le reconduisit à son village où on le fit exorciser et traiter par la médecine traditionnelle locale, ce qui le calma petit à petit. Sa mère décida de lui faire épouser une femme, remède très utilisé en inde pour calmer les ardeurs en tous genres, mais c'était une enfant, et Ramakrishna, loin de consommer le mariage, se prit lui-même pour une femme et même, lors de ses états extatiques, pour une enfant amie de sa femme...

À 24 ans, il retourna à Calcutta accompagné par sa femme, pour retrouver son service au temple de Kâli. Pendant les huit années qui suivirent, il entreprit de s'initier aux différentes écoles de la tradition hindoue, sous l'égide des maîtres les plus réputés de l'époque.

Puis il aborda le tantrisme avec une femme très belle, Brahmani Bhairavi, mais n'alla pas jusqu'à pratiquer les rites sexuels qui sont l'apanage de la voie « gauche » du Tantra... Son initiatrice le fit reconnaître comme une incarnation de la divinité par les plus grands théologiens du temps. Mais il restait toujours humblement effacé devant elle.

Puis surgit un ascète nu, de ceux qu'on nomme avadhuta, ceux qui ont tranché tous les liens de la servitude : très rares (il n'y en avait qu'une vingtaine il y a trente ans) ce ne sont pas ceux qu'on appelle les saddhus, qu'on voit se précipiter dans le Gange aux fêtes du solstice. Totapuri lui enseigna le plus haut de la connaissance métaphysique, l'advaita vedanta, l'Un-sanssecond, qui, après quelques années le mena au nirvikalpa samadhi, la réalisation de l'Absolu sans forme.

Des foules immenses se déplacèrent pour recevoir sa bénédiction, le voir danser en extase, chanter un chant à la déesse, répondre aux questions qu'on se pressait à lui poser, demander d'être guéris de tous les maux qui affligent les malheureux humains... il se prêtait à toutes ces demandes avec une spontanéité magnifique et une innocence enfantine qu'il avait toujours su préserver. Un livre de ses enseignements a été traduit en français, qui montre qu'il avait atteint les sommets de la métaphysique indienne, qu'il maîtrisait toutes les disciplines des cinq darshanas hindous, et même la foi musulmane... À la fin de sa vie, il fut atteint d'un cancer à la gorge, mais comme Ramana Maharshi, le seul qui parvint à l'égaler, il put dire : « il y a bien une maladie, mais il n'a pas de malade ».

Alors, s'il n'y a pas de malade, qu'est-ce que cela veut dire?

- Qu'il n'y a plus d'ego, répondront les habitués des enseignements orientaux. La notion d'ego, ahamkara, est longuement et parfaitement bien conceptualisée dans le vedanta ou le shivaisme du cachemire.

Mais ce n'est pas dans ce domaine « exotique » que nous voulons ici pousser l'examen.

Ce que nous voulons creuser et recreuser, c'est la raison pour laquelle Lacan a pu dire que les mystiques étaient des gens si intéressants.

Sans répondre immédiatement par le « dogme » (« oui, c'est à cause de la jouissance autre » etc.)

Pour nous aider à aller plus loin, nous sommes allés chercher du côté de Michel de Certeau, qui a fait paraître, avant sa mort, le tome I de « La fable mystique ». Spécialiste du mysticisme chrétien et jésuite, il a tressé sa connaissance personnelle avec la psychanalyse lacanienne et a livré une pensée claire et profonde sur la spécificité du phénomène mystique.

Il déclare que la mystique représente une façon singulière de faire du corps le lieu d'une énigme : elle place le corps dans un rapport d'étrangeté à lui-même, car elle place, en son centre, un Autre.

Le corps, qui est notre intime, devient étranger : il est l'intime de l'intime, mais en même temps, devenant le lieu d'habitation d'un Autre, il se trouve dans une extériorité à soi. La mystique fait ainsi du corps le lieu de l'Autre : l'intime de soi se retrouve hors de soi, faisant, en un point de pure extériorité, du dedans un dehors, ce qui est exactement ce que voulait dire Lacan en inventant le mot « extime ».

Lacan s'intéresse au discours mystique parce qu'il parle de ce qui est impossible à dire, parce qu'il expérimente radicalement ce qui manque au langage et qui fait parler, c'est-à-dire le Réel.

Dans « La fable mystique », Certeau va plus loin, en disant que « le corps, bien loin d'obéir au discours, est lui-même un langage symbolique et que c'est lui qui répond d'une vérité insue ».

Chez tous les mystiques, qu'ils soient d'orient ou d'occident, on a pu observer un passage ou, pour certains, un naufrage, dans le délire et dans la folie. L'Autre du mystique, on l'a vu avec Freud, peut prendre l'allure de la paranoïa du Président Schreber, qui s'imaginait être la femme de Dieu, qui s'accouplait avec lui pour engendrer un sauveur pour l'humanité (c'était aussi un fantasme de Madeleine) : le sujet se trouve aux prises avec une demande toute puissante, sans règles et sans limites.

Michel de Certeau donne une définition du mystique : « c'est celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque sait, de chaque lieu et de chaque objet, que « ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ou se contenter de cela ».

C'est une autre façon de dire la formule de Lacan dans le séminaire Encore : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça ». Le « ce n'est pas ça » maintient la place permanente du manque, l'écart entre ce qui est demandé et ce qui est obtenu.

Ce qui est obtenu, la « vision » ? Mais la vraie vision, ce n'est pas l'image de la Mère, toute divine soit-elle! La vraie vision, c'est l'absence de vision, l'évanouissement, c'est voir Rien: « La vision, est celle qu'on fait dans l'extinction des sens et dans la nuit obscure » dit Michel de Certeau. Bien sûr, il nous vient à l'oreille ce merveilleux poème de Jean de la Croix...

Michel de Certeau met en lumière le fait que le mystique vient inscrire dans son corps le dépouillement du moi, c'est-à-dire tout ce qui fait le « paraître » du corps, qui devient un déchet, ce qui vaut également pour certaines formes du discours, qui sont aussi défaites.

La mystique est un dispositif radical du dénuement, en vue de donner un autre statut à la perte et au manque : quand tombe ce qu'on croyait être ou avoir, s'ouvre un autre rapport au manque et au désir. Il ne s'agit pas seulement de faire tomber les artifices du moi, il s'agit également de composer un corps à partir du manque à être, c'est-à-dire faire du manque ce qui engendre un corps vivant et désirant.

Pour conclure, nous dirons que le mystique fait du corps le lieu où s'éprouve le désir de ce qui manque et que rien ne peut obturer.

C'est par cette stase consciente que peut être ouverte au désir une forme de présence dans l'absence, une présence qui est aussi absence, une présence qui est en creux.

Un désir qui ne se confond avec aucun objet, car il est désir sans objet, dernier bastion avant le silence insondable de l'être.

La folie de croire

Éric Sessoye

La folie de croire

Je pose comme hypothèse que croire est un positionnement humain pour borner ce qui ne nous concerne pas, c'est-à-dire ce qui dépasse la perception d'une limite. Le fait de croire est une inscription, une sorte d'issue, en ce que cela peut comporter d'une fin, une sorte de plate-forme sur laquelle tenir debout. Souvenons-nous à quel point il a été difficile d'admettre que la terre soit ronde, cela a été en dehors de tout entendement. Il fallait être fou pour le croire. Il fallait être tout aussi fou de croire qu'elle était plate. Est-ce notre finitude, qui n'est que signe du réel qui nous plonge dans ce fantastique voyage symbolique, au-delà du réel ? Nombre d'histoires font références à cette signifiante expression « au-delà du réel ».

roire, une folie humaine. Ce verbe fait partie de ces signifiants qui forcent la réalité. Je crois en moi, je te crois, je crois en..., je crois que... Autant d'utilisations qui ne font que signifier l'inconnu, ou plus exactement donner un possible par le langage. Il est impérieux de donner certitude à tous les adjectifs et mots dont nous nous affublons pour donner ancrage à Une relation. Cela commence par maman, papa, un lieu où pour le petit être, le doute n'est pas de mise. Le lieu d'un signifiant qu'il nomme suite au désir de ceux qui font offices de maman et papa. Cependant peut-on parler de certitude à ce niveau puisque l'enfant n'a pas accès au sens étymologique de ce mot. À partir de cet instant il s'agit d'un signifiant lié plus à l'affect supposé qu'à une réalité de ce que ce mot signifie dans son sens « naturel ». S'agit-il d'une croyance ? La croyance en ce parent nourricier et aimant par principe. La croyance serait-elle inhérente à l'humain? Et j'utilise ce terme « naturel » pour rappeler que le sens des mots est en prise à cette inlassable litanie binaire « nature-culture » comme le « propre et le figuré ». Ce qui certainement fait force de trouble chez l'humain qui a, en quelque sorte, le libre arbitre d'en définir les limites, entre limites établies en normes culturelles et ses propres limites. Des normes qui définissent le libre arbitre en lien avec des notions de l'ordre du pénal, moral et divin. Si le libre arbitre s'est intimement lié au bien et au mal, ce n'est pas pour rien qu'il faut croire, et de fait depuis Augustin les investigations sur ce thème empoisonné n'ont pas cessé. Mais est ce que le libre arbitre existe, sous quelle forme et par quel biais l'aborder ?

Nous entendons bien en ce temps qui nous est imparti, notre génération qui rencontre les anciennes et les nouvelles générations, que certains signifiants échappent du domaine du symbolique pour devenir des concepts. Notamment « maman, papa » qui sont tiraillés par les différentes croyances. Il est possible d'y entendre, bien que cela soit réducteur, je crois en la culture et je crois en la nature. C'est en effet réducteur mais en quelque sorte cela borne certains signifiants qui restent des énigmes pour l'humain, du fait de son libre arbitre. Vous entendez bien que le symbolique est bien en lien avec cette notion « bâtarde » du libre arbitre, du langage somme toute ou de la croyance. D'une part la valence de l'objet et la spontanéité de notre engagement, d'autre part le positionnement symbolique de chacun qui détermine cette relation. La croyance, peut-être, comme une continuité du langage quand ce dernier reste muet, le rejet de la croyance reste néanmoins en relation avec la croyance, rien ne peut s'effacer même dans la négation. Bâtarde dans le sens où cela n'a pas de sens si ce n'est ce lieu où l'on doit trancher ou alors laisser couler l'affaire, mais le sujet est toujours en jeu.

La croyance est aussi le lieu où la créativité va générer tout un univers pour ne jamais régler cette affaire. C'est une ouverture qui ne se ferme jamais, peut-être par des compromis et des sous-développements qui permettent certaines affirmations pour soulager les tensions, et donner sens à des directions que nous prenons. Je suppose que dans cet espace de libre arbitre s'est niché de façon complexe en autre dans la croyance, la philosophie, la psychanalyse, la physique, les neurosciences et les mathématiques. Concernant la psychanalyse, est ce que le libre arbitre nécessite de contrôler l'inconscient ? Cependant l'humain aime la fin d'une histoire, la littérature, le cinéma, les œuvres d'art en général sont autant de signes de ce penchant pour le fini, du fait certainement de notre propre finitude. Sommes-nous capables d'envisager un sans finitude en dehors d'une croyance quelconque ? Il est profondément frustrant et vertigineux de nous supposer être les seuls avec nos cousins les animaux à être voué à une fin finie, c'est-à-dire poussière et éventuellement croyance d'un au-delà. De fait même nos déchets sont plus durables que nous. La famille nous permet de subsister par l'amour voire la haine quelques décennies mais cela aussi a une limite. Une œuvre reconnue par nos pairs n'a pas non plus la garantie d'être pérenne, et quand bien même c'est l'œuvre qui subsiste et un nom collé dessus. Le goût pour les biographies et les photos montre tout de même qu'il est nécessaire de faire réapparaître la personne derrière une œuvre.

Il faut l'accepter que notre nature humaine n'est que passage et pourtant nous avons la responsabilité de cet espace symbolique.

Aussi je pose comme hypothèse que croire est un positionnement humain pour borner ce qui ne nous concerne pas, c'est-à-dire ce qui dépasse la perception d'une limite. Le fait de croire est une inscription, une sorte d'issue, en ce que cela peut comporter d'une fin, une sorte de plate-forme sur laquelle tenir debout. Souvenons-nous à quel point il a été difficile d'admettre que la terre soit ronde, cela a été en dehors de tout entendement. Il fallait être fou pour le croire. Il fallait être tout aussi fou de croire qu'elle était plate. Est-ce notre finitude, qui n'est que signe du réel qui nous plonge dans ce fantastique voyage symbolique, au-delà du réel ? Nombre d'histoires font références à cette signifiante expression « au-delà du réel ». J. Lacan est l'un des plus aventureux dans cette histoire du réel, en le nommant comme tel dans son positionnement symbolique. Et ce qui nous anime est peut-être la folie de le croire. Non pas J. Lacan mais son positionnement qui fait accroche sym-

bolique dans ce qui ne nous est pas permis de finir décemment, le sans limite. Je précise décemment car il est possible de finir de penser librement ou de vivre, puisque a priori la mort peut aussi soulager des croyances, des limites de nos croyances plus exactement. Ces deux dernières formules liées à l'extrême existent et font parler d'elle, mais ce n'est pas nouveau. Se retirer dans un monastère, couvent ou partir en croisade est une façon de s'effacer, se retirer ou tout simplement se déplacer, mais dans les deux cas ce déplacement nécessite de croire, en principe...

« Je crois en toi » : une formule qui prête à l'autre une possibilité. C'est lourd mais il se peut que cela repousse les limites. Ceci implique pour que cela fasse effet que les deux protagonistes croient en eux-mêmes, sinon tout cela reste des paroles en l'air.

Les humains se payent le luxe de croire, dans le monde symbolique du langage qui laisse des traces (orales, écrites, picturales). Mais dans cette dynamique symbolique qui nous intéresse, puisque la pulsion n'explique plus tout, il y a le réel le symbolique et l'imaginaire, les trois font la paire. De cet assemblage des nœuds se font et se défont tant bien que mal, et si l'un lâche la paire ne tient plus.

LA QUESTION DE LA LIMITE SERAIT-ELLE UNE IMITATION?

La psychanalyse doit non pas imiter mais pousser les limites, pour éviter l'imitation d'un état de notre culture qui ne cesse de muter. Ce qui implique a priori qu'il est nécessaire de « fleurter » avec la folie. Nous ne voyons pas le sol sous notre pied, le pas suivant oui, mais c'est un pas derrière. De la pensée vive de l'instant dans la folie qui fraye dans l'inconnu à la pensée réflexive qui a un support pour en limiter des données. Une imitation que la culture pose en limite pour donner sens commun, et garder de la folie. La psychanalyse comme une folie assumée en quelque sorte, un lieu hors croyance qui serait néanmoins vivable. À chacun ses limites et a fortiori à chacun ses croyances, d'un point vue qui associe la croyance à l'obscur romantisme, en ce que la croyance romance. Au-delà du réel, un inaccessible qui en tant que limitation consentie devient croyance et ferveur pour une cause divine ou pas. À chacun ses démons, le fou leur parle, le croyant les tue, symboliquement ou effectivement.

JE VAIS PARLER DE PERSONNES QUI S'AVENTURENT AU-DELÀ DES LIMITES. DES LIMITES NATURELLES ET DES LIMITES HUMAINES. DONC... LES CROYANCES À LA FRONTIÈRE DE LA FOLIE...

Tanger est une ville située à la pointe nord de l'Afrique. Sur la carte l'on peut voir cette extrémité comme une flèche qui indique l'Europe, mais l'on peut aussi y voir l'Europe être en appui dessus. C'est une ville qui regarde vers le nord, c'est une ville qui regarde l'Europe. C'est aussi une pointe butoir ou s'entasse nombre de subsahariens qui veulent traverser, aller de l'autre coté, 14 km le plus souvent à la rame sur des bateaux pneumatiques dans l'obscurité de la nuit. 14 km dans la partie la plus étroite de détroit, 14 km qui les séparent de ce qui représente l'avenir, un avenir possible, leur désir, une nécessité, une croyance contagieuse chez eux, je ne sais pas de

toute façon. Un peu plus loin à l'est Melilla, enclave espagnole sur le continent africain, très convoitée pour ceux qui ne peuvent payer la traversée en barquette très chère en fonction de l'embarcation et sans garantie d'arrivée et de retour. Pour se protéger de l'invasion, Melilla est dotée d'un mur haut en béton agrémenté de morceaux de verre, de lames de rasoir... Le mur qui mutile les assaillants.

Avant d'arriver à ces frontières, le parcours est long. Pour citer une histoire, ce sera l'histoire d'Arthur, camerounais, il est bien de nommer. Il est d'une fratrie de 9 enfants, une mère naïve selon lui, pas de père assurant cette fonction, une pièce commune pour unique habitat. Il décrit l'insoutenable de ce que lui renvoyait l'état de sa famille. Il décide de partir en volant les 150e d'économie de sa mère. Première frontière frontalière, vous savez celles que certains ont tracées à partir de je ne sais quelles croyances, celles qui ont forcé certains à adopter une croyance. Donc première frontière, il faut payer pour passer, Arthur commence à découvrir les mauvaises surprises de son itinérance. Chaque frontière est un obstacle mais pour chaque frontière il y a arrangement avec l'argent, au mieux. Chaque pays devient le gage de nouvelles épreuves et avilissements. Arthur ne peut faire demi-tour. Ce qu'ils disent tous, pas de retour possible, le plus souvent l'argent du voyage est un prêt, un investissement sur celui qui va y aller, et rembourser. Investissement risqué, beaucoup disparaissent, c'est comme ça qu'ils disent. Arthur n'est pas fière d'avoir volé sa mère, il l'a appelé, elle lui a dit de ne pas revenir avant d'avoir trouvé ce qu'il est allé chercher.

Arthur arrive au Maroc, pas d'argent, donc Melilla et le mur. Une communauté divisée en plusieurs communautés, ils vivent dans les bois, le mur ça s'organise et ça se paye aussi. Les nouveaux arrivés sont rackettés, il leur reste encore un peu d'argent en principe. Un chef de horde qui fait la loi, ce lieu est fortement déshumanisé. Un seul but, organiser l'assaut. Violence entre groupes regroupés par nationalité en général, incursion de la police ou armée qui frappe sans concession. Arthur se fait briser les jambes, il sera soigné par une ONG qui va là-bas. Les mois passent et parfois les années pour certains, certains sont estropiés, un certain nombre perd la raison, ils deviennent fous, la folie comme issue du voyage. Là ou s'arrête la croyance. La seule croyance est celle d'y arriver, et ils y croient à la folie. Il n'y a plus de choix possible si ce n'est croire aveuglément.

L'histoire d'Arthur est significative de toutes les transgressions consenties par obligation pour avancer sur ce chemin sans retour. Ne plus croire c'est de la folie! Certains sont allés loin dans leurs actes pour ne pas risquer de ne plus croire, pour continuer à croire. Ce voyage est le gouffre de la croyance, la méditerranée souvent leur tombeau, ceux-là tombent dans l'oubli. Croire en la mort suppose-t-il de croire que nous l'ayons vu? Faut-il être fou pour croire en la mort? Les plus « chanceux » arrivent sur le sol d'un autre continent. Là où il est encore plus nécessaire de croire, et de croire en eux. Eux qui sont des clandestins, des sans papiers. L'identité est l'une de ces frontières qui donne des repères, une origine, une inscription. Un état de reconnaissance qui prend le relais si l'on ne croit plus, si l'on doute de nousmêmes. Des frontières qui pour défendre on ne sait quelles valeurs, transforment des hommes en assassins, froids et sanguinaires au vu et au su de tous.

Le raffut sur l'identité nationale signifiait certainement une fragilité,

l'identité comme limite rassurante, l'identité à vérifier, valider, redessiner. L'histoire et les frontières créent des fantasmes identitaires.

Il leur est nécessaire de croire encore, et convaincre les autres de croire en eux. Le mensonge est de rigueur, un cercle vicieux souvent. Leur histoire est devenue assez sordide, dire la vérité sur leur parcours fait fuir la plupart du temps. Il leur est nécessaire d'aménager leur histoire pour se faire entendre, pour que les autres soient capables de les entendre, de les croire.

La folie de croire que je peux entendre ce que j'entends. La folie du langage qui me tient à distance du réel. Sinon je sombre dans la folie comme certains qui n'ont plus donné sens aux lames du mur de Melilla qui les ont lacérés dans leur chair, finissant prostrés et délirants vaguement pris en charge par les autres.

Mais le langage n'est que du semblant, ouf! Je suis sain et sauf...

Roland Meyer

L'improvisation, une folie harmonieuse

Improviser, c'est faire sans préparation, c'est faire sur-le-champ; que ce soit de la musique, des vers ou un dîner. Improviser, c'est exposer et s'exposer sans préalable. Ca veut dire en clair, qu'improviser, c'est : oser commencer ! À l'improviste. Et c'est là qu'on retrouve les trois temps de ce qu'est un impromptu : l'improvisateur s'ouvre à l'avenir (et non dans le futur comme chez HSBC) en s'autorisant le présent sans se laisser détruire par le passé.

On peut dire pareil de la psychanalyse. Ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste soit psychanalyste; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître la psychanalyse, la connaisse en quoi que ce soit. On peut même dire que plus on approfondit la théorie, plus on s'y ancre de façon à ne pas être délogé par elle. La théorie sert toujours de refuge au psychanalyste contre la psychanalyse, car la théorie paraît rassurante alors qu'il n'y a d'analyse que si à chaque instant, à chaque séance, à chaque présent, il faut se lancer dans le vide, j'allais dire sans filet... non dans le vide, mais sur la corde du funambule — c'est là à mon sens, l'impromptu en psychanalyse -, et non pas s'accrocher à la théorie; et non pas s'accrocher à la partition.

rance Delville nous a quittés. J'avais l'habitude d'intervenir ici, à ses côtés. Sa mort est pour nous une dernière leçon que nous avons à entendre. Il est obscène de parler de destin. « La mort survient toujours à contretemps » disait Lucien Israël. Elle ne s'inscrit jamais dans une trajectoire ; et attendre soi-disant la mort de quelqu'un ou sa propre mort pour donner un sens à sa vie, signe justement ce que partout en psychanalyse on appelle le ratage. On ne réussit jamais sa mort.

France Delville s'était inscrite dans la poignée de gens qui s'opposent à la médiocrité ambiante, ambiante notamment dans nos milieux. La menace qui pèse sur tout ce qui est de l'ordre d'une recherche fondatrice – d'une improvisation donc -, vient justement de cette médiocrité.

Et qu'est-ce que la médiocrité ? C'est ce qui se distribue équitablement à tout le monde. La médiocrité qui s'affiche dans les prétentions d'une psychanalyse qui se veut égale pour tous ; ou une médiocrité qui s'affiche dans les prétentions d'une musique qui se veut égale pour tous.

C'est dire qu'une psychanalyse médiocre est une psychanalyse qui a perdu toute sa spécificité. Ca veut dire qu'un morceau de jazz médiocre est un morceau qui a perdu toute subjectivité.

Il m'arrive souvent de prendre l'avion. Et je trouve que les aéroports dégagent un malaise neutre, en ce sens qu'ils cumulent les inconvénients du sol tout en se croyant dégagés de ses contraintes. Un aéroport est un lieu qui se voudrait libre et qui finalement, n'est que libéral. Toute la propagande du luxe, Prada, Chanel, Dior, Vuitton, s'y étale sans répit.

Et quiconque a la chance de déguster des macarons Ladurée à Orly a donc également celle de croiser, depuis des années, les immenses publicités pour la banque anglaise HSBC, dont une enquête magistrale vient de révéler qu'elle est l'une des plus grandes officines d'évasion fiscale au monde. Mais avant que n'éclate le scandale, je me sentais déjà menacé par les slogans débiles de HSBC. La bêtise me fait peur, avec sa puissance de tir omniprésente.

Par grands panneaux adhésifs collés partout dans les sas d'embarquement pour l'avion -, HSBC nous poursuit de sa philosophie vide. Une philosophie pour Narsouille et Nabilla pour ceux qui s'en souviennent. C'est du vide malin parce qu'il est stupide... Vous avez par exemple :

« Rien ne ressemble à demain » et : « Demain est plein d'opportunités ». On imagine facilement que des publicitaires et autres grands communicants ont dû plancher des heures et des heures pour obtenir ce grand résultat. C'est de la rhétorique de distributeur de billets.

Et il y a même des énoncés d'économie de marchés ; et là, ça se corse : « Dans le futur, tous les marchés auront émergé » prévient-on sans rire... C'est le rêve du libéralisme : que rien ne puisse échapper à la marchandise. Vous avez sur le panneau à côté : « Dans le futur, chaîne alimentaire et chaîne d'approvisionnement ne feront qu'une ». Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Il y a des millions d'hommes qui ne mangent pas et des milliards qui bouffent de la merde... C'est une continuité bancaire.

Revenons au XIXe siècle, qui est l'avenir de ces prophètes : « Dans le futur, la succession s'organisera dès la naissance » ! Associée au message, vous avez l'image d'une paire de Berluti taille bébé. Trader dès le biberon, quel bel avenir.

Le « futur » ! Le futur, c'est leur obsession mais ils ont un sens faux de l'anaphore, car en français on dit « à l'avenir » et non « dans le futur », qui est un anglicisme que j'entends avec l'accent suisse. Il est vrai que « dans le futur », le français sera une langue sans enjeu ; pour ces Anglo-Saxons, elle est, depuis longtemps, une langue pittoresque, c'est-à-dire morte.

Une dernière sentence à laquelle on ne peut pas échapper dans ce cauchemar climatisé que sont les aéroports : « Dans le futur, l'éducation pourrait être votre meilleur investissement ». Alors là, c'est simplement génial. Ce n'est pas comme dans les autres injonctions du totalitarisme capitaliste où on dirait : « Dans le futur, l'éducation sera votre meilleur investissement ». On y met un conditionnel : « pourrait être » ! Ce conditionnel n'est-il pas sublime ? Attention aux masses, elles pourraient devenir sémiologues. Mais où at-on vu que des voleurs aient jamais favorisé l'éducation ?

Il faut être con comme un communicant pour ne pas croire que le langage peut être le lieu de la vérité. Et ne pas croire que le langage peut être le lieu de la vérité, c'est se résigner à subir la langue de bois mondialisée, ce grand mépris pour la langue qui est la monnaie commune des hommes.

Je ne peux que penser à ce que nous enseignait Lacan, lorsqu'il disait que :

« La psychanalyse est un remède à l'ignorance, mais elle ne peut rien contre la connerie ».

Et par les temps qui courent – et pas seulement dans les aéroports -, où un certain nombre de dégénérés armés, érotisent la souffrance et où surtout on oublie que le bonheur est un problème d'économie libidinale individuelle, je voudrais rappeler ce que nous disait Freud de la religion.

« La religion porte préjudice en imposant uniformément à tous, ses propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance. Sa technique consiste à rabaisser la valeur de la vie et à déformer de façon délirante l'image du monde réel, démarches qui ont pour postulat l'intimidation de l'intelligence. À ce prix, en fixant de force ses adeptes à un infantilisme psychique et en leur faisant partager un délire collectif, la religion réussit à épargner à quantité d'êtres humains une névrose individuelle, mais c'est à peu près tout. Il y a quantité de chemins pour conduire au bonheur, tel du moins qu'il est accessible aux hommes ; mais il n'en est point qui y mène à coup sûr. La religion elle-même peut ne pas tenir sa promesse. Quand le croyant se voit en définitive contraint d'invoquer les « voies insondables de Dieu », il avoue implicitement que, dans la souffrance, il ne lui reste, en guise de dernières et uniques consolation et joie, qu'à se soumettre sans conditions. Et s'il est prêt à le faire, il aurait pu sans doute s'épargner ce détour ». (Malaise dans la civilisation).

Mais venons-en à notre sujet : l'improvisation, une folie harmonieuse. Ne croyez pas que tout ce qui se dit improvisation soit de l'improvisation ; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître le jazz, le connaisse en quoi que ce soit.

Par exemple, vouloir fabriquer d'autre Charlie Parker comme le veut le pervers de service dans Whiplash, en lui balançant des cymbales ou des tabourets dans la gueule, n'est pas un acte de création, et encore moins un avènement d'être. L'improvisation n'est pas affaire de légion ; l'improvisation n'est ni question d'école, ni question de discipline et encore moins de performance. Et ce n'est pas à coup de cravache qu'on libère le sujet parce que l'improvisation n'a rien à voir avec le masochisme. Laissons-ça à une certaine pornographie désignée, forcément niaise et 50 fois nuancée, c'est-à-dire à ceux qui d'oreille, n'ont que l'oreille de bois : 50 fois répétée... Dans l'improvisation, celui qui joue ne joue pas *de la* musique ; il joue *avec* elle, en même temps qu'il est joué *par* elle. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il joue *la* musique.

Ça pose une première question : une œuvre de jazz, peut-elle exister en dehors de l'improvisation ? Pour le dire tout de suite : c'est l'improvisation qui fait exister à part entière l'œuvre de jazz. L'improvisation est une interprétation créatrice qui permet au thème de jazz d'ek-sister, c'est-à-dire au sens étymologique : qu'il sort de lui-même... donc de sortir d'elle-même.

Improviser, c'est faire sans préparation, c'est faire sur-le-champ; que ce soit de la musique, des vers ou un dîner. Improviser, c'est exposer et s'exposer sans préalable. Ca veut dire en clair, qu'improviser, c'est : oser commencer! À l'improviste. Et c'est là qu'on retrouve les trois temps de ce qu'est un impromptu : l'improvisateur s'ouvre à l'avenir (et non dans le futur

comme chez HSBC) en s'autorisant le présent sans se laisser détruire par le passé.

On peut dire pareil de la psychanalyse. Ne croyez pas que tout ce qui se dit psychanalyste soit psychanalyste; ne croyez pas que tout ce qui se prétend connaître la psychanalyse, la connaisse en quoi que ce soit. On peut même dire que plus on approfondit la théorie, plus on s'y ancre de façon à ne pas être délogé par elle. La théorie sert toujours de refuge au psychanalyste contre la psychanalyse, car la théorie paraît rassurante alors qu'il n'y a d'analyse que si à chaque instant, à chaque séance, à chaque présent, il faut se lancer dans le vide, j'allais dire sans filet... non dans le vide, mais sur la corde du funambule — c'est là à mon sens, l'impromptu en psychanalyse -, et non pas s'accrocher à la théorie; et non pas s'accrocher à la partition. Encore moins, s'accrocher au bras phallique de celui qui s'érige en maître comme le fait Fletcher dans Whiplash. Vous l'avez compris, le maître mot dans Whiplash est: pas d'improvisation où vous êtes catalogué de pédale ou de gonzesse... « Faites comme je veux, non comme vous êtes! »; « Je suis là dans la meilleure école du monde et vous êtes mes objets! »

Heureusement qu'à côté de ce discours capitaliste – tous prolétaires... -, il y a des musiciens de jazz, des improvisateurs. Des musiciens qui comme Coltrane, quand on lui demande comment il joue, on entend l'essence même de ce qu'improviser veut dire :

« Je pars d'un point et je vais le plus loin possible. Mais malheureusement il ne m'arrive que rarement de me perdre en route. Je dis malheureusement parce que ça m'intéresserait bien de découvrir des voies que je ne soupçonne pas : mon phrasé n'est qu'un simple prolongement de mes idées musicales, et je suis heureux que ma technique me permette d'aller très loin dans ce domaine » (John Coltrane).

Entendez ça : « *Je pars d'un point et je vais le plus loin possible* ». On est au cœur même de l'imaginaire musical ; quelque chose comme une partition intérieure. C'est le substitut d'une composition qui ne peut être écrite ; la trace qui témoigne de cette impossibilité de dire la substance intérieure : le Réel ; la folie harmonieuse que fait entendre le jazz aux oreilles qui ne sont pas « de bois ».

Ça permet d'emblée de soulever un lièvre de taille par rapport à notre thème de l'année : qu'est-ce que s'oppose à la folie ? Le raisonnable ? Le sérieux ? La sagesse ? Le jugement ? La santé ? Ou pis : le travail ?

Ce qui s'oppose à la folie, c'est la répétition! La répétition et les monceaux de redites, les montagnes de répétitions vides dont la seule satisfaction qu'on puisse en tirer, est de voir que ceux-là mêmes qui viennent présenter leur marchandise sont tellement conscients de leur position d'imposture qu'il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils défaillent.

J'ai donné un titre à mon exposé d'aujourd'hui : Le jazz, une folie harmonieuse. J'aurais pu appeler cet exposé, aussi : la psychanalyse, une catastrophe féconde. Et j'en aurais dit la même chose. Pourquoi ?

L'improvisation, une folie harmonieuse

Parce que dans le jazz comme en psychanalyse, il y est question du sujet. Et le sujet inventé par la psychanalyse est un dépassement de l'individu exclusivement préoccupé de sa survie. Or, si vous vous rappelez l'objectif du maître dans Whiplash, vous constaterez que l'ennui et donc la haine (c'est lié) qu'il sécrète, découlent de ce que sa seule préoccupation est une préoccupation de survie et si possible de survie dans le confort : gagner le plus prestigieux des concours de musique et vendre ses objets – ses élèves à ceux qui viennent, non pas écouter, mais acheter, comme on le fait sur les marchés aux bestiaux. Il n'y a aucun autre intérêt, aucune autre préoccupation et tout ce qui peut compromettre la stabilité de l'adaptation est honni et prohibé comme délit par les lois, et même comme péché par les religions de tout bord. Renoncer, chez ces gens-là, c'est un impératif : renoncer au désir et vous vivrez vieux et heureux! C'est pourquoi le jazz et la psychanalyse sont tous deux, condamnés. Car ce qu'ils proposent n'est pas gratuit mais coûteux, ne favorise pas la longévité, ne favorise ni le travail, ni la famille, ni la patrie.

Par quelle folie, par quelle aberration est-on amené à entreprendre ce cheminement, cette recherche, je n'en sais rien, ou du moins c'est peut-être trop tôt pour le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'au bout de l'impromptu, qu'au bout du chemin psychanalytique apparaît le sujet, non pas sujet de quelque chose, ou éventuellement sujet de l'inconscient si vous voulez, et tout ce que l'inconscient nous réserve.

J'ai rencontré souvent – parce qu'il y en a encore – quelques personnes qui avaient pu bénéficier du sermon de l'un des grands prêtres de la psychanalyse aujourd'hui. Et ils sortaient de cet office, béat, les yeux vers le ciel, la main sur le cœur en disant « j'ai enfin compris Lacan ». Quand on entend ça, une chose est sûre, c'est qu'à la psychanalyse ils ne pouvaient rien comprendre et pour cause.

Il y a donc une opposition fondamentale entre le souhait, le souci ou la prétention de comprendre la théorie et la pratique de la psychanalyse, la pratique de l'impromptu. Ce à quoi on assiste, c'est à une mise à l'école de la psychanalyse et de l'improvisation qui devient matière d'enseignement. Il y a des écoles, des conservatoires de musique qui existent, qui sans plus de vergogne que le roi nu, s'intitule « Écoles d'improvisation ». Le diable sait que, car c'est de lui qu'il s'agit, que c'est lui le diable, qui nourrit trop de musiciens, trop de psychanalystes de hachis d'école ou de marinade du même.

Qu'est-ce qui caractérise l'École ? On pourrait lui étendre la fière devise de l'Ordre des médecins que quelques-uns connaissent peut-être et qui est : tout prévoir. Ca pousse au suicide ça, tout prévoir ! Tout prévoir ! Que voilà une joyeuse vie en perspective. Avec un peu d'astuce on peut faire un emploi du temps où chaque acte, chaque pensée, chaque geste est prévu. Il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir. Tout prévoir c'est prétendre en finir avec le dicton : « mors certa, hora incerta ». La mort est certaine, l'heure de la mort n'est pas certaine.

Qu'est devenu le lacanisme ? Plus grand-chose. On lit Lacan, non plus

dans le texte, mais au mieux dans les évangiles. Autrement dit, ce que le texte avait de mystérieux ou de poétique plus exactement, « a disparu pour devenir sous la férule d'instituteurs, un code ; et si l'on ne parle pas dans le code on vous tape sur les doigts » (Lucien Israël). Certains groupes, ne croyez pas que j'en vise un seul, certains groupes se sont fait la spécialité de faire la leçon, à ceux qui ne pensent pas droit, ou de critiquer ceux qui prennent des libertés et font prendre des risques à d'autres mais aussi à eux-mêmes (c'est ce que Fletcher dans Whiplash, appelle des « gonzesses »). Ce qui se perd avec la liberté disparue, c'est bien sûr l'humour même si on essaie de le conserver lui aussi dans les Écoles. Est-ce qu'il y a improvisation à en faire un enseignement ? Vous voyez ça ! Un enseignement sur l'humour, un enseignement sur l'improvisation... et pourquoi pas aussi un enseignement sur ce lieu du risque majeur, mais c'est un terme trop galvaudé pour qu'on ose encore le prononcer : l'amour.

« L'amour, ça ne veut plus rien dire ». J'ai lu ça dans un magazine de psychologie où, sur la page de gauche il y avait les fesses de Kim Kardashian. C'est dire que l'article était intéressant...

« Vouloir dire... ». Il faudra qu'on s'interroge un jour sur ce qu'on peut vouloir dire. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de travail, dans l'élaboration actuelle de la psychanalyse. Je dirai même qu'il y en a de l'élaboration de la psychanalyse. Mais du travail, naissent les familles et les patries et « *Arbeit macht frei* » dont j'avais parlé il y a quelque temps, ici. Ce qui nous amène donc à un dogmatisme qui n'est pas autre chose que l'application à la psychanalyse de ce que je dénonçais tout à l'heure, à savoir : la langue de bois. Et la langue de bois, bien sûr, fleurit dans la langue des politiciens. Malheureusement, aujourd'hui, on la trouve partout où s'instituent des maîtres-penseurs : surtout chez ceux qui se sont institués en gestionnaires de la psychanalyse et en commentateurs des textes fondamentaux. Est-ce à dire que tout commentaire doit être prohibé ? Sûrement pas : mais le commentaire ne peut se fonder que sur la connaissance du texte que l'on commente. Mais ce à quoi nous assistons aujourd'hui, c'est à la tentative de remplacer les textes fondateurs par des commentaires rassurants et lissants.

Un commentaire se fonde sur la connaissance du texte que l'on commente. C'est en cela qu'il est interprétation. L'improvisation, elle, se joue entre l'interprétation et la création en ceci qu'à la différence du commentaire, elle exige une forme de contemporanéité avec soi et avec autrui, toujours à l'affût de l'espace et du temps ici présents, *hic et nunc*. Elle est une *praxis* avant d'être une *poïesis*; elle est une action avant d'être une œuvre ou alors si on veut, une œuvre en train de se faire, sans préparation, sans préalable.

La folie harmonieuse, l'improvisation, ne véhicule pas un sens lié aux signifiants qu'on y emploie ou qu'on y introduit ; il véhicule le sujet vers l'autre et l'autre vers le sujet. L'inverse est d'ailleurs magistralement présent dans Whiplash : le langage ne véhicule pas le sujet vers l'autre. Pour deux raisons : il n'y a pas de sujet, il n'y a pas d'autre. Une troisième raison : dans Whiplash, il n'y a pas de langage qui permette aux musiciens de se dire : donc pas d'improvisation possible.

C'est à partir de cette considération, à partir de ce rappel simple sur le

langage qu'on peut commencer à répondre à la question : comment l'analyste produit-il des effets ? Comment le musicien produit-il des effets ? Car l'analyse comme la musique, se jugent à leurs effets. Il faut en finir avec le rabâchage : l'analyse ne produit pas d'effets ou ne doit pas produire d'effets. Je ne parle pas, bien entendu, d'effets thérapeutiques, bien que ce ne soit pas déjà négligeable, mais ça, c'est facile.

L'aiguillon le plus précieux durant toute la découverte freudienne, durant toute la phase féconde de sa découverte, c'est l'amour. Le champ, le domaine de la créativité, le domaine de l'improvisation, est coextensif à celui de l'amour. D'où on peut conclure que la fonction du psychanalyste est une fonction d'échenillage. Écheniller les pousses de l'amour.

Et je vais poursuivre la comparaison botanique, en disant que certains parasites sont extérieurs à la pousse, au rejeton – penser au maître dans Whiplash -, et que d'autres lui sont intérieurs (pensez à l'histoire d'amour que vit le jeune batteur).

Le parasite extérieur, c'est le père. Le père, le signifiant « père » duquel Lacan faisait ce jeu de mots qui aurait dû faire dresser l'oreille à ceux qui en avaient : « *je père-sévère* » (le maître dans Whiplash).

C'est apparemment un bon jeu de mots mais c'est surtout un jeu de mots qui fait apparaître la fonction du surmoi. Les pères sévères, les censeurs, les intégristes en tout genre sont des suppôts, non pas de Satan, mais du surmoi. C'est vrai qu'ils peuvent tuer (on en a plein d'exemple depuis ce début d'année), mais seulement au physique. L'esprit sort renforcé de l'épreuve. Il y a une tentation à imiter le père qui est aux cieux (ou de l'idéaliser) lorsqu'on est un suppôt. Mais ce qu'on fait à ce moment-là, c'est imiter uniquement quelques-uns de ses attributs qui, bien sûr, lui sont attribués par l'être humain. Et l'un de ces attributs, c'est la sévérité, la fonction du juge, l'incarnation de la loi implacable. On construit ainsi l'image d'un père persécuteur opposé point par point à ce qu'on lui prête comme fonction au père, à savoir le père créateur (celui qui rappelle au combien « c'est dur d'être aimé par des cons »). Ca ne peut pas être le même. On assiste là à une espèce de tentative dérisoire de créer, de prêter un surmoi aux dieux. C'est Dieu qui exige de nous, disent leurs prêtres, des actes positifs et nous imposent des interdits. Ces interdits qui sont toujours infiniment plus abondants que les actes positifs et créateurs. Et c'est à partir de là qu'on peut tenter de donner une définition de l'amour. En effet, la réduction surmoïque, la réduction au surmoi mène à la répétition. Le surmoi détruit, le surmoi tue. Pour preuve, le jeune trompettiste de l'École qui s'est suicidé et qui n'est pas mort dans un accident de voiture comme le dit Fletcher. Par contre, et c'est là que c'est intéressant, le jeune batteur, lui, fait un accident de voiture d'avoir oublié la partition. Il n'en meurt pas : sauvé par l'oubli de la partition.

À l'inverse, l'improvisation qui est une métaphore de l'innovation, de l'inouï, du jamais vu, du jamais entendu – du « c'est fou ! » comme on dit dans ces cas — constitue le domaine de l'amour. « L'amour c'est justement ce qui vient amener ce qui jusque-là n'existait pas pour une personne, pour un couple, pour un groupe, peu importe » (Lucien Israël). L'amour n'est pas la soi-disant répétition d'un amour primordial. L'amour n'est jamais la répé-

tition de ce qui a pu se jouer avec la mère, de ce qui a pu se fantasmer avec la mère. Cet amour-là n'a pour seule fonction que de disparaître, que de faire place nette par le deuil et c'est sur ce deuil que des expériences nouvelles ouvertes sur l'avenir peuvent se développer, peuvent se dérouler, peuvent se jouer, alors que l'amour de la mère n'est qu'un vain ressassement d'un passé définitivement aboli et mort. Ce qui fait que, encore une fois, l'improvisation dit de l'amour « c'est toujours la première fois ». Ca n'est pas la répétition. L'amour ne renforce pas le Moi. Il crée le sujet. C'est là, la fonction de l'analyse, c'est là, le sens même de l'improvisation.

Denis Levaillant, un commentateur de jazz disait :

« Je sais ce que font tous les improvisateurs. Je sais ce que joue Keith Jarrett. J'ai reconnu dans son jeu Schumann, Ravel, Debussy, Bartök, Bach, le blues, le gospel ; rien de bien nouveau. Mais je ne sais rien de Keith Jarrett. Je prends son piano en plein corps. Il a réinventé l'improvisation solitaire, le récital à l'aventure : c'est un grand novateur. Il relègue les questions de langage, de style et de discours au musée des horreurs. Ce jeu continu, cette énergie tendue se jouent des formes comme des normes ».

L'improvisation en jazz se situe entre interprétation et création. Du côté de l'interprétation d'abord, car il s'agit malgré tout dans le jazz classique, d'interpréter un thème, au plus juste de son écriture ou de sa réécriture. Du côté de la création ensuite, car le jeu consiste, à improviser à partir du thème, quitte à s'en éloigner pour mieux y revenir : « je pars d'un point et je vais le plus loin possible ». Ca veut dire que le texte musical — la grille harmonique -, n'est jamais qu'un prétexte à un autre imaginaire musical. C'est comme avec l'amour. L'œuvre n'existe qu'improvisée, détournée, réappropriée. L'œuvre de jazz, n'existe jamais en elle-même et par elle-même : sa création n'est possible que là où l'improvisation est absolument constitutive de l'interprétation.

Paul Poggi

Seul face à la société (Man vs Society)

Être-seul, souvent évoqué comme une capacité, lorsqu'elle implique notamment : d'être capable d'être-seul avec les autres. C'est ce qui semble faire réagir Jonathan.

Néanmoins lorsqu'il s'agit d'une autre relation à la solitude, celle d'être seul face au dispositif tel que Michel Foucault l'emploie, n'est-ce pas une nouveauté ? Une relation dématérialisée, désincarnée et massificatrice ; dans laquelle le sujet, face au dispositif social, est irrémédiablement enjoint de se soumettre. Se soumettre face à ce discours moderne qui n'est plus qu'une injonction culpabilisante contre laquelle la défense paranoïaque semble se répandre.

Òme siás solet (1989) – Alan Pelhon (Coma una mùs'ca, 1989, Z'éditions)

« Òme siás solet Pòdes faire de guinhas tant que vòles Ti virar d'aquí o d'aià Òme siás solet Solet a t'esquiçar la tèsta Sus li arzilacs »

LIMINAIRE POUR ÊTRE SEUL

près ces quelques vers du poète niçois Alan Pelhon (1946-1994), il nous faut alors venir à cette question : « Qu'est-ce que c'est que l'*être-seul* ? »

Être-seul, semble tout d'abord avoir été traité du côté de l'incapacité à la capacité à *être-seul*... Oui, mais ensuite ?

C'est alors *face à l'Institution* que cet *être-seul* va nous intéresser, dans la mesure où il va être question de la confrontation du sujet. Le confronter à une altérité et dans ce que nous développerons à l'Autre *Social*.

Pour la psychanalyste Catherine Audibert dans la préface de deux articles de Donald Winnicot (1896-1971) dont *La capacité d'être seul* (1958), c'est interroger « *l'aptitude à être seul psychiquement, tout en ne l'étant pas physiquement...* »¹.

Finalement cela reviendrait-il pas à dire : « *Être-seul au milieu des aut-* res ? »

REVENONS ALORS À NOTRE SUJET, CELUI D'ÊTRE-SEUL AVEC LES AUTRES

Pour Jonathan qui a 14 ans, c'est un problème! Il a un long passé institutionnel et de prise en charge dans le médico-social. Il est présenté, *dixit* les

1Winnicot Donald W., *La capacité d'être seul*, Payot & Rivages, 2012 : Paris, p.11.

rapports anamnestiques:

- d'une part comme : « instable, agité acceptant mal les contraintes », « pouvant aller très loin sur le plan du conflit »,
- et d'autre part, il dénie un problème d'encoprésie, ce qui ne manque pas d'en faire la risée des autres jeunes adolescents. Ce qui attise également les conflits !

Il viendra plus, ou moins régulièrement, en suivi psychologique durant un an. C'est cependant après une bagarre qu'il me sera amené durant cette année de suivi. En effet, dans des moments d'agitation intense, les bagarres et les insultes ne manquent pas de fuser. Jonathan généralement, n'assouvit pas sa pulsion à moins d'y être contraint. Il ne s'arrête pas, « *il ne redescend pas !* » comme me disent les éducateurs.

Il est comme convoqué par un état second où toute tentative d'interaction, il l'a perçoit comme agressive. Le regard des autres est persécutant et le remet immédiatement dans un état d'agitation débordante.

« Éducativement » il convient alors de l'isoler afin de le contenir et de le protéger. Mais cette fois-là, semble être : *la fois de trop !* Puisqu'il s'en prend à l'éducateur. Au bout d'un moment, calmé, comme il est l'heure de notre rendez-vous il se présente.

Il tient à m'expliquer ce qui s'est passé. Durant une partie de « foot » avec ses copains son coéquipier ne l'a pas suivi. Il est allé dans les « cages de foot », il a fait autre chose et Jonathan va utiliser cette métaphore : « Il m'a laissé tomber... je me suis retrouvé seul ! ». Il regarde fixement, il est très angoissé lorsqu'il utilise cet « être-seul ». Il s'est retrouvé seul au milieu des autres et cette situation il ne l'a pas supporté... Il n'a pas su porter cet être-seul en présence de l'autre. C'est cette angoisse qu'il décrit comme ayant déclenché sa colère, lorsqu'il s'en prend à l'autre menaçant. Une colère et une agitation durant laquelle rien ne peut faire cesser l'excitation de ce moment.

Chose étonnante, depuis quelque temps, Jonathan vient souvent en entretien et il s'endort sur le divan. Bien sûr, évoquant une fatigue, il s'abandonne au sommeil dans une solitude béate pour laquelle l'*être-seul* permet de faire disparaitre quelqu'un par sa propre présence. Voilà qui peut être un nécessaire savoir-faire avec les autres!

« Ce n'est pas le conflit psychique qui domine dans l'inconscient du patient, mais la crainte du chaos interne que l'éprouvé de solitude pourrait engendrer, entraînant une désorganisation psychique qui rendrait la cure impossible ou inutile. »² (Audibert, 2012).

2 Ibid. p.25-26.

Donc être-seul que ce soit chez Donald Winnicot ou chez Catherine Audibert c'est une aptitude dont nous nous révélons capable, ou pas, en fonction de son autonomie affective. Un *être-seul* en présence de quelqu'un afin de servir à l'édification de la personnalité.

Par la suite, le questionnement qui sera le nôtre considérera cet *être-seul* en présence des autres. Plus précisément un autre à considérer en tant que mandant de l'institution.

C'est quoi être seul ? Sommes-nous seuls ? Comment peut-on êtreseul ? Comment peut-on être seul avec les autres ? Suis-je seul dans l'univers ?

ÒME SIÁS SOLET... FACI A LA SOUCIETA

Interrogeons à notre tour cette « solitude » dans ce rapport intriguant « le Sujet face à l'Institution ». Un rapport qui pourrait se décliner dans toute une série d'équivocité allant jusqu'à sa nullibiété, c'est-à-dire « ce lieu de nulle part de la lettre, autrement dit ce qui manque à sa place » (Hasenbalg Virginia, ALI, 2012).

Si notre hypothèse nous la tirons de la leçon de Jacques Lacan du 8 mars 1972, du séminaire... ou Pire : « que de l'Autre, on en jouit mentalement³ » (Lacan, 1972). Une expression qui résonne comme une négation de la jouissance sexuelle, c'est pour appuyer une autre hypothèse que maladroitement nous érigerons en postulat, c'est que : tout est là!

C'est-à-dire lorsque l'on formule : le sujet face à l'institution ; c'est aussi l'écrire :

le su-jet face à l'institution;

le su jet face à l'Un situ – tion;

Où l'Un, nommé par Lacan comme un ensemble qui est divisé, entre « l'unaire » de l'identification, de l'être, et, « l'unien » qui fait exception à l'ensemble, qui ek-siste. C'est alors une assertion où l'Un, nous dit Lacan : « reproche de n'être d'Un entre autre » dans la relation analytique ; mais toujours pour Lacan⁴ c'est aussi, et avec, l'analyste qu'il « voudrait être le seul pour que ça fasse deux »⁵. Voilà ce que nous chercherons à étendre dans la relation à ce nous avons évoqué comme le mandant de l'Institution.

Mais poursuivons notre écriture (avec beaucoup de guillemet) « *bris-séenne* », c'est aussi :

l'insu jet fasse à l'in-situ – tion;

l'insu jet fasse à l'in-situ scion;

Où se mélangent maintenant le « su » et « l'insu »! Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est du « Savoir », dont il est question. D'un savoir qui ne serait pas du sans-blanc au sens où il est jeté « In situ », c'est-à-dire à sa place habituelle. Un savoir qui est là parce qu'il y a toujours été. Et si nous passons cette fois à la leçon suivante du séminaire... ou Pire du 15 mars 1972 ; ce Savoir, peut-être qu'il s'enseigne, mais surtout il se formule «...mais ce qui se transmet, c'est la formule. » : C'est-à-dire qu'il se transmet un lieu ou la relation s'écrit.

En cela, le sujet est *face* certes, mais c'est aussi qu'il *fasse* [f a s s e] à l'institution. C'est-à-dire face à un discours, celui de l'institution, un discours qui n'est d'abord qu'une pensée, une pensée par quelqu'un d'autre : « rien de ce qui se pense n'est que pensé par quelqu'un »⁶ dira Lacan en 1972 en reprenant le philosophe irlandais de l'*immatérialisme* George Berkeley (1685 - 1753).

Que peut alors le sujet hypothétique, *fasse* (qui est pris au sens de « *puisse faire de...* »),... donc *fasse* à ce discours ?

Autrement dit que peut-il en faire si ce n'est aussi ne pas en jouir ? Certes cela c'est pour le psychanalyste! Car finalement, s'il en jouit dans ce rapport entre les discours c'est là que les problèmes arrivent!

Il en jouit, peut-être est-ce là que la folie guette ?... Et nous verrons en quoi !

Enfin il reste (et il y a toujours un reste), le *scion* qu'il soit celui-ci *scion* [s.c.i.o.n] ou celui-là : *sion* [s.i.o.n], étymologiquement c'est un *rejeton*.

3 Lacan J., *Séminaire XIX* - ... ou *Pire*, Leçon VI du 8 mars 1972.

4 Lacan J., *Séminaire XIX - ...ou Pire*, Leçon VII du 15 mars 1972.

5 Ibid.

6 Ibid.

Le rejet d'un arbre qu'on plante en terre, c'est une jeune branche destinée à être greffée. Un Savoir quel qu'il soit, un rejeton donc un re- « jeté » de sa place habituelle parce qu'il manque à sa place (n'est pas cela la nullibiété) pour être greffé ailleurs, resurgir, de surcroit ailleurs là où l'on ne l'attend pas !

N'est-ce pas alors cela, de ce rapport du *Sujet face à l'Institution*? Le rapport qu'entretien le Sujet à son savoir et à celui de l'Institution? En cela nous pouvons remercier Jean-Pierre Brisset (1837-1919) qui a été présenté ici il y peut de temps et mon inspirateur personnel Boby Lapointe (1922-1972).

FACE À UN DISCOURS QUI REND FOU!

Si, maintenant de se rapport du *sujet face à l'institution*, nous le décalons encore un peu ; parce que l'Un, est un rapport impossible mais émerge néanmoins du « rapport » des discours nous dit Lacan :

« il [Un] est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit hors la série des nombres entiers. Bien sûr ceci ne survient, n'arrive, ne surgit, qu'à la fin d'une longue élaboration de discours. » 7

7 Ibid.

Alors, un des discours, dans ce rapport, sera celui de l'Institution, si tant est qu'il existe un *discours institutionnel* ?

C'est-à-dire une *pensée-ailleurs* produite par un autre et qui s'adresse à tous. Un discours qui bien qu'institutionnel a valeur discursive sans avoir forcément de valeur juridique mais éventuellement prépare le discours juridique.

Or la modernité, nous confronte constamment à ce discours. Aujourd'hui il est devenu le lieu du « *continu* », d'un « *flux* » continu qui « bombarde » en permanence le Sujet. Un discours institutionnel, non sans rappeler celui du capitaliste puisque le produit cherche à n'être que jouissance. Une production imaginaire de jouissance serait produite de ce flux du discours institutionnel. Nous pourrions évoquer deux exemples de ce discours institutionnel auquel l'individu est confronté en permanence, ou plutôt du processus de diffusion de ce discours dont la permanence du flux est omniprésente.

Le premier serait donc la « *permanence* » avec comme exemple les chaînes d'information en continue. Un exemple flagrant où même, si rien n'est à annoncer, et rien n'est à dire, l'essentiel est d'occuper l'espace afin de maintenir le flux du discours. Nous avons alors bien un lieu dont la vocation est de permettre le passage du continu.

Le second exemple, serait celui de la « *dématérialisation* ». Une dématérialisation qui littéralement reviendrait à ôter la matière et dans notre exemple consisterait à ôter la matière humaine. Regardons le fonctionnement des administrations qui *dématérialise* de plus en plus la relation humaine vers un flux qu'est internet. La France est devenue en quelque année la championne de la dématérialisation de l'administration.

La relation à l'autre devient alors, sous prétexte d'un traitement efficient (c'est-à-dire le rapport du coût sur l'efficacité), à être considéré comme « dangereuse ». Dangereuse pour celui qui se retrouve derrière le « guichet » mais tout aussi dangereuse pour celui qui se retrouve devant. Toutes les admi-

nistrations semblent aujourd'hui munies de leur petit panneau d'information sur les risques encourus par les usagers en cas d'agression sur les agents d'accueil.

Et nous pourrions même nous interroger si aujourd'hui, les lieux « d'accueil », quels qu'ils soient, ne sont pas devenus les derniers bastions, pris d'assaut comme les ultimes lieux de parole... Alors que la « médiation » elle, n'a jamais été aussi présente dans les champs professionnels et notamment entre professionnel et usager.

Le sujet est alors seul face à ce discours (qu'il soit devant ou derrière le guichet) ou deux possibilités semblent s'offrir à lui. D'une part, tenter de le *retenir*, le discours, pour le contenir ou d'autre part, se laisser *traverser* par ce qu'il est, une pensée ailleurs qui l'influence, ou pas.

Retenir se discours, l'ultime stade anal, c'est prêter au discours un tel crédit que s'il y a du sujet, il se retrouve confronté à la masse (de l'information, du flux, du continu...). Finalement l'individu se retrouve dans une confrontation objective et de fil en aiguille en place d'objet du discours institutionnel. L'individu est confronté, mais également amalgamé, dans une relation massifiante. Il est alors face à un discours qui teint peut-être plus de ce que Michel Foucault (1926-1984) évoque comme dispositif.

C'est-à-dire:

« Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques⁸ » (Foucault, 1977).

Mais le dispositif, c'est aussi de « la nature du lien qui peut exister entre ces éléments hétérogènes » qui est interrogeant car de cette relation elle est : « un élément qui permet de justifier et de masquer une pratique » 10 précise Foucault. C'est également, tout en répondant à une urgence, chercher à contrôler et devient conclut Michel Foucault : « le dispositif de contrôle-assujettissement de la folie, de la maladie mentale, de la névrose » 11.

Qu'en est-il alors du sujet qui se retrouve à faire face à ce dispositif et ce discours massificateur qui chercher à assujettir, ce *bio-pouvoir* foucaldien?

Il est, le dispositif, ce qui vise à « gouverner » les populations et les conduire en tant qu'ensemble vers un bien. Cependant, l'individu est toujours dans une confrontation. Il reste confronté à des relations de pouvoir qui constituent le dispositif.

Il y a alors, peut-être une autre approche, plus subjective celle-ci, dans cette confrontation. Une visée qui consisterait à se laisser traverser par ce discours institutionnel, ce dispositif, pour *résister*; et cela que le discours institutionnel nous influence ou pas. La résistance du sujet au discours institutionnel n'implique alors pas de tenter de le bloquer mais bien au contraire de se laisser *traverser*. N'est-ce pas là, la question de la *subversion du sujet*? C'est-à-dire subvertir ce discours institutionnel, le dispositif, plutôt que tenter de le retenir.

8 Foucault M. Entretien avec Colas, D. Grosrichard, A. Le Gaufey, G. Livi, J. Miller, G. Miller, J. Miller J.-A. Millot, C. Majeman, G.: Le jeu de Michel Foucault In *Ornicar*?, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93.

9 Ibid.

10 Ibid.

11 Ibid.

Justement, être seul face à ce discours institutionnel n'est-elle pas là, la folie de croire qu'il peut être retenu ? La folie de se mettre en position d'objet certes, mais aussi dans une perspective de dialectisation avec un discours *ab-surde* tel que Zaineb Hamidi a pu l'évoquer il y a quelques années en parlant d'*ab-surdité* ? C'est-à-dire ici, face à une « *surdité* » du dispositif ?

En effet, le discours institutionnel n'invite-t-il pas alors à la déresponsabilisation subjective de ce rapport au social. Un évènement devient « forcément » la cause de quelqu'un ou de quelque chose. Le sociologue et philosophe Jean Baudrillard (1929-2007) ne décrit-il pas ainsi une société de l'*obscène* qui s'appuie sur le prima de l'objet dans *Les stratégies fatales*¹² en 1983 ? Une situation paradoxale dans laquelle la recherche de responsabilité (pourvu que ce ne soit pas la sienne) est sans commune mesure avec l'évènement !

12 BAUDRILLARD Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983 : Paris.

« Parce qu'il n'y a plus de sujet responsable, chaque évènement, même minime, doit désespérément être imputé à quelqu'un ou à quelque chose – tout le monde est responsable, une responsabilité flottante maximale est là, prête à s'investir dans n'importe quel incident »¹³.

13 Ibid. p.41.

Une fois de plus, n'y a-t'il pourtant jamais eu autant de médiateur face à ce discours ?

L'individu seul, est alors confronté à une pensée-ailleurs qui, si elle ne va pas dans son sens, ne peut-être que remise en question. De ce point de vue là, il n'y a alors plus de vérité du sujet. Or cette réaction n'est-elle pas ce que l'on peut observer dans les formations réactionnelles qui commencent par « on m'en veut! » jusqu'à « on complote contre nous! »... Bref une paranoïa qui se généraliserait, véhiculé à la vitesse de l'internet. Que dire des théoriciens du complot qui sont légions! Ou bien les réactions anxiogènes qui ne se font pas attendre. Prenons l'exemple de cette nouvelle mode (pas si nouvelle que ça !) du « survivialisme » qui part du postulat de l'effondrement inévitable de la société, de l'économie, des ressources, de la culture... et pousse à s'organiser afin de préparer cette nouvelle dépression. Rien n'est finalement très nouveau si tant est que la vitesse de diffusion est incomparable avec l'histoire de l'humanité. On observe ainsi chez un auteur comme Piero San Giorgio dans son manuel « Survivre à l'effondrement économique » (2011). Un enchainement désincarné de fait, ajouté les unes aux autres et dont l'issue laissé en perspective c'est la « barbarie ».

Le lien social semble alors attaqué par cette modernité qui dit la défendre. Il est alors intéressant de reprendre à ce sujet l'article du philosophe Giorgio Agamben, *Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie*¹⁴ dans *Le Monde Diplomatique* de Janvier 2014, dont l'analyse finalement montre comment cette réactivité événementielle devient liberticide et donc tout aussi persécutante que ce que l'on cherche à défendre. La boucle est bouclée!

L'expression de la culpabilité face à l'image que renvoie le dispositif devient impossible pour l'individu à refouler. Peut-être est-ce également un Réel inassimilable qui reste et pour lequel le Sujet doit « *faire-avec* » dans une expression paranoïaque pour certain et redoublant de violence pour d'autres.

14 Agamben Gorgio, Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie In *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2014.

IL FAUT BIEN CONCLURE...

Oui mais comment?

En ce qui concerne Jonathan, qui s'est retrouvé seul milieu des autres et ne s'en était pas rendu compte ? Ou bien en ce qui concerne le sujet qui sait qu'il est seul, mais face à l'Institution doit surtout « *faire-avec* » ce Savoir ? Ou enfin, faire face à cette solitude plutôt que tenter de la retenir.

Il y a peut-être une autre manière de conclure dans ce rapport à la société et la solitude qui en découle, c'est le « refoulement » et la « culpabilité ». Pour Freud dans Malaise dans la civilisation (1929), pour fonder une société 15, il faut juguler l'agressivité. En premier lieu Sigmund Freud va considérer qu'il faut inhiber la libido (canaliser la pulsion érotique) pour la mettre au service du lien social, en stimulant des relations entre les uns et les autres : le « refoulement » ; c'est également ce que l'on trouve plus tôt chez Émile Durkeim (1858-1917) dans De la division du travail social en 1893 avec l'introduction du Droit. Cependant cette condition (« refoulement » pour Freud ou « l'introduction du Droit » pour Durkeim) si elle semble nécessaire n'est pas suffisante.

La société, en second lieu, doit introduire la « *culpabilité* » pour mettre en échec son agressivité. La *conscience morale* n'est que l'intériorisation de cette agressivité retournée contre soi-même (face au refoulement). Pour Émile Durkeim, c'est la « *valeur morale* » comme le besoin d'une société pour maintenir une *solidarité sociale* et un ensemble cohérent qu'il proposera. C'est finalement un système de *droits* et de *devoirs* qui lie durablement les hommes les uns aux autres. Ce qui n'est pas si éloigné de ce que dira Freud plus tard en 1929 :

« [...] il semble presque que la création d'une grande communauté humaine aurait plus de chance de réussir si l'on n'avait pas à se soucier du bonheur de l'individu »¹⁶.

Cependant ce qui nous préoccupe, n'est-ce pas alors cette « *culpabilité* » qui fait lien ici et qui semble impossible à refouler ? Ce qui n'est pas sans rappeler ce que développe Delphine Scotto concernant la « *honte* » dans le cas d'une séparation impossible. C'est alors une solitude à prendre du côté imaginaire, du côté imaginaire de la honte :

«... la honte freudienne articulée au versant imaginaire et arrimée à la culpabilité, c'est-à-dire celle dont le fondement est le refoulement du sexuel – expression du désir incestueux – dont Freud va en élaborer les formations réactionnelles durant la période de latence, comme la pudeur et le dégoût. »¹⁷

Si ce n'est que le refoulement de la culpabilité devient impossible dans cette hypothèse d'une solitude face à la société puisqu'elle est constamment sollicité. Mais c'est alors, toujours pour Delphine Scotto une *hontologie* avec un « h » au sens lacanien :

« D'autre part, la honte lacanienne dans son articulation au champ du réel, nommée comme telle « hontologie » dans un néologisme qui rend compte de la « honte de vivre » intrinsèque à chaque être et qui renchérit sur « la honte de l'être » au sens de Heidegger : l'être fait la découverte de lui-même comme présence incontournable et doit assumer de vivre son être de vivant jusqu'à la nausée. »¹⁸

15 « Le lien social est évoqué par les sociologues du XXème siècle comme un monde de rapport symbolique qui dépassent l'individu. Pour Durkheim déjà, la société permet un langage et elle rendrait compte d'un lien social, organisé par le langage. » (POGGI, HAM, 2014)

16 Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, PUF, 2004 : Paris, p.84.

17 Scotto DI VETTIMO Delphine, « Psychose ou l'impossible séparation », *Cahiers de psychologie clinique* 2/ 2008 (n° 31), p. 147-164, URL: www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm.
DOI: 10.3917/cpc.031.0147

•

18 Scotto DI VETTIMO Delphine, « Psychose ou l'impossible séparation », *Cahiers de psychologie clinique* 2/ 2008 (n° 31), p. 147-164, URL: www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm.

DOI: 10.3917/cpc.031.0147

Et finalement faire avec cette image renvoyée par la société... qui n'est qu'une image.

La solitude face à la société est alors une solitude face au « dispositif », à l'image d'une solitude ontologique. Si l'on désigne par « *solitude ontologique* » une impossibilité pour le sujet ; celle d'accéder au sujet dans l'autre.

Puis, d'une solitude ontologique à une solitude « hontologique » au sens lacanien il n'y a qu'un pas ! Celui de l'image qui nous renverrait au dispositif lorsque cette solitude nous pousse follement à vouloir devenir « acteur » alors qu'être « spectateur » serait plus subversif ? C'est-à-dire une image impossible à refouler et ne laisserait qu'une forme de reconnaissance par le sujet de sa culpabilité, de sa « honte de soi » pour laquelle :

« La honte en tant qu'affect ontologique, est dans ce cas honte d'une laideur aliénante, d'une laideur « hontologique » qui nie toutes mes possibilités. » 19

Comme l'écrit Marie-José Mondzain dans « *Homo Spectator*²⁰ » : « *C'est la barbarie qui menace un monde sans spectateur* » ; notamment lorsque l'*hyper-sollicitation* de l'industrie du spectacle, de la *société du spectacle*, fini par anéantir le spectateur devenu « public ».

Et finalement nous conclurons aussi comme nous avons débuté sur ces vers d'Alan Pelhon (*Òme siás solet*, 1989), d'Alain Peglion en français :

« Òme siás solet E se pastrolhes sus de plaças vuèi Emé d'aucèus perduts Òme siás solet Solet a emparar la draia Dei jorns espelhats

Solet per escotar la dolor Que non vòu s'enanar Crepar lo tieu còr »²¹

BIBLIOGRAPHIE.

Agamben Gorgio, Comment l'obsession sécuritaire fait muter la démocratie In *Le Monde Diplomatique*, Janvier 2014.

BAUDRILLARD Jean, *Les stratégies fatales*, Paris, Grasset, 1983 : Paris, 210p.

Durkeim E. 1893. *De la division du travail social : livres I* [ouvrage en ligne]. Université du Québec à Chicoutimi, 08-07-2008. [ref. du 16-10-2008]. 206p. Format DOC Disponible sur : http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.del1

Durkeim E. 1893. *De la division du travail social : livres II et III* [ouvrage en ligne]. Université du Québec à Chicoutimi, 08-07-2008. [ref. du 16-10-2008]. 145p. Format DOC Disponible sur : http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.del1

Foucault Michel Entretien avec Colas D., Grosrichard A., Le

19 SAGAERT Claudine, « De la laideur au suicide », dans *revue ¿ Interrogations?*, N°14. Le suicide, juin 2012 [en ligne], http://www.revue-interrogations.org/De-la-laideur-au-suicide (Consulté le 6 mars 2015).

20 Mondzain Marie-José, *Homo Spectator*, Bayard, 2007: Paris, 272p.

21 « Homme tu es seul Et si tu discutes sur des places vides Avec des oiseaux perdus Homme tu es seul Seul à apprendre le chemin Des jours dépouillés Seul pour écouter la douleur Qui ne veut pas partir

Tuer ton coeur. »

Gaufey G., Livi J., Miller G., Miller J., Miller J.-A., Millot C., Majeman G.: Le jeu de Michel Foucault In *Ornicar*?, Bulletin périodique du champ freudien, n° 10, juillet 1977, p. 62-93.

Freud S. (1929), *Le malaise dans la culture*, PUF, 2004 : Paris, 92p. Lacan Jacques, *Séminaire XIX* —... *ou Pire*, non-publié, 1971-1972. Mondzain Marie-José, *Homo Spectator*, Bayard, 2007 : Paris, 272p. Pelhon Alan, *Coma una música*, Z'éditions, 1989 : Nice, 101p.

Sagaert Claudine, « De la laideur au suicide », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°14. Le suicide, juin 2012 [en ligne], http://www.revue-interrogations.org/De-la-laideur-au-suicide (Consulté le 6 mars 2015).

Scotto Di Vettimo Delphine, « Psychose ou l'impossible séparation », *Cahiers de psychologie clinique* 2/2008 (n° 31), p. 147-164, URL: www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2008-2-page-147.htm. DOI: 10.3917/cpc.031.0147

Winnicot Donald W., *La capacité d'être seul*, Payot & Rivages, 2012 : Paris, 109p.

Je me paie le luxe d'être pauvre...

Zaineb Hamidi

Je me paie le luxe d'être pauvre...

Nous ne parlerons pas de la folie comme trouble ou déraison, et encore moins comme inconscience. Nous reprendrons l'expression de Cabanis (1808) dans son Rapport physique et moral, « La folie [...] n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires ».

Nous ne considérerons pas la folie comme une difficulté de mettre en mot ou comme un agir. Sera, pour nous, fou, ce qui semblera ou sera considéré par quelqu'un, comme contraire au bon sens, comme excessif ou dérangeant, comme une erreur, sans que cela soit pour nous ou chacun vrai. La folie sera donc témoin d'une originalité qui compromet le lien à l'autre ; la folie sera ce qui permettra « de chasser l'ennui » (Érasme) sans aucunement se soucier des carcans normatifs ou sociaux, en dehors de toute intention de faire lien, de le maintenir ou de le détruire. La folie comme extravagance, mais quoiqu'il arrive n'est fou que si un regard Autre le fait apparaître comme tel. La folie est une autorisation, une auteurisation qui prendra parfois l'allure de libertinage au sens noble du terme.

Introduction musicale: Gnarls Barkley *Crazy* et son clip *made in* Rorschach.

Prologue: auto-entrevue écrite par elle-même

Folies... Pourquoi s'inscrire dans cette thématique ?

Parce que c'est la thématique de l'année... Elle fait suite aux jouissances de l'an passé. Pourquoi s'y inscrire ? Une question peut répondre à celle-ci : pourquoi se questionner sur ce qui pousse le désir à désirer telle ou telle destinée ? Le désir est inconscient... Insondable décision de l'être... Personne ne sait vraiment pourquoi tel choix plutôt que tel autre. On construit du sens dans l'après-coup pour se permettre de faire le deuil de toutes les autres voies auxquelles on a dû renoncer.

Pourquoi « folieS » ?

Le pluriel peut être questionnant... il n'y a pas une folie qui fasse exception et nul ne fait exception à la folie, donc La Folie, tout comme La Femme, n'existe pas... « L'hystérique est folle comme sont folles toutes les femmes » disait Lacan. Ou peut-être n'y a-t-il pas de réponse à cette question puisque chacun aura la sienne, de réponse et de folie...

Pourquoi ce titre?

Parce qu'il en fallait un. Ce titre répond au titre précédent : « seul face à la société » On pourrait donc entendre que se sentir ou être seul face à la société pourrait être cause ou corollaire de se payer le luxe d'être pauvre. En réalité, lors d'une réunion, il aura fallu en quelques courtes minutes trou-

ver un titre, puis la problématique qui en découlerait et enfin la réfléchir avec la clinique comme point de fuite. C'est plus facile de faire sortir le dentifrice du tube que de l'y faire entrer... Cette méthodologie, parce qu'inversée, répond d'elle-même à la thématique de « folies ».

Quelle (s) problématique (s) derrière ce titre ?

Une problématique méthodologique, philosophique, mais aussi celle de chaque *un* rencontré. L'on pourrait donc tisser une toile entre ces problématiques et continuer de faire entrer le dentifrice dans le tube, ou se mettre en perspective pour voir ce qui se dévoile, ce qui se confond ou se distingue.

Pourquoi le titre de ce prologue ? Et cette forme pour cette « conférence » ?

Un dialogue entre soi et soi pour faire écho à la lecture psychanalytique que fait C. Gaborit des aventures de Robinson Crusoé écrites par lui-même¹. Elle dira que Robinson, comme certains jeunes actuels, était en rupture de lien, en manque de parole signifiante. En jeu dans cette rupture, serait un refus, occasionnel ou pérenne, de la métaphore paternelle, un « refus des signifiants de l'Autre » et de la dépendance à cet Autre qu'une acceptation imposerait. Ce refus, qui ne sera pas une inscription mais une position, est une manière de maintenir toujours le processus de symbolisation qui consiste à :

- se faire objet cause du désir de la mère : identification à une absence
- se faire interdire cette position par le père : identification mélancolique au manque à défaut de pouvoir le combler
- entendre le non/nom du père par sa présence symbolique dans le discours maternel : effet du père même dans son absence.

Le sujet advient donc d'une absence, d'une frustration et du signifiant d'un autre, tiers représenté ensuite par ce qui le porte même dans son absence, à savoir le langage.

« La vie et les aventures de Robinson Crusoé : écrites par lui-même ». Pour Gaborit, cela témoigne d'un refus de se dire à partir des signifiants de l'Autre ou plutôt de refuser la dépendance à l'Autre que cela implique. « Être » c'est « être » parlé par l'Autre, assignation que beaucoup refusent. Le troisième temps de la métaphorisation paternelle, à savoir accepter le signifiant du Nom-du-Père comme phallus, ne sera pas consenti, ce qui placera inévitablement le sujet sans lieu Autre de rencontre, et ainsi le condamnera à émerger dans une chaîne constituée toujours des mêmes signifiants et qui ne saurait l'engager dans une parole signifiante. Pourquoi ? Parce qu'enfermé en lui-même, le phallus laissant sa place de référence à la jouissance, le sujet ne sait plus « à quoi consentir et à quoi renoncer ». Et le refus, dans un cercle vicieux, permet paradoxalement de ne pas totalement se désinscrire de l'ordre du symbolique tout en ne s'y soumettant pas.

Pourquoi n'y a-t-il que de l'indéfini dans ce qui précède, que du « on », comme s'il y avait refus du lien à l'autre ?

L'inconscient c'est le discours de l'Autre... de l'Autre il y en a assez, de l'*alter ego*, donc de l'*ego* aussi. Risquer de s'enfermer dans les mots/maux de l'A (a) utre, pour s'en enrichir mais au risque de soi-même, de finir par ne plus s'y retrouver... quitte à se perdre, autant que ce soit par soi-même...

Pourquoi n'y a-t-il que de l'indéfini?

¹ Gaborit, C., *Robinson, ou comment vivre sans liens*, dans la revue Cliniques méditerranéennes, 2/2005 (no 72), pp.53-61. URL http://www.cairn.info/revuecliniques-mediterraneennes-2005-2-page-53.htm.

Je me paie le luxe d'être pauvre...

Parce que la forme prend le pas sur le fond.

Parce que le message n'est plus la priorité, seules les conventions comptent.

Parce que si l'on ne prend pas la peine de se lisser pour que l'autre n'ait aucun effort de réflexion, et bien justement, l'autre ne fait aucun effort ne serait-ce que d'écoute.

Parce que la morale a pris le pas sur l'éthique.

Parce que l'opinion tente vainement de s'élever à la dignité de la dialectique, et malgré son échec, elle y réussit en trompant l'œil.

Parce que l'ennui a repris ses droits, au détriment de toute folie...

Alors toutes enrichissantes que sont les relations humaines, pour ne pas sombrer, disparaître dans les méandres de l'être d'un autre, je me paye le luxe d'être pauvre...

Est-ce qu'on pourrait revenir au sérieux ?

« Rien n'est plus sot que de traiter avec sérieux de choses frivoles ; mais rien n'est plus spirituel que de faire servir les frivolités à des choses sérieuses » (Érasme, Éloge de la folie p. 14).

ACTE I : D'UN RENONCEMENT THÉORIQUE À LA NAISSANCE D'UNE PROBLÉMATIQUE

S'il est un sujet des plus passionnants mais des plus risqués aussi, c'est bien la folie. Car peut-on l'évoquer sans la convoquer ? Peut-on en parler sans l'éprouver ? La folie existe-elle théoriquement, nous transcende-t-elle ou nous offre-t-elle cet ailleurs que le désir nous fait miroiter ?

Quelles différences entre psychose et folie?

Délire-t-on lorsque l'on sait que l'on délire ? Bouddha disait « l'insensé qui est conscient de sa folie est sage, mais l'insensé qui se croit sage est vraiment fou ».

Prenons les choses différemment :

Lorsque folie et psychose se côtoient, voire se confondent, c'est certainement que nous sommes dans le champ épistémologique de la psychopathologie. La folie circulaire est la psychose maniaco-dépressive, maintenant appelée trouble bipolaire (sans passage par l'Équateur) ; la folie qui raisonnait c'était la paranoïa caractérisée par un trouble de l'interprétation ; et celle, des folies, qui faisait doutait était la névrose obsessionnelle. Tiens, voilà donc que peu à peu la folie s'écarte de la psychose.

C'est par extension que le terme de folie est venu recouvrir celui de la psychose, non comme structure de l'inconscient dans une certaine inscription dans le langage, mais comme affection. La folie serait donc psychose ou délire, lorsqu'elle n'est pas consciente.

Beaucoup ici ont parlé de la psychose, en en retraçant quelques contours... Et ce n'est pas ici ce que nous allons la questionner. Il ne s'agira pas de faire une analyse pathologisante de ce dont je vais parler. Juste d'une expérience de vie, d'une façon-d'être-au-monde, qui peut déranger ceux qui n'ont pas le prisme de compréhension de ce qui peut alors rimer avec une langue étrangère, le culte du sauvage, la barbarie... là où, peut-être, n'y a-t-il que folie.

Zaineb Hamidi

De quelle folie allons-nous parler ici?

Nous ne parlerons pas de la folie comme trouble ou déraison, et encore moins comme inconscience. Nous reprendrons l'expression de Cabanis (1808) dans son *Rapport physique et moral*, « La folie [...] n'est autre chose que le désordre ou le défaut d'accord des impressions ordinaires ».

Nous ne considérerons pas la folie comme une difficulté de mettre en mot ou comme un agir.

Sera, pour nous, fou, ce qui semblera ou sera considéré par quelqu'un, comme contraire au bon sens, comme excessif ou dérangeant, comme une erreur, sans que cela soit pour nous ou chacun vrai. La folie sera donc témoin d'une originalité qui compromet le lien à l'autre ; la folie sera ce qui permettra « de chasser l'ennui » (Érasme) sans aucunement se soucier des carcans normatifs ou sociaux, en dehors de toute intention de faire lien, de le maintenir ou de le détruire.

La folie comme extravagance, mais quoiqu'il arrive n'est fou que si un regard Autre le fait apparaître comme tel. La folie est une autorisation, une *auteurisation* qui prendra parfois l'allure de libertinage au sens noble du terme.

Quelle sera la part de la psychanalyse?

La psychanalyse apportera sa part créative, sa part méthodologique inspirée de Lacan, l'épistémophilie freudienne, et surtout cette idée folle de se laisser enseigner par la folie de chacun puisque la comprendre est impossible. Et elle pourra se nourrir, par le biais de ceux qui s'y réfèrent, de tout ou partie de ce que je vous offre aujourd'hui, si tant est que cela lui soit digeste... par « lui », j'entends « vous »...

Il serait fou de croire que la psychanalyse permet de comprendre la folie. Lacan lui-même le dit, la psychanalyse n'est ni un dictionnaire ni un déchiffreur. L'en considérer capable c'est prendre le risque d'un délire d'interprétation ou de la voir instrumentaliser comme outil psychiatrique.

Lacan pense la folie comme intrinsèque au *parlêtre* : « vécue dans tous les registres du sens » (Écrits, p. 166), du fait de l'identification et de l'aliénation au langage (assujettissement au signifiant), l'homme est condamné à la folie, donc à la liberté (liberté dans l'articulation signifiante même dans les mots d'un A (a) utre). Mais dès lors que le fou se croit être ce qu'il pense être, à savoir fou, il tient l'imposture de se prendre pour ce qu'il est ou est censé être : il faut l'être, fou, et ne pas croire qu'on l'est. En raccourcissant les propos de Lacan, l'on tombe sur une proposition tout aussi intéressante : L'homme fou « engage à la fois sa vérité et son être ». (Écrits, p. 157)

C'est dans sa façon d'être-au-monde et d'être-au-langage que chacun colorera, s'appropriera la folie, sa folie, l'apprivoisera, la fera taire, s'en accommodera, mais toujours dans sa singularité. La « structure » c'est celle de l'inconscient et de ses manifestations, pas de l'être qui n'en a pas de les avoir toutes.

Mais va-t-il y avoir une analyse psychanalytique?

J'espère simplement pouvoir permettre à une personne l'ouverture de portes vers d'autres univers qui lui sont ou lui paraissent fermées, infranchissables. De la psychanalyse c'est ici sa folie, sa part folle que je questionnerai. Si vous le voulez bien, gardons en mémoire cette question : où folie et psy-

chanalyse sont-elles de même essence ?

La folie est donc le moyen ou la conséquence d'un affranchissement de soi. Le fou est donc celui qui se libère de tout effet hystérique ou hystérisant, intentionnellement ou par accident. N'oublions pas l'étymologie, compagne inévitable de toute réflexion réfléchie! En latin, *follis* est un soufflet ou une outre gonflée, donc le fou s'articule du vide, s'en empare, s'en fait la dupe pour duper l'autre et le rendre fou à son tour!

Le fou, cette pièce qui est venu prendre la place de l'*aufin* sur l'échiquier... par sa proximité de la couronne et de la royauté. Le fou du Roi prend la place de l'éléphant, *el fil* selon l'étymologie.

La folie... *Moria* en grec. Du nom de ces mines qui ont failli engloutir le porteur de l'anneau, les Mines de la *Moria* dont le roi était le cousin de *Gimli*, le nain de la bande. Mais le danger ce ne fut pas les orques ou les trolls des cavernes, non. Le danger c'est ce qui aura été réveillé d'avoir creusé trop profondément dans les mines : un *Balrog*, le plus maléfique démon de l'ombre...

Moria, la folie, dont Érasme, en l'honneur de son ami Thomas More, lui-même ami et conseiller de Henry VIII et décapité comme tant d'autres, Érasme donc, en aura fait l'éloge de la folie, par elle-même. La folie s'en référant à elle-même refuse-t-elle donc de se dire par les mots des « rhéteurs » qui par grand effort parviennent à « chasser l'ennui » là où elle, n'a qu'à se montrer ?

Le fou du Roi, c'est celui qui est chargé de divertir la cour, d'en chasser les tourments et préoccupations le temps de quelque farce ; mais c'est aussi celui qui peut, qui doit s'autoriser à dire tout et n'importe quoi au risque de *perdre la tête...* Dans certaines versions, dont celle scénarisée dans la série *Les Tudors*, lorsque Henry VIII perd Jeanne Seymour, sa *rose sans épine*, il s'enferme pendant quelques jours et le seul qui peut non seulement l'approcher mais aussi, sous prétexte d'absurde et de sa fonction, le mettre face à sa responsabilité et à sa vérité, c'est son fou.

Nous ne sommes pas loin d'une *alétosphère*. *Aléthéïa* vérité, et sphère. Ce dernier terme rejoint celui de la folie dans ses deux racines : latine dans le sens de « *boulette* » et grecque dans son acception de balle. Erreur et vide central. *L'alétosphère* comme folie de la Vérité, la Vérité qui se laisse avoir par la Folie, l'une étant le champ d'exercice de l'autre mais aussi sa révolution.

Sphère... Et là je me rappelle un épisode de *The Batman*, où *Batgirl* doit désamorcer une bombe sans en avoir les connaissances nécessaires. Et elle se rend compte qu'elle y parvient sans difficulté et se demande d'où cela lui vient. Et comme réponse la voix du *Martien* qui lui répond qu'il a pris le contrôle de son esprit car il n'avait pas le temps de lui indiquer comment faire. Et là *Batgirl* l'interpelle : « Il faudra qu'on parle de sphère privée après ça »... Se faire priver, de sa liberté de faire ou ne pas faire par soi-même, par sa propre décision. Se faire priver de ses mots, dans un fantasme que l'Autre nous impose sa vérité, et de cette vérité, la nôtre en écho dont on ne veut pour-

tant rien savoir. L'insu que sait de l'une bévue...

Pour revenir et terminer sur ce premier acte, j'aimerais juste faire allusion à Lacan et Dali qui *revendiquent* une connaissance paranoïaque du monde, c'est-à-dire une vision *surRéelle* du monde et de soi : une folie, une étrangeté qui du fait de sembler plus réelle que la réalité en dévoile tous ses mystères, tous ses points aveugles, toute son abstraction que l'on ne peut donc que penser ou subir.

ÉPILOGUE : DE L'ALÉTHOSPHÈRE AU RISQUE DU MAÎTRE, POINT DE DISCOURS

De l'image à l'imagé, de l'imaginé à l'Imaginaire. Ou comment faire feu de tout bois ?

Cela aurait pu s'appeler « je me paie la folie de ne pas être fou », de ne pas habiter en poète... Qu'est-ce à dire que de faire lieu de tout espace par ses mots, sa propre création signifiante ?

Ou encore « je me paie l'intelligence d'être con » car l'absurde, il n'y a que cela de vrai... et la misanthropie aussi.

« Je me paie le luxe d'être pauvre », est-ce information, revendication ou justification ?

Cela pourrait être les trois... mais pas dans un clivage, pas même dans une ambivalence, dans une continuation, un nouage harmonieux ou non selon le contexte d'émergence d'une parole.

Refuser le non/nom du Père ce n'est pas refuser de s'y soumettre, c'est en refuser certaines conséquences puisque le poids de la soumission est plus difficile à porter, pour certains, que la liberté qu'elle promet. Se soumettre aux signifiants de l'Autre permet une liberté signifiante pour celui qui y consent mais avec le risque constant de se perdre, de ne plus parvenir à se dire ou à se reconnaître dans le regard de l'Autre.

Ne voulant risquer aucune assignation à quelconque place, certains préféreront renoncer à se retrouver dans le regard d'un A (a) utre de peur d'une dissonance.

Ce n'est donc pas la métaphore paternelle qui échoue dans sa fonction mais son acceptation comme seule référence phallique (fonction « normative » de l'Œdipe).

Si la symbolisation n'aboutit pas, le choix reste possible, et « tant qu'on ne choisit pas, tout reste possible » dira Nemo Nobody, doublement personne (*Mr Nobody*) : toutes les modalités d'existence restent potentiellement ou virtuellement accessibles.

Mais ce refus des signifiants de l'Autre n'est pas réservé à une seule population, à quelques-uns et dans un seul sens... Chacun d'entre nous y est, en réalité, confronté et au quotidien.

Refuser de se faire la dupe de l'Imaginaire au profit d'une dupe de l'Inconscient... afin de mettre alors le sujet à l'épreuve des rencontres, dans son risque de chute ou d'émergence. Le délire ne fera donc pas office de réalité mais permettra d'habiter celle-ci en poète, dans une métaphorisation qui

Je me paie le luxe d'être pauvre...

échouera parfois à rejoindre l'horizon du champ commun des représentations, tout du moins, en apparence...

La Folie de la Vérité, ou la Vérité de la Folie... point de discours ?

Ce « point » est à entendre du côté d'un capiton, d'une absence, d'une limite... mais aussi et surtout d'un point de fuite qui dans le meilleur des cas nous conduira dans et vers une mise en perspective, et dans le pire, vers le discours du (*d'un ?*) Maître. Qu'est-ce qu'un maître si ce n'est celui qui est fou de croire en la vérité de son discours ? Ou pire, fou au point de ne pas reconnaître que sa vérité n'est qu'un discours sur sa Vérité insue ?

Place à la folie... ou pas.

« Je me paie le luxe d'être pauvre ». Vous savez peut-être mon attrait, mon amour pour le cynisme diogénique. Mais il me serait trop facile et ce serait *capillotracté* que de retracer les mémoires de Diogène, de livrer une interprétation psychanalytique de ses enseignements, ou un enseignement cynique de la psychanalyse pour justifier mes propos.

Non, je vais ici livrer mes « *impressions* », ces quelques traces de ce qu'aura convoqué cette phrase au moment où je l'ai énoncée.

Je me paie le luxe d'être pauvre... en quoi la pauvreté, dans quelles mesures et quand la pauvreté devient-elle un luxe ? Et avant toute chose, de quelle pauvreté, de quel luxe parle-t-on ?

Clinique : pensée paradigmatique d'une rencontre et d'une émancipation

Une vidéo humoristique de *Dycosh*, « rendez-nous le tchip », à la fin de laquelle on voit un homme noir s'énerver car « on » le sous-titre. Ce sous-titrage renvoie à une réalité, celle que communiquer en passe nécessairement par le prisme du transfert, et ainsi par l'interprétation en fonction de son système représentationnel. Ainsi, si vous ne partagez pas le même champ sémantique, au moins quelques signifiants (au sens linguistique du terme), avec votre interlocuteur, il y a de grands risques que vous soyez vus comme vous n'aimeriez pas l'être tellement vous ne vous reconnaîtrez pas (et ne voudrez-vous reconnaître) dans ce regard autre porté sur vous.

Cela se vérifie lorsqu'une personne au fort accent étranger ou simplement qui ne parle pas la même langue et a du mal à se faire comprendre, est considérée comme *débile*, au sens psychiatrique du terme. Confusion de *lalangue*, du langage, de la parole et de la langue. Je me rappelle mes années étudiantes, une collègue relatant un entretien qu'elle eût avec un homme catalogué « psychotique » car « il mettait Dieu dans toutes ses phrases ». Ma première question fut simple, évidente... enfin, pour moi au moins. Quelle était l'origine de ce monsieur ? L'on me répond (un « on » très défini, ma collègue et l'enseignant) que cela n'importait pas : obédience psychanalytique oblige, ce qui comptait était l'implication voire le collage à son propre discours, et là, à l'enseignant de nous faire un laïus sur la différence entre « le croire » et « y croire ». Bien entendu, *on* me gardait bien de tomber dans une anthropologie profane et non analytique : tout est culturel donc rien ne l'est... C'était mal me connaître que de croire que cette folle vérité de se croire et de s'énoncer comme telle suffirait à m'hystériser... Je reposai donc ma question en

insistant, Ah! Il est maghrébin... Et oui, simplement, évidemment... tous les arabophones savent que cette langue (sans doute n'est-ce pas la seule) a certaines particularités dont, le défaut de verbe « être » (à ne pas confondre avec l'auxiliaire qui existe bien) et la référence à Dieu dans beaucoup de ses expressions courantes... Ce monsieur était-il donc psychotique que de traduire littéralement ? Ou l'était-il de ne pas avoir su l'indiquer aux autres tronquant ainsi le lien social ?

La référence à un Autre (radical ou barré) dans la formation langagière et l'absence de verbe « être » pour ne pas que le sujet (du verbe et de l'Inconscient) se prenne pour ce qu'il énonce, colore mes questionnements d'une manière spécifique puisque tout questionnement se conjugue selon la singularité de celui qui en est taraudé...

Que vient (d') énoncer mon discours ? Le discours comme Vérité, le savoir qui en saurait plus que le sujet de ce savoir... Le sujet existe-il du fait qu'il ait quelque chose à savoir ou le savoir *est-il existé* parce qu'il y a du sujet ?

Dycosh aura été le featuring, l'invité, de Faraone, rappeur, sur la chanson « dans la cage de mon bâtiment ». Ce dernier y évoque le fait de s'être soumis à un système de représentations comme étayage à la construction identitaire. Mais désirant ailleurs, prenant « l'ascenseur social » comme dirait l'autre, il se retrouve exclu de tout champ représentationnel s'il n'en tient qu'aux autres de nous autoriser...

Se passer des signifiants de l'Autre à condition de s'en servir ?

Si « se payer » est d'acquérir non sans difficulté une certaine paix ;

Si le luxe est ce qui n'est pas nécessaire et rejoint en certains points la luxure ;

Si la pauvreté est un manque qui appellera peut-être quelque pitié ;

Et au vu de tout ce que j'ai pu ici vous livrer, alors oui, je me paie le luxe d'être pauvre...

Et vous ? Vous avez quatre heures... ©

Ce qu'on ne peut pas changer peut nous changer

Giovanni Rossi

Ce qu'on ne peut pas changer peut nous changer

Et si on remettait en question totalement notre approche, notre façon de prendre en charge les enfants pour aller du côté d'une ouverture d'esprit sans précédent en se concentrant uniquement sur l'enfant en tant qu'individu unique, singulier et subjectif et en essayant d'éviter tout « prêt-à-porter » institutionnel mais concevoir un « habit unique » à l'instar de la haute couture pour chaque enfant. Comment créer un parcours de vie original, unique à chaque enfant en partant de là où il est, plutôt que de partir de là ou l'on voudrait qu'il soit.

Ainsi, on se surprend à rêver d'un fonctionnement où la seule chose qui compterait vraiment c'est le projet individualisé de chaque enfant (d'ailleurs la loi nous l'impose) en laissant de côté tout désir personnel, toute velléité de reconnaissance narcissique à travers des activités que nous pouvons proposer aux enfants.

« Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie ? »

Guy de Maupassant

Donsoir à tous, une petite précision sur le titre de cette conférence, le titre exact et celui que vous pouvez voir sur l'affiche cidessus et c'est une affiche que quelqu'un a accrochée à côté de la machine à café dans l'établissement dans lequel je travaille. C'est à partir de là que ma réflexion autour du changement et de la folie commence.

Après quelques années de pratique en tant que spectateur craintif assis dans la salle, me voici de l'autre côté, afin d'essayer de tisser un lien entre ma pratique en institution médico-sociale et notre thématique de cette année : Folies.

Je vous avoue qu'il me faut un grain de folie pour m'assoir ici en face de vous, car ne serait-ce que deux ans en arrière je n'aurais pas pu, j'étais trop raisonnable. C'est peut-être un des avantages de l'AEFL, celui de regarder vers l'autre avec bienveillance (la plupart du temps) en l'écoutant avec son originalité, avec sa partie non conforme. Bon assez de pommade...

Je voudrais faire un lien avec ma pratique parce qu'aujourd'hui, je me sens beaucoup plus un praticien, un clinicien qu'un théoricien, d'ailleurs vous n'allez pas trouver beaucoup de citations ou de liens à la théorie parce que je reste convaincu que la psychologie et/ou la psychanalyse ne doivent pas s'annoncer mais plutôt s'éprouver. C'est donc à partir d'un éprouvé institutionnel compliqué que je souhaite articuler mon propos. Je demande d'ailleurs pardon aux grands théoriciens lacaniens présents dans la salle, j'espère qu'ils ne m'en voudront pas.

Giovanni Rossi

Je m'interroge toujours à chaque fois que je me retrouve dans cet exercice, pour moi compliqué, d'écrire quelque chose, de laisser une trace, sur le pourquoi, qu'est-ce qui me pousse, qu'est ce qui me motive ?

Après maintes réflexions, la seule réponse que j'ai trouvée et qui du coup est très en lien avec la thématique de cette année, c'est qu'il faut être un peu fou.

En effet, il faut avoir une bonne dose de folie avec un zeste de masochisme pour, après avoir passé des journées de travail parfois épuisantes, face à des enfants en grande souffrance, face à des collègues en colère qui parfois ne vous adressent plus la parole, il faut être un peu fou disais-je pour se retrouver encore le week-end face à l'ordinateur, à écrire, à réfléchir, à penser, à construire et à déconstruire au lieu de laisser tomber.

Et bien non, ce week-end je l'ai passé en compagnie de la folie samedi avec vous, dimanche et lundi pour l'écriture de ce texte.

Il faut toujours un point de départ pour chaque travail pour chaque nouvelle tentative de mettre du sens dans le hors sens. Mon point de départ, est bien évidemment l'institution dans laquelle je travaille, c'est là qui se déploie principalement ma clinique.

Il s'agit d'un IME (un institut-médico-éducatif) qui accueille des enfants, des adolescents et des jeunes adultes de 3 à 20 ans ayant comme raison principale à leur orientation un retard mental avec ou sans troubles du comportement.

Les enfants que nous accueillons sont diagnostiqués autistes, trisomique, TED, TSA, fous sauvages et j'en passe des pas meilleures. Bref, un petit mélange de ce qui se fait de mieux dans le médico social.

Nous sommes depuis trois ans en plein changement par rapport à notre système de fonctionnement, après avoir travaillé pendant deux ans en concertation avec toutes les équipes, depuis janvier 2015, et après avoir repoussé à plusieurs reprises la date du changement, nous avons enfin mis en acte toutes nos réflexions précédentes.

C'est-à-dire, je ne sais pas si vous connaissez le fonctionnement typique des IME, moi ça fait quelque 15 ans que je pratique ce type d'établissement, j'ai travaillé dans trois IME différents et leur fonctionnement était similaire. Les groupes bien souvent sont fixes, 7-8-9 jeunes, souvent de niveau intellectuel ou d'âge similaire, accompagnés par des éducateurs en binôme (deux sur l'externat et deux sur l'internat), toujours les mêmes sur une année scolaire voire plusieurs.

Ce type de fonctionnement bien qu'il puisse avoir certains avantages entraînait bien souvent des effets d'usure, des effets collatéraux gênants liés aux relations transférentielles mis en place. Certains collègues confrontés à des enfants particulièrement difficiles pendant plusieurs heures hebdomadaires (enfant qui posent régulièrement des actes d'auto et hétéro agressivité), étaient rapidement épuisés ce qui réduisait sensiblement leur capacité de contenance psychique et engendrait parfois de ruptures de lien et des passages à l'acte de part et d'autre.

En plus des effets d'usures, effets des « ghettoïsation » pouvaient se mettre en place. Alors que l'on n'arrête pas de nous parler d'intégration, d'inclusion, des sujets porteurs de handicap, nous nous rendions bien compte que certains des enfants accueillis, notamment les pathologies plus lourdes, se retrouvaient isolés au sein même de l'IME, c'est-à-dire non intégrables y compris en milieu spécialisé.

Autres soucis, les figures d'attachement incarnées par les éducateurs de certains enfants devenaient indispensables dans le fantasme des uns et des autres. Difficile alors de travailler avec des personnes qui savent de source sûre ce qui est bien pour l'enfant, j'oserai dire « leur enfant ». Difficile par exemple de travailler autour de la permanence de l'objet puisque l'objet se trouvait être omniprésent dans la vie des jeunes. Cela pose un certain nombre de problèmes en lien avec l'exclusivité, avec cette idée sous-jacente que l'autre serait totalement comblant, idéal, sans faille et à ce titre indispensable pour le bien-être des enfants.

De cette grande proximité, et de cette illusion de toute puissance, découlait bien souvent un discours très « possessif ». Des termes comme « mon groupe », « mes enfants », « mes activités », « je te l'envoie », « amène-le moi », « tu le prends à quelle heure ? » étaient alors bien souvent mis en avant, comme à vouloir involontairement sans doute, destituer les personnes en situation de handicap de leur part de sujet pour le rendre objet du désir de l'autre.

S'approprier de l'autre, de son histoire et de sa différence avec un objectif bien visible de tous c'est-à-dire celui de mieux le soigner bien sûr, de faire en sorte qu'il aille mieux. Mais il existe peut-être des objectifs inconscients sous-jacents qui avancent parfois de manière discrète, masquée.

Leur but pourrait être par exemple de soigner les blessures de son propre narcissisme fragile et d'autre part de maîtriser totalement l'autre qui, de par sa problématique peut justement se montrer imprévisible, surprenant, échappant à toute logique. D'ailleurs, c'est quelque chose qu'on peut remarquer assez facilement dans ce type de clinique (ex les déficients visuels) l'autre devient presque un objet dont il ne faut pas parler car tout a été dit, que l'on doit déplacer, manipuler avec les meilleures intentions du monde mais néanmoins le chemin de l'enfer reste pavé des bonnes intentions.

Des groupes fixes donc, des horaires très précis, des activités très encadrées, des repères stables, disent-ils de manière à ne pas déstabiliser les enfants. Ah qu'est-ce que je dis de moi quand je parle des autres! Ah l'importance du cadre... il faut parfois s'en méfier de ce cadre je trouve. Par exemple, dans la langue de signe française le signe secte est représenté par un geste¹ qui renvoie à l'image d'un cadre. Donc le cadre lorsqu'il devient trop strict peut faire penser au fonctionnement d'une secte.

1 http://www.sematos.eu/lsf-p-secte-7554.html

Et c'est à partir de ce constat qu'un grain de folie s'est emparé de l'équipe de direction, et suite à la demande, je le souligne, de plusieurs autres collègues, la majorité, de changer le fonctionnement institutionnel.

Giovanni Rossi

Et si on remettait en question totalement notre approche, notre façon de prendre en charge les enfants pour aller du côté d'une ouverture d'esprit sans précédent en se concentrant uniquement sur l'enfant en tant qu'individu unique, singulier et subjectif et en essayant d'éviter tout « prêt-à-porter » institutionnel mais concevoir un « habit unique » à l'instar de la haute couture pour chaque enfant. Comment créer un parcours de vie original, unique à chaque enfant en partant de là où il est, plutôt que de partir de là ou l'on voudrait qu'il soit.

Ainsi, on se surprend à rêver d'un fonctionnement où la seule chose qui compterait vraiment c'est le projet individualisé de chaque enfant (d'ailleurs la loi nous l'impose) en laissant de côté tout désir personnel, toute velléité de reconnaissance narcissique à travers des activités que nous pouvons proposer aux enfants. Pour l'anecdote, et pour vous montrer que mon objectif n'est pas celui de jeter la pierre à quiconque car nous faisons toujours comme nous pouvons de là où nous sommes, avant d'être un psychologue fou, j'étais un éducateur sportif raisonné. C'est-à-dire que je mettais en place des activités à destination des aveugles et sourds, qui souvent tenaient plus compte de mon désir que du leur. Doué d'une certaine polyvalence sportive (oui je me jette quelques fleurs) j'animais, j'éduquais, à travers la médiation sportive ces enfants en mal de repères. Mais au lieu de leur permettre de découvrir et s'approprier de leurs propres repères, j'avais une fâcheuse tendance à leur coller les miens.

Pas paradoxalement, mais à l'époque (je n'étais pas assez fou pour le comprendre), l'activité que je maîtrisais le mieux et j'insiste bien sur le mot maîtriser, était le football. Cela faisait tellement partie de moi, et de mon histoire qu'il s'agissait bien souvent plus de mon désir et de ma propre reconnaissance narcissique que de leur besoin d'épanouissement, d'intégration des règles à travers le sport collectif.

C'est que j'essaie de vous dire, c'est qu'à partir du moment où l'on maîtrise totalement un savoir ou pire que nous en avons l'illusion ou que nous avons appris à transmettre une quelconque compétence très rapidement cela devient une vérité et comme toute vérité est bonne à dire on s'empresse de la dire à tout le monde, en tolérant souvent très mal toute remise en question de ce dogme.

Ainsi premièrement, il peut nous arriver de l'imposer à l'autre sans son consentement et deuxièmement, puisque nous maîtrisons quelque chose nous ne voulons pas y renoncer parce que cela nous rassure et cela nous conforte dans quelque chose qui serait du côté du bien, du beau, du vrai. D'ailleurs, l'ancien projet institutionnel mettait en avant ces idéaux du beau du vrai et du juste. Forcément, si cela fait partie de nous, c'est bien et surtout c'est non discutable ou difficilement discutable.

Et c'est là qu'à être trop raisonné à vouloir trop camper dans ses positions nous en devenons fous dans le mauvais sens du terme, c'est-à-dire nous perdons tout élan créatif, nous renonçons à l'invention pour se figer dans une position plaintive où rien ne fonctionne plus à partir du moment ou l'autre échappe à notre contrôle.

Bref, depuis janvier 2015, nous commençons alors à jeter les jalons d'un emploi du temps pour chaque enfant unique qui ne tiennent pas compte de son âge ou de son niveau mental mais uniquement de ses besoins et de ses désirs quand l'enfant commence à en avoir, auxquels il faut répondre avec comme point de départ des évaluations mais pas uniquement objectives (QI diagnostic différentiel etc. etc.) mais aussi et surtout subjectives de chaque enfant en lien avec son histoire et avec ce qu'il dit de cette histoire, ce qu'en disent sa famille et les personnes qui travaillent avec lui.

Projet titanesque, emplois du temps de ministre pour chaque enfant, difficultés organisationnelles importantes compte tenu des « faibles » moyens humains, angoisse massive des enfants qui perdront leurs repères, changements des horaires impossibles à mettre en place, ce sont les premières critiques qui tombent sur l'équipe de direction de la part des « raisonnés ».

Tout changement institutionnel commence à être vécu par certains du côté d'une imposition hiérarchique sans aucune concertation. Le plan alimentaire mis en place par une diététicienne comme la loi l'impose ne convient pas et il est remis en cause par d'autres corps de métier, les enfants deviendraient de plus en plus agressifs et cela nécessite des mesures de sécurité préventives (filets de protection, barrière, portes fermées à clef etc. etc.). L'équipe de direction s'emploie à répondre à la plupart des demandes mais plus ces questions trouvent une réponse favorable et plus la colère, l'incompréhension et la haine augmentent au sein de l'établissement.

Nous réfléchissons uniquement par rapport au bien-être des enfants (c'est peut-être notre tort) et à la mise en place d'un emploi du temps qui cible le plus possible les besoins des enfants.

Bien évidemment il y a un prix à payer et ce prix c'est peut-être la perte de certains privilèges, de certaines habitudes ancrées depuis des années à l'IME, auxquels certains collègues ne veulent pas renoncer. Malgré les différents dispositifs mis en place pour accompagner tous les collègues vers ce nouveau fonctionnement, certains résistent, ne veulent pas entendre, ni écouter toute proposition qui leur est faite. L'ambiance se dégrade de jour en jour et des clans se forment d'une part ceux qui sont partisans du changement, il s'agit notamment des nouveaux arrivants, ceux qui sont arrivés récemment dans l'établissement, d'autres les plus anciens au niveau institutionnel qui ne veulent pas changer, sont dans le positionnement assez classique qu'on entend souvent qui est celui de dire « c'était mieux avant ».

D'ailleurs entre parenthèses, il nous arrive souvent d'écouter des intervenants y compris à l'AEFL notamment les plus âgés, ceux qui ont « le plus de bouteille » et bien il nous arrive de les entendre dire « ah où va le monde, où va la psychanalyse, ah c'était mieux avant ». Je ne juge pas le bien-fondé d'une certaine nostalgie d'une société peut-être plus tolérante vis-à-vis de la différence, mais cette attitude plaintive me questionne et surtout ne me semble pas totalement exacte. Par exemple en 3000 avant Jésus-Christ voilà ce que disaint les Babyloniens :

 $^{\,}$ « Cette jeunesse est pourrie depuis le fond du cœur. Les jeunes sont malfaisants et paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Ceux d'aujourd'hui ne seront pas capables de maintenir notre culture.² »

Giovanni Rossi

Ou encore Socrate:

« Les jeunes d'aujourd'hui aiment le luxe ; ils sont mal élevés, méprisent l'autorité, n'ont aucun respect pour leurs aînés, et bavardent au lieu de travailler. Ils ne se lèvent plus lorsqu'un adulte pénètre dans la pièce où ils se trouvent. Ils contredisent leurs parents, plastronnent en société se hâtent à table d'engloutir les desserts, croisent les jambes et tyrannisent leurs maîtres.³ »

3 Socrate 470-399 av JC

Et si ces réactions ; celles des anciens philosophes, celles des collègues qui n'ont cessé de se plaindre dans une sorte de nostalgie sans fin n'étaient autres qu'une difficulté majeure à accepter le changement, une résistance au changement qui les pousserait à se replier dans des positions défensives ou la plainte semble être la seule expression possible. Tant qu'ils se plaignent ils ne sont pas morts...

Si on se réfère à Wikipédia la définition de changement est : « Le changement désigne le passage d'un état à un autre qui peut s'exercer dans des domaines très divers et à des niveaux très divers.

L'on parlera, selon la nature, la durée et l'intensité de ce passage, d'évolution, de révolution, de transformation, de métamorphose, de modification, de mutation (ie de transformation profonde et durable)...Le changement suscite chez les humains les réactions les plus diverses, allant de l'espoir le plus fou (thème de l'Apocalypse) jusqu'à la crainte, voire la phobie.

Les formes le plus souvent observées de résistance sont au nombre de quatre : L'inertie par laquelle la résistance est larvée, exprimée par «non-dit», et où la procrastination des «résistants» est leur arme principale. L'argumentation qui donne lieu à des discussions sans fin, par laquelle il est demandé/exigé des explications. La révolte par laquelle on agit contre le changement. Le sabotage par lequel on essaie de montrer l'ineptie du changement. Comment faire face ?

Un lacanien dirait (heureusement qu'ici il n'y en a pas, ils sortent la nuit de toute manière) ce qui « change ment », c'est peut-être ça qui pose autant de problèmes dans notre institution. Ce qui change ment dans le sens où il s'agit de quitter une vérité ou prétendue telle, pour aller du côté d'un inconnu, d'un imprévisible, d'un non maîtrisable. Passer d'un je sais bien (souvent illusoire) vers un je ne sais pas.

C'est à partir de ce « je ne sais pas » qu'il faut accepter et l'aborder comme si l'on n'était pas forcément fou mais disons suffisamment fou, je peux alors commencer à inventer, à créer à m'essayer dans cet exercice très compliqué qui consiste à faire du neuf avec de l'ancien. Qui consiste à accepter que les choses n'aillent pas comme on veut, tout en restant ouvert et créatif et prêt à rebondir. En acceptant de mettre en place des choses qui peut-être peuvent semblent sidérantes, dans un premier temps mais ont l'avantage d'accompagner l'autre à changer son regard

C'est ce que nous essayons de faire actuellement à l'IME en ajustant constamment le tir, en inventant sans cesse une nouvelle façon de prendre en charge l'enfant, afin de pouvoir se sentir suffisamment soulagé et prêt à accueillir la souffrance de l'autre sans jugement de valeur, sans vouloir le changer à tout prix. Accepter l'impossible, accepter ce qui ne fonctionne pas, accepter notre manque fondamental. Dans notre métier et comme le disait

Ce qu'on ne peut pas changer peut nous changer

Freud : éduquer c'est un métier impossible. Impossible justement parce qu'on rencontre la subjectivité de l'autre, sa singularité unique, sa créativité et forcement autant de différence peut effrayer. La clinique du sujet en situation de handicap est bien la clinique de la radicale différence qu'au lieu d'être écoutée veut être souvent tue, car c'est un symptôme trop envahissant.

Si on veut se la jouer Lacanien, on pourrait dire que le « parlêtre » est un sujet manquant qui ne peut pas tout savoir, tout dire, tout comprendre, que sa parole rate forcément quelque chose. C'est parce que nous sommes manquants que nous allons vers les autres, mais lorsque l'on veut combler ce manque à tout prix c'est peut-être à ce moment-là que le lien se brise.

Ex « G qui explique l'exposition photo »

En conclusion lorsqu'on est face à l'humain notamment celui en souffrance que l'on soit éducateur, psychologue, instituteur, peu importe, on ne doit jamais oublier qu'« éduquer, (voire psychanalyser) ça doit laisser à désirer ⁴ ».

4 Joseph Rouzel, http://www.lesociographe.org/img /ART-111_rouzel1.pdf

Michèle Zuntini

Schumann

Schumann se plaint de « fatigue nerveuse », de malaises, d'insomnie, il reste prostré, a des crises de larmes, de tremblements. Bref, une dépression mélancolique avec phobies. Il se sent obligé de convertir ses hallucinations auditives en notes.

Des « la » qui tempêtent à ses oreilles ou des trompettes en « ut » qui sonnent violemment dans sa tête.

Les dépressions mélancoliques succèdent aux moments féconds.

Toujours ces sautes de la torpeur à la surexcitation, ces phases de mutisme coupées de contact avec la réalité, ces cassures, ces ralentissements, ces fulgurantes accélérations, du temps de vivre. « Moi qui suis si facilement triste et puis soudainement en plein bonheur ».

Il revendique sa double personnalité Florestan au cœur fougueux. Eusébius rêveur mélancolique. L'un enjoué, expansif, fantasque, d'humeur joyeuse, l'autre sérieux, sombre, d'humeur noire.

couter du Schumann est une expérience singulière. Je connaissais ce compositeur pour avoir étudié certaines de ses œuvres en analyse musicale, tels ses lieder, ou concerto pour piano, pour violoncelle, ses romances pour hautbois, sans que je perçoive de différences radicales avec Chopin, Mendelssohn, Brahms — tous ces romantiques que je mettais dans le même sac et Basta.

Un jour je prends en route sur France Musique une pièce pour piano. J'étais un peu dans la lune, écoutais sans écouter.

Soudain je dressais l'oreille : trouvant le discours décousu sans résolution, tournant autour du pot, toujours à cheval sur la note sensible, décalée.

Je me demandais qui était le compositeur de fragments si riches en eux-mêmes mais sans développement.

On aurait dit qu'il cherchait ses mots, passait à côté, n'arrivait pas à exprimer le fond de sa pensée.

J'étais mal à l'aise.

J'appris que c'était du Schumann, la fantaisie op. 17 je crois.

Je n'ai plus ressenti cela en écoutant ce compositeur, mais cette impression est restée d'une errance, d'une course à l'aveuglette, d'une douleur.

C'est le contraire qui s'est produit ensuite, l'impossibilité d'échapper à certaines pièces que j'écoute et réécoute en boucle, comme si je ne pouvais m'en détacher et qu'elles me procuraient un plaisir musical intense.

1) Écoute de Kreisleriana op. 16 Laurent Cabasso

C'est plus tard, en m'intéressant justement au discours de Schumann, que j'appris qu'il était très malade.

Il a étudié la musique très tôt et montré des dispositions précoces.

Il était en effet capable d'improviser des caricatures musicales de telle ou telle personne de son entourage et montrait un don pour l'invention, l'innovation.

Très sensible à la poésie, il rédige un traité « des rapports intimes de la poésie et de la musique » et dévore Goethe, Jean-Paul Richter, Heine, Hölderlin, Hoffmann.

Il y a quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire chez Schumann. Comme un impossible à lire.

Un réel fait de deuils, de démons, de réminiscences. Alors il crée, cherche, invente. La musique est son moyen d'expression favori. La rencontre est foudroyante.

La musique est pour lui un refuge, un abri sûr, son heim.

Quelle que soit la raison de son désespoir, Schumann réagit par l'activisme tous azimuts : surinvestissement du travail comme élément défensif.

Il fonde et écrit une revue musicale, compose cinq ou six œuvres en même temps mais fait un usage excessif de l'alcool et du tabac et est même arrêté pour tapage nocturne.

Schumann se plaint de « fatigue nerveuse », de malaises, d'insomnie, il reste prostré, a des crises de larmes, de tremblements.

Bref, une dépression mélancolique avec phobies.

Il se sent obligé de convertir ses hallucinations auditives en notes. Des « la » qui tempêtent à ses oreilles ou des trompettes en « ut » qui sonnent violemment dans sa tête.

Les dépressions mélancoliques succèdent aux moments féconds.

Toujours ces sautes de la torpeur à la surexcitation, ces phases de mutisme coupées de contact avec la réalité, ces cassures, ces ralentissements, ces fulgurantes accélérations, du temps de vivre.

« Moi qui suis si facilement triste et puis soudainement en plein bonheur ».

Il revendique sa double personnalité Florestan au cœur fougueux. Eusébius rêveur mélancolique. L'un enjoué, expansif, fantasque, d'humeur joyeuse, l'autre sérieux, sombre, d'humeur noire.

Freud écrit que le complexe mélancolique se comporte comme une blessure ouverte attirant de toutes parts vers lui des énergies d'investissements et vidant le moi jusqu'à l'appauvrir complètement. L'acharnement d'une partie du Moi contre celle qui contient l'objet perdu contribuera dans une certaine mesure à la découverte d'une instance morale, le Surmoi, ainsi que la pulsion de mort.

Freud distingue trois conditions de la mélancolie :

- →Perte de l'objet
- **→** Ambivalence
- → Régression de la libido dans le Moi

Celui qui a constamment à se défendre d'influences perturbatrices n'accède jamais au repos intérieur et à la sécurité.

Le mélancolique tire son plaisir de la souffrance, de sa contemplation de lui-même.

Ainsi, au fond de la misère mélancolique, il y a une source cachée de jouissance.

Dépression et manies sont issues de ce même complexe.

La manie survient lorsque le refoulement ne parvient plus à endiguer le flot des pulsions refoulées.

Le maniaque recommence la vie, il y a ce mouvement caractéristique de renaissance.

Il revient à un stade où les pulsions n'ont pas succombé au refoulement, où il ne savait encore rien du conflit à venir.

Le sentiment d'être « comme nouvellement né ».

La vie de Schumann n'est qu'une longue description de ces états d'humeur opposés : la manie, la dépression.

2) Écoute de Kreisleriana Op. 16

La douleur est un signifiant majeur dans la vie de Schumann.

« Si vous demandez le nom de ma douleur, je ne saurai vous le dire. Je crois que c'est la douleur elle-même et ne saurais la désigner autrement.

Je ne puis plus prier, tant la douleur m'a plié.

Elle m'a rendu insensible... Je n'étais qu'une statue, je n'éprouvais ni le chaud,

Ni le froid ».

La douleur est donc différente et même à l'opposé de la souffrance, en deçà de la souffrance.

Elle est ce qui est quand on est incapable d'éprouver la souffrance.

La douleur est pure inconnaissable, non montrable, incommunicable et n'a de sens ni pour soi, ni pour les autres. Elle est hors langage, indicible, indescriptible, ne produit pas de discours.

Elle est sans cause, sans objet (même perdu), ne vient de personne.

Elle surgit de l'intérieur, physique et psychique confondus.

Comme une blessure, une effraction de leurs limites.

Étymologiquement, elle est l'action (subie) de fendre, déchirer.

« Déchiré jusqu'aux racines de mon être », écrit Schumann.

Il n'y a pas de travail possible de la douleur.

C'est comme un toujours douloureux qui ne passe pas, faux présent, actuel sans passé ni futur.

Elle provoque étonnement, stupeur, sentiment d'injustice, incompréhension :

« Pourquoi », « Warum »?

Comme le mélancolique qui a, selon Freud, le sentiment d'une perte sans savoir ce qu'il a perdu.

Économiquement, Schumann s'est épuisé à conquérir Clara, à surinvestir la musique (« j'ai fait trop de musique »), à subir les effractions d'un Surmoi féroce, sévère, contre des pulsions trop fortes.

Créer tant qu'il fait jour. Écrire, composer l'ont protégé d'une folie furieuse.

Clara écrit : « Son jeu était intolérable : de blanches mélodies, c'est comme s'il provenait d'un esprit blessé ou détruit. Une machine dont les ressorts sont rompus, mais qui essaie toujours de marcher, agitée de convulsions ».

On assimile généralement souffrance et douleur. La langue française, dont l'usage a rendu désuet le verbe « douloir », souffrir devenant le seul verbe pour dire l'une et l'autre, accentue encore leur confusion.

On pressent que la douleur est quelque chose de beaucoup plus ténu et plus vaste.

La souffrance vient de quelqu'un. C'est elle que chante Schumann dans ces lieder sur des poèmes de Chamisso dans « L'amour et la vie d'une femme ».

Mais quand le musicien interroge sur le pourquoi, le pour qui, de la douleur, le comment, il n'y a personne à accuser, ou simplement à désigner.

« Qui t'a rendu si malade ? » : chant déchiré, séparé du monde, question sans réponse que le musicien se pose à lui-même.

« Qui ? Je ne sais pas, peut-être d'anciens airs ».

La douleur ne vient de personne. De l'Autre peut-être ?

La souffrance suppose quelqu'un qui l'éprouve, l'attise ou l'épuise audedans de lui, la douleur touche l'anonyme en nous.

Il n'y a pas de verbe pour elle.

Parfois, l'on tient plus à sa souffrance qu'à sa vie, c'est qu'elle seule rend celle-ci pleinement nôtre.

La douleur désubjectivise, détisse. Elle est oubli de soi. Dans la douleur : « Je ne suis plus ».

La douleur est une souffrance qui n'a pas trouvé quelqu'un pour la vivre. C'est le mal qu'aucun moi ne peut considérer ou penser, le mal sans nom, sans visage, le mal de personne.

La souffrance a un sens, la douleur n'en a pas.

La douleur est davantage physique ou métaphysique ; la souffrance,

morale ou psychique.

La douleur à la fois en deçà et au-delà du souffrir.

Freud témoigne de cette douleur quand il agonise : « Maintenant, ce n'est plus qu'une torture et cela n'a plus de sens ».

La douleur n'est pas communicable, pas montrable et les gémissements ou les plaintes lui sont étrangers.

Schumann voulait supprimer les causes de la douleur, non la douleur elle-même. Il mit longtemps à comprendre que de causes, il n'y en avait pas.

Quand Freud parle de mélancolie, c'est bien « leid » qu'il utilise et non « Schmerz ».

Dans la souffrance, reste le plaisir de parler ou, au moins, d'en parler ; la douleur vous ôte le désir même de dire, l'élan.

Schumann se dit déchiré jusqu'aux racines de son être. La douleur dépossède.

Ce n'est pas un manque comme la souffrance, ni une perte comme le deuil, mais un trou.

Le noir est la couleur de la souffrance.

Le blanc celle de la douleur, un blanc absolu, sur lequel on ne peut pas écrire.

Il n'y a pas de travail de la douleur, contrairement à la souffrance.

Hölderlin, dans un poème « En bleu adorable nomme la douleur indescriptible, inexprimable, indicible ».

Je reprends quelques passages du chapitre « Deuil et mélancolie » dans Métapsychologie de Freud :

« Nous serons aussi d'accord avec la comparaison qui nous fait nommer (douloureux) l'état d'âme du deuil. Sa justification sautera aux yeux lorsque nous serons en mesure de caractériser la douleur du point de vue économique »

Dans le deuil, nous savons ce que nous perdons.

Dans la mélancolie, c'est une perte inconnue, une énigme.

Il y a une diminution extraordinaire du sentiment d'estime de soi, un immense appauvrissement du moi, qui est devenu pauvre et vide.

« L'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé mais la libido ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi.

Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné ».

Brahms parle de Schumann comme d'un mort vivant.

Dans cette douleur sans souffrance, Schumann ne fait plus de musique, il en est l'instrument, il est la musique.

La musique, elle, a fondu dans le rien, après les variations fantômes, le musicien délaisse littérature et musique.

Il transcrit des colonnes de chiffres commençant tous par un et deux, ne fait plus que regarder des Atlas, noter des noms de lieux, de villes, de pays.

Mots et musique ont en lui épuisé leur tendre guerre : ils ont perdu tous les deux. Rien ne reste qu'un corps. C'est sa crainte la plus folle, mais aussi son désir le plus secret : se fondre dans le paysage, n'être plus, disparaître, oublié, oublieux aussi.

Pourquoi ? Warum ?

Douleur, douceur, couleur.

Parce que la musique ne chante pas la fusion mais la séparation.

Pourquoi Schumann ? Parce que peu de compositeurs firent entendre comme lui la force remémorative de la musique plongée dans la douleur.

Pourquoi Schumann ? Parce qu'il nous dit que ne sommes pas seuls à être seuls.

Je parlerai pour finir de l'écriture.

Comment construire d'un seul tenant une architecture du disparate et confier à une seule et même forme la charge d'humeurs désaccordées ?

Peut-on entrer dans ce qui n'est pas fermé?

Commencer une forme déjà commencée ?

Finir ce qui a déjà cessé?

Comment construire le rompu et contenir le diffluent ?

Voici les questions essentielles que l'on pourrait se poser concernant l'écriture de Schumann.

Folie et création sont tendues pas la même urgence de donner forme et voix à la douleur.

Écouter Schumann, c'est déjà très souvent entrer dans un discours qui a déjà commencé.

L'humeur est insaisissable, motifs n'ayant pas de motifs, les notes sont entassées, emportées avec une frénésie rythmique.

Trop de notes.

On peut penser à un fonctionnement schizophrénique.

Ces douleurs sans cause apparente, ces larmes de Schumann au milieu de la plus anodine des réunions et, à l'inverse, ces événements graves qui ne produisent que sourire ou indifférence.

La douleur (la souffrance ?) est absente quand quelque chose devrait la provoquer.

Elle flotte, se fixe sur l'insignifiant.

Autre trait concernant l'écriture de Schumann : le temps.

Emploi systématique du décalage, du contretemps, des syncopes, des hémioles. Malaise rythmique, pas vraiment d'architecture mais un lacis embrouillé d'allers-retours.

Il y a comme une hâte, une urgence, même l'instant de repos est emporté par le tourbillon.

Cette hâte d'arriver — il ne sait où — l'éloigne du but, car il ne peut avancer longtemps dans la même direction.

L'auditeur comme l'interprète est égaré, il perd son assiette dans une sorte d'appel constant au déséquilibre.

Il n'y a pas un temps de l'humeur, mais l'humeur est le temps de Schumann.

Peu de modulations tonales et presque jamais selon le cycle des quintes, mais des coupes sèches, un chromatisme appuyé, des plongées impréparées.

La musique subit une sorte d'attraction vers les tons éloignés, d'une armure à quatre bémols on passe à une armure à quatre dièses : intempérance.

On remarque dans certains intervalles des discontinuités inhabituelles dans l'harmonie classique qui donnent un équivalent des sautes d'humeur.

L'humeur dépressive pourrait être symbolisée par cette retombée, cette rechute, ces obsédants motifs descendants, ces harmonies diminuées.

L'œuvre n'est pas folle, elle est au contraire ce qui échappe à la folie, ce qui fait contenance, qui obéit à une certaine cohérence. Lire Emil Cioran.

Cependant la douleur est perceptible, elle passe telle un furet et se fait entendre au travers de passages aux tonalités dépourvues de parenté, de montages aux motifs opposés. C'est comme si une loi s'imposait : que le plus proche soit le plus étranger, que l'élément contigu soit à une infinie distance.

« À quoi la musique fait appel en nous, il est difficile de le savoir, ce qui est certain, c'est qu'elle touche une zone si profonde que la folie ellemême n'y saurait pénétrer ».

N'y a-t-il pas parfois un peu de terreur dans la musique de Schumann ?

De la terreur qui vient de la décomposition, du morcellement, de la séparation d'avec soi-même.

Celle qu'on lit dans les miroirs

Le réel affleure, si on écoute les Variations fantômes, dernière œuvre du compositeur, c'est consternant et glaçant à la fois.

Michèle Zuntini

C'est l'instant où l'angoisse monte. L'heure tragique où folie et raison deviennent indiscernables tant elles ont déjà échangé leurs signes.

On entend cela dans la superposition d'une mesure binaire avec un dessin ternaire.

La musique de Schumann souvent interroge. C'est l'ironie du romantisme, faite de fragmentaire, de discontinu : le fil est sans cesse rompu et la phrase reste froide.

En quoi Schumann a-t-il perdu le langage ? Qu'a-t-il perdu de lui en pays étranger ? L'ironie, l'humour, l'énigme ?

Il n'y a pas de comment, ni de pourquoi à la douleur qui est le comment et le pourquoi, comme la rose et ce très beau poème flamand du XVIIe siècle :

La rose n'a pas de pourquoi Fleurit parce qu'elle fleurit Sans souci d'elle-même Ni désir d'être vue

Chants de L'aube (IV. Bewegt).

On revient sans cesse à Schumann, on ne peut se détacher de son détachement.

Il est intéressant de noter que Schumann développe peu, ses motifs sont souvent répétés et puis on passe à une autre idée, parfois très éloignée, parfois plus proche, il y a une reprise et puis c'est une autre atmosphère et ainsi de suite, mais il y a toujours une réexposition, une phrase du premier motif.

Peut-on aller plus loin et voir dans le développement un équivalent du fonctionnement névrotique ou normal de la psyché, et dans la répétition celui de la psychose ?

Il y a une sorte de dédoublement constant, non seulement entre humeur et humour mais, au sein de l'humour, entre ironie et dérision et, dans l'humeur, entre élation et dépression.

Ce dédoublement est à la fois formel, rythmique et thématique.

Schumann écrivant à Clara : « J'espère que l'humoresque te plaira. Elle est peu gaie, et peut-être ce que j'ai fait de plus déprimé ». Elle contient plus d'humeur (noire) que d'humour. « Mit humor », le même mot allemand, convient pour humour et humeur.

L'humoresque semble une succession désordonnée de fragments, plus de dix idées thématiques s'opposent, s'interrogent, s'annulent les unes les autres. Reflets changeants d'une âme elle-même fragmentée, d'une pensée en morceaux qui aime trop les pièces et les rapiéçages pour s'astreindre aux lois du développement classique.

L'humoresque est une suite désunie de galops imbriqués à des plages mélodiques pures, la joie spectrale le disputant à la stupeur nostalgique. Musique de sautes d'humeur, cassures, brisures, passages discontinus à l'envers de l'attendu et de l'entendu. Inattendu mais pas inaudible !

La musique est la limite du langage. Une pensée sans mots.

L'écriture de Schumann recèle une énigme : on connaît sa passion pour les rébus, les parties cryptées, le jeu de notes induit par un jeu sur les lettres. Tout cela forme un équivalent musical au jeu de mots.

Dans le système de notation germanique, les notes sont représentées par des lettres :

La ➡A, si ➡B, do ➡C, ré ➡D, etc.

Parfois, il compose ses thèmes sur ces lettres notes pour hommage à son amour pour une femme, pour dire en secret à ses amis poètes sa douleur.

Il est musicien parce qu'il est poète.

« Ne te tourmente pas, ma chère Clara, en ce qui concerne mon secret. C'est l'intime histoire de ma douleur ».

Chez Schumann, c'est le poète qui parle, on sait que ne peuvent accéder à un au-delà de la conscience que les poètes, les enfants et les fous.

Il a inventé une manière, un style, qui ne sont qu'à lui, qui ne peuvent sortir que de lui.

Parce qu'il a toujours été poète et musicien.

Pour lui, la musique est de la pensée en acte, elle est la transcendance des mots.

3) Écoute de Chants de l'aube op. 133.

BIBLIOGRAPHIE

Michel Schneider «La tombée du jour», La librairie du xxe siècle . Seuil

Michel Schneider, Schumann «Les voix intérieures», Découvertes Gallimard

Alain Duault, «Robert Schumann», Acte Sud Classica

Sigmund Freud, «Métapsychologie», Les psychoses, la perte de la réalité, Editions Tchou

Georges Froccia, Hervé Andréani, Fabien Duprat, Johan Cseke, Régis Dubuisson

Je suis fou de Marguerite Duras et de son Vice-Consul Délires, délire à 5 voix et un cri

La Durassie est un continent fait de profondes excavations, de cavités obscures, de césures, d'espaces vides et de profonds silences. En somme, un terrain où la topographie se conjugue autour, de l'absence, de la solitude, de la perte et du manque mais de laquelle peut à tout moment surgir quelque chose. Le Vice-Consul nous fait parcourir un bout de cet immense territoire. Ce texte met en scène trois personnages, celui de la mendiante de Calcutta enceinte, chassée violemment par sa mère – mue par un seul moteur la faim –, celui d'Anne-Marie Stretter l'épouse de l'ambassadeur de France à Calcutta – en proie à la solitude et à l'ennui malgré la présence distrayante de nombreux chevaliers servants – et enfin au centre, le personnage énigmatique du Vice-Consul de France à Lahore. Ces trois personnages questionnent, interpellent, et ce peut-être, à partir de cette « douleur d'exister » que chacun manifeste singulièrement dans la trajectoire de son histoire, et qui d'une certaine manière peut nous révéler quelque chose de la nôtre. Prisonnier, prisonnière, folle ou fou d'une existence avec laquelle ils ne parviennent plus à vivre, avec laquelle ils ne parviennent plus à « faire avec ».

Que me dit le Vice-Consul?

Georges FROCCIA

arguerite Duras dit dans une interview que l'écriture de son roman, *Le vice-consul*, avait duré trois ans. Durant cette longue période d'écriture, elle confie volontiers qu'« *Elle était proche de la folie un peu plus que d'habitude* »¹. C'est vraisemblablement cette promiscuité avec la folie qui nous capte, nous apprivoise, nous rapte. Essayons de comprendre avec l'axe psychanalytique.

¹ *Duras*, *forcément Duras*, Entretien avec Benoît JACQUOT, DVD Arte.

Poser la question : « *que me dit le Vice-consul ?* » ou partir à la recherche de ce que chacun entend, c'est la même chose. Ça veut dire, pour un psychanalyste, qu'il y a un savoir contenu dans l'inconscient et que ce savoir énonce une vérité. Cette vérité toujours dans la possibilité d'être traduite, est contenue secrètement dans absolument tous nos modes d'expression. Bref, toute énonciation cache un dire.

Se demander ce que me dit le Vice consul, c'est questionner le contenu de mon inconscient. Alors, sans qu'il le sache, qu'entend-il le grand peuple durassien de ce dire mystérieux ? Qu'entendent-ils tous ces lecteurs en cette vaste terre qu'est la Durassie ? Quelle est cette vérité à traduire ? Marguerite Duras parle de son mal de vivre, de la présence en elle de quelque chose d'extrême et de douloureux qui va prendre la consistance du *Vice-consul*, « *ce livre qu'elle a crié sans voix* »², Dit-elle.

Cette voix impossible pour Duras, c'est le discours de son impuissance. Son impuissance se dit et ne peut totalement se symboliser, totalement se recouvrir par les mots, totalement être maîtriser par le langage, c'est-à-dire trouver un sens, une représentation satisfaisante. Et lorsqu'elle fait dire à l'un de ses personnage : « Je voudrais une indication pour me perdre »³, cette indication pour se perdre serait la présence d'une clé, d'un signifiant ou d'un cri qui permettrait de tout détruire, détruire l'angoisse et la peur et le mal de vivre, tout ce système, hélas, pourrait-on dire, amputé des signifiants protecteurs.

Le cri, c'est ce qui aurait pu recouvrir le malaise et la souffrance, qui aurait pu les détruire. Il y a bien des malaises et bien des souffrances qui ne peuvent se laisser totalement dissiper. Et pourtant cette symbolisation défectueuse qui ne recouvre pas totalement la douleur a permis le livre, a permis un cri, le cri du Vice-consul dans le livre.

En effet, cette symbolisation impossible dont parle Duras ne l'empêche pas de transformer un chaos en une tragédie disciplinée. Marguerite Donnadieu, jouit toute sa vie en devenant Marguerite Duras, autre personne, autre monde qui lui permet l'accouchement d'un chaos maîtrisé en partie et momentanément, le temps d'une écriture. C'est la tentative répétée, partiellement satisfaisante et ratée cependant, à chaque fois, de pousser un cri alors qu'il ne peut y avoir de voix. Cette jouissance de l'auteur est une vérité qui renvoie au savoir contenu dans l'inconscient. Cet imaginaire exprimé par le mot chaos, je peux le rapprocher du réel lacanien. Ce réel, tous les êtres humains ont à lui donner une forme. Cette percée du réel sous la forme de l'angoisse, du mal de vivre, de la folie, peut trouver une voie variablement satisfaisante. Voie vers une organisation, une construction. Ce livre, le Vice-consul, roman et personnage est une construction qui dit l'impuissance tout en donnant une autre vie, en produisant une consistance à côté. Nous, lecteurs, en regardant cette autre forme, cette organisation romanesque, nous regardons notre impuissance face à l'imprévisible, la mort et le mystère de la vie. Nous regardons notre chaos su dans l'inconscient, à distance, en train de prendre une forme acceptable, une forme artistique. C'est une construction qui connecte avec le savoir inconscient. Elle peut l'apaiser, c'est le ravissement. Si le système de défense du lecteur rejette la connexion, c'est l'éloignement ou la détestation de l'œuvre. Cela dépend de la relation que chacun entretien avec le réel, l'effrayant chaos sans ordre et sans possibilité de maîtrise, savoir premier, organisateur des mythes, des cultures, des religions, des politiques.

Duras part souvent d'une action morte qui s'est déroulée dans le passé. C'est l'image, le récit au présent qui laisse présager le drame antérieur et qui le réactualise. La présence d'une simple bicyclette appuyée sur un talus renvoie à l'imprévisible, à la tragédie passée, aux reliquats de cette tragédie :

² Ibidem.

³ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Editions Gallimard, 1966, p.9.

⁴ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Editions Gallimard, 1966, p.49.

⁵ *Ibidem*. p109.

⁶ Marguerite DURAS, *Des journées entières dans les arbres*, Editions Gallimard, 1954.

⁷ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Editions Gallimard, 1966, p.100.

« Elle est abandonnée, sans emploi, effrayante. » nous dit froidement Duras.⁴ De même, les personnages que nous observons seulement, révèlent partiellement un mystère passé qui ne peut se dire en entier mais qui laisse imaginer le pire : « Que dissimule cette ombre qui accompagne la lumière dans laquelle apparaît toujours Anne-Marie Stretter?....Parfois elle tombe dans un abattement profond. Cela repose on ne sait pas au juste de quoi. »⁵

Je connais deux récits de Duras qui explicitent radicalement cet étrange apaisement à l'idée d'un chaos maintenant passé, maîtrisé :

Une nouvelle tout d'abord, qui s'appelle *Le boa*,⁶ L'écrivaine, alors petit fille, se souvient qu'elle se rendait tous les dimanches au jardin botanique, elle allait voir le boa gober son poulet. Je lis :

« Quand on arrivait trop tard, on trouvait le boa déjà somnolant dans un lit de plume de poulet. Il n'y avait plus rien à voir, mais on savait ce qui s'était passé il y avait un instant, et chacun se tenait devant le boa, lourd de pensées. Cette paix après ce meurtre. Ce crime impeccable, consommé dans la neige tiède de ses plumes, sans trace de sang versé, sans remords. Cet ordre après la catastrophe, la paix dans la chambre du crime ».⁷

Le second récit se trouve dans une interview de Benoît Jacquot, réalisateur et assistant de Duras. Duras raconte la musique de la mort de la mouche, cette mouche contre une vitre qui se débattait contre la mort, « *C'est la mort qui s'étend sur le monde* » dit Duras. Cette mort bien circonscrite dans l'anecdote de la mouche sur la vitre renvoie à une autre représentation de l'objet détruit, une autre vie du même objet. L'objet est mort et vivant en même temps, passé et présent. Ce spectacle qui dit le chaos, le suture immédiatement par la saveur de la métamorphose.

C'est ici que le psychanalyste entend très clairement la jouissance



inconsciente du peuple durassien. Ce peuple jouit de rencontrer son écho mis à distance, lointain et apaisé. Cette jouissance première, prise de position par rapport au chaos-réel ou mieux, au reelchaos, deux mots juxtaposés pour un même sens, pour renforcer le sens, réelchaos qui se situe dans le savoir inconscient d'anéantissement, de destruction de l'autre et de soi. Cette jouissance demande au moins une mise en spectacle. Ici se rencontre l'injonction : « Jouis ! ». C'est une obligation

sans discussion possible et il faut trouver une forme à cette jouissance. Ce spectacle d'une mise en forme de cette injonction, Duras le savoure et nous le transmet au risque de la détestation.

Elle est morte cette mouche, il est mort ce rat qui a nourri le boa, elle mourra un jour Duras. Tous trois anéantis et cependant, tous bien vivants encore, dans le récit livré aux lecteurs. C'est le même phénomène, la même

coexistence que l'on observe dans les rêves. Les personnages sont morts et vivants à la fois. Nous regardons indéfiniment la mouche se mourir, le serpent digérer dans le spectacle vivant sans cesse renouvelé du livre. L'humain observe ce qui se détruit et il détruit ce qu'il rencontre pour réorganiser à sa manière, laborieusement, matérialité et peurs. Qu'on l'appelle chaos ou réel, l'humain doit faire avec ce savoir en soi. L'humain est pris dans une dynamique destruction-constructions-destructions. Cela est incontournable. Ce que livre Duras à son peuple, c'est l'émergence d'un *réelchaos* aussitôt enveloppé d'une organisation qui produit un monde à côté, là où quelque chose peut se maîtriser. C'est le pouvoir de la création, de toutes les créations.

Il faudra trois ans à Marguerite Duras pour envelopper son mal de vivre en cet emballage sophistiqué qu'est pour l'éternité, *Le Vice – consul*, roman et personnage, *indéfiniment photographié sur une chaise longue au bord de la mer d'Oman ».* On dira, chaise longue qui l'empêche de devenir fou, de devenir folle, Marguerite Donnadieu devenue Duras. Nous savons pourquoi nous pouvons être fous de Marguerite Duras.

⁸ *Ibibem*.p.212.

Fabien DUPRAT

LE VICE-CONSUL

J'ai occupé pendant un an et demi, à Lahore, le poste de vice-consul. J'avais posé ma candidature à un poste aux Indes il y a quatre ans et lorsque ma nomination m'a été signifiée je l'ai acceptée sans réserve. Je reconnais

avoir commis les faits retenus contre moi à Lahore. Je ne mets en doute la bonne foi d'aucun témoin excepté celle du domestique indien affecté à mon service. Je revendique la responsabilité entière de ces faits. Les autorités dont je dépends disposeront de mon avenir comme elles l'entendront. Si ma révocation leur paraît s'imposer je l'accepterai de même que mon maintien dans les cadres du corps consulaire. Je suis prêt à aller où on voudra. Je ne demande ni de res-



ter à Lahore ni d'en partir. Je ne peux pas m'expliquer ni sur ce que j'ai fait à Lahore ni sur le pourquoi de ce refus. Simplement je me borne ici à constater l'impossibilité où je suis de rendre compte de façon compréhensible de ce qui s'est passé à Lahore. J'ajoute n'avoir pas agi à Lahore dans l'ivresse comme certains ont pu le prétendre.

Enfant unique, père décédé, mère décédée, pensionnaire à Montfort, santé fragile, grand air, élève moyen, renvoi pour mauvaise conduite, lycée, études brillantes, notes moyennes, réservé, un peu dur, préférait la pension à la douceur du foyer, s'est toujours voulu seul, l'est resté. 10

« [...] Est-ce que vous croyez qu'il est nécessaire de donner un coup de pouce aux circonstances pour que l'amour soit vécu ? [...]Est-ce que vous croyez qu'il faut aller au secours de l'amour pour qu'il se déclare, pour qu'on se retrouve un beau matin avec le sentiment d'aimer ? [...] On prend quelque

⁹ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Editions Gallimard, 1966, p.37-38.

¹⁰ Idibem. p.38-40

chose, on le pose en principe devant soi et on lui donne son amour. Une femme serait la chose la plus simple [...] Une femme serait la chose la plus simple. C'est une chose que je viens de découvrir. Je n'ai jamais éprouvé d'amour, vous ai-je raconté ? [...] Je suis vierge [...] Je me suis efforcé d'aimer à plusieurs reprises des personnes différentes, mais je ne suis jamais parvenu au bout de mon effort. Je n'ai jamais été hors de l'effort d'aimer, vous comprenez ? [...] Je suis sorti de cet effort. Depuis quelques semaines [...] Regardez mon visage [...] Faute d'aimer, j'ai cherché à m'aimer, mais je n'y suis pas parvenu. Pourtant je me suis préféré jusqu'à ces temps-ci [...] J'ai été longtemps défiguré par l'effort de m'aimer [...] Comment est mon visage, dites ? »¹¹

¹¹ *Ibidem.* p.74-75.

Régis DUBUISSON

Comme nous le proposait Georges il y a un instant, *Le Vice-Consul*, est bel et bien ce « *livre et personnage* » originaire de ce vaste territoire qu'est la Durassie. De ce vaste territoire où ombres et lumières semblent y jouer une partie de cache-cache permanent et à travers lequel l'écriture tend davantage à estomper le sens plutôt qu'à en restituer une parcelle. Une terre radicalement étrangère à toute linéarité expressive, à tous enchaînements ou discours explicatif, mais où se joue davantage une combinatoire bien particulière, celle d'une construction/déconstruction de la structure narrative.

La Durassie est un continent fait de profondes excavations, de cavités obscures, de césures, d'espaces vides et de profonds silences. En somme, un terrain où la topographie se conjugue autour, de l'absence, de la solitude, de la perte et du manque mais de laquelle peut à tout moment surgir quelque chose. Le Vice-Consul nous fait parcourir un bout de cet immense territoire.

Ce texte met en scène trois personnages, celui de la mendiante de Calcutta enceinte, chassée violemment par sa mère – mue par un seul moteur la faim –, celui d'Anne-Marie Stretter l'épouse de l'ambassadeur de France à Calcutta – en proie à la solitude et à l'ennui malgré la présence distrayante de nombreux chevaliers servants – et enfin au centre, le personnage énigmatique du Vice-Consul de France à Lahore.

Ces trois personnages questionnent, interpellent, et ce peut-être, à partir de cette « douleur d'exister » que chacun manifeste singulièrement dans la trajectoire de son histoire, et qui d'une certaine manière peut nous révéler



quelque chose de la nôtre. Prisonnier, prisonnière, folle ou fou d'une existence avec laquelle ils ne parviennent plus à vivre, avec laquelle ils ne parviennent plus à « faire avec ». À l'image de nos patients qui viennent nous témoigner – bien souvent en situation d'urgence et de grande souffrance – de leur impossible à supporter, de leur relation au réel dans laquelle ils se retrouvent coincés, figés, en situation d'impasse et de débordement.

Ils ne parviennent plus à composer, à s'arranger, à « faire avec » le réel « en tant qu'il est l'impossible à supporter l2 » nous dit Jacques Lacan. Mais la psychanalyse elle-même, ne va pas sans un « faire avec ». Qu'il s'agisse de « faire avec » le paradoxe, la contradiction, l'ambivalence mais aussi et surtout avec cet impossible, cette limite de la parole qui se situe du côté de cet impossible à dire. C'est pourtant bien de ce réel, en tant qu'insupportable, qu'insaisissable, que Duras tente d'en dire un bout avec *Le Vice-Consul*. Elle nous confronte avec l'histoire de la mendiante, à une radicale errance, dont nous ne pouvons connaître l'issue. Cette errance traduit celle de l'écriture de Duras pour ce texte : véritable « travail de forçat la s'arranger, à « faire avec » le réel

Avec *Le Vice-Consul*, Duras dit quelque chose de son « faire avec », son rapport au réel.

À l'image de l'artisan potier – que Lacan prend comme métaphore dans l'un de ses séminaires¹⁴ – qui se fait à la matière qu'il a entre ses mains et qu'il tente de travailler, d'organiser, de mettre en forme autour d'un vide central. C'est bien à partir de cette incessante interaction des registres lacaniens du symbolique, de l'imaginaire et du réel, que peuvent s'envisager les possibilités et les diverses façons pour chacun de « faire avec ». Écrire pourrait alors s'envisager comme une façon – parmi d'autres – de composer avec le réel, « une fabrique de présence sur fond d'absence », tout en sachant qu'aucun mot, qu'aucune écriture ne pourra venir totalement recouvrir ou combler le trou inévitable du réel dans le symbolique.

L'odyssée cruelle et tragique de la jeune mendiante, odyssée faite d'horreur et de profond désespoir, « *où faim et marches s'incrustent dans la terre* ¹⁵ », cohabite avec l'univers de l'ambassade de France à Calcutta, dans lequel l'arrivée du Vice-Consul va provoquer un envahissant désordre.

À côté d'une attente déçue et d'une « passion suspendue » à l'endroit d'Anne-Marie Stretter, le personnage du Vice-Consul se trouve être au cœur d'une série d'interrogations, avec apparitions d'indices et de descriptions lacunaires concernant son passé. Le Vice-Consul pris d'un coup de folie aurait commis un acte « *obscur, solitaire, abominable* », un probable crime qui se serait déroulé à Lahore, lors de sa précédente affectation. Mais que s'est-il véritablement passé à Lahore ? Était-il possible de le prédire – et donc de le prévenir ? Qui est le Vice-Consul ?

C'est bel et bien dans cette voie que s'engageront les réflexions des personnages gravitants autour du Vice-Consul. Ils essaieront de chercher dans l'enfance de ce dernier, les particularités, les anomalies, les antécédents en quelque sorte infraliminaires, qui une fois additionnées auraient pu expliquer linéairement (par analogie) les supposés faits commis ainsi que sa probable dangerosité.

Ceci n'est pas sans nous rappeler une méthodologie courante aujourd'hui dans le champ de la santé mentale qui consiste le plus souvent à partir d'entretiens anamnestiques de relever les antécédents personnels et familiaux qui permettront dans un second temps d'expliquer linéairement le trouble de ¹² Jacques LACAN, Ouverture de la section clinique, *Ornicar* ?, n°9, Paris, 1977.

¹³ Marguerite DURAS, *Écrire*, Paris, Éditions Gallimard, 1993, p32.

¹⁴ Jacques LACAN, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, 1959-1960, Paris, Éditions du Seuil, 1991, 374p.

¹⁵ Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Éditions Gallimard, 1966, p.10.

la conduite, du dysfonctionnement, qui aura été en amont repéré, évalué et quantifié et qu'il s'agira alors de corriger. Lorsqu'il ne s'agit pas tout simplement – à l'image de la cartomancie, des diseurs de « mauvaise aventure » – de prédire l'apparition de comportements déviants, d'actes délinquants voire criminels, et ce, à partir des seules vulnérabilités qui auront été relevées dans l'anamnèse. Cette perspective, n'est autre que celle de l'expertise psychiatrique concernant les auteurs de divers délits que Michel Foucault aborde dans son cours du 8 janvier 1975 au Collège de France, expertise qui n'est autre que le fait, je le cite :

« de retracer la série de ce que l'on pourrait appeler les fautes sans infraction, ou encore les défauts sans illégalité. Montrer autrement dit, comment l'individu ressemblait déjà à son crime avant de l'avoir commis. 16 »

Mais pour le clinicien, la clinique à laquelle il se confronte demeure de l'ordre de ce réel en tant qu'impossible à supporter. Le risque est alors grand, là aussi, à vouloir s'engager dans la voie d'une ordonnance du réel, pour donner un sens à tout prix. Les classifications nosographiques en tout genre, répondent toutes à ce besoin impérieux, de mettre de l'ordre dans ce chaos du réel, en encadrant de manière toujours serrée cet impossible à supporter.

La psychanalyse de son côté, manipule des nœuds, dessine des graphes et des schémas, pour tenter de rendre compte de ce qui lui échappe par ailleurs. Une manière sans doute pour elle, de témoigner de cette expérience qu'il n'y a pas d'ordre dans le réel.

À la question : croyez-vous dans la psychanalyse ?

Marguerite Duras répond : « [...] la psychanalyse m'intéresse peu. Je ne crois pas que j'en ai besoin, peut-être aussi parce que j'écris. ¹⁷ » Une manière sans doute pour Duras de témoigner ici de son expérience qui serait de l'ordre d'un « savoir-faire avec ».

Johan CSEKE

LA MENDIANTE

Elle marche, elle marche pendant des jours. Sa mère en la chassant lui a dit : « Si tu reviens, je mettrai du poison dans ton riz. Va-t-en vieille enfant enceinte qui vieillira sans mari ¹⁸ ». Tête baissée, elle marche, elle marche. Sa faim est aussi grande que sa force. Son père lui a dit : « Nous avons un cousin dans la plaine, il peut peut-être te prendre comme domestique¹⁹ ». Elle marche. Elle dort, elle se lève, elle marche. Elle cherche à manger, elle dort. Elle piétine. Le ventre s'arrondit. Il tire l'étoffe de la robe qui chaque jour se relève davantage. Elle est chassée lorsqu'elle s'arrête devant une paillote isolée. Qu'est-ce que ça peut vous faire de me donner un vieux poisson ? La règle, c'est le refus. Elle tire, ses cheveux viennent par mèches épaisses, c'est indolore, ce sont des cheveux, elle est devant, avec le ventre et la faim.

Elle se dit : « Je suis une jeune fille sans odeur de nourriture ²⁰ ». Elle vomit, s'efforce de vomir l'enfant, de se l'extirper, mais c'est de l'eau de mangue acide qui vient. Heure après heure, minute après minute, elle contem-

Michel FOUCAULT, Les Anormaux, Cours au Collège de France (1974-1975), Paris, Éditions Gallimard, 1999, p.19.

¹⁸ Marguerite DURAS, *Le Vice-*

Consul, Éditions Gallimard, 1966,

¹⁷ Marguerite DURAS, La passion

suspendue, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre,

Éditions du Seuil, 2013, p.66.

19 Ibidem.

p.10.

²⁰ *Ibidem.* p.18.

ple et adore la nourriture absente. Ce n'est pas encore la folie, c'est la faim cachée par la peur qui se montre à nouveau. L'enfant naît. Il faut la donner cette enfant. Qui voudra de cette honte, d'une enfant si maigre. Mentir, dire que c'est une enfant en bonne santé. Qui la veut cette enfant ? Ce n'est qu'à la fin du marché qu'une femme blanche passe. Elle tente sa chance. Elle la suit. La dame refuse. Elle part. Mais à côté de garder l'enfant, rien n'effraie. La jeune fille se tait, rattrape la dame. L'enfant a été prise et emmenée dans la villa. Après en route pour dix ans vers Calcutta. Elle restera là, elle reste, reste là, dans les moussons. Là, à Calcutta, endormie dans la lèpre sous les buissons le long du Gange. Elle est devenue stérile. Calcutta. Elle reste. Il y a dix ans qu'elle est partie.²¹

²¹ *Ibidem.* p.53-68.

Hervé ANDRÉANI

C'est avec une certaine fascination que je me suis laissé entraîner dans la lecture de l'œuvre de Marguerite Duras. C'est d'ailleurs le premier auteur qui a su me captiver et c'est avec autant d'intérêt que j'ai continué à découvrir ses livres. Pourtant à un moment, je m'en suis éloigné, sans y prêter attention.

Aujourd'hui, en m'intéressant au *Vice Consul* dans le cadre de cette journée sur *Folies* au Théâtre National de Nice, je me suis interrogé sur l'attrait que ses livres avaient pu mobiliser chez moi. C'est à partir du *Vice Consul* que j'ai pu entrevoir la nature de l'intérêt que je portais à l'écriture de Duras. Je me suis laissé happer par sa manière d'évoquer le chaos dans ses récits, ce chaos que nous pourrions appeler réel en psychanalyse.

Le *Vice-consul* est un livre qu'elle dit avoir *hurlé sans voix*²², un livre qui nous entraîne très vite dans la complexité de son écriture qui confronte dans cet ouvrage, de manière obscure, ces trois personnages que sont la mendiante, le vice consul et la femme de l'ambassadeur de France à Calcutta, Anne-Marie Stretter.

²² Marguerite DURAS, Entretiens vidéo avec Benoit Jacquot 1993

Il y a eu deux grandes périodes chez Duras. La première dura une douzaine d'années, à cette époque elle dit avoir écrit *des livres trop pleins, où tout, trop est dit*²³. Elle tente de se disculper de ses premiers écrits en expliquant que *rien n'est laissé à l'imagination du lecteur* à ce moment. La seconde période, Duras la situe à partir de la rédaction de *Moderato Cantabile*, qui est l'œuvre de ma première rencontre avec son travail.

²³ Marguerite DURAS, La passion suspendue, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre, Éditions du Seuil, 2013, p.52

À partir de là, Duras se laisse aller à ce qu'elle appelle une *écriture* courante²⁴, que nous pourrions rapprocher dans notre discipline à une forme de libre association. Écriture courante qu'elle explicite sous forme d'involontaire simplicité, de rupture des automatismes du langage²⁵.

Le Vice-consul s'inscrit dans cette période marquée par cette rupture. Duras dira que cela fait suite à une rencontre, à l'amour, à un amour violent [...] dont elle ajoute que c'était comme de découvrir les vides, les trous qu'elle avait en elle, et de trouver le courage de le dire²⁶, de l'écrire. Elle justifie

²⁴ Marguerite DURAS, Entretien avec Bernard Pivot 28 septembre 1984

²⁵ Marguerite DURAS, *La passion suspendue*, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre, Editions du Seuil, 2013, p.69

²⁶ Marguerite DURAS Entretiens

Je suis fou de Marguerite Duras et de son Vice-Consul. Délires, délire à 5 voix et un cri

vidéo avec Benoît Jacquot 1993

²⁷ Marguerite, Entretiens vidéo avec Benoît Jacquot 1993

²⁸ Ibid.

29 Ibid.

cette écriture en parlant donc de sa solitude qui en suivit, de l'angoisse à laquelle elle se retrouve confrontée. C'est dans sa maison, celle qu'elle a pu acquérir suite à l'adaptation au cinéma d'un de ses livres, que Duras se retrouve aux prises avec ce sentiment de solitude écrasant. C'est à partir de là que la solitude ne la quittera plus. Elle a le sentiment durant cette période de se trouver dans un trou, au fond d'un trou, dans une solitude quasi totale, et de découvrir que seule l'écriture la sauvera²⁷.

Ce mal de vivre qu'elle rattache à l'amour, semble pourtant antérieur à celui-ci. Cet amour déchut semble être utilisé par Duras pour exprimer son angoisse et son rapport au chaos. Il me semble qu'elle utilise la désillusion d'un amour pour mettre en scène un mal de vivre dissimulé jusque-là.

La femme de Moderato cantabile et celle d'Hiroshima mon amour, c'était elle (moi) exténuée par cette passion. Ne pouvant se (me) confier par la parole, elle (j'ai) décide d'écrire²⁸.

Marguerite Duras brise donc ces codes de l'écriture *pour pouvoir vivre*, pour pouvoir dire à travers l'écriture quelque chose de son angoisse, de cet irreprésentable qui la tourmente.

Après ses déboires amoureux cette angoisse réinvestie Duras, cette angoisse dont elle pensait s'être mise à distance, ressurgit et l'oppresse plus que jamais. Elle nous dit de cette rupture que

dans la vie il arrive un moment, on ne peut pas y échapper, où tout est mis en doute [...] ce doute grandi, grandi, et ce doute contient la solitude, il est habité par une solitude²⁹.

Elle essaye à nouveau de maintenir cette angoisse hors d'elle en déposant sur le papier ses pensées. Mais cette solitude, cette angoisse est plus forte qu'avant.

Ses premiers ouvrages lui avaient pourtant permis, dans une certaine reconstruction/répétition de sa vie, de tenir à, et avec son passé. Ce passé qu'elle tentait de domestiquer sans cesse, en l'exposant dans ses différents livres, en le donnant à voir dans ses écrits. Il s'agit de reconstructions fictives de sa vie et de son enfance. C'est probablement ce mouvement de répétition qui lui a donné l'illusion de se dégager à un moment de ce passé et de l'angoisse qui y était associée. Pourtant Duras s'éloigne de ces reconstructions ordonnées, de ses différentes versions fictionnelles de son enfance qu'elle ne cesse de répéter dans ses premiers livres.

Dès les premières pages du *Vice-consul*, Duras nous présente la vie d'une jeune fille enceinte qui bascule en quelques lignes, dans la bestialité d'une mendiante coupée de toute humanité. Duras arrive à nous transmettre le malaise de ce destin tragique. Elle alterne son récit, entre un décor d'une nature hostile et luxuriante — sans limite – Et la faim et la folie dans laquelle cette jeune fille chavire brutalement lorsque sa mère la répudie et la coupe de toute réalité humaine.

Duras impose son style dans cette période : plus de superflu, de détails

inutiles ou d'argumentations. Elle dit vouloir laisser toute la place à l'imaginaire du lecteur.

Pourtant en invitant le lecteur à se perdre dans ces récits Duras le confronte au vide qu'elle ressent. Elle apprend à présent à jouer avec le manque, à déconstruire ce qu'elle mettait en place pour le dissimuler jusque-là. Elle dépasse ce temps où elle tentait de border le réel, de circonscrire ce chaos. À présent elle se dégage de tous éléments explicatifs superflus, rendant d'une grande pauvreté le texte en apparence, elle lève de plus en plus ce qui venait couvrir ce manque, ce vide pour laisser entrevoir derrière ses œuvres l'angoisse qui se trouvait jusque-là dissimulée sous une masse de détails dont elle apprend à se détacher.

Là où Duras pense laisser une liberté à l'imaginaire du lecteur, elle le confronte finalement au vide qu'elle esquisse à travers ses écrits. Cela peut donc renvoyer à son tour le lecteur à sa propre relation au chaos.

Nous ne sommes donc plus forcément du côté d'un imaginaire libre, comme l'espérait Duras, mais dans une confrontation à sa solitude qu'elle nous transmet. C'est en percevant l'écho que ses récits peuvent créer en nous, que nous pouvons discerner l'angoisse que Duras tente de tenir à distance avec l'écriture.

Elle semble vouloir nous embarquer dans son quotidien, en nous transmettant le poids du silence, du vide, de sa solitude.

C'est ainsi que le *Vice-consul* est construit autour d'un vide, de ce qui est tu ou évoqué allusivement, de l'énigme et du non-dit autour du passé du Vice-consul. Grâce à la retenue quasi-totale Duras éveil en chacun des lecteurs une part de doute. Ses *personnages qui ne parlent pas et qui* ne semblent *pas* être *là*³⁰ convoquent l'angoisse.

Tous ses livres naissent et se meuvent précisément autour d'une case toujours évoquée et toujours manquante³¹.

C'est dans le non-dit, dans l'énigme autour du passé du Vice-Consul et d'Anne Marie Stretter, qu'un désir semble naître. Une histoire d'amour impossible.

Johan CSEKE et Fabien DUPRAT

ANNE-MARIE STRETTER ET LE VICE-CONSUL³²

MS : Si vous saviez, vous ne savez pas encore, mais vous verrez dans une quinzaine de jours, on ne dort plus, on attend les orages. L'humidité est telle que les pianos se désaccordent en une nuit... Je fais du piano, oui, j'en ai toujours fait... Vous en faites peut-être ?

VC : J'ai fait de la musique étant enfant... Mes études de piano ont été interrompues lorsque l'on m'a mis dans une école en province...

MS: Nous étions à Pékin la dernière fois. C'était juste avant le grand bouleversement. On vous dira... comme on nous le disait, que Calcutta c'est très dur, que par exemple, cette chaleur extraordinaire on ne s'y habitue

³⁰ Marguerite DURAS, La passion suspendue, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre, Éditions du Seuil, 2013 p.100

³¹ Ibid. p.65

³² Marguerite DURAS, *Le Vice-Consul*, Éditions Gallimard, 1966, Extraits p.118-124 et p.139-141.

jamais, n'écoutez pas, rien... À Pékin c'était pareil, tout le monde parlait... on entendait que des avis, tout ce qu'on disait était, comment vous dire le mot le plus juste pour ça...

VC : Le mot pour le dire...?

MS: C'est-à-dire que le premier mot qui paraîtrait convenable, ici aussi, empêcherait les autres de vous parvenir, alors...

VC: Vous étiez à Pékin aussi.

MS: Oui, j'étais là.

VC : Je crois avoir compris, ne cherchez pas.

MS: D'en parler très vite, à tout prix, d'y penser à tout prix, très vite pour que ce soit fait empêchait de dire autre chose de tout à fait différent, de beaucoup plus éloigné qui aurait pu être dit aussi, pourquoi pas, n'est-ce pas? Je peux me tromper.

VC : On m'a dit que les gens ici avaient parfois très peur de la lèpre, la femme d'un secrétaire au consulat d'Espagne...

MS : Ah oui, je vois. Elle en avait très peur en effet. Que vous a-t-on dit sur cette femme ?

VC : Que sa peur était absurde, mais qu'on a dû le renvoyer en Espagne. Ce n'était pas tout à fait sûr qu'elle n'avait rien.

MS : Elle n'avait rien. Elle n'avait rien en effet. Pourquoi m'en parlezvous ? Pourquoi me parlez-vous de la lèpre ?

VC : Parce que j'ai l'impression que si j'essayais de vous dire ce que j'aimerais arriver à vous dire, tout s'en irait en poussière... Les mots pour vous dire, à vous, les mots... de moi... pour vous dire à vous, ils n'existent pas. Je me tromperais, j'emploierais ceux... pour dire autre chose... une chose arrivée à un autre...

MS: Sur vous ou sur Lahore?

VC: Sur Lahore.

MS: Vous croyez que vous devez?

VC: Oui, je voudrais être entendu de vous, de vous, ce soir... Ensuite, c'est cela que je voudrais essayer de vous dire, après on sait que c'est soi qui était à Lahore dans l'impossibilité d'y être. C'est moi qui... celui qui vous parle en ce moment... c'est lui. Je voulais que vous entendiez le vice-consul de Lahore, je suis celui-là.

MS: Que dit-il?

VC : Qu'il ne peut rien dire sur Lahore, rien, et que vous devez le comprendre.

MS: Ce n'était pas la peine peut-être?

VC : Oh! Si. Je peux dire aussi si vous voulez bien, c'était encore une forme de l'espoir. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

M.: Je crois. Mais je pensais qu'il y avait une autre chose... qu'on pouvait, sans aller jusqu'où vous, vous êtes allé... autre chose qui pouvait se faire.

VC : Peut-être. J'ignore quoi. Mais essayer quand même, je vous en supplie, d'apercevoir Lahore.

MS : C'est très difficile de l'apercevoir tout à fait. Je suis une femme... Ce que je vois seulement, c'est une possibilité dans le sommeil...

VC : Essayez dans la lumière. Il est huit heures du matin, les jardins de Shalimar sont déserts. Je ne sais pas que vous existez vous aussi.

MS: Je vois un peu, un peu seulement.

VC : Aidez-vous de l'idée qu'on est un clown qui se réveille.

MS : C'est-à-dire, je ne pense rien.

VC : C'est cela. Je voudrais que vous disiez que vous apercevez le côté inévitable de Lahore. Répondez-moi. Il est très important que vous l'aperceviez, même un très court instant.

MS : Je ne sais pas dire... Il y a sur votre dossier le mot impossible. Est-ce le mot cette fois ? Est-ce le mot ? Répondez-moi...

VC : Je ne sais pas moi-même, je cherche avec vous.

MS: Peut-être y a-t-il un autre mot?

VC : Ce n'est plus la question.

MS : J'aperçois le côté inévitable de Lahore. Je l'apercevais déjà hier, mais je ne le savais pas.

VC : Vous croyez qu'il y a quelque chose que nous pouvons faire pour moi tous les deux ?

MS: Non, il n'y a rien. Vous n'avez besoin de rien.

VC: Je vous crois.

MS: Je sais qui vous êtes. Nous n'avons pas besoin de nous connaître davantage. Ne vous trompez pas.

VC : Je ne me trompe pas... N'essayez pas de vous reprendre, ça ne sert plus à rien.

MS: C'est vrai.

VC: Vous êtes avec moi.

MS: Oui.

VC: En ce moment, soyez avec moi. Qu'avez-vous dit?

MS: N'importe quoi.

VC: Nous allons nous quitter.

MS: Je suis avec vous.

VC: Oui.

MS : Je suis avec vous ici complètement comme avec personne d'autre, ici ce soir, aux Indes.

VC : Je vais faire comme s'il était possible de rester avec vous ce soir ici.

MS: Vous n'avez aucune chance.

VC: Aucune?

MS : Aucune. Vous pouvez quand même faire comme si vous en aviez une.

VC : Que vont-ils faire ?

MS: Vous chasser.

VC : Je vais faire comme s'il était possible que vous me reteniez.

MS: Oui. Pourquoi faisons-nous ça?

VC: Pour que quelque chose ait eu lieu.

MS: Entre vous et moi?

VC: Oui, entre nous.

MS: Dans la rue, criez fort.

Georges Froccia, Hervé Andréani, Fabien Duprat, Johan Cseke, Régis Dubuisson

VC : Oui.

MS: Je dirai que ce n'est pas vous. Non, je ne dirai rien.

VC : Que va-t-il se passer ?

MS : Pendant une demi-heure, ils seront mal à l'aise. Puis ils parleront des Indes.

VC : Ensuite ?

MS: Je jouerai du piano... Qu'allez-vous devenir?

VC: Vous le savez?

MS: Vous serez nommé loin de Calcutta.

VC : C'est ce que vous désirez ?

MS: Oui.

VC : *CRI*...

ANTONIN ARTAUD Le droit à la folie : cruauté

Fabien Duprat

ANTONIN ARTAUD Le droit à la folie : cruauté

Artaud cherchait à désorienter le spectateur pour le forcer à se confronter à son moi intérieur primordial et dépouillé de toute norme civilisatrice.

« Une vraie pièce de théâtre bouscule le repos des sens, libère l'inconscient comprimé, pousse à une sorte de révolte virtuelle.

Comme la peste, le théâtre est donc un formidable appel de forces qui ramènent l'esprit par l'exemple à la source de ses conflits. »

ANTONIN ARTAUD

Le droit à la folie : cruauté.

Écrivain français (Marseille 1896-Ivry-sur-Seine 1948).

Le théâtre et son double Le pèse-nerf L'ombilic des limbes Van Gogh le suicidé de la société Artaud le momo

Momo: l'enfant-idiot sacré

Je me souviens depuis l'âge de huit ans, et même avant, m'être toujours demandé qui j'étais, ce que j'étais et pourquoi vivre, je me souviens à l'âge de six ans dans une maison du boulevard de la Blancarde à Marseille (№ 59 exactement) m'être demandé à l'heure du goûter, pain chocolat qu'une certaine femme dénommée mère me donnait, m'être demandé ce que c'était que d'être et vivre, ce que c'était que de se voir respirer et avoir voulu me respirer afin d'éprouver le fait de vivre et de voir s'il me convenait et en quoi il me convenait. »

Artaud reste fidèle à une angoisse originelle dès sa seizième année, il manifeste des troubles nerveux. plusieurs séjours dans des maisons de santé

le théâtre s'impose à lui comme un moyen de retrouver une prise sur la réalité sociale et humaine, qu'Artaud sent lui échapper.

Ces vices de forme, ce fléchissement constant de ma pensée, il faut l'attribuer à un effondrement central de l'âme, à une espèce d'érosion,

essentielle à la fois et fugace, de la pensée... ». « Tout vrai langage est incompréhensible ».

Ses créations témoignent, avant même qu'il ait élaboré une théorie du spectacle et de la représentation, d'une saisie immédiate du divorce entre le langage et la réalité,

1925 : Tous mes rêves sont sans issue, tout ce que je demande c'est qu'on m'enferme définitivement.

En 1937, de retour d'un séjour en Irlande, dès sa descente du bateau, Artaud est interné à l'asile du Havre, Sotteville-lès-Rouen, Ville-Évrard, Sainte-Anne à Paris, 1943 : Rodez, où il reste jusqu'en 1946, 58 électrochocs.

Les asiles d'aliénés sont des réceptacles de magies noires, conscients et prémédités.

Les médecins favorisent la magie par leur thérapeutique. S'il n'y avait pas eu de médecins, il n'y aurait pas eu de malades, car c'est par les médecins et non les malades que la société a commencés. Ceux qui vivent, vivent des morts, il faut aussi que la mort vive. Il n'y a rien comme un asile d'aliénés pour couver doucement la mort et tenir en couveuse des morts. Technique thérapeutique de la mort lente. La médecine moderne, complice en cela de la plus sinistre et crapuleuse magie passe ces morts à l'électrochoc ou l'insulinothérapie afin de vider ces haras d'hommes de leur moi et de les présenter ainsi fantastiquement disponibles et vides aux obscènes sollicitations anatomiques et atomiques de l'état appelé Bardo. Livraison du bardas de vivre aux exigences du non-moi.

Il y a indubitablement une distorsion entre la réalité telle qu'elle est et la réalité telle qu'elle est exprimée par le langage.

Je suis celui qui a le mieux senti le désarroi stupéfiant de la langue avec la pensée, celui qui a le mieux repéré la minute de ses plus intimes glissements.

Pourquoi des yeux, quand il faut inventer ce qu'il y aurait à regarder.

Je ne ressens la vie qu'avec un retard qui me la rend désespérément virtuelle.

Le poète a pour fonction de renommer le mot, de se remettre dans la peau du créateur quand celui-ci a donné un nom aux choses.

Artaud déplace cette conception au domaine théâtral après avoir détruit le langage pour mieux le refuser, nous rappeler que la langue et le sens nous échappent toujours.

Briser le langage pour toucher la vie, c'est faire ou refaire le théâtre. » Il ne s'agit donc plus de faire *du* théâtre mais *le* théâtre.

Artaud rompt avec l'assujettissement intellectuel au langage. Il ne s'agit pas de supprimer la parole articulée, mais de donner aux mots à peu près l'importance qu'ils ont dans les rêves.

Tous les mots sont gelés, sont engoncés dans leur signification, dans

une terminologie schématique et restreinte. La parole est ossifiée. Le théâtre, comme la parole, a besoin qu'on le laisse libre.

Si je suis poète ou acteur, ce n'est pas pour écrire ou déclamer des poésies, mais pour les vivre. Lorsque je récite un poème, ce n'est pas pour être applaudi mais pour sentir des corps d'hommes ou de femmes, je dis des corps trembler et virer à l'unisson du mien, virer comme on vire, de l'obtuse contemplation du bouddha assis, cuisses installées et sexe gratuit, à l'âme, c'est-à-dire à la matérialisation corporelle et réelle d'un être intégral de poésie.

Lettres de Rodez, 1946*

Ce qui est vraiment le théâtre, c'est de faire trisser le son jusqu'à ce que la fibre de la vie grince.

Le théâtre est cruel aux acteurs enrôlés.

Le théâtre est une machine de guerre, de survie.

Le théâtre c'est l'échafaud, la potence, les tranchées, le four crématoire ou l'asile d'aliénés.

« Et savez-vous ce que c'est au juste que la cruauté ? Sixièmement : Comme ça, non, je ne le sais pas. Septièmement :

La cruauté, c'est rester en paix par l'instant et jusqu'au sang, et Dieu, le hasard bestial de l'animalité inconsciente de l'homme, partout où on peut la rencontrer.

Et qu'est-ce que vous me foutez là Monsieur Artaud ? Huitièmement :

L'homme quand on ne le tient pas, est un animal érotique. Il a en lui un tremblement inspiré. »

Le théâtre se doit d'être le lieu de l'identification et du sacrifice, d'où le terme de « théâtre de la Cruauté »,

J'emploie le mot de cruauté dans le sens d'appétit de vie, Il y a dans le feu de vie, dans l'appétit de vie, dans l'impulsion irraisonnée à la vie, une espèce de méchanceté initiale : le désir Éros est une cruauté puisqu'il brûle les contingences.

Artaud cherchait à désorienter le spectateur pour le forcer à se confronter à son moi intérieur primordial et dépouillé de toute norme civilisatrice.

« Une vraie pièce de théâtre bouscule le repos des sens, libère l'inconscient comprimé, pousse à une sorte de révolte virtuelle.

Comme la peste, le théâtre est donc un formidable appel de forces qui ramènent l'esprit par l'exemple à la source de ses conflits. »

Je propose un théâtre où des images physiques violentes broient et hypnotisent la sensibilité du spectateur pris dans le théâtre comme dans un tourbillon de forces supérieures.

- Un théâtre qui, abandonnant la psychologie, raconte l'extraordinaire, mette en scène des conflits naturels, des forces naturelles et subtiles, et qui se présente comme une force exceptionnelle de dérivation. Un

théâtre qui produise des transes et s'adresse à l'organisme.

Théâtre qui ne vaut que par une liaison magique, atroce avec la réalité et avec le danger.

- « Le théâtre dénoue des conflits, il dégage des forces, il déclenche des possibilités, et si ces possibilités et ces forces sont noires, c'est la faute non pas de la peste ou du théâtre, mais de la vie. »
- « Si le théâtre est essentiel comme la peste, ce n'est pas parce qu'il est contagieux, mais parce que comme la peste il est la révélation, la mise en avant, la poussée vers l'extérieur d'un fond de cruauté latente par lequel se localisent sur un individu ou sur un peuple toutes les possibilités perverses de l'esprit. »
- « Le théâtre contemporain est en décadence parce qu'il a rompu avec le Danger, l'imprévu objectif, l'imprévu non dans les situations mais dans les choses, le passage intempestif, brusque, d'une image pensée à une image vraie ». « Parce qu'il a rompu avec l'esprit d'anarchie profonde qui est à la base de toute poésie dans la mesure où son apparition est la conséquence d'un désordre qui nous rapproche du chaos. »
- « Faire la métaphysique du langage articulé, c'est faire servir le langage à exprimer ce qu'il n'exprime pas d'habitude : c'est s'en servir d'une façon nouvelle, exceptionnelle et inaccoutumée, c'est lui rendre ses possibilités d'ébranlement physique, c'est le diviser et le répartir activement dans l'espace, c'est prendre les intonations d'une manière concrète absolue et leur restituer le pouvoir qu'elles auraient de déchirer et de manifester réellement quelque chose, c'est se retourner contre le langage et ses sources bassement utilitaires, on pourrait dire alimentaires, contre ses origines de bête traquée, c'est enfin considérer le langage sous la forme de l'*Incantation*. »
- « Au point où nous en sommes nous avons perdu tout contact avec le vrai théâtre, puisque nous le limitons au domaine de ce que la pensée journalière peut atteindre, au domaine connu ou inconnu de la conscience ;- et si nous nous adressons théâtralement à l'inconscient, ce n'est guère que pour lui arracher ce qu'il a pu amasser (ou cacher) d'expérience accessible de tous les jours. »

Antonin Artaud revendique le droit au délire, à la folie comme révolte contre tout système et contre tout ce qui emprisonne la pensée. Il veut atteindre à une « lucidité supérieure » par la « désagrégation de l'esprit. »

La société réintroduit l'opposition esprit/corps chez le fou authentique et, ainsi, l'assassine.

« Et il ne s'est pas suicidé dans un coup de folie, dans la transe de n'y pas parvenir, mais au contraire il venait d'y parvenir et de découvrir ce qu'il était et qui il était, lorsque la conscience générale de la société, pour le punir de s'être arraché à elle, le suicida. »

Van Gogh s'est tué à cause de son inadaptation à ce que la société

considérait comme le bien. Le bon sens.

Van Gogh, le suicidé de la société 1947 :

Dans un monde où l'on mange chaque jour du vagin cuit à la sauce verte ou du sexe de nouveau né mis en rage, tel que cueilli à sa sorite du sexe maternel, et ceci n'est pas une image mais un fait abondamment répété et cultivé à travers toute la terre, et c'est ainsi que si délirantes que puissent paraître ces affirmations, que la vie présente, se maintient dans sa vieille atmosphère de stupre, de désordre, de délire, de dérèglement, de folie chronique, d'inertie bourgeoise.

Il y a un mal contre lequel l'opium est souverain et ce mal s'appelle l'angoisse.

Le corps est une multitude affolée... Le difficile est de bien trouver sa place et de retrouver la communication avec soi.

Je ne suis pas mort, je suis séparé.

Je n'accepte pas de ne pas avoir fait mon corps moi-même.

Je suis seul, seul dans la lutte de mes angoisses propres, je n'ai ni théâtre, ni scène que le théâtre de mon inconscient et de mon cœur.

Je ne suis pas né, je n'ai pas pu m'incarner.

L'inspiration n'est qu'un fœtus et le verbe aussi n'est qu'un fœtus et lorsque j'ai voulu écrire j'ai raté mes mots et je n'ai rien su de plus.

Là où ça sent la merde, ça sent l'être. L'homme aurait très bien pu ne pas chier, ne pas ouvrir la poche anale, mais il a choisi de chier comme il aurait choisi de vivre au lieu de consentir à vivre mort. C'est que pour ne pas faire caca, il aurait fallu consentir à ne pas être, mais il n'a pas pu se résoudre à perdre l'être, c'est-à-dire à mourir vivant. Il y a dans l'être quelque chose de particulièrement tentant pour l'homme et ce quelque chose est justement le CACA. Pour exister il suffit de se laisser aller à être, mais pour vivre...

Je ne ferai jamais plus caca...

« Complainte d'Antonin Artaud qui a été assassiné dans ce monde et qui ne renaîtra jamais dans l'autre ».

« Après ?

Le vieil Artaud est enterré dans le trou de la cheminée Qu'il tient de sa gencive froide
De ce jour où il fut tué
Et après ? Après ?
Après il est ce trou sans cadre
Depuis infiniment d'années
Que tu m'envoyas ton être inné
Pour voir si j'allais être né
À la fin.

Depuis le temps que tu m'espérais en tétant mon ventre d'absent

1948 : ultime prise de chloral. Finale.

Références

Bibliothèque Nationale de France :

- Documentaire de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur 1993 prod La Sept Extraits
 - Antonin Artaud et la psychanalyse de Camille Dumoulié,

109, 110, 113, 114, 121, 123, 134, 139, 146, 183,

188, 192, 193, 196

INDEX DES NOTIONS

	_
A ab-sens 99, 101, 103, 105	I illusion 31, 44, 51, 102, 118, 171, 172, 195
affects 125, 127	imaginaire 5, 6, 8, 21, 23, 31, 55, 56, 57, 59,
aliénation 6, 33, 35, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44,	66, 77, 78, 80, 103, 109, 111, 118, 139, 146, 150,
131, 164	154, 157, 166, 188, 192, 196
angoisse 15, 20, 21, 22, 23, 70, 71, 76, 92, 116,	L
122, 123, 125, 126, 130, 131, 133, 152, 173, 184,	l'étrangeté 11, 22, 97
188, 195, 196, 201, 205	l'extase 92, 130, 131
B	lalangue 32, 93, 100, 102, 167
Bejahung 8, 63	liberté 6, 46, 65, 99, 117, 121, 126, 128, 148,
besoin 11, 12, 14, 15, 16, 21, 22, 67, 70, 71,	164, 165, 166, 196
90, 117, 127, 157, 172, 193, 198, 199, 203	libre arbitre 137, 138
C	limites 11, 14, 21, 116, 119, 127, 134, 137,
chaîne borroméenne 56, 57, 58, 59	139, 179
culpabilité 81, 122, 124, 156, 157, 158	M
D	métaphore 5, 26, 31, 49, 65, 66, 67, 81, 97,
délire 39, 42, 43, 44, 45, 51, 61, 63, 64, 65, 66,	149, 152, 162, 166, 192
67, 76, 78, 79, 80, 88, 92, 95, 96, 97, 101, 125, 129,	métonymie 5
132, 134, 145, 163, 164, 166, 187, 189, 191, 193,	morcellement 20, 183
195, 197, 199, 204, 205	N
délire d'autonomie 64, 65	narcissisme 6, 32, 49, 52, 127, 171
délire d'interprétation 96, 164	nœud bo 59
déplacement 11, 21, 56, 119, 139	nœud borroméen 58, 59
désir 15, 25, 38, 47, 51, 53, 59, 101, 105, 109,	nœud de trèfle 57
116, 118, 119, 120, 122, 125, 126, 128, 132, 135,	Nom-du-Père 5, 9, 33, 51, 61, 66, 81, 93, 94,
137, 139, 147, 157, 161, 162, 163, 169, 171, 172,	162, 166
181, 182, 184, 196, 203	nosographie 42
discontinu 102, 103, 184	0
discours 6, 24, 25, 32, 36, 37, 38, 41, 44, 49,	objet a 53, 54, 95, 103, 104
52, 58, 63, 65, 74, 90, 92, 94, 96, 100, 105, 110, 111,	P
113, 118, 119, 123, 127, 134, 135, 146, 150, 151,	paranoïa, La 57, 58, 59, 80, 81, 134, 163
153, 154, 155, 156, 162, 166, 167, 168, 171, 177,	pathologie 36, 40, 41, 51
179, 182, 188, 191	psychiatrie 5, 6, 15, 35, 38, 74, 113, 114, 115,
E	117
écholalie 26, 28, 30, 31, 32, 33, 34	psychose 5, 6, 7, 8, 12, 26, 30, 49, 50, 51, 52,
érotomanie 63	53, 54, 56, 61, 63, 64, 65, 66, 69, 75, 78, 79, 80, 94,
éthique 118, 163, 192	157, 159, 163, 184, 185
être de l'homme 5, 6, 7, 8	psychotique, le 49, 53, 54, 61, 64, 66, 101
extravagance 39, 43, 161, 164	R
F	Raison 22, 32, 36, 38, 40, 43, 44, 45, 61, 62,
filiation 61, 65, 66, 67	64, 66, 67, 76, 80, 81, 99, 100, 103, 111, 113, 114,
forclusion 5, 6, 7, 8, 31, 33, 51, 69, 93, 94	115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 128, 129, 134,
G	140, 148, 169, 170, 178, 184
grand Autre 5, 26, 27, 49, 52, 53, 100, 108	raison subjective 64

holophrase 95

hystérique 61, 63, 64, 66, 79, 131, 132, 161,

regard 16, 18, 26, 35, 37, 42, 45, 46, 47, 73, 74, 99, 100, 121, 152, 161, 164, 166, 167, 174
répétition 15, 25, 26, 30, 31, 34, 47, 54, 92, 122, 123, 125, 127, 146, 149, 150, 184, 195

S

Savoir 5, 6, 9, 19, 26, 30, 31, 33, 36, 38, 39, 41, 44, 49, 51, 52, 56, 63, 65, 66, 71, 74, 75, 93, 94, 95, 96, 103, 108, 111, 113, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 122, 131, 148, 149, 152, 153, 154, 157, 162, 164, 166, 168, 172, 175, 180, 183, 187, 188, 189, 190, 193

schéma L 26, 49, 52, 53, 55 schizophrène, le 35, 37, 54, 93 semblant 11, 35, 37, 58, 72, 94, 117, 123, 141 signifiants 5, 22, 23, 25, 27, 29, 30, 33, 54, 65, 95, 97, 100, 119, 137, 138, 148, 162, 166, 167, 168, 188

structuralisme 8, 100 structure 6, 7, 8, 9, 21, 30, 31, 40, 49, 57, 58, 62, 78, 94, 123, 132, 163, 164, 191 symbolique 6, 7, 8, 31, 51, 55, 56, 57, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 94, 109, 121, 126, 134, 137, 138, 139, 157, 162, 192

symptôme 31, 78, 87, 90, 94, 101, 104, 109, 114, 119, 120, 175

syntagme 26, 28, 29

\mathbf{T}

théorie 5, 6, 7, 8, 23, 85, 96, 102, 143, 146, 147, 169, 202

\mathbf{V}

vérité 6, 8, 9, 46, 55, 56, 57, 58, 62, 82, 83, 85, 89, 90, 92, 100, 102, 103, 104, 108, 120, 131, 134, 141, 144, 156, 164, 165, 167, 168, 172, 174, 187, 188 Verneinung 8

vésanies 39

voix 12, 14, 17, 20, 26, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 44, 54, 76, 80, 94, 96, 97, 100, 125, 132, 165, 182, 185, 187, 188, 189, 191, 193, 194, 195, 197, 199

Cioran, Emil 116, 183

INDEX DES NOMS

Clavreul, Jean 117 A Abel, Carl 104, 121 Clément, Catherine 129 Adorno 64 Coltrane, John 146 Agamben, Giorgio 156 Croix, Jean de la 134 Ajar, Émile 69, 70 Crusoé, Robinson 162 Allais, Alphonse 87 Czermak, Marcel 26, 32 Apollinaire 87 Avila, Thérèse d' 132 Arendt, Hannah 64 Dali 87, 88, 166 Arrivé, Michel 104, 105 Artaud, Antonin 92, 94, 201, 203, 204, 205, Deleuze, Gilles 58, 89, 91 206 Deligny, Fernand 21, 22, 23 Audibert, Catherine 151, 152 Derrida, Jacques 94, 103 Desnos, Robert 89 Augustin 39, 40, 137 Devos, Raymond 104 Bacon 107, 108 Diamantis, Roger 76 Barthes, Roland 100 Dora 122 Baudrillard Jean 156, 158 Dubois, Olivier 107, 108 Beineix, Jean-Jacques 75 Duchamp, Marcel 87, 89, 92 Berkeley, George 153 Dumont, Louis 62 Bocasse 107, 108 Duprey, Jean-Pierre 87 Borde, clinique de La 21 Duras, Marguerite 78, 120, 187, 188, 189, 190, Bose, Gurindrashekar 129 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 199 Bouc, Madeleine Le 131 Durkeim, Émile 157 Brahms 177, 181 Eichmann, Adolf 64 Breton, André 87, 88, 92, 97 Breuer, Joseph 73 Eluard, Paul 92 Brisset, Jean-Pierre 87, 90, 96, 97, 154 Érasme 161, 163, 164, 165 Esquirol 44, 46 Brouillet, André 37 Buffon 38 Fargue, Léon-Paul 89 Buñuel 73, 74 Ferdière, docteur 92 Burnside, John 22 Ferenczi, Sandor 115 Caïn 99, 103, 121 Fleischman, Martin 83 Camus, Albert 118 Fliess, Wilhelm 97 Canguilhem, Georges 117 Flournoy, Théodore 94 Forman, Milos 76 Canterbury 107, 108 Foucault, Michel 76, 82, 92, 113, 114, 130, Cargol, Jean-Pierre 23 Celan, Paul 80, 103 131, 151, 155, 158, 159, 193 Celse 39 France, Marie de 113 Certeau, Michel de 129, 134, 135 Frankenstein 74 Chaplin, Charlie 73, 74, 81 Freud, Lucian 107, 108 Charcot, Jean-Marie 36, 37, 131 G Gaborit, C. 162 Chomsky, Noam 93 Gary, Romain 69, 70 Chopin 177 Guattari, Félix 58 Choule, Simone 76, 77, 79 Cicéron 39 Ghérasim Luca 89, 100 Giorgio, Piero San 156

Goethe 115, 178	Miller Jacques Alain 75, 121, 155, 159		
Goffette, Guy 87	Milner, Jean-Claude 93		
Gori, Roland 117, 120, 144, 146, 148, 150	Mondzain, Marie-José 158		
Guillaumet, Henri 75	More, Thomas 165		
Guislain, Joseph 63	Mozart 75		
H	Muller 35		
Hagège, Claude 104	N		
Hecht, Ben 75	Novarina, Valère 93		
Hedren, Tippi 76	P		
Heidegger, Martin 7, 8, 157	Parker, Charlie 145		
Heine 178	Pelhon, Alan 151, 158		
Hitchcock, Alfred 73, 74, 75, 76	Pétrone 107, 108		
Hoffmann 178	Picasso, Pablo 87		
Hofmannsthal, Hugo von 22	Pinel, Phimippe 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42,		
Hölderlin, Friedrich 22, 178, 181	43, 44, 45, 46, 47, 105, 106, 130		
Horkheimer 64	Polanski, Roman 76		
Hugo, Victor 32, 115	Pons, Stanley 83		
Hyppolite, Réponse à 8	Prévert, Jacque 87, 101		
I	Pussin, Jean-Baptiste 36		
Israël, Lucien 143, 148, 149	R 120 122 122		
J 2 100 105	Ramakrishna, Paramahamsa 130, 132, 133		
Jacquot, Benoît 187, 189, 195	Réquichot, Bernard 97		
Janet, Pierre 92, 129, 130, 131	Richter, Jean-Paul 178		
Jarry, Alfred 88, 91	Riffaterre, Michael 100		
Joyce, James 9, 55, 56, 57, 58, 59, 67, 70, 78,	Rimbaud, Arthur 87, 99		
87, 89, 91 K	Robbia, Luca della 32		
Kafka 87	Roland, Romain 130		
Kalka 67 Kakar, Sudhir 129	Rousseau, Douanier 92 Roussel, Raymond 89, 91, 92		
Kâli 129, 132, 133	Roustang, François 82		
Kant, Emmanuel 64	Rouzel, Joseph 175		
Klein, Étienne 100, 103	S		
Klein, Mélanie 29	Schneider, Michel 22, 185		
Kraepelin 80	Schreber, Paul 26		
Kristeva, Julia 100	Scotto, Delphine 157		
Kubrick, Stanley 73, 74	Seymour, Jeanne 165		
Ĺ	Socrate 174		
Lavoisier 84	Sollers, Philippe 88		
Leiris, Michel 89, 92	Swift, Jonathan 87		
Léopoldine 115	T		
Lesourd, Serge 125	Thabet, Hédi 107, 108		
Levaillant, Denis 150	Topor, Roland 76		
Lewis, Jerry 73, 74, 81	Trelkovsky 77, 78, 79, 80		
loach, Ken 76	Tribolet, Serge 74		
Lynch, David 73, 74	Trier, Lars Von 73, 74, 78		
M	Truffaut, François 21, 22		
Malson, Lucien 22	V		
Mendelssohn 177	Valéry, Paul 100, 102, 103, 106		
Michaux, Henri 89, 96	Van Gogh 201, 204, 205		

Index des Noms

Victor, Renaud 21 Volgo, Marie-José Del 117, 120

W

Weill, Alain-Didier 63 Winnicott, Donald 127, 151, 152, 159 Wittgenstein 100, 101, 106

7

Zaltzman, Nathalie 119 Zarifian, Edouard 38